Jane Austen

Traduction : Eloïse Perks

Orgueil et Préjugé

(Pride and Prejudice)

vousnousils
l'e-mag de l'éducation

casden
BANQUE POPULAIRE

Orgueil et Préjugé

(Pride and Prejudice)

casden.fr
coût de connexion
selon votre opérateur

Retrouvez-nous chez

BANQUE POPULAIRE

Jane Austen

Traduction : Eloïse Perks

Orgueil et Préjugé

(Pride and Prejudice)

Chapitre premier

C’est une vérité presqu’incontestable qu’un jeune homme possesseur d’une grande fortune, doit avoir besoin d’une épouse. Bien que les sentiments et les goûts d’un tel homme ne soient pas connus ; aussitôt qu’il vient se fixer dans une province, les familles du voisinage le regardent comme un bien qui doit dans peu appartenir à l’une ou l’autre de leurs filles.

« Mon cher M. Bennet, avez-vous appris que le château de Netherfield est enfin loué ? » M. Bennet répondit que non.

« – Je puis vous assurer qu’on l’a loué, reprit sa femme, car Mme. Long sort d’ici, et m’a dit tout ce qu’il en était. »

M. Bennet ne fit point de réponse.

« – Ne désirez-vous pas savoir, dit sa femme très vivement, quel est l’homme qui doit devenir notre voisin ?

– Vous désirez me le dire, et je veux bien vous écouter. »

Cet encouragement fut suffisant.

« – Eh bien ! mon cher, sachez qu’un jeune homme fort riche vient habiter Netherfield ; il y passa lundi dernier en voiture à quatre chevaux, il vit la maison, elle lui plut ; il parla sur-le-champ à M. Morris, et doit en prendre possession à la St. Michel.

– Comment le nommez-vous ?

– Bingley.

– Est-il marié ?

– Non bien certainement. Un jeune homme très riche, quatre ou cinq mille livres sterlings de rente ; quel bonheur pour nos filles !

– Comment donc, qu’est-ce que cela peut leur faire ?

– Mon cher M. Bennet, comme vous êtes ennuyeux ! ne voyez-vous pas qu’il est très probable qu’il en épousera une.

– Est-ce là son intention en venant demeurer ici ?

– Son intention ! Peut-on dire une telle sottise ; mais il est très possible qu’il devienne amoureux d’une de nos filles ; ainsi il faut que vous lui fassiez une visite aussitôt après son arrivée.

– Je ne vois à cela aucune nécessité ; vous pouvez y aller avec vos filles ou les envoyer toutes seules, cela vaudrait encore mieux, car, comme vous êtes tout aussi belle qu’elles, vous pourriez bien attirer vous-même l’attention de M. Bingley.

– Mon cher, vous me flattez, je sais que *j’ai été* belle ; mais je ne prétends pas mériter maintenant un si joli compliment ; quand on a cinq filles à marier,

on ne doit plus songer à ses propres attraits : mais, mon cher, il faudra réellement que vous alliez voir M. Bingley.

– C'est plus que je ne puis vous promettre.

– Pensez donc un peu plus à vos filles ; ce serait un fort brillant établissement pour l'une d'elles. Sir William et lady Lucas doivent y aller dès son arrivée. Je suis sûre qu'ils ont la même pensée que moi, car en général ils ne visitent pas les nouveaux venus ; il faut absolument que vous y alliez aussi, sans quoi nous ne pourrions faire connaissance avec lui.

– Vous faites trop de façons, ma femme, je ne doute nullement que M. Bingley ne soit fort aise de vous voir ; je vous donnerai quelques lignes pour lui, afin de l'assurer que je lui permets d'épouser celle de mes filles qui lui plaira le plus ; mais je veux lui recommander ma petite Lizzy.

– Je vous prie de n'en rien faire ; Lizzy ne vaut pas mieux que les autres, je suis sûre qu'elle n'est pas à beaucoup près aussi belle qu'Hélen, ni si gaie que Lydia, je ne sais pourquoi vous lui donnez toujours la préférence.

– Elles n'ont, ni les unes ni les autres, rien de remarquable, répondit-il. Elles sont comme toutes les filles simples et ignorantes ; mais certainement Lizzy a plus de vivacité que les autres.

– M. Bennet, comment pouvez-vous parler ainsi de vos propres enfants ? Vous prenez plaisir à me tourmenter, vous n'avez nulle pitié de mes pauvres nerfs.

– Vous vous trompez, ma chère, j'ai un *grand respect* pour vos nerfs, ce sont de vieux amis, il y a plus de vingt ans que je vous en entends parler.

– Ah ! vous ne savez pas tout ce que je souffre !

– J'espère que cela passera et que vous vivrez assez pour voir au moins vingt jeunes gens, avec 4,000 sterlings, devenir nos voisins.

– Quand il y en aurait vingt, à quoi cela nous servirait-il, vous n'en verriez pas un seul.

– Soyez persuadée, ma chère, que lorsqu'il y en aura vingt, je les visiterai tous. »

Le caractère de M. Bennet était un si bizarre mélange de réserve, de caprice et d'humeur satirique que vingt-trois ans de mariage avaient été insuffisants pour le bien faire connaître à sa femme ; celui de Mme Bennet était moins difficile à définir ; c'était une femme sans esprit ni délicatesse ; dès qu'on la contrariait elle s'imaginait avoir mal aux nerfs ; son unique affaire était de chercher à marier ses filles, ses seuls plaisirs les nouvelles et les visites.

Chapitre II

M. Bennet fut des premiers à rendre visite à M. Bingley, il avait toujours eu l'intention d'en faire la connaissance, bien que, jusqu'au dernier moment, il eût dit le contraire à sa femme ; et le lendemain de cette visite, tout le monde ignorait encore qu'il l'eût faite ; mais comme il n'en pouvait garder longtemps le secret, voyant sa seconde fille occupée à garnir un chapeau : « J'espère, lui dit-il gaiement, que M. Bingley le trouvera joli, ma Lizzy ?

– Nous ne pourrons guère connaître le goût de M. Bingley, répondit avec humeur Mme Bennet, puisque nous ne devons pas le voir.

– Mais avez-vous oublié, ma chère maman, lui dit Élisabeth, que nous le rencontrerons aux bals, et que Mme Long vous a promis de nous le présenter ?

– Je parie que Mme Long n'en fera rien, elle a deux nièces qui l'intéressent beaucoup ; d'ailleurs c'est une femme fausse et égoïste, dont je n'ai point bonne opinion.

– Ni moi non plus, dit M. Bennet, je suis bien aise que vous ne comptiez pas sur ses bons offices. »

Mme Bennet ne daigna pas lui répondre ; mais, ne pouvant plus cacher son impatience, elle se mit à gronder une de ses filles :

« Ne toussez donc pas comme cela, Kitty ; pour l'amour de Dieu, ayez pitié de mes pauvres nerfs ; vous me mettez à la torture.

– Il est vrai que Kitty tousse mal à propos, dit le père, elle n'a nulle discrétion.

– Je ne tousse pas pour m'amuser, reprit Kitty d'un ton aigre.

– Quand donne-t-on le premier bal, Lizzy ?

– Dans quinze jours.

– Ah, ah ! cela est vrai, s'écria la mère, et Mme Long ne reviendra ici que la veille, il sera donc impossible qu'elle nous présente M. Bingley, elle ne le connaîtra pas elle-même.

– Alors, ma chère, vous pourrez vous-même lui présenter M. Bingley.

– C'est impossible, M. Bennet, impossible, puisque je ne le connais pas ; comment pouvez-vous être si taquin.

– J'admire votre prudence ! Il est vrai que quinze jours de connaissance ne suffisent pas pour bien connaître un homme ; mais si *nous* ne le présentons pas à Mme Long, quelque autre le fera, et après tout il faut qu'elle et ses nièces courent leur chance comme les autres ; ainsi, puisqu'elle croira qu'on

lui rend un service, si vous ne voulez pas vous en charger, je le ferai moi-même. »

Ses filles le regardèrent fixement ; Mme Bennet dit en haussant les épaules : « Quelle bêtise !

– Que voulez-vous dire, ma chère, par cette exclamation ? regardez-vous l'usage de présenter et le cas qu'on en fait comme une bêtise ? Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Qu'en dis-tu, Mary, toi qui es une fille réfléchie, qui lis des livres savants et fais des extraits ? »

Mary désirait faire une réponse spirituelle, mais ne savait trop comment s'en acquitter.

« Pendant que Mary pense à ma question, reprit-il, revenons à M. Bingley.

– Je suis lasse d'en entendre parler, s'écria Mme Bennet.

– J'en suis fâché ; mais que ne me le disiez-vous plutôt ; si j'avais su cela hier, je ne lui eus certainement pas fait visite ; c'est malheureux, mais puisque j'y suis allé, nous ne pouvons éviter de faire connaissance avec lui. »

L'étonnement que témoignèrent ces dames fit grand plaisir à M. Bennet ; sa femme assura cependant, après ses premières expressions de joie, qu'elle s'y était toujours attendue.

« – Comme vous êtes bon, mon cher M. Bennet ; j'étais bien sûre que je vous déciderais enfin, je savais que vous aimiez trop vos filles pour négliger une pareille connaissance ; eh bien, je suis vraiment satisfaite ! c'est une si bonne plaisanterie que vous y ayez été sans nous en dire un mot !

– À présent, Kitty, tu peux tousser autant que tu voudras », dit M. Bennet, en quittant l'appartement.

« Quel excellent père vous avez, mes enfants, dit Mme Bennet, aussitôt que la porte fut fermée, vous ne pouvez assez le remercier d'une telle marque de bonté ; à notre âge il n'est point agréable, je vous assure, d'être continuellement à faire de nouvelles connaissances ; mais nous pensons à vous et sacrifions notre tranquillité au désir de vous voir heureuses. Lydia, ma belle, je parie que M. Bingley dansera avec toi au premier bal.

– Oh ! reprit Lydia, je ne crains pas d'être oubliée, car, bien que je sois la plus jeune, je suis la plus grande. »

Le reste de la journée se passa gaiement, on fit mille conjectures sur la personne de M. Bingley, sur le jour où il rendrait la visite de M. Bennet et l'époque où l'on pourrait l'engager à dîner.

Chapitre III

Toutes les questions que Mme Bennet et ses cinq filles purent faire à ce sujet, n'engagèrent point son mari à leur dire comment il avait trouvé M. Bingley ; elles l'attaquèrent de différentes manières, par des demandes, des suppositions ingénieuses : mais il éluda leur finesse et elles furent obligées de s'en rapporter à leur voisine lady Lucas, qui en parlait très favorablement. Sir William avait été enchanté de M. Bingley ; il était jeune, beau, extrêmement aimable et, pour couronner le tout, il comptait aller au premier bal avec une nombreuse société ; rien ne pouvait être plus délicieux ! Aimer la danse était déjà le premier pas fait pour devenir amoureux, et de grandes espérances furent fondées sur la sensibilité du cœur de M. Bingley.

« Si je puis voir une de mes filles heureusement établie à Netherfield, dit Mme Bennet à son mari, et les autres également bien mariées, je n'aurai plus rien à désirer. »

Quelques jours après M. Bingley vint rendre visite à M. Bennet, qui le reçut dans son cabinet ; le premier avait espéré qu'on le présenterait à ces demoiselles, dont il avait ouï vanter la beauté ; mais il ne vit que le père. Ces dames furent plus heureuses ; elles eurent l'avantage de s'assurer, par une des fenêtres, qu'il portait un habit bleu et montait un cheval noir.

On l'invita bientôt à dîner ; et Mme Bennet avait déjà donné les ordres nécessaires, afin que son repas lui fît honneur, lorsqu'on lui remit une réponse qui dérangea tous ses plans : M. Bingley était obligé de partir sur-le-champ pour Londres et par conséquent ne pouvait avoir l'honneur d'accepter leur invitation ; Mme Bennet fut très mortifiée, elle ne s'était pas imaginé qu'il eût eu affaire à Londres, aussitôt après son arrivée dans Herfortshire, et commença à craindre qu'il ne fût toujours à courir de côté et d'autre, au lieu de rester, comme il le devait, à Netherfield. Lady Lucas la tranquillisa un peu en lui disant qu'il n'était peut-être allé à Londres qu'afin de ramener une nombreuse société pour le jour de l'assemblée. Bientôt après on apprit que M. Bingley devait revenir avec douze dames et sept messieurs ; ces demoiselles se plaignirent beaucoup d'un aussi grand nombre de femmes ; mais furent consolées en entendant dire, la veille du bal, qu'il n'avait amené de la ville que ses cinq sœurs et un cousin. Enfin, lorsque M. Bingley entra dans la salle de Meryton, sa société ne consistait qu'en cinq personnes ; lui, ses deux sœurs, le mari de l'aînée et un de ses amis.

M. Bingley était un fort joli homme, il se présentait avec grâce et paraissait fort enjoué ; ses sœurs, grandes et assez belles, affichaient les

manières du bel air ; son beau-frère, M. Hurst, avait le ton d'un homme de bonne compagnie ; mais son ami, M. Darcy, attira bientôt les regards de toute l'assemblée : il était grand, avait de beaux traits, un maintien noble, et l'on se disait à l'oreille qu'il possédait 10,000 livres sterling de rente. Les hommes assurèrent qu'il était bien, les femmes le préféraient à M. Bingley, et pendant une partie de la soirée il fut le héros du bal ; mais ses manières froides et réservées ayant déplu, il perdit soudain l'approbation générale ; on s'aperçut qu'il était fier, dédaigneux, qu'il ne trouvait rien à son gré ; enfin toute sa fortune et la beauté de sa terre de Derbyshire ne purent empêcher qu'on ne trouvât que sa physionomie était désagréable et qu'il ne méritait nullement d'être comparé à son ami.

M. Bingley eut bientôt fait connaissance avec toutes les principales personnes de l'assemblée ; il était gai et sans affectation, il dansa toute la soirée, parut mécontent que le bal finît sitôt et fit même entendre qu'il donnerait à danser à Netherfield. Des qualités aussi aimables parlent d'elles-mêmes ! Quelle différence entre lui et son ami ! M. Darcy n'avait dansé qu'une fois avec Mme Hurst et une fois avec Mlle Bingley : il avait refusé d'être présenté à aucune autre femme, et le reste de la soirée il s'était promené de long en large dans le salon, ne parlant qu'aux personnes de sa société. Son caractère fut promptement défini, on le jugeait l'homme le plus fier, le plus désagréable qui existât ; et toute la société espérait qu'il ne se présenterait plus aux assemblées de Meryton. Parmi les plus irrités contre lui était Mme Bennet, dont le dégoût pour sa conduite en général, fut encore augmenté par une malhonnêteté faite par lui à une de ses filles. La rareté des cavaliers avait obligé Élisabeth Bennet à rester assise pendant deux contredanses, M. Darcy était debout assez près d'elle pour qu'elle pût entendre une conversation entre lui et M. Bingley, qui, quittant la danse pendant quelques instants, vint presser son ami de l'y joindre.

« Allons, Darcy, dit-il, à quoi pensez-vous ? Je ne puis souffrir de vous voir ainsi à rien faire, vous feriez bien de danser.

– Bien certainement je n'en ferai rien, vous savez combien je déteste la danse, à moins que je n'aie une danseuse avec laquelle je sois lié ; vos sœurs sont engagées, et il n'y a pas une autre femme dans le salon à qui je donnerais la main avec plaisir.

– Je ne voudrais pas être aussi difficile que vous pour tout l'or du monde, s'écria Bingley, sur mon honneur je n'ai jamais vu autant de jolies femmes, et il y en a plusieurs qui sont très aimables.

– Vous dansez maintenant avec la seule belle personne qu'il y ait ici, » dit Darcy, en regardant l'aînée des demoiselles Bennet.

« – Oh ! elle est d'une rare beauté ! mais voilà une de ses sœurs assise derrière vous, qui ne lui cède guères, et je la crois aussi très agréable ; laissez-moi demander à ma danseuse la permission de vous présenter .

– Laquelle voulez-vous dire ? » Et, s'étant retourné, il considéra un instant Élisabeth, puis répondit froidement : « Elle est passable, mais pas assez belle pour me tenter, d'ailleurs je ne suis pas homme à prendre soin des délaissées ; mais vous perdez votre temps avec moi, vous feriez mieux d'aller jouir des sourires gracieux de votre dame. »

M. Bingley suivit son avis. M. Darcy passa à l'autre bout du salon, laissant Élisabeth très peu prévenue en sa faveur ; elle raconta cependant avec gaieté ce qu'elle venait d'entendre, car, douée d'un caractère vif et enjoué, les choses ridicules la divertissaient merveilleusement.

Cette soirée se passa d'une manière très agréable pour la famille Bennet ; la mère avait vu sa fille aînée fort admirée par la société de Netherfield ; ces dames s'étaient plues à causer avec elle, et M. Bingley deux fois l'avait fait danser : le plaisir qu'en éprouvait Hélen fut aussi vif que celui de sa mère, mais elle en parla bien moins. Élisabeth partageait la satisfaction de sa sœur ; quant à Mary, le bonheur de s'être entendu nommer aux dames Bingley comme une jeune personne des plus accomplies la rendait toute glorieuse ; et Kitty et Lydia, ayant eu la bonne fortune de ne point manquer de danseurs, étaient aussi au comble de la joie.

Elles retournèrent donc fort gaiement au petit village de Longbourn où elles demeuraient, et dont leur père était le plus riche habitant.

Elles trouvèrent M. Bennet dans son cabinet ; avec un livre, le temps lui paraissait toujours court ; d'ailleurs il était curieux de savoir l'issue d'une soirée qui avait donné lieu à tant de calculs et de projets. Il espérait que tous les desseins de sa femme sur l'étranger auraient échoué ; mais il s'aperçut bientôt qu'elle avait une histoire bien différente à lui raconter.

« Oh ! mon cher M. Bennet, dit-elle en entrant, nous avons eu un charmant bal, j'aurais bien voulu que vous y fussiez ; Hélen a été tant admirée, c'était à qui lui donnerait le plus de louanges, M. Bingley l'a trouvée charmante et l'a fait danser deux fois ; c'est très vrai, mon cher, il a dansé deux fois avec elle, et c'est la seule demoiselle qu'il ait demandée une seconde fois ! D'abord il avait pris Mlle Lucas, j'étais toute déconcertée de le voir danser avec elle ; mais il ne l'a pas admirée, il est certain que cela n'est pas possible, elle est si laide ; il a paru surpris en voyant Hélen *descendre* la contredanse, a demandé qui elle était, s'est fait présenter à elle et l'a engagée pour la seconde danse ; pour la troisième, il a choisi miss King, la quatrième Marie Lucas, la cinquième Hélen, la sixième Lizzy, ainsi que pour la *boulangère*.

– S’il avait eu pitié de moi, s’écria le mari, il n’eût pas tant dansé. Pour l’amour de Dieu ne me parlez plus de contredanses ; oh ! je voudrais qu’à la première il se fût donné une entorse !

– Ah ! mon cher, continua Mme Bennet, si vous saviez combien je suis heureuse, M. Bingley est si aimable et ses sœurs sont des femmes charmantes ; je n’ai jamais rien vu d’aussi élégant que la robe de Mme Hurst, je suis sûre que sa garniture de dentelle… »

Ici, elle fut interrompue par M. Bennet, qui déclara qu’il ne voulait point écouter les détails de leurs toilettes ; elle fut donc obligée de chercher un autre sujet de conversation, et lui raconta avec amertume et exagération la malhonnêteté de M. Darcy.

« – Mais je puis vous assurer, ajouta-t-elle, que Lizzy n’a point beaucoup perdu de n’être pas à son goût, car c’est un homme extrêmement désagréable et qui ne vaut pas la peine qu’on cherche à lui plaire. Il est si fier, si suffisant qu’en vérité on ne saurait le voir sans déplaisir ; il marchait çà et là, se croyant un personnage d’une si grande importance ! Pas assez belle pour danser avec lui ! Je vous ai bien désiré, mon cher, vous lui eussiez rabattu le caquet ; je le déteste vraiment. »

Chapitre IV

Quand Hélen et Élisabeth furent seules, la première, qui jusque-là avait été silencieuse sur le compte de M. Bingley, dit à sa sœur combien elle l'avait trouvé aimable.

« Il est justement ce qu'un jeune-homme doit être, dit-elle, sensé, gai et affable ; je n'avais pas encore vu quelqu'un unir des manières aussi distinguées à tant d'aisance et si peu de fatuité.

– Il est aussi fort joli homme, reprit Élisabeth, ainsi le voilà un être parfait.

– J'ai été très flattée qu'il m'ait deux fois demandé à danser, je ne m'attendais pas à cet empressement.

– Vous ne vous y attendiez pas ? Eh bien ! moi, je m'y attendais ; mais voilà la différence entre nous deux, les compliments vous surprennent toujours, et moi jamais : quoi de plus naturel que de vous demander une seconde fois ? Il était impossible qu'il ne vît point que vous étiez la plus belle personne du bal. – Je ne le remercie point de cette galanterie. – Après tout, il est fort agréable ; je vous permets de le trouver tel, vous en avez admiré de bien plus sots.

– Chère Lizzy !

– Ah ! vous êtes beaucoup trop facile à aimer tout le monde en général ; vous ne voyez jamais les défauts des autres, toutes les personnes que vous connaissez sont bonnes et aimables à vos yeux, je ne vous ai de ma vie entendu dire du mal de qui que ce fût.

– Je ne voudrais pas être trop prompte à censurer n'importe qui ; mais je dis toujours ce que je pense.

– Je le sais, et voilà justement pourquoi je m'étonne qu'avec votre bon sens vous ne voyiez jamais les folies et les sottises des autres. Afficher la candeur est une chose très commune, on voit cela partout ; mais être franche sans désirer le paraître, savoir discerner les bonnes qualités de chacun, les exagérer sans le vouloir et ne jamais parler de leurs défauts, voilà ce que *vous seule* savez faire. Eh bien, sans doute, vous aimez aussi les sœurs de M. Bingley ? Leurs manières cependant ne peuvent être comparées aux siennes.

– Non certainement pas au premier abord, mais elles causent agréablement. Miss Bingley doit vivre avec son frère, et je me tromperais bien si nous ne trouvions en elle une charmante voisine. »

Élisabeth écouta en silence, mais ne fut pas convaincue. Douée d'une grande pénétration, d'un caractère moins facile que sa sœur et d'un jugement

froid que des attentions personnelles ne pouvaient influencer, elle était très peu portée à admirer ces dames ; d'ailleurs, leur conduite au bal n'en avait pas donné, en général, une idée très favorable.

C'étaient, en un mot, des élégantes affichées, extrêmement fières et suffisantes ; mais pouvant, lorsqu'elles le voulaient, être gaies et aimables. Elles étaient assez belles, avaient été élevées dans une des premières pensions de Londres, possédaient une fortune de vingt mille livres sterl., et savaient fort bien dépenser plus que leurs revenus. Elles fréquentaient les gens du bel air, et ainsi étaient naturellement portées à bien penser d'elles, et mal des autres. Elles appartenaient à une famille respectable du Nord de l'Angleterre, et la fortune de leur frère, ainsi que la leur, avait été acquise dans le commerce, circonstance qui leur déplaisait fort et qu'elles auraient bien voulu faire oublier.

M. Bingley hérita de cent mille livres sterlings à la mort de son père, dont l'intention avait été d'acheter une terre. Son fils le désirait également ; mais ayant maintenant la possession d'une maison et d'un parc fort agréables, ceux qui connaissaient la facilité de son caractère pensaient qu'il pourrait bien passer sa vie à Netherfield et laisser à ses successeurs le soin de faire cette acquisition.

Ses sœurs désiraient qu'il possédât une terre ; mais, bien qu'il eût seulement loué Netherfield, miss Bingley consentit avec plaisir à faire les honneurs de sa table, et Mme Hurst, qui avait épousé un homme à la mode, mais peu riche, était aussi très disposée à considérer, quand cela l'accommodait, la maison de son frère comme la sienne.

M. Bingley n'avait pas été majeur deux ans lorsqu'il fut tenté, par la recommandation d'un de ses amis, de visiter le château de Netherfield : il le considéra pendant une demi-heure, fut charmé de la beauté de la vue, satisfait des avantages dont le propriétaire l'assurait, et l'arrêta sur-le-champ.

En dépit de la différence du caractère de Bingley et de Darcy, il existait entre eux une sincère amitié : la franchise, la vivacité, la flexibilité d'humeur de Bingley l'avaient rendu cher à Darcy. Bingley comptait réellement sur l'attachement de Darcy, et avait une haute opinion de son jugement ; Darcy avait plus de pénétration que son ami. Bingley n'était certainement pas un sot ; mais Darcy était instruit. Ce dernier était également fier, réservé, dédaigneux, et ses manières, quoique distinguées, n'étaient point engageantes. De ce côté-là, son ami avait sur lui de grands avantages : Bingley, partout où il se présentait, était sûr d'être aimé ; Darcy offensait continuellement quelqu'un. Leur conversation au sujet du bal de Meryton peut donner une idée de leurs caractères. Bingley n'avait de sa vie rencontré autant de gens aimables ni de plus jolies femmes ; il avait reçu mille

marques de civilité, et n'y avait vu ni roideur ni cérémonie. Il eut bientôt fait connaissance avec toutes les personnes de l'assemblée ; et quant à Mlle Bennet, rien, selon lui, ne pouvait la surpasser. Darcy, au contraire, n'avait vu qu'une réunion de personnes qui possédaient peu de beauté et point d'élégance ; nulle d'elles ne lui avait inspiré le moindre intérêt, fait la plus légère politesse ou procuré un instant de plaisir. Il avoua que Mlle Bennet était jolie, mais qu'elle souriait trop souvent. Mme Hurst et miss Bingley furent de son avis ; cependant elles avaient trouvé Mlle Bennet à leur gré, et dirent qu'elles seraient charmées de cultiver sa connaissance. On prononça donc qu'Hélen était charmante, et Bingley se crut par là autorisé à en penser ce qu'il voulait.

Chapitre V

À peu de distance de Longbourn vivait une famille avec laquelle les Bennet étaient étroitement liés. Sir William Lucas, autrefois négociant à Meryton, possédait une jolie fortune. Ayant exercé honorablement l'office de maire, il avait obtenu du roi le titre de chevalier. Cette faveur avait peut-être été trop fortement sentie ; car elle le dégoûta de son commerce et de la petite ville où il demeurait ; il les quitta tous deux et vint, avec sa famille, habiter une maison à un mille de Meryton, connue depuis sous le nom de *Lucas-Lodge*. Ici, il pouvait penser avec plaisir à sa nouvelle dignité et, libre de toute affaire, s'occuper uniquement à fêter ses voisins ; car, quoique vain de son titre, il n'était point dédaigneux : au contraire, il ne se plaisait qu'à combler d'honnêtetés tous ceux qui le fréquentaient. Naturellement doux, amical et obligeant, sa présentation à Saint-James l'avait mis tout à fait sur le pied d'homme de cour.

Lady Lucas était une bonne femme, d'un esprit très ordinaire. Ils avaient plusieurs enfants, dont une fille, entre autres, âgée de vingt-sept ans, douée d'autant d'esprit que de sensibilité, amie intime d'Élisabeth. Se voir et causer ensemble du bal de la veille était pour les demoiselles une chose indispensable. Le lendemain donc, la famille Lucas se rendit à Longbourn, et d'abord : « Vous commençâtes bien votre soirée d'hier, Charlotte, dit Mme Bennet ; vous avez dansé la première avec M. Bingley.

– Oui, mais son second choix…

– Oh ! vous voulez dire Hélen ; il l'a demandée deux fois. Il est vrai que cela pouvait faire croire qu'il la trouvait à son goût : je m'en suis un peu doutée ; je sais qu'il en a dit quelque chose à M. Robinson.

– Peut-être parlez-vous de la conversation qu'il eut avec M. Robinson ; ne vous ai-je pas dit que je l'avais entendue ? M. Robinson lui demandait comment il trouvait l'assemblée de Meryton ; s'il ne croyait pas qu'il y eût beaucoup de jolies femmes dans ce salon, et laquelle il trouvait la plus belle. À cette dernière question, il répondit avec vivacité : « Oh ! l'aînée des demoiselles Bennet ; il ne peut y avoir deux opinions sur ce point.

– Ah ! ah ! vraiment, c'était se déclarer assez ; cela aurait un air de… ; mais ce ne sont que des conjectures.

– Mes rapports sont plus flatteurs pour votre mère que les vôtres, Éliza, dit Charlotte ; il vaut mieux écouter M. Bingley que son ami, n'est-ce pas ? Pauvre Éliza ! n'être que passable !

– Je vous prie de ne point persuader à Lizzy qu'elle doive s'offenser de cette impertinence ; car c'est un homme si ennuyeux que je serais fâchée qu'elle lui eût plu. Mme Long m'a dit, hier au soir, qu'il avait été assis auprès d'elle pendant plus d'une demi-heure, mais n'avait pas daigné ouvrir la bouche.

– En êtes-vous bien sûre, maman ? Je crois que vous vous trompez, j'ai certainement vu M. Darcy lui parler, dit Hélen.

– Oh ! parce qu'elle lui demanda s'il aimait Netherfield, il fut obligé de répondre ; mais il paraissait très fâché qu'on eût pris la liberté de lui adresser la parole.

– Mlle Bingley m'a dit, reprit Hélen, qu'il parlait fort peu aux étrangers, mais qu'avec ses amis il était extrêmement aimable.

– Je ne le crois pas, ma chère ; s'il avait été si aimable, il eût causé avec Mme Long. Mais je me doute bien de ce qu'il en est : on dit qu'il est d'une fierté intolérable, et je pense qu'il aura su que Mme Long n'avait point d'équipage, et qu'elle était venue au bal dans une chaise de poste.

– Je me soucie fort peu qu'il ait parlé ou non à Mme Long, dit miss Lucas, mais j'aurais voulu qu'il eût dansé avec Éliza.

– Une autre fois, Lizzy, lui dit sa mère, je le refuserais, si j'étais à votre place.

– Je crois, maman, que je puis avec sûreté vous promettre de ne jamais danser avec lui.

– Sa fierté, dit Mlle Lucas, ne me paraît pas aussi ridicule que la fierté le semble ordinairement ; car on ne peut guère s'étonner qu'un jeune homme beau, riche et d'une famille distinguée pense bien de lui-même. Je crois qu'il a le droit d'être fier, si j'ose m'exprimer ainsi.

– Cela est très vrai, répondit Élisabeth ; et je lui pardonnerais facilement sa fierté s'il n'eût blessé la mienne.

– L'orgueil, observa Mary, qui se piquait de réfléchir et de moraliser, est de tous les vices, je crois, le plus commun. Par tout ce que j'ai lu, je suis convaincue que c'est une faiblesse attachée à la nature humaine et qu'il y a peu de personnes qui ne tirent vanité de quelques qualités réelles ou imaginaires. La vanité et la fierté sont deux choses bien différentes ; une personne peut être fière sans être vaine. La fierté provient ordinairement de l'opinion que nous avons de nous-mêmes, et la vanité de celle que nous désirons que les autres aient de nous.

– Si j'étais aussi riche que M. Darcy, dit un des jeunes Lucas, qui avait accompagné ses sœurs, je serais au moins aussi fier que lui : j'aurais une meute de chiens et je boirais une bouteille de vin tous les jours.

– Alors, vous boiriez beaucoup trop, dit Mme Bennet. »

Le jeune homme protesta le contraire ; il s’ensuivit une discussion sur la tempérance, qui dura jusqu’à la fin de la visite.

Chapitre VI

Les dames de Longbourn et celles de Netherfield ne tardèrent pas à se voir ; des visites réciproques furent faites et rendues, selon l'usage : les manières engageantes de Mlle Bennet plurent à Mme Hurst et à miss Bingley, et, bien qu'elles eussent trouvé Mme Bennet insupportable et les jeunes sœurs insipides, elles témoignèrent cependant aux deux aînées le désir de les voir souvent. Hélen reçut leurs attentions avec plaisir ; mais Élisabeth, y voyant une certaine hauteur, même à l'égard de sa sœur, ne pouvait s'en accommoder, quoiqu'elle reconnût d'ailleurs le prix de leurs bontés pour Hélen comme provenant probablement de l'influence du frère. Il était évident qu'en toutes occasions M. Bingley témoignait à Hélen une préférence marquée. Élisabeth s'aperçut que sa sœur pensait à lui avec plaisir et ne tarderait pas à l'aimer sérieusement ; mais elle sentit quelque joie à réfléchir que le monde ne découvrirait pas facilement cette inclination ; car Hélen unissait à une extrême sensibilité une tranquillité d'âme et une humeur égale, qui la préservaient des soupçons des curieux. Elle confia cette pensée à Mlle Lucas.

« On peut désirer, en pareil cas, répondit Charlotte, de cacher au public ses sentiments ; mais quelquefois il y a un désavantage à être tellement sur ses gardes. Si une femme cache avec le même soin son inclination à celui qui en est l'objet, elle peut perdre les moyens de le fixer, et alors ce ne sera pour elle qu'une triste consolation de savoir que le monde ignore son chagrin. Il y a tant de reconnaissance ou de vanité dans un attachement, en général, qu'il n'est pas prudent de concentrer tout en soi. Nous commençons facilement ; une légère préférence est une chose naturelle ; mais peu de personnes ont la constance de former un attachement sérieux sans quelque encouragement. Il y a mille circonstances où une femme fait mieux de témoigner plus qu'elle ne sent. Votre sœur plaît à M. Bingley, sur cela il ne peut y avoir de doutes ; mais il est bien possible qu'il en demeure là, à moins qu'elle ne l'aide un peu.

– Mais elle l'encourage autant que possible : si moi je m'aperçois de la préférence qu'elle a pour lui, il faudrait qu'il fût bien simple pour ne le pas voir aussi.

– Rappelez-vous, Éliza, qu'il ne connaît pas comme vous le caractère de votre sœur.

– Mais si une femme éprouve un sentiment particulier pour un homme et ne cherche pas à le cacher, c'est à lui à le découvrir.

– Cela peut être s'il la voit très souvent ; mais, bien que Bingley et Hélen se rencontrent fréquemment, ils ne sont jamais ensemble que quelques heures ; et alors, entourés d'une nombreuse société, ils ne peuvent converser que peu de temps l'un avec l'autre : Hélen devrait donc profiter des moments où elle le voit ; quand elle sera sûre de ses sentiments, alors elle pourra l'aimer tout à son aise.

– Votre plan est fort bon, dit Élisabeth, lorsqu'il ne s'agit que du désir d'être bien mariée, et je l'adopterais, je crois, si j'étais déterminée à avoir un mari quelconque ; mais ce ne sont pas là les sentiments d'Hélen : elle n'agit par aucun dessein prémédité, je suis même très persuadée qu'elle ne croit pas, jusqu'à présent, être attachée à M. Bingley. Elle ne le connaît que depuis quinze jours, ils ont dansé ensemble quatre contredanses à Meryton, et elle a dîné cinq fois avec lui ; cela n'est vraiment pas suffisant pour connaître le caractère d'un homme.

– Non, si elle n'eût fait que dîner avec lui, elle n'aurait pu que s'assurer quel était son appétit, mais il faut vous rappeler qu'ils ont passé cinq soirées ensemble ; et cinq soirées font beaucoup !

– Oui, ces cinq soirées les ont mis à même de savoir qu'ils préfèrent tous deux le vingt et un au jeu de commerce, mais je ne vois pas que par-là ils se puissent bien connaître.

– Eh bien, dit Charlotte, je souhaite à Hélen bien du succès ; et si elle épousait M. Bingley demain, je pense qu'elle aurait autant de chances d'être heureuse que si elle eût étudié son caractère pendant un an. Le bonheur, dans le mariage, n'est que l'effet du hasard : les personnes ont beau sympathiser avant de se marier, elles changent toujours trop tôt, et, selon moi, il est bon de connaître aussi peu que possible les défauts de celui avec lequel vous devez passer votre vie.

– Vous plaisantez, Charlotte ; mais ce que vous dites n'est pas judicieux, vous le savez, et je suis sûre que vous ne vous conduiriez pas d'après ces maximes-là. »

Occupée à observer la conduite de M. Bingley envers Hélen, Élisabeth était loin de soupçonner qu'elle devenait elle-même un objet intéressant aux yeux de M. Darcy. D'abord, à peine avait-il avoué qu'elle fût jolie ; il la regarda au bal sans le moindre plaisir, et, lorsqu'il la rencontra le jour suivant, il ne la considérait que pour la critiquer ; mais il n'eut pas plutôt démontré à ses amis qu'elle avait à peine un joli trait qu'il s'aperçut que sa physionomie était remarquablement animée par l'expression de ses beaux yeux noirs. À cette découverte il en succéda d'autres également mortifiantes : bien qu'à force de chercher il eût surpris quelques défauts dans ses formes, il se vit forcé d'avouer que sa taille, tout ensemble, était légère et gracieuse ; et, après avoir assuré que ses manières n'étaient pas celles d'une

femme du bel air, il se laissa séduire par son aisance et sa gaieté. Elle, de son côté, ignorant tout ceci, ne voyait en lui que l'homme qui ne plaisait à personne et qui ne l'avait pas trouvée assez jolie pour la faire danser.

Il désira la mieux connaître, et, avant de discourir avec elle, voulut écouter sa conversation : elle s'en aperçut bientôt. C'était chez sir William Lucas, où une nombreuse société se trouvait assemblée.

« Quel motif peut avoir M. Darcy, dit-elle à Charlotte, de m'écouter ainsi lorsque je m'entretiens avec le colonel Forster ?

– Voilà une question que M. Darcy peut seul résoudre.

– Mais, s'il m'écoute encore, je lui ferai certainement connaître que je m'en aperçois : il a un regard très moqueur, et si je ne commence moi-même à être impertinente, il finira par m'intimider. »

Un instant après il s'approcha d'elles, mais sans paraître désirer leur parler. Mlle Lucas défiant alors son amie d'aborder ce sujet, Élisabeth se tourne vers lui et lui dit :

« Ne trouvez-vous pas, monsieur, que je me suis fort bien exprimée lorsque je demandais au colonel Forster de nous donner un bal à Meryton ?

– Avec beaucoup d'énergie, Mademoiselle, mais c'est un sujet qui rend toujours une dame éloquente.

– Vous êtes un peu sévère envers notre sexe.

– Ce sera bientôt votre tour d'être tourmentée, dit miss Lucas ; je vais ouvrir le piano, Éliza, et vous savez ce que cela veut dire.

– Pour une amie, vous êtes une étrange créature ; vous voulez toujours me faire chanter et jouer devant tout le monde. Si j'eusse désiré briller par la musique, vous seriez impayable ; mais comme il n'en est rien, je ne souhaite nullement jouer du piano devant des personnes accoutumées à entendre les meilleurs artistes. » Mlle Lucas l'ayant priée avec instance, elle ajouta : « Eh bien, puisque vous le voulez, il faut prendre son parti », et, jetant un coup d'œil sérieux sur M. Darcy, elle dit : « Je m'attends à la critique, mais elle ne saurait me faire impression. »

Elle jouait agréablement, mais, après une ou deux ariettes, et avant qu'elle eût le temps de répondre aux instances qu'on lui fit de continuer, elle fut remplacée au piano par sa sœur Mary, qui, étant la seule de la famille qu'on ne pût louer sur sa beauté, avait beaucoup travaillé pour acquérir du talent et était impatiente de le montrer.

Mary n'avait ni goût ni génie ; et encore que la vanité lui eût donné de l'application, elle lui avait aussi donné un certain air de pédanterie et de suffisance qui aurait gâté un plus haut degré de perfection que celui qu'elle avait atteint.

Élisabeth, simple, sans affectation, avait été écoutée avec plaisir, quoiqu'elle ne touchât pas, à beaucoup près, aussi bien que Mary : celle-ci, à

la fin d'un très long concerto, se trouva heureuse d'acheter quelques faibles louanges en jouant des airs écossais, à la demande de ses sœurs cadettes, qui, avec les jeunes Lucas et quelques officiers, se mirent à danser dans un des coins du salon.

M. Darcy les regardait en silence, indigné d'une telle manière de passer la soirée, qui le privait de toute conversation, et trop absorbé dans ses pensées pour s'apercevoir que sir William était près de lui ; mais sir William lui adressa enfin la parole :

« Voilà une charmante récréation pour les jeunes gens, monsieur Darcy ; il n'y a rien, après tout, de comparable à la danse ; je la regarde comme un des plus grands raffinements de la civilisation.

– Je le crois, monsieur, et, de plus, elle a l'avantage d'être en vogue parmi les peuples les moins civilisés : les sauvages savent danser. »

Sir William sourit. « Votre ami joue son rôle parfaitement bien, » continua-t-il, après un moment de silence, en voyant M. Bingley joindre le groupe, « et je ne doute nullement que vous ne soyez bien capable de suivre son exemple, monsieur Darcy ?

– Il me semble, Monsieur, que vous m'avez vu danser à Meryton ?

– Oui, Monsieur, et cela me fit grand plaisir. Dansez-vous souvent à Saint-James ?

– Jamais.

– Vous avez, sans doute, une maison en ville ? »

M. Darcy répondit par un salut affirmatif.

« J'avais eu quelque envie de me fixer à Londres, car j'aime la haute société ; mais j'ai craint que l'air de la ville ne convînt pas à lady Lucas. »

Il se tut, espérant recevoir une réponse, mais M. Darcy n'était pas disposé à lui en faire ; et en ce moment Élisabeth s'étant approchée d'eux, il lui vint à l'idée une galanterie ; il l'appelle :

« Ma chère miss Éliza, lui dit-il, pourquoi ne dansez-vous pas ? Monsieur Darcy, vous me permettrez de vous présenter cette demoiselle comme une danseuse fort désirable. Vous ne pouvez refuser de danser, je suis sûr, lorsqu'une si jolie femme est devant vous » ; et prenant la main d'Élisabeth, il la donna à M. Darcy, qui, bien que surpris, n'était pas fâché de la recevoir ; mais elle se retira en arrière et dit avec embarras à sir William :

« En vérité, monsieur, je n'ai point envie de danser ; je vous conjure de ne pas croire que je me sois avancée de ce côté-ci pour mendier un danseur. »

M. Darcy, avec gravité, la pria de l'honorer de sa main, mais ce fut inutilement : Élisabeth était décidée, et sir William essaya en vain de changer sa résolution.

« Vous dansez si bien, Mademoiselle ! Par votre refus, vous me privez d'un vrai plaisir ; et, quoique monsieur ait, en général, peu de goût pour cet exercice, il ne peut se refuser à nous obliger pendant une demi-heure.

– M. Darcy est un modèle de civilité, dit Élisabeth en souriant.

– Cela est vrai, mais, considérant le motif, Mademoiselle, on ne saurait s'étonner de sa complaisance : qui est-ce qui pourrait refuser une telle danseuse ? »

Élisabeth le regarda d'un air malin, et s'éloigna.

Son refus ne lui avait pas nui auprès de M. Darcy ; au contraire, il pensait à elle avec plaisir lorsqu'il fut joint par Mlle Bingley.

« Je devine le sujet de votre rêverie, lui dit-elle.

– Je ne le crois pas, Mademoiselle.

– Vous pensez combien il serait ennuyeux de passer beaucoup de soirées comme celle-ci, avec une pareille société : je suis bien de votre avis, je ne m'étais jamais autant ennuyée ; l'insipidité et le bruit, la petitesse et cependant les prétentions de tous ces gens-là… que ne donnerais-je pas pour vous entendre les critiquer !

– Vous conjecturez mal, je vous jure ; mon imagination était plus agréablement occupée ; je méditais sur l'extrême plaisir que peuvent causer les beaux yeux d'une jolie femme. »

Mlle Bingley le regarda fixement et témoigna le désir de savoir laquelle de ces deux dames avait su lui inspirer ces réflexions. M. Darcy répondit avec assurance :

« Mlle Élisabeth Bennet.

– Élisabeth Bennet ! répéta miss Bingley, vous m'étonnez beaucoup ; et depuis quand a-t-elle ce bonheur ? Quand pourra-t-on vous faire compliment du vôtre ?

– Voilà justement la question à laquelle je m'attendais ; l'imagination d'une femme est bien vive, elle passe en un instant de l'admiration à l'amour, et de l'amour au mariage. Je prévoyais votre compliment.

– Oh ! oh ! si vous êtes si sérieux, je croirai que c'est un parti pris absolument. Vous aurez vraiment une charmante belle-mère, et qui, sans doute, sera toujours avec vous à Pemberley. »

Il l'écoutait avec une parfaite indifférence, et cette tranquillité l'ayant rassurée, elle s'égaya longtemps sur le même sujet.

Chapitre VII

La fortune de M. Bennet consistait presque entièrement en une terre de deux mille livres sterlings de rente, qui, malheureusement pour ses filles, était substituée, au défaut d'héritier mâle, à un parent éloigné ; et celle de leur mère, quoique considérable pour son état, ne devait les dédommager que faiblement. Son père, procureur à Meryton, lui avait laissé en mourant quatre mille livres sterlings.

Elle avait une sœur mariée à un M. Philips, jadis clerc de leur père, depuis son successeur, et un frère établi à Londres dans une haute branche de commerce.

Le village de Longbourn n'était qu'à un mille de Meryton, distance fort commode pour les demoiselles Bennet, qui y allaient ordinairement, deux ou trois fois par semaine, rendre visite à leur tante et à un magasin de modes qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Les deux plus jeunes de la famille, Catherine et Lydia, s'y rendaient encore plus fréquemment ; leur imagination était moins occupée que celle de leurs sœurs et, lorsqu'elles n'avaient rien de mieux à faire, une promenade à Meryton venait fort à propos pour les amuser durant la matinée et leur fournir un sujet de conversation pour l'après-midi.

Leur tante leur apprenait toujours quelques nouvelles, et en ce moment elles se trouvaient agréablement occupées par l'arrivée d'un régiment qui devait passer l'hiver dans les environs, et dont Meryton était le quartier-général.

Les visites à Mme Philips devinrent donc la source des nouvelles les plus intéressantes ; chaque jour elles apprenaient le nom de quelques officiers, puis elles surent leurs demeures, et enfin elles firent connaissance avec eux. M. Philips les voyait tous, et par là il procura à ses nièces d'intéressantes relations qui jusqu'alors leur avaient été inconnues. Elles ne parlaient plus que de militaires, et la fortune de M. Bingley, dont l'idée seule faisait sourire leur mère, n'était à leurs yeux qu'une bagatelle, comparée à l'uniforme d'un sous-lieutenant.

Un matin, après avoir écouté leurs épanchements à ce sujet, M. Bennet leur dit froidement :

« Tout ce que je puis conclure de vos discours, c'est que vous êtes bien deux des plus folles filles du pays ; il y a longtemps que je m'en doutais, j'en suis maintenant convaincu. »

Catherine fut déconcertée et ne répondit pas ; mais Lydia, avec une parfaite indifférence, continua à parler avec emphase du capitaine Carter et de l'espoir qu'elle avait de le rencontrer encore avant qu'il ne partît pour Londres.

« Je suis étonnée, mon cher, dit madame Bennet, que vous soyez si prompt à taxer vos enfants de folie ; si je voulais juger légèrement des enfants de quelqu'un, ce ne serait pas des miens.

– Si mes enfants extravaguent, j'espère toujours m'en apercevoir.

– Oui, mais il se trouve qu'elles sont toutes très spirituelles.

– Voilà, je l'espère, le seul point sur lequel nous ne nous accordons pas, ma femme : j'avais espéré que nos sentiments se rencontreraient en tout, mais il faut ici que mon opinion diffère de la vôtre, car je pense que nos deux plus jeunes filles sont d'un ridicule achevé.

– Mon cher monsieur Bennet, voulez-vous que des enfants de cet âge aient autant de sens que leurs parents ? Je me rappelle le temps où j'aimais moi-même un habit rouge, et je ne dis pas qu'au fond du cœur je n'aie encore un faible pour les militaires : si un jeune colonel, avec cinq ou six mille livres sterlings de rente, me demandait une de mes filles, j'aurais peine à lui dire non. L'autre soir, le colonel Forster avait, je vous assure, fort bonne mine avec son uniforme. »

Ici, elle fut interrompue par un domestique qui apportait un billet pour Mlle Bennet : il venait de Netherfield, et on attendait une réponse.

« Eh bien, Hélen, qui est-ce qui vous écrit ? Que vous dit-on ? Eh bien donc, Hélen, dépêchez-vous de lire ; allons, ma chère !

– C'est de miss Bingley, dit Hélen, et elle lut à haute voix :

> Ma chère amie,
> Si vous n'êtes assez complaisante pour venir dîner avec Louisa et moi, vous nous mettrez dans le cas de nous détester le reste de nos jours ; car une journée de tête à tête entre deux femmes ne peut finir sans querelles. Venez après la réception de la présente. Mon frère et ces messieurs dînent avec les officiers. Toute à vous.
>
> Caroline Bingley.

– Avec les officiers ! s'écria Lydia, je m'étonne que ma tante ne nous l'ait pas dit.

– Ils dînent en ville, dit Mme Bennet, c'est bien malheureux !

– Pourrai-je avoir la voiture ? dit Hélen.

– Non, ma chère ; vous ferez mieux d'aller à cheval ; car le temps tourne à la pluie, et alors vous serez obligée de rester jusqu'à demain.

– Votre plan serait bon, maman, dit Élisabeth, si vous étiez sûre qu'on ne proposât pas de la reconduire.

– Oh ! mais ces messieurs iront à Meryton dans la voiture de M. Bingley, et les Hurst n'ont point de chevaux.

– J’aimerais mieux y aller en voiture.

– Votre père a besoin des chevaux, j’en suis sûre ; ils sont utiles à la ferme : n’est-ce pas vrai, M. Bennet ?

– On les occupe à la ferme bien plus souvent que je ne le voudrais pour mon propre usage.

– Mais s’ils y sont aujourd’hui, dit Élisabeth, maman sera satisfaite. »

Son père répondit enfin qu’on ne pouvait se servir alors de la voiture. Hélen fut donc obligée d’aller à cheval, et sa mère l’accompagna jusqu’à la grille, en l’assurant avec joie qu’elle aurait du mauvais temps. Ses espérances furent réalisées ; Hélen ne faisait que de partir quand survint une forte pluie. Ses sœurs étaient très inquiètes, sa mère très contente. La pluie continua toute la soirée : Hélen ne put revenir.

– C’est une brillante idée que j’ai eue là, répéta plusieurs fois Mme Bennet pendant l’après-midi.

Mais ce ne fut que le lendemain matin qu’elle connut l’heureux effet de son adresse. Le déjeuner finissait lorsqu’un domestique apporta de Netherfield le billet suivant :

Ma bien chère Lizzy,

Je suis réellement malade ; j’ai été mouillée jusqu’aux os, hier matin, et n’ai pas fermé l’œil de toute la nuit ; mes bonnes amies ne veulent pas entendre parler de mon retour que je ne sois rétablie. Elles ont absolument voulu envoyer chercher M. Jones : ainsi, ne soyez point inquiets si vous entendez dire qu’il m’est venu voir ; à l’exception d’un mal de gorge et de tête, je n’ai rien d’alarmant.

Toute à vous, etc.

« Eh bien, ma chère, dit M. Bennet après qu’Élisabeth eut communiqué cette nouvelle, si votre fille a une sérieuse maladie et qu’elle en meure, ce sera une consolation de savoir qu’elle l’avait gagnée par votre faute et afin de voir M. Bingley.

– Oh ! je n’en suis pas inquiète ; on ne meurt point d’un petit rhume : je suis sûre qu’on prendra bien soin d’elle ; tant qu’elle restera là tout ira bien. Si je pouvais avoir la voiture, j’irais la voir. »

Élisabeth, étant vraiment inquiète, se décida à l’aller trouver, bien qu’elle ne pût obtenir la voiture et que, n’aimant point à monter à cheval, aller à pied fût sa seule ressource ; elle déclara qu’elle y était décidée.

« Comment pouvez-vous penser à une pareille chose ? Les chemins sont affreux ; vous ferez horreur en arrivant à Netherfield, dit Mme Bennet.

– Je ne ferai pas horreur à Hélen, et c’est elle seule que je veux voir.

– Est-ce là, Lizzy, dit son père, une manière de me demander les chevaux ?

– Non, je ne souhaite nullement éviter cette course. Qu'est-ce que trois milles, lorsqu'on a un but ? Je serai de retour pour dîner.

– J'admire la vivacité de vos sentiments, observa Mary, mais en tout il faut un peu écouter la raison, et votre dessein, selon moi, est parfaitement ridicule.

– Nous irons avec vous jusqu'à Meryton, dirent Catherine et Lydia. »

Élisabeth y consentit, et ces trois demoiselles se mirent en route.

« En nous pressant un peu, dit Lydia, nous pourrons arriver assez à temps pour voir partir le capitaine Carter. »

À Meryton, elles se séparèrent ; les deux plus jeunes se rendirent chez leur tante, et Élisabeth continua seule son chemin. Elle allait d'un bon pas, sautant les fossés, traversant les prés avec une activité toujours plus animée, et se trouva enfin près de la maison, très fatiguée, couverte de boue et le teint animé par la marche et l'inquiétude.

On la fit entrer dans la salle à manger, où toute la société, hormis Hélen, était réunie ; sa venue causa un mouvement général de surprise.

Avoir marché trois milles, par un temps si mauvais, de si bonne heure et toute seule, était pour Mme Hurst et miss Bingley une chose presque incroyable. Élisabeth s'aperçut facilement qu'elles trouvaient cette démarche ridicule. Elles la reçurent néanmoins avec beaucoup de civilité, et dans l'accueil de leur frère il y avait un peu plus que de la politesse ; il était content et attentif. M. Darcy parla peu, et M. Hurst ne dit pas un mot. Les pensées du premier étaient partagées entre l'admiration de l'éclat que l'exercice avait donné au teint d'Élisabeth et le doute que son motif pût la justifier d'être venue toute seule. Le second n'était occupé que de son déjeuner.

Aux questions qu'elle fit sur la santé de sa sœur, elle ne reçut pas de réponse bien satisfaisantes : Mlle Bennet avait eu de la fièvre et, quoique levée, n'était pas assez bien pour quitter la chambre. Élisabeth désira d'y être conduite sur-le-champ, et Hélen, qui n'avait osé prier sa sœur de venir, par crainte de causer trop d'inquiétude ou de dérangement, témoigna le plus vif plaisir en la voyant. Elle n'était pas en état de parler beaucoup ; et quand Mlle Bingley les laissa seules, elle ne put que dire à sa sœur combien elle était reconnaissante de toutes les bontés que ces dames avaient pour elle. Élisabeth s'occupa en silence de la soigner.

Quand le déjeuner fut fini, les deux sœurs vinrent les joindre, et Élisabeth commença elle-même à les aimer lorsqu'elle vit la tendre sollicitude qu'elles témoignaient à Hélen. Le chirurgien du lieu vint et, ayant examiné la malade, dit, comme on pouvait l'imaginer, qu'elle avait un rhume sérieux ; il lui conseilla de se mettre au lit, en attendant quelques drogues qu'il devait envoyer. Son avis fut suivi sans peine, car le frisson augmentait, et Hélen

avait un violent mal de tête. Élisabeth ne la quitta pas un seul instant, et ces dames s'en éloignèrent peu ; car les messieurs étant sortis, elles n'avaient rien de mieux à faire.

Vers les trois heures, Élisabeth pensa qu'il fallait se retirer, et le dit à regret ; Mlle Bingley lui offrit la voiture ; mais Hélen témoigna tant de chagrin de voir partir sa sœur, que miss Bingley se vit obligée d'engager Élisabeth à demeurer pour le moment à Netherfield. Cette proposition fut acceptée avec reconnaissance, et l'on envoya un domestique à Longbourn faire part de cette décision, et chercher ce dont les deux sœurs pouvaient avoir besoin.

Chapitre VIII

À cinq heures, ces dames se retirèrent pour s'habiller, et à six on vint dire à Élisabeth que le dîner était servi. Aux diverses demandes qu'on lui fit, et parmi lesquelles elle eut le plaisir de distinguer l'empressement de M. Bingley, elle ne put donner aucunes réponses satisfaisantes. Hélen n'était certainement pas mieux. En entendant cela, les deux dames répétèrent deux ou trois fois qu'elles étaient désolées, combien il était mauvais de prendre froid, et combien elles redoutaient elles-mêmes d'être malades ; puis elles n'y pensèrent plus ; et leur indifférence pour Hélen, lorsqu'elle n'était pas absolument sous leurs yeux, rappela à Élisabeth l'impression peu favorable que ces dames lui avaient causée. Leur frère était en effet la seule personne de cette maison qu'elle pût voir avec quelque plaisir. Son inquiétude sur la santé d'Hélen était très visible, et ses attentions pour Élisabeth assez gracieuses pour l'empêcher de se croire aussi importune qu'elle pensait l'être aux autres individus de la famille.

Elle ne recevait de politesses que de lui. Mlle Bingley était entièrement occupée de M. Darcy, sa sœur à peu près autant ; et quant à M. Hurst, près duquel Élisabeth était assise, c'était un homme indolent, qui ne vivait que pour manger, boire et jouer, et qui, lorsqu'il se fut aperçu qu'elle préférait un mets simple à un ragoût, n'eut plus rien à lui dire.

Le dîner fini, elle rentra dans l'appartement d'Hélen, et sitôt qu'elle fut dehors miss Bingley commença à la critiquer… Il fut décidé que ses manières étaient affreuses, un mélange d'orgueil et d'étourderie indiscrète ; elle n'avait ni conversation, ni goût, ni beauté : Mme Hurst pensait de même, et ajouta :

« En un mot, elle n'a rien qui puisse la faire remarquer, si ce n'est d'être une excellente marcheuse. Je n'oublierai de la vie la mine qu'elle avait ce matin !

– Je l'ai crue folle, en vérité.

– Cela est exact, Louisa, j'ai eu toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Quel ridicule de courir la campagne ainsi, seule… ; de se présenter dans un état…, les cheveux en désordre…, la figure rouge… ; et tout cela, parce que sa sœur a un rhume !

– Oh oui ! Et son jupon !… j'espère que vous avez remarqué son jupon ? Un pied de boue… ; sa robe, qu'elle avait baissée pour cacher tout cela, le faisant paraître un peu mieux.

– Ce portrait peut être exact, Louisa, dit M. Bingley, mais moi ce n'est pas là ce que j'ai remarqué : j'ai trouvé miss Bennet fort jolie lorsqu'elle est entrée ce matin, et cette boue à son jupon ne m'a pas frappé comme vous.

– Vous vous en êtes aperçu, M. Darcy, j'en suis sûre ? dit Mlle Bingley. Je suis portée à croire que vous n'aimeriez pas à voir votre sœur se montrer dans un tel état ?…

– Non, certainement.

– Marcher trois milles, ou quatre, ou cinq, je ne connais pas bien la distance, dans la boue, et seule, toute seule, à quoi pensait-elle ? Il me semble que c'est montrer une bien sotte indépendance, le plus parfait mépris des convenances ; c'est être bien de la province !

– Cet attachement pour sa sœur est fort estimable, dit M. Bingley.

– Je crains beaucoup, M. Darcy, observa à demi-voix miss Bingley, que cette scène n'ait un peu diminué votre admiration pour ses beaux yeux ?

– Pas du tout, répondit-il, l'exercice les avait rendus plus animés. »

Il y eut un moment de silence, après quoi Mme Hurst recommença :

« J'ai beaucoup d'amitié pour Hélen Bennet ; elle est vraiment charmante, et je désire de tout mon cœur la voir bien établie : mais, avec de tels parents et des liaisons si communes, je crains qu'il n'y ait aucun espoir.

– Je crois vous avoir entendu dire que leur oncle était procureur à Meryton ?

– Oui, et elles en ont un autre qui demeure près de *Cheapside*.

– C'est parfait, ajouta sa sœur ; et elles se mirent à rire aux éclats.

– Quand elles auraient assez d'oncles pour remplir *tout Cheapside*, s'écria Bingley, elles n'en seraient pas moins aimables !

– Mais cela diminue leur espoir d'épouser quelqu'un qui ait un rang dans le monde », reprit Darcy.

Bingley ne fit point de réponse ; mais ses deux sœurs donnèrent avec joie leur approbation et s'amusèrent quelque temps aux dépens de la parenté de leur chère amie.

Toutefois, par un renouvellement de tendresse, elles se rendirent à sa chambre, au sortir de table, et restèrent avec elle jusqu'au moment de servir le café. Elle était encore très malade. Élisabeth ne voulut la quitter que très tard, quand elle eut le plaisir de la voir endormie. Alors elle pensa qu'il serait du moins poli, sinon fort amusant pour elle, de descendre un peu dans le salon. Elle trouva toute la société occupée du jeu, où elle-même fut aussitôt invitée ; mais, s'imaginant qu'on jouait gros jeu, elle refusa et, prenant sa sœur pour excuse, dit qu'elle lirait pendant le peu de temps qu'elle pouvait rester avec eux.

M. Hurst la regarda avec étonnement :

« Préférez-vous la lecture au jeu ? dit-il, cela est singulier.

– Mlle Élisa Bennet, dit miss Bingley, méprise le jeu ; elle est grand lecteur et ne se plaît à nulle autre chose.

– Je ne mérite ni cet éloge ni ce blâme, Mademoiselle, je n'aime pas excessivement la lecture, et je trouve du plaisir dans beaucoup d'autres occupations.

– Je suis bien persuadé que vous en trouvez à soigner votre sœur, dit Bingley, et j'espère que vous serez bientôt satisfaite en la voyant parfaitement rétablie. »

Élisabeth le remercia de bon cœur, puis s'avança vers une table où étaient quelques livres. Il lui offrit d'en aller chercher d'autres, sa bibliothèque, dit-il, était entièrement à son service :

« Et je désirerais qu'elle fût plus nombreuse pour votre amusement, comme pour mon honneur ; mais je suis un paresseux et, quoique j'aie peu de livres, j'en ai plus que je n'en lis. »

Élisabeth l'assura que celui qu'elle tenait lui convenait parfaitement.

« Je suis étonnée, dit Mlle Bingley, que mon père ait laissé une bibliothèque si peu considérable. Vous en avez une délicieuse à Pemberley, M. Darcy ?

– Elle doit être bonne, répondit-il, c'est l'ouvrage de plusieurs générations.

– Et vous l'avez tant augmentée ! Vous êtes toujours à acheter des livres.

– Je ne comprends pas qu'on puisse maintenant négliger une bibliothèque de famille.

– Négliger ! je suis sûre que vous ne négligez rien qui puisse ajouter aux beautés de cette demeure. Charles, quand vous bâtirez votre maison, je souhaite qu'elle soit à moitié aussi agréable que Pemberley.

– Je le souhaite aussi.

– Mais je vous conseillerai d'acheter une terre dans ce voisinage et de prendre Pemberley pour modèle.

– De tout mon cœur ; je suis même fort disposé à acheter Pemberley si Darcy veut me le vendre.

– Mais, mon frère, je ne prétends parler que de choses praticables.

– Vraiment, Caroline, je crois qu'il est plus facile d'acheter Pemberley que de construire quelque chose qui en approche. »

Cette conversation amusa tellement Élisabeth qu'elle quitta son livre et vint s'asseoir entre Mme Hurst et Mlle Bingley, sous prétexte de regarder leur jeu.

« Mlle Darcy est-elle bien grandie depuis ce printemps ? dit miss Bingley ; sera-t-elle aussi grande que moi ?

– Je le crois ; elle est maintenant de la taille de miss Élisabeth Bennet.

– Combien je désire la revoir ! Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'ait plu autant… Quelle physionomie !… quelles manières !… et si instruite pour son âge !… Son talent au piano est vraiment remarquable.

– Je ne puis concevoir, dit Bingley, comment les dames ont assez de persévérance pour se rendre, par les talents, aussi accomplies qu'elles le sont toutes aujourd'hui.

– Toutes, mon cher Charles, que voulez-vous dire ?

– Mais, oui, toutes, elles savent toutes peindre des souvenirs, couvrir des écrans et faire des bourses. J'en connais à peine une seule qui ne puisse faire tout cela, et je n'ai jamais entendu parler d'une jeune personne pour la première fois, sans être prévenu qu'elle était très accomplie, toujours dans le même sens.

– Votre interprétation de ce qu'on entend ordinairement par une personne accomplie n'est que trop vraie, dit Darcy. Ce mot s'applique à bien des femmes qui ne l'ont mérité qu'en faisant des bourses ou des tapisseries à écrans. Je suis cependant loin de partager votre opinion sur les dames en général… Je ne puis me vanter, parmi toutes mes connaissances, d'en avoir plus de six qui soient réellement accomplies.

– Ni moi non plus, ajouta Mlle Bingley.

– Alors, dit Élisabeth, vous devez exiger un grand mérite de celles que vous nommez accomplies.

– Oui, j'y comprends beaucoup de choses.

– Oh ! bien certainement ! s'écria la complaisante Mlle Bingley. On ne peut dire qu'une femme soit vraiment accomplie, si elle n'est en tout supérieure à la plupart des personnes de son sexe… Elle doit posséder à fond la musique, le dessin, la danse et les langues étrangères ; de plus, il faut qu'elle soit douée d'un certain je ne sais quoi dans sa manière d'être et de marcher, dans le son de sa voix, dans ses expressions…, ou ce titre ne serait qu'à moitié mérité.

– Elle doit posséder tout cela, dit Darcy, mais il lui faut encore unir à un jugement sain une parfaite connaissance des auteurs anciens et modernes.

– Je ne suis plus étonnée, reprit Élisabeth, que vous ne connaissiez que six femmes accomplies ; je suis même presque surprise que vous en connaissiez une.

– Êtes-vous assez sévère à l'égard de votre sexe pour douter de la possibilité de tout ceci ?

– Je n'ai jamais vu de femme qui ressemblât au portrait que vous venez de tracer : je ne croyais pas qu'une seule personne pût réunir autant de qualités. »

Mme Hurst et Mlle Bingley se récrièrent sur l'injustice d'un tel doute et assurèrent qu'elles connaissaient beaucoup de femmes qui répondaient

à cette description, lorsque M. Hurst les força au silence en se plaignant amèrement du peu d'attention qu'elles donnaient au jeu. La conversation étant interrompue, Élisabeth quitta le salon.

« Éliza Bennet, dit alors miss Bingley, est une de ces jeunes personnes qui cherchent à se faire valoir auprès de l'autre sexe, en diminuant le mérite du leur ; avec bien des hommes, je crois que cela réussit : mais, selon moi, c'est un moyen pitoyable, un bien pauvre artifice.

– Il y a sans doute de la petitesse, reprit M. Darcy, à qui cette remarque était particulièrement adressée, dans toutes les ruses que les dames daignent quelquefois employer pour nous captiver ; tout ce qui tient à l'art est méprisable. »

Mlle Bingley ne fut pas assez satisfaite de cette réponse pour continuer la conversation.

Élisabeth, peu de temps après, vint leur dire que sa sœur était plus mal. Bingley voulut qu'on envoyât sur-le-champ chercher M. Jones. Ses sœurs, convaincues qu'un médecin de province ne pouvait rien savoir, conseillaient d'en faire venir un de Londres. Enfin, il fut décidé qu'on ferait appeler M. Jones le lendemain matin, si toutefois Mlle Bennet n'était pas beaucoup mieux. Bingley était réellement inquiet ; ses sœurs assuraient qu'elles étaient cruellement tourmentées et cherchaient à se distraire en faisant de la musique, tandis que M. Bingley ne put trouver quelque repos qu'après avoir recommandé à sa femme de charge de donner tous ses soins aux deux demoiselles Bennet.

Chapitre IX

Élisabeth passa presque toute la nuit auprès de sa sœur et eut le plaisir de répondre, sur les informations qu'envoya demander de bonne heure M. Bingley et que vinrent prendre peu après les élégantes femmes-de-chambre de ses sœurs, qu'elle était un peu mieux. Alors Élisabeth écrivit un mot à sa mère pour lui demander de venir juger par elle-même de l'état d'Hélen, et les pria de l'envoyer sur-le-champ à Longbourn. Mme Bennet ne tarda pas à se rendre au désir de sa fille ; elle vint à Netherfield, accompagnée de Catherine et de Lydia.

Si Mme Bennet avait trouvé Hélen dangereusement malade, elle eût été très affligée ; mais, voyant que sa maladie n'aurait pas de suites fâcheuses, elle ne désirait nullement un prompt rétablissement, le retour de la santé devant nécessairement l'éloigner de Netherfield. Elle ne voulut point écouter les instances que lui fit sa fille de la reconduire à Longbourn, et le médecin, qui arriva en cet instant, dit qu'il serait fort imprudent de la déplacer, qu'il fallait au moins attendre que la fièvre fût passée.

Après être restée quelque temps avec Hélen, et sur l'invitation de Mlle Bingley, Mme Bennet et ses trois filles descendirent au salon. Bingley vint au-devant de Mme Bennet et lui dit qu'il espérait qu'elle n'avait pas trouvé mademoiselle Hélen plus malade qu'elle ne le croyait.

« En vérité, monsieur, je ne m'attendais pas à la trouver si mal, ce fut sa réponse. M. Jones dit qu'il est impossible de la déplacer maintenant ; il faut que nous abusions encore pendant quelque temps de votre bonté.

– La déplacer ! s'écria Bingley, il n'y faut pas penser. Ma sœur, je suis sûr, ne voudrait pas entendre parler de son déplacement.

– Vous pouvez être persuadée, madame, dit très froidement miss Bingley, que tant que Mlle Bennet demeurera ici, on aura pour elle toutes les attentions possibles. »

Mme Bennet fut prodigue de remerciements.

« Si je ne comptais sur vos bons soins, ajouta-t-elle, je serais vraiment inquiète, car elle est bien, bien malade ; elle souffre beaucoup, mais avec une patience d'ange : en vérité, on ne peut désirer un caractère plus aimable que le sien ; je dis souvent à mes autres filles qu'elles ne peuvent lui être comparées. Vous avez un fort joli salon, M. Bingley ; Netherfield est la maison la plus agréable qu'il y ait dans ces environs, j'espère que vous ne penserez pas à la quitter de sitôt.

– Tout ce que je fais est décidé à la hâte, reprit-il ; si je dois quitter Netherfield, je serai sans doute parti cinq minutes après en avoir eu l'idée. Cependant, pour le moment, je m'y crois fixé.

– Voilà absolument ce que j'eusse pensé de vous, dit Élisabeth.

– Vous commencez à me comprendre ! s'écria-t-il en se tournant vers elle.

– Oh ! oui, je vous entends parfaitement bien.

– J'aimerais à prendre ceci pour un compliment ; mais être sitôt pénétré, cela ne fait-il pas un peu pitié ?

– C'est selon : je ne prétends pas dire qu'un caractère caché, difficile à connaître, soit plus ou moins estimable que le vôtre.

– Lizzy ! s'écria sa mère, pensez où vous êtes, n'allez pas vous livrer à toutes ces boutades indiscrètes que l'on vous permet à la maison.

– Je ne savais pas, continua M. Bingley, que vous étudiassiez les caractères ; cette occupation doit être très intéressante.

– Oui ; mais les caractères embrouillés sont les plus amusants, ils ont du moins cet avantage.

– La province, dit Darcy, doit généralement fournir peu pour une telle étude, la société y est si rétrécie !

– Oui, mais le monde change et donne toujours matière à de nouvelles observations.

– Sans doute ! s'écria Mme Bennet en entendant ce mot province, on est aussi bien pour cela en province qu'ailleurs. »

Tout le monde fut surpris ; et Darcy, jetant sur elle un regard de mépris, se retira à l'autre bout du salon. Mme Bennet, croyant l'avoir forcé au silence, continua d'un air triomphant :

« Je ne vois pas que Londres ait tant d'avantages sur la province si ce n'est la quantité de magasins et de places publiques. La campagne est bien plus agréable, n'est-il pas vrai, M. Bingley ?

– À la campagne, répondit-il, je ne désire pas d'autre séjour, et à Londres, je pense de même ; tous les deux ont leurs avantages. Je puis être également heureux dans la capitale ou dans la province.

– Ah ! oui ! c'est que vous avez l'esprit bien tourné ; mais monsieur, regardant M. Darcy, semble croire que la campagne n'est rien du tout.

– En vérité, maman, vous vous trompez, dit en rougissant Élisabeth, vous avez mal compris M. Darcy ; il a seulement voulu dire que la société était bien plus nombreuse à la ville qu'à la campagne : vous savez que cette observation est juste.

– Certainement, ma chère, mais, quant au voisinage, il faut en convenir, il y a bien peu de voisinage comme le nôtre ; car, enfin, nous avons ici vingt-quatre familles à voir. »

Il n'y eut que la crainte de blesser Élisabeth qui pût engager M. Bingley à tenir son sérieux. Sa sœur fut moins délicate : elle sourit à M. Darcy d'une manière fort expressive. Élisabeth, voulant détourner la conversation, demanda à sa mère si Charlotte Lucas avait passé la veille à Longbourn.

« Oui, elle est venue avec son père. Ne trouvez-vous pas sir William fort aimable, M. Bingley ? Ses manières sont si distinguées, il a toujours quelque chose de joli à dire : voilà ce que, moi, j'appelle un homme bien élevé ; et ceux qui croient montrer leur importance par un air froid et dédaigneux se trompent beaucoup.

– Charlotte a-t-elle dîné avec vous ?

– Non, elle n'a pas voulu rester. Je pense que sa mère avait besoin d'elle pour faire les *minces pies*. Quant à moi, M. Bingley, j'ai des domestiques pour tout. Mes enfants sont autrement élevées ; mais chacun fait à sa manière. Les demoiselles Lucas sont de bien bonnes filles, c'est dommage qu'elles ne soient pas jolies ; ce n'est pas que je trouve miss Lucas très laide, mais aussi elle est notre intime amie.

– Elle paraît fort aimable, dit Bingley.

– Oui, mais il faut avouer qu'elle est bien laide ; lady Lucas elle-même me l'a souvent dit : elle m'envie la beauté d'Hélen. Je ne devrais pas louer ma propre fille, mais, à dire vrai, on ne voit pas beaucoup de femmes plus jolies qu'elle ; c'est ce que tout le monde dit. Elle avait à peine quinze ans quand un ami de mon frère Gardiner en devint amoureux ; ma belle-sœur croyait qu'il l'aurait demandée en mariage, mais il n'en fit rien : je pense qu'il la trouvait trop jeune. Il composa néanmoins des vers à sa louange, et je vous assure qu'ils étaient bien jolis.

– Et ainsi finit son attachement, dit Élisabeth avec impatience ; beaucoup d'autres que lui se sont guéris de même. Je voudrais bien savoir qui a découvert le premier l'efficacité qu'a la poésie pour chasser l'amour ?

– J'avais toujours considéré la poésie comme un aliment de l'amour, dit Darcy.

– Oui, d'un amour très enraciné. Tout nourrit une passion déjà profonde, mais, si ce n'est qu'une inclination légère, je suis persuadée qu'un couplet la détruirait entièrement. »

Darcy sourit, et le silence qui suivit faisant craindre à Élisabeth de nouveaux propos de sa mère, elle voulait parler, mais ne savait que dire… Peu de moments après, Mme Bennet renouvela ses remerciements à M. Bingley des bontés qu'il avait pour Hélen, en s'excusant d'être obligée de lui laisser encore Lizzy.

M. Bingley fut d'une politesse si franche qu'il força sa sœur à l'imiter et à employer les phrases d'usage : elle le fit avec bien peu de grâce, mais Mme Bennet fut satisfaite, et bientôt demanda sa voiture.

Catherine et Lydia s'étaient parlé bas pendant toute la visite : le résultat de cette conversation fut que la plus jeune rappela à M. Bingley la promesse qu'il avait faite, à son arrivée dans le pays, de donner un bal à Netherfield.

Lydia était une grande et belle fille de quinze ans, fort gaie et fort étourdie, favorite de sa mère, et par cette raison introduite dans le monde beaucoup trop tôt ; elle était naturellement peu timide, et les attentions des officiers, que ses manières et les bons dîners de son oncle attiraient, l'avaient rendue hardie. Elle se décida donc sans peine à parler à M. Bingley au sujet du bal, ajoutant qu'il serait mal à lui de ne pas tenir sa parole. La réponse qu'il lui fit enchanta Mme Bennet :

« Je suis tout prêt, je vous assure, à tenir ma promesse ; et quand votre sœur sera rétablie, vous pourrez vous-même fixer le jour du bal. Mais vous ne voudriez pas danser pendant qu'elle est malade ? »

Lydia lui dit qu'elle était satisfaite :

« Oh ! oui, ajouta-t-elle, il vaut mieux attendre le rétablissement d'Hélen ; et sans doute qu'alors le capitaine Carter sera de retour de la ville. Quand vous aurez donné votre bal, ajouta-t-elle, je ferai en sorte qu'ils en donnent un à leur tour (elle parlait des officiers) : je le dirai au colonel Forsters. »

Mme Bennet et ses filles quittèrent alors Netherfield ; Élisabeth alla aussitôt rejoindre Hélen, abandonnant à la critique des deux dames et de M. Darcy sa propre conduite et celle de ses parents : on ne put cependant engager ce dernier à se moquer d'Élisabeth, ni même à sourire des bons mots de Mlle Bingley sur ses beaux yeux.

Chapitre X

Cette journée se passa à peu près comme la précédente : Mme Hurst et miss Bingley demeurèrent auprès de la malade une partie de la matinée… Elle continuait à se rétablir, quoique lentement. Le soir Élisabeth se rendit au salon, où la famille était réunie. M. Darcy écrivait ; Mlle Bingley, assise près de lui, et l'œil sur son papier, suivait la trace de sa plume ; M. Hurst et M. Bingley jouaient au piquet, et Mme Hurst regardait le jeu. Élisabeth prit son ouvrage et s'amusa à écouter M. Darcy et sa voisine. Les louanges qu'elle lui prodiguait sur son écriture, la régularité de ses lignes, la longueur de sa lettre, et l'indifférence avec laquelle il les recevait, formaient un contraste curieux ; et leur dialogue confirma l'opinion qu'Élisabeth s'était faite de ces deux personnages.

« Combien miss Darcy sera charmée de recevoir une aussi longue lettre ! »

Il ne fit point de réponse.

« Vous écrivez bien vite !

– Vous vous trompez, j'écris plutôt doucement.

– Que de lettres vous devez écrire dans le courant de l'année ! et des lettres d'affaires aussi : combien je les trouverais ennuyeuses !

– Heureusement, c'est mon partage, et non le vôtre, d'en écrire.

– Dites, je vous prie, à votre sœur le vif désir que j'ai de la revoir.

– Je le lui ai déjà dit une fois, d'après vos ordres.

– Je crois votre plume mauvaise, laissez-moi la retoucher ; j'ai un talent pour les tailler.

– Je vous remercie, je les taille toujours moi-même.

– Dites à votre sœur que je suis enchantée d'apprendre qu'elle fasse autant de progrès sur la harpe. Je vous prie de lui faire savoir aussi que je suis tout enthousiasmée de son charmant paysage, je le trouve infiniment mieux dessiné que ceux de Mlle Granthey.

– Permettez-moi de remettre vos compliments à une autre fois, à présent j'ai trop peu de papier.

– Oh ! je n'y tiens pas beaucoup. Je la verrai au mois de janvier. Lui écrivez-vous toujours des lettres aussi longues et aussi jolies…, M. Darcy ?

– Elles sont ordinairement longues, mais jolies…, ce n'est pas à moi d'en décider.

– J'ai la persuasion qu'une personne qui écrit facilement une longue lettre doit bien écrire.

– Vous avez mal choisi votre compliment pour Darcy, Caroline ! s'écria son frère, car il n'écrit pas avec facilité ; il cherche trop les grands mots : n'est-il pas vrai, Darcy ?

– Mon style est bien différent du vôtre.

– Oh ! s'écria Mlle Bingley, Charles écrit sans le moindre soin ; il oublie la moitié de ses mots, et barbouille le reste.

– Mes idées viennent si rapidement que je n'ai pas le temps de les exprimer, et par là mes lettres sont souvent inintelligibles pour mes correspondants.

– Votre modestie, M. Bingley, dit Élisabeth, doit désarmer la critique.

– Il n'y a rien qui soit plus trompeur, dit Darcy, que cette apparente humilité ; ce n'est souvent qu'une insouciance de l'opinion d'autrui, ou une manière plus adroite de se faire honneur.

– Lequel des deux m'attribuez-vous ?

– Le désir de vous faire honneur, car réellement vous tirez vanité des fautes que vous faites en écrivant, parce que vous les croyez produites par une imagination vive et une certaine étourderie, qui, si elle n'est point estimable, est du moins, selon vous, très intéressante. La facilité de faire vite est quelquefois trop prisée par la personne qui la possède et qui ne voit pas les imperfections de son ouvrage. Quand vous avez dit, ce matin, à Mme Bennet, que si vous quittiez Netherfield la résolution serait prise et exécutée en cinq minutes, vous aviez l'intention de vous faire un compliment ; et cependant qu'y a-t-il de si louable dans cette précipitation qui doit vous faire négliger beaucoup d'affaires, et ne peut être d'aucun avantage ni pour vous ni pour les autres ?

– Fi donc ! s'écria Bingley, c'est avoir trop de mémoire de se rappeler le soir les folies du matin. Sur mon honneur, ce que j'ai dit de moi est très vrai, et je pense de même maintenant : ce n'est donc pas un air que je me suis donné seulement pour plaire aux dames.

– Je ne doute nullement de votre bonne foi, mais je suis loin d'être convaincu que vous partissiez avec tant de précipitation ; votre conduite serait aussi soumise au hasard que celle d'aucun autre ; et si, au moment de votre départ, un ami vous disait : Bingley, vous feriez mieux de rester ici encore une semaine ! vous suivriez probablement son conseil ; et s'il vous disait un mot de plus, vous pourriez bien rester un mois.

– Par ceci vous nous faites voir, dit Élisabeth, que M. Bingley ne s'était pas rendu justice ; vous venez de nous montrer son caractère sous un point de vue beaucoup plus favorable qu'il ne l'avait fait lui-même.

– Je suis charmé, dit Bingley, que vous preniez ce que mon ami dit de moi pour un éloge ; mais je crains bien que ce ne soit pas là sa pensée, car

bien certainement il m'aimerait mieux si, dans une pareille circonstance, je refusais net et partais sur-le-champ.

– Croirait-il donc l'étourderie de votre premier dessein réparée par l'entêtement que vous mettriez à le suivre ?

– Je ne puis réellement vous expliquer cela ; il faut que Darcy le fasse lui-même.

– Vous voulez que j'explique une opinion qu'il vous plaît d'appeler la mienne, bien que je ne l'aie pas adoptée ; mais en imaginant les choses comme vous les représentez, il faut vous ressouvenir, Mlle Bennet, que l'ami qui est supposé désirer le retard de son voyage ne fait que le désirer, et le demande simplement, sans dire si aucun avantage en peut résulter pour M. Bingley.

– Céder facilement, sans hésiter, à la prière d'un ami n'est pas un mérite à vos yeux ? dit Élisabeth.

– Céder sans conviction ne peut donner une grande idée du jugement de l'un ni de l'autre.

– Vous me paraissez ne rien accorder à l'influence de l'amitié : le nom du demandeur, lorsque c'est un ami, justifie la demande, sans qu'il soit besoin de raisons ni de conviction. Je ne dis rien particulièrement de la circonstance imaginée pour M. Bingley, nous ferons, ce me semble, aussi bien d'attendre qu'elle ait lieu pour y appliquer ses principes et en discuter la sagesse.

– Avant d'en dire davantage, ne vaudrait-il pas mieux examiner premièrement l'importance attachée à la demande, puis le degré d'intimité entre les deux personnes ?

– Oh ! sans doute ! s'écria Bingley ; ces choses sont à considérer, et bien d'autres rapports encore qu'il faudrait soigneusement comparer, comme la taille, la hauteur et l'air des deux personnes ; car tout cela, Mademoiselle, doit entrer pour beaucoup dans une pareille discussion. Je vous jure que si Darcy n'était pas tellement supérieur à moi, par la taille, j'entends, j'aurais pour lui bien moins de déférence. Je ne connais pas d'être plus imposant que Darcy, quand il le veut ; chez lui, par exemple, ou le dimanche au soir, quand il n'a rien à faire ».

M. Darcy sourit, mais Élisabeth, croyant le voir un peu offensé, tint son sérieux ; Mlle Bingley ressentit vivement les plaisanteries de son frère, et lui fit des reproches.

« Je vois votre dessein, Bingley, lui dit son ami, vous détestez les discussions, et vous voulez que celle-ci finisse.

– Cela se peut. Les discussions ressemblent trop à des disputes ; si Mlle Bennet et vous voulez différer la vôtre jusqu'à ce que je sois hors du salon, je vous en remercierai ; alors vous pourrez dire de moi tout ce qu'il vous plaira.

– Ce que vous désirez n'est pas un sacrifice pour moi, dit Élisabeth, et je crois que M. Darcy fera infiniment mieux de finir sa lettre. »

M. Darcy suivit cet avis ; et, sa lettre finie, il pria Mlle Bingley et Élisabeth de faire de la musique. Mlle Bingley se leva vivement et, après une invitation polie à Élisabeth de la précéder au piano, ce que celle-ci refusa non moins poliment, mais avec plus de sincérité, elle s'y assit elle-même. Mme Hurst chanta avec sa sœur, et, pendant qu'elles étaient ainsi occupées, Élisabeth ne put s'empêcher de remarquer, tout en feuilletant un cahier de musique, que les yeux de M. Darcy étaient continuellement fixés sur elle ; elle ne croyait guère pouvoir inspirer quelque intérêt à un homme si *supérieur*, et cependant la regarder ainsi par un sentiment d'aversion eût été une chose encore plus surprenante ; à la fin elle s'imagina qu'elle attirait son attention par des manières à ses yeux moins aimables que celles des autres : cette idée ne lui fit pas de peine, elle l'aimait trop peu pour s'embarrasser de lui plaire. Après des ariettes italiennes, Mlle Bingley exécuta un air écossais ; et M. Darcy, s'approchant d'Élisabeth, lui dit :

« Cet air, Mademoiselle, ne vous fait-il pas désirer de danser un *reel* ? »

Elle sourit, mais ne fit point de réponse ; il répéta la question, un peu surpris de son silence.

« Je vous avais bien entendu, monsieur, mais je n'ai pu sur-le-champ me décider. Vous vouliez, je le sais, me faire dire *oui*, afin d'avoir la satisfaction de critiquer mon goût ; mais j'ai toujours grand plaisir à faire échouer de tels projets. J'ai donc pris la résolution de vous dire que je ne désire nullement danser le *reel* ; ainsi, moquez-vous de moi maintenant, si vous l'osez !

– Non, en vérité, je ne l'oserais. »

Élisabeth, s'étant presque attendue à le fâcher, fut surprise de l'air galant dont il dit ces mots. Elle avait dans les manières un mélange de malice et de douceur qui la mettait, pour ainsi dire, dans l'impossibilité d'offenser qui que ce fût ; et jamais M. Darcy n'avait rencontré de femme pour laquelle il se sentît un goût si marqué. Son cœur aurait pu être en danger si la famille d'Élisabeth eût été plus distinguée, se disait-il en lui-même…

Mlle Bingley en vit assez pour devenir jalouse, et son extrême impatience de voir sa bien-aimée Hélen rétablie fut augmentée par le désir de se défaire d'Élisabeth. Elle essaya souvent d'en dégoûter Darcy en parlant de leur mariage comme d'une chose à faire ; elle affectait aussi de lui proposer des plans et de lui vanter le bonheur qu'il trouverait dans cette union.

« J'espère, dit-elle en se promenant avec lui le lendemain, que vous ferez entendre à votre belle-mère, après cet heureux évènement, les avantages qu'elle trouverait à se taire… ; et tâchez d'empêcher vos jeunes sœurs de courir après les officiers… ; et, si j'ose toucher un sujet aussi délicat…, dites à votre belle de se corriger de je ne sais quoi qui approche de l'impertinence.

– Avez-vous quelque chose encore à me proposer qui puisse ajouter à mon bonheur domestique ?

– Oui ! Faites placer le portrait de son oncle Philips dans votre galerie, à Pimberley ; mettez-le avec celui de votre grand-père le juge ; c'est la même profession, quoique dans des rangs différents. Quant à l'image chérie de votre Élisabeth, il ne faut pas penser seulement à la peindre : quel art pourrait jamais représenter ces beaux yeux ?

– Il serait difficile, il est vrai, d'en saisir l'expression ; mais leur couleur, leur forme et leurs longues paupières pourraient être rendues jusqu'à un certain point. »

En ce moment, ils furent joints par Mme Hurst et Élisabeth elle-même.

« Je ne savais pas que vous dussiez sortir, dit Mlle Bingley avec quelque embarras, craignant d'avoir été entendue.

– Vous nous avez joué un bon tour de vous sauver ainsi sans rien dire », dit Mme Hurst.

Alors elle prit le bras de M. Darcy, qui déjà conduisait Mlle Bingley ; Élisabeth ainsi marchait seule, l'allée n'étant pas assez large pour quatre personnes. M. Darcy sentit cette malhonnêteté et dit :

« Cette allée est trop étroite, allons à l'avenue. »

Mais Élisabeth, qui ne désirait nullement rester avec eux, répondit en riant :

« Non, non, restez ici ; vous formez un groupe charmant et paraissez avec beaucoup d'avantage ; une quatrième figure gâterait le tableau… Adieu ! »

Elle s'éloigna gaiement, pensant avec plaisir que bientôt elle serait de retour à Longbourn. Hélen était déjà assez bien pour quitter la chambre et devait descendre au salon dans le courant du jour.

Chapitre XI

Le dîner étant fini, Élisabeth accompagna sa sœur au salon, où elle fut reçue par ses deux amies avec des protestations d'amitié. Élisabeth ne les avait jamais vues aussi aimables qu'elles le furent pendant l'heure qui s'écoula avant l'arrivée de ces messieurs. Leur conversation fut très animée ; elles avaient à décrire dans le plus grand détail les toilettes à la mode, des anecdotes à raconter avec enjouement et de piquantes observations à faire sur le prochain.

Mais bientôt Hélen ne fut plus l'objet de leur attention. Les hommes revinrent au salon, et les yeux de Mlle Bingley se tournèrent vers M. Darcy ; à peine entrait-il, elle trouva quelque chose à lui dire. Lui, sans paraître l'écouter, s'adressa d'abord à Mlle Bennet et la félicita sur son rétablissement. M. Hurst la salua et dit qu'il était fort aise… Mais une joie sincère et vivement exprimée, ce fut celle de M. Bingley ; il était attentif à tout. Les premiers moments se passèrent à arranger le feu, afin qu'elle n'eût pas froid ; il fallut qu'elle changeât de place pour éviter le vent de la porte : alors il s'assit auprès d'elle et s'en occupa exclusivement. Élisabeth, qui travaillait vis-à-vis d'eux, les observait avec satisfaction. Après le thé, M. Hurst parla de jeu à sa belle-sœur, mais en vain ; elle avait appris que M. Darcy n'aimait pas les cartes. M. Hurst vit rejeter toutes ses propositions : elle l'assura que personne ne désirait jouer, et le silence de la société semblait dire qu'elle avait raison. M. Hurst n'eut donc d'autre parti à prendre que de se coucher sur le sofa, et de s'endormir. Darcy prit un livre ; miss Bingley en fit de même, et Mme Hurst, principalement occupée à jouer avec ses bagues et ses bracelets, prenait quelquefois part à la conversation de son frère avec Mlle Bennet.

Mlle Bingley, beaucoup moins attentive à sa propre lecture qu'à celle de M. Darcy, regardait sa page, lui faisait des questions, le tout en vain ; quoi qu'elle fît, elle ne put l'engager à s'occuper d'elle, à causer… ; il répondait bref et continuait à lire : enfin, désespérant de s'amuser du livre qu'elle n'avait choisi que comme second tome de celui de Darcy, elle dit en bâillant :

« Oh ! qu'il est agréable de passer ainsi la soirée ! Non, je ne connais point de plaisir tel que la lecture… Quand j'aurai une maison à moi, je serai malheureuse si je n'ai une belle bibliothèque. »

Personne ne répondit ; elle bâilla encore, mit son livre de côté et, promenant les yeux autour de l'appartement pour chercher quelque distraction, elle entendit son frère et Mlle Bennet parler de bal entre eux.

« À propos, Charles, lui dit-elle, pensez-vous sérieusement à nous donner un bal à Netherfield ? Avant de vous décider, je vous conseillerais de consulter le goût de votre société : je me trompe fort s'il n'en est parmi nous pour qui un bal serait plutôt une punition qu'un plaisir.

– Si vous voulez parler de Darcy, ma sœur, il pourra s'aller coucher, si bon lui semble ; car, quant à donner un bal, j'y suis très décidé, et avant qu'il soit peu j'enverrai mes invitations.

– J'aimerais les bals, reprit-elle, s'ils étaient arrangés d'une autre manière ; il y a quelque chose de si ennuyeux dans ces réunions… Au lieu de ne penser qu'à danser, ne serait-il pas plus raisonnable de causer entre soi ?

– Bien plus raisonnable, ma chère Caroline, je n'en doute pas, mais cela n'aurait pas tant l'air d'un bal. »

Miss Bingley se tut, et le moment d'après se mit à marcher de long en large dans l'appartement : sa taille était légère, et elle marchait bien ; mais Darcy, pour qui seul tout cela se faisait, continuait sa lecture. Désespérée du peu de succès de ses diverses tentatives, elle fit un nouvel essai et, se tournant vers Élisabeth, elle lui dit :

« Mlle Élisabeth, suivez mon exemple, venez faire un tour dans le salon, cela fait du bien après avoir été si longtemps assise. »

Élisabeth, un peu surprise, accepta sur-le-champ ; et Mlle Bingley, cette fois, ne perdit pas toute sa peine, car M. Darcy leva les yeux, aussi émerveillé qu'Élisabeth elle-même d'une si nouvelle attention, et ferma son livre sans y penser. Bientôt invité à les joindre, il refusa, disant qu'il ne connaissait que deux motifs qui pussent les engager à se promener ainsi, et dans les deux suppositions il ne pouvait qu'être de trop. Que voulait-il dire ? Elle mourait d'envie de le savoir, et demanda à Élisabeth si elle le comprenait.

« Point du tout, ce fut sa réponse ; mais, ajouta-t-elle, soyez sûre qu'il veut vous dire une méchanceté, et le meilleur moyen de le contrarier est de ne point lui faire de questions. »

Mlle Bingley ne put cependant se résoudre à contrarier M. Darcy ; elle lui demanda l'explication de ces deux motifs.

« Je vous la donnerai volontiers, dit-il aussitôt qu'elle lui eut permis de parler ; vous choisissez cette manière de passer la soirée parce que sans doute vous avez quelque chose à vous communiquer, ou parce que vous savez que votre taille paraît avec plus d'avantage lorsque vous marchez ; si c'est la première raison, je vous serais vraiment à charge ; et si c'est la seconde, je puis vous admirer infiniment mieux au coin du feu.

– Oh ! c'est affreux ! s'écria Mlle Bingley, je n'ai jamais rien entendu d'aussi méchant : comment le punirons-nous ?

– Rien de plus facile, si vous le désirez, dit Élisabeth ; il est toujours en notre pouvoir de nous punir mutuellement : moquez-vous de lui, tourmentez-le ; étant si intime avec lui, vous en devez savoir les moyens.

– Vraiment, non, mon intimité ne m'a pas encore appris cela. Le tourmenter, lui ! la douceur même, une présence d'esprit sans égale ; non, non, je sens que nous ne réussirions pas ; et quant à le railler, n'ayons pas, croyez-moi, la témérité de railler sans sujet.

– Quoi ! il n'y a pas moyen de plaisanter M. Darcy ! s'écria Élisabeth ; c'est un rare avantage, et j'espère qu'il continuera à être rare : il serait désolant de rencontrer souvent de telles perfections. J'aime beaucoup rire aux dépens du prochain.

– Mlle Bingley, dit-il, m'a supposé un avantage qui ne peut exister, fût-on même le plus sage et le meilleur des hommes, car la plus belle action peut être ridiculisée par des railleurs de profession.

– Cela est vrai, dit Élisabeth, il y a de ces gens-là, mais je me flatte de n'en être pas : j'espère que je ne ridiculise jamais ce qui est juste et bon. Les folies, les sottises, les caprices, les absurdités m'amusent, je l'avoue, et j'en ris tant que je peux ; mais aucune de ces choses-là ne se trouvent en vous, je l'imagine.

– Je ne sais s'il est possible d'en être entièrement exempt, du moins puis-je assurer que ma principale étude a été d'éviter ces faiblesses qu'on reproche souvent aux esprits les plus éclairés.

– Même celles de l'orgueil et de la vanité ? reprit-elle.

– Oui, la vanité est vraiment une faiblesse ; mais l'orgueil, quand on a un esprit supérieur, est toujours retenu dans de justes bornes. »

Élisabeth se détourna pour cacher un sourire.

« Vos remarques sont faites sur M. Darcy, je pense ? dit Mlle Bingley ; dites-nous-en le résultat.

– Je suis bien convaincue que M. Darcy est sans défaut ; il l'avoue lui-même sans nul détour.

– Non, dit Darcy, je n'ai pas de pareilles prétentions ; j'ai mes défauts, tout comme un autre, mais je me flatte qu'ils ne proviennent pas d'un manque de jugement. Je ne dirai rien de mon humeur ; elle est, je crois, trop peu facile, trop peu disposée à se plier aux convenances du monde. Je ne puis oublier aussitôt que je le voudrais les vices et les folies des autres, et encore moins les torts qu'on a envers moi ; ma sensibilité n'a pas tout l'épanchement qu'on pourrait désirer. On dira peut-être que je ne sais point pardonner, car mon estime une fois perdue est perdue pour toujours.

– Voilà réellement un défaut ! s'écria Élisabeth, un vif ressentiment fait tache dans le caractère ; mais cette faiblesse n'est pas de celles dont on puisse rire : vous n'avez rien à craindre de moi.

– Je pense qu’il y a naturellement dans tous les hommes une pente vicieuse, une sorte de perversité innée, que l’éducation ne corrige jamais entièrement.

– C’est donc cette pente qui vous porte à vouloir mal à tout le monde.

– Comme elle paraît vous porter, vous, à ne vouloir comprendre personne.

– Oh ! faisons, je vous prie de la musique, » dit Mlle Bingley, fatiguée d’une conversation où elle ne prenait point de part. « Louisa, ne vous fâcherez-vous pas si j’éveille M. Hurst ? » Sa sœur y consentit ; elle ouvrit le piano, et Darcy, toute réflexion faite, n’en fut pas fâché ; il commençait à s’apercevoir qu’il y avait du danger à faire trop d’attention à Élisabeth.

Chapitre XII

D’après une résolution prise entre les deux sœurs, Élisabeth écrivit le lendemain matin à sa mère pour la prier d’envoyer la voiture les chercher dans le courant du jour ; mais Mme Bennet, qui avait résolu qu’Hélen passerait une semaine à Netherfield, ne leur fit pas une réponse telle que l’eût voulue Élisabeth. Mme Bennet leur disait qu’elles ne pourraient avoir la voiture avant mardi ; et finissait sa lettre par dire que si M. Bingley et ses sœurs les engageaient à rester encore quelques jours, elle leur permettait d’accepter.

Élisabeth, très décidée à n’y pas demeurer plus longtemps, ne comptait pas non plus qu’on l’en pressât ; au contraire, elle comptait de paraître importune ; elle persuada donc à Hélen d’emprunter la calèche de M. Bingley ; et enfin il fut dit qu’elles parleraient à déjeuner de leur intention de quitter ce jour même Netherfield.

Cette nouvelle fut reçue avec bien des expressions de regret, et on en dit assez pour persuader à Hélen de différer son départ jusqu’au lendemain. Mlle Bingley se repentit alors d’avoir proposé ce retard, car sa jalousie et son antipathie pour Élisabeth l’emportaient de beaucoup sur son amitié pour Hélen.

Le maître de la maison apprit avec un vrai chagrin qu’elles voulaient sitôt s’en retourner, et plusieurs fois il essaya de persuader à Mlle Bennet que ce serait une imprudence, qu’elle n’était pas assez rétablie ; mais Hélen tenait à sa résolution, lorsqu’elle croyait avoir raison.

La nouvelle pour Darcy ne fut qu’agréable. Élisabeth, à son avis, était à Netherfield depuis assez longtemps : elle l’occupait plus qu’il ne l’eût voulu, et Mlle Bingley, impolie envers elle, n’en était que plus fâcheuse pour lui. Il prit la sage résolution de veiller sur lui-même, de ne laisser paraître aucune marque d’admiration, rien qui pût lui donner l’orgueilleuse pensée de jamais influer sur son bonheur. Son parti ainsi arrêté, il dit à peine deux mots durant tout le jour ; et, quoiqu’il se trouvât seul avec elle plus d’une demi-heure, il prit un livre, et ne voulut pas même la regarder.

Le dimanche matin, après l’office, le départ tant désiré d’une partie de la société eut lieu : les attentions de Mlle Bingley pour Élisabeth augmentèrent visiblement, ainsi que son amitié pour Hélen. En la quittant elle l’embrassa, l’assurant qu’elle aurait toujours le plus grand plaisir à la voir à Netherfield, ou à Longbourn ; elle daigna même donner la main à Élisabeth, qui les quitta tous fort gaiement. Leur mère ne les reçut pas d’un air très satisfait : elle était

étonnée de les voir fâchées qu'elles eussent donné autant d'embarras. Elle était sûre qu'Hélen avait encore gagné quelque rhume… Mais M. Bennet, quoique très laconique dans ses félicitations, les revoyait avec joie : il avait senti combien elles étaient nécessaires au cercle de famille. La veillée avait perdu tout son charme par l'absence d'Hélen et d'Élisabeth. Elles trouvèrent Mary enfoncée, comme à l'ordinaire, dans l'étude du contrepoint et de l'histoire naturelle. Elles eurent de nouveaux extraits à admirer et de doctes observations sur les mœurs des nations à écouter… Catherine et Lydia avaient d'autres nouvelles à leur communiquer ; il s'était passé depuis le mardi bien des choses au régiment : on avait eu chez l'oncle plusieurs officiers à dîner ; un caporal avait été passé aux verges, et on parlait sérieusement du mariage du colonel Forster.

Chapitre XIII

J’espère, ma chère, dit M. Bennet à sa femme en déjeunant le lendemain, que vous nous aurez ordonné un bon dîner pour aujourd’hui… J’ai tout lieu de croire que notre cercle de famille sera plus nombreux qu’à l’ordinaire.

– Que voulez-vous dire, mon ami ? je n’attends personne, à moins que Charlotte Lucas ne vienne en se promenant, et j’espère que mon dîner est toujours bon pour elle ; je ne crois pas qu’elle en voie souvent de pareils chez ses parents.

« – La personne dont je parle est un homme, et un étranger. »

Les yeux de Mme Bennet pétillèrent de joie.

« Un homme ! un étranger ! c’est M. Bingley, je suis sûre. Vraiment Hélen, vous avez été bien discrète… Voyez cette finesse…, n’importe, je serai toujours bien aise de recevoir M. Bingley… ; mais on n’a pu trouver de poisson ce matin, cela est vraiment fâcheux, Lydia, ma bonne, sonnez, je veux parler sur-le-champ à Hills.

– Ce n’est pas M. Bingley, dit son mari, c’est quelqu’un que je n’ai jamais vu. »

L’étonnement fut général. M. Bennet eut le plaisir d’être vivement questionné par sa femme et ses cinq filles… Après s’être diverti quelque temps de leur curiosité, il s’expliqua ainsi :

« Il y a à peu près un mois que j’ai reçu cette lettre, et à peu près quinze jours que j’y ai répondu, car j’ai pensé que c’était une chose délicate et qui méritait toute mon attention. La lettre est de mon cousin M. Colins, qui aussitôt que je serai mort pourrait vous chasser de cette maison.

– Oh ! mon cher monsieur Bennet, je ne puis y penser sans frémir : ne me parlez pas de cette homme-là, je l’ai en horreur ; c’est une chose affreuse que votre terre soit substituée au préjudice de vos enfants, et je suis sûre que si j’eusse été à votre place j’aurais tout fait pour l’éviter. »

Hélen et Élisabeth voulurent lui expliquer ce que c’était qu’une substitution ; elles l’avaient essayé plusieurs fois, mais c’était un sujet au-dessus de la portée de Mme Bennet, et elle continua à se plaindre amèrement de la cruauté qu’il y avait à substituer sa terre à un étranger lorsqu’on avait cinq filles à soi.

– C’est en effet une conduite bien coupable, dit M. Bennet, et rien ne peut laver M. Colins du crime d’hériter de Longbourn ; mais si vous voulez écouter sa lettre, son style vous adoucira peut-être.

– Non, en vérité, je trouve que c’est fort impertinent et fort hypocrite à lui de vous écrire. Je hais les faux amis, que n’est-il brouillé avec vous, ainsi que son père l’était.

– Il paraît en effet avoir des scrupules à cet égard, comme vous l’allez voir :

« Hunsford près Westerham-Kent,
Ce 15 octobre.
Monsieur,
La mésintelligence qui existait entre vous et feu mon respectable père m’a toujours donné du chagrin ; et depuis que j’ai eu le malheur de le perdre, j’ai souvent désiré mettre un baume sur cette plaie ; mais j’ai été retenu quelque temps par mes doutes, craignant de manquer au respect dû à sa mémoire en fréquentant une personne avec laquelle il lui avait toujours plu d’être brouillé.
Ma résolution à cet égard est maintenant prise, car, ayant reçu l’ordination à Pâques, j’ai été assez heureux pour obtenir la haute protection de la très honorable lady Catherine de Brough, veuve de sir Louis de Brough, laquelle, par excès de bonté, a daigné me nommer ministre de la belle paroisse d’Hunsford, où je mets tous mes soins à lui témoigner mon humble reconnaissance et à remplir avec zèle les rites et cérémonies institués par l’Église anglicane. Comme ecclésiastique, je dois, autant qu’il est en moi, procurer à toutes les familles la paix et le bien-être ; c’est pourquoi je regarde comme très importantes les ouvertures que j’ai dessein de vous faire dans cette vue. L’idée que je dois un jour hériter de la terre de Longbourn ne vous empêchera pas, j’espère, d’accepter de ma main le rameau d’olivier. Je ne puis qu’être affligé en pensant combien je pourrais un jour causer de peine à vos aimables filles ; je vous prie de leur en faire d’avance mes excuses très soumises et de les assurer que je suis prêt à leur offrir tous les dédommagements qui sont en mon pouvoir. Mais nous parlerons de cela plus tard. Ainsi, si vous n’avez pas de répugnance à me recevoir, je me propose de présenter mes respects à vos dames, lundi 18 novembre, sur les quatre heures, et j’abuserai probablement de votre hospitalité jusqu’au samedi de la semaine suivante ; ce que je puis faire sans conséquence, car lady Catherine de Brough me permet de m’absenter quelquefois le dimanche, lorsqu’un autre ecclésiastique prend ma place. Je vous prie, monsieur, d’offrir mes hommages respectueux à vos dames et de croire à la parfaite considération,

de votre ami,
William Colins. »

« À quatre heures nous devons donc attendre ce beau pacificateur, dit M. Bennet en fermant la lettre : cela m’a tout l’air d’un jeune homme bien consciencieux et bien poli, et cela doit être assurément une bonne connaissance à faire, surtout si lady Catherine lui permet de revenir souvent nous voir.

– Il y a du bon dans ce qu’il dit au sujet de nos filles ; et s’il songeait à leur offrir quelque dédommagement, ce ne serait pas moi qui l’en détournerais.

– Quoiqu'il soit difficile, dit Hélen, de deviner de quelle manière il peut nous dédommager de la perte d'un bien qu'il croit légitimement à nous, le désir qu'il en a est certainement à son avantage. »

Élisabeth était principalement frappée de son extrême déférence pour lady Catherine ; et de sa bonne intention de baptiser, de marier et d'enterrer ses paroissiens lorsqu'il en serait requis.

« Il faut, dit-elle, que ce soit un plaisant original, je me le figure à son style ; quel galimathias ! Que veut-il nous dire avec ses excuses d'être l'héritier de Longbourn ? Nous ne pensons pas qu'il voulût s'en dispenser : s'il le pouvait… Le croyez-vous, mon père, un homme bien sensé ?

– Non, ma chère, je ne le crois pas ; je m'attends bien à le trouver tout le contraire. Il y a dans sa lettre un mélange de bassesse et de suffisance qui promet beaucoup… : je suis impatient de le connaître !

– Son style, dit Mary, me paraît assez beau : la branche d'olivier n'est pas une idée neuve, mais il faut convenir qu'elle est heureusement appliquée. »

Ni la lettre ni l'écrivain n'intéressèrent Catherine et Lydia ; il était impossible que leur cousin portât un habit rouge, aussi ne les occupa-t-il guère.

Quant à Mme Bennet, les expressions de M. Colins avaient dissipé sa mauvaise humeur, et elle attendit sa visite avec une tranquillité qui étonna également son mari et ses filles.

M. Colins arriva à l'heure marquée, et fut reçu par toute la famille avec beaucoup de politesses. M. Bennet, il est vrai, parla peu ; mais les dames étaient très disposées à causer, et M. Colins ne semblait pas avoir besoin d'encouragement ni aucune envie de se taire… Quelques moments après s'être assis, il fit compliment à Mme Bennet sur la beauté de ses filles, disant avoir beaucoup entendu parler d'elles et célébrer leurs charmes ; mais, dans cette occurrence, la vérité lui semblait fort au-dessus de la renommée, et il ajouta qu'il ne doutait nullement qu'elle ne les vît toutes bien mariées.

Cette galanterie ne fut pas également appréciée par tous les auditeurs, mais Mme Bennet, que flattaient tous les compliments, lui répondit d'un air empressé :

« Vous êtes bien bon, monsieur, et je le souhaite de tout mon cœur, sans quoi elles seront bien à plaindre ; des affaires arrangées d'une manière si étrange… !

– Vous voulez parler peut-être, madame, de la substitution ?

– Ah ! monsieur, j'y pense continuellement ; il faut avouer que c'est une chose bien triste pour mes pauvres filles. Ce n'est pas que je veuille vous blâmer, je sais fort bien que le hasard seul en est cause. On ne peut jamais deviner à qui les terres appartiendront une fois qu'elles sont substituées.

– Je sens, madame, tout le tort que cela fait à mes charmantes cousines, et j'aurais beaucoup à dire sur ce sujet ; mais je crains d'aller trop vite et de paraître peu mesuré. Pour le présent, je me contenterai d'assurer ces demoiselles de ma très humble admiration. Je n'en dis pas davantage… Mais quand nous nous connaîtrons mieux… »

Il fut interrompu par un domestique qui vint dire que le dîner était servi. Ces demoiselles se regardèrent en souriant ; elles ne furent pas le seul objet de l'admiration de M. Colins : l'antichambre, la salle à manger, les meubles furent examinés et approuvés. Ces louanges auraient été au cœur de Mme Bennet si elle n'avait pas supposé qu'il les regardait comme devant un jour lui appartenir. Le dîner fut aussi loué, et il voulut savoir laquelle de ces charmantes cousines était auteur de mets si délicatement préparés ; mais ici Mme Bennet le redressa vivement en l'assurant, avec un peu d'humeur, qu'elle était bien dans le cas d'avoir un cuisinier, et que ses filles n'avaient que faire à la cuisine… Là-dessus M. Colins se confondit en excuses : elle eut beau l'assurer, de l'air le plus radouci, qu'elle n'était point offensée, il n'en continua pas moins, sur le même ton, plus d'un quart d'heure, lui demandant toujours mille et mille pardons.

Chapitre XIV

Pendant le dîner, M. Bennet dit à peine deux mots ; mais lorsque les domestiques furent retirés il crut qu'il était temps de causer avec son hôte, et pour cela choisit un sujet où il s'attendait à le voir briller, en disant qu'il était bien heureux d'avoir une telle protectrice. L'intérêt que prenait à lui lady Catherine de Brough paraissait très marqué. M. Bennet ne pouvait mieux rencontrer ; l'éloquence de son convive, se développant sur ce sujet, en augmenta l'air de solennité qui lui était ordinaire ; d'un ton majestueux il protesta n'avoir vu de sa vie une telle conduite dans une personne d'un si haut rang : il recevait journellement des marques de l'affabilité et de la condescendance de lady Catherine ; elle avait daigné approuver les deux sermons qu'il eut l'honneur de prononcer en sa présence. Elle l'avait deux fois invité à dîner avec elle à Rosings, et de temps en temps l'envoyait chercher pour faire un quatrième au whist. « Bien des gens s'imaginent, continua-t-il, que lady Catherine est fière, quant à moi je ne l'ai jamais trouvée telle… elle me parle, comme à tout le monde, avec tant de bonté ! me permet de voir mes voisins, et me laisse quelquefois m'absenter de ma cure ; elle a même daigné m'engager à me marier, en me recommandant surtout d'épouser une femme comme il faut. J'ai eu l'avantage de la recevoir une fois dans mon humble demeure, et celui de la voir approuver tous les changements que j'y ai faits : elle a bien voulu elle-même m'en indiquer de nouveaux, quelques planches à placer dans les cabinets du premier étage…

– Cette conduite est en vérité bien polie et bien attentive, dit Mme Bennet, je ne doute nullement que lady Catherine ne soit une femme accomplie ; il serait à désirer que toutes les grandes dames lui ressemblassent. Demeure-t-elle près de vous, monsieur ?

– Le jardin dans lequel est situé mon humble presbytère n'est séparé que par une petite avenue du parc de Rosings, noble séjour de la seigneurie.

– Ne m'avez-vous pas dit qu'elle était veuve ; a-t-elle des enfants ?

– Elle n'a qu'une fille unique, héritière de Rosings et d'une immense fortune.

– Ah ! s'écria Mme Bennet avec un profond soupir, bien des personnes ne sont pas si heureuses. Est-elle belle ?

– C'est la plus charmante femme qu'on puisse voir : lady Catherine déclare elle-même que, quant à la beauté, Mlle de Brough passe de bien loin les plus belles personnes de son sexe ; par cet air surtout qui annonce la haute qualité. Il est fâcheux que la faiblesse de sa constitution l'ait empêchée de

cultiver tous les talents pour lesquels elle semble née, comme je le tiens de la dame qui a présidé à son éducation, et qui est encore auprès d'elle ; mais elle est parfaitement aimable et daigne souvent se faire conduire dans son phaéton jusques à la grille de mon humble demeure.

– A-t-elle été présentée à la cour ?

– Je ne me rappelle pas avoir vu son nom dans les journaux. Sa mauvaise santé l'empêche malheureusement de pouvoir rester à Londres, et, comme je l'ai dit moi-même à lady Catherine, prive la cour de son plus bel ornement. Sa seigneurie parut goûter cette pensée, et vous pouvez concevoir quel plaisir c'est pour moi de lui payer ce tribut d'un encens délicat, toujours si agréable aux dames. J'ai souvent assuré lady Catherine que sa charmante fille semblait ne pouvoir manquer de devenir duchesse ; que le rang le plus élevé prendrait d'elle un nouvel éclat : voilà le langage qui plaît le plus à sa seigneurie, et l'hommage que je me fais un devoir de lui rendre.

– Vous avez raison, dit M. Bennet, il est heureux que vous possédiez le talent de flatter avec délicatesse. Ne serais-je pas indiscret en vous demandant si ces jolies phrases vous viennent sur-le-champ, ou si elles sont le fruit d'une préparation ?

– En général j'obéis à l'impulsion du moment, mais, bien que parfois je m'amuse à faire ma petite provision de ces phrases élégantes, applicables aux circonstances, mon but est toujours de leur donner tout le charme de l'impromptu. »

L'attente de M. Bennet fut parfaitement réalisée ; son cousin était tel qu'il l'avait souhaité ; il l'écoutait avec la plus vive satisfaction, sans rien perdre de son sérieux, et n'en partageait le plaisir que par un regard adressé de temps en temps à Élisabeth.

À l'heure du thé, ayant joui à son aise des ridicules de son convive, il le ramena dans le salon et l'engagea, aussitôt qu'on eut pris le thé, à faire une lecture à ces dames. M. Colins y consentit. On lui présenta un livre, mais, en le regardant, comme tout annonçait que ce livre provenait d'un cabinet de lecture, il recula d'effroi ; et en s'excusant, assura qu'il ne lisait jamais de romans. Kitty, tout étonnée, le regardait ; et Lydia s'écria : cela est-il possible ! D'autres livres lui furent présentés. Après un long examen, il choisit enfin les sermons de Fordyce. À peine eut-il ouvert le livre, Lydia bâillait déjà, et avant la troisième page elle l'interrompit.

« Savez-vous, maman, dit-elle, que mon oncle Philips parle de renvoyer Richard ?

– S'il le fait, le colonel Forster est décidé à le prendre ; j'irai demain à Meryton, savoir ce qui en est : il faut aussi que je m'informe si le capitaine Carter est revenu de Londres. »

Ses sœurs la firent taire, mais M. Colins, fort blessé, ferma son livre et dit :

« J'ai souvent remarqué le peu de goût qu'ont les jeunes personnes pour les ouvrages sérieux, écrits cependant pour leur bien : cela m'étonne, je l'avoue ; l'étude est la nourriture de l'âme ; l'instruction est une si belle chose ! Enfin telle est la dépravation humaine, mais je ne veux pas importuner plus longtemps ma jeune cousine. »

Alors, se tournant vers M. Bennet, il lui proposa une partie de trictrac : celui-ci accepta.

« Vous faites bien, dit-il, de laisser ces demoiselles à leurs frivoles amusements. »

Mme Bennet et ses filles lui demandèrent mille fois pardon de l'impolitesse de Lydia, en le conjurant de reprendre sa lecture ; mais M. Colins, après avoir assuré qu'il pardonnait de bon cœur à sa jeune cousine, qu'il oubliait sa faute, s'approcha de la table où était M. Bennet et se mit au jeu.

Chapitre XV

M. Colins était né sans esprit, il n'avait reçu qu'une éducation très imparfaite, ayant passé la plus grande partie de sa vie sous la tutelle d'un père avare et ignorant ; toutes ses études s'étaient bornées à suivre simplement les cours de l'université, sans y contracter de liaisons qui pussent contribuer à le former. La dépendance dans laquelle son père l'avait tenu lui donna de bonne heure des manières fort humbles accompagnées de beaucoup de vanité, que lui inspiraient dans la retraite le défaut de comparaison de lui-même avec d'autres et le prompt avancement qu'il avait obtenu. Il eut le bonheur d'être recommandé à lady Catherine de Brough lors de la vacance de la cure d'Hunsford, et le respect que lui inspirait le rang de cette dame, sa vénération pour elle, se mêlant à l'idée favorable qu'il avait de son propre mérite, de son autorité comme ecclésiastique et comme chef de paroisse, le rendaient un étrange assemblage d'orgueil et de soumission, de suffisance et d'humilité.

Se voyant une bonne maison, une fortune aisée, il voulut se marier, et ce motif entra pour beaucoup dans ses vues de réconciliation avec la famille Bennet ; il comptait épouser une des demoiselles, si toutefois il les trouvait aussi belles, aussi aimables, aussi parfaites qu'on le disait.

Voilà quels étaient ses accommodants projets. Il crut n'en pouvoir proposer de plus convenables, et en cela il s'imaginait faire preuve de désintéressement et d'une générosité rare.

La vue de ses cousines ne changea rien à ses résolutions, mais la jolie figure de Mlle Bennet fixa entièrement ses idées sur le droit de primogéniture. Le premier soir son choix fut fait, mais le lendemain amena quelque changement. Dans un quart d'heure de tête-à-tête avec Mme Bennet, la conversation, commençant par des détails sur son presbytère d'Hunsford, l'amena naturellement à dire que son espoir était de trouver à Longbourn une compagne qui voulût en partager la possession. Un sourire de Mme Bennet répondait à chaque mot de cette déclaration ; elle crut aussi lui devoir un avertissement au sujet de cette même Hélen, l'objet de sa préférence. C'était que, quant à ses autres filles, elle les croyait libres : « Mais je me trouve, ajouta-t-elle, obligée de vous prévenir que l'aînée pourrait bien ne pas l'être longtemps. »

Tout le changement qu'avait à faire M. Colins, c'était de transporter son affection d'Hélen à Élisabeth ; et l'affaire fut bientôt faite. Cette résolution s'opéra pendant que Mme Bennet arrangeait le feu de la cheminée.

Le projet de Lydia d'aller à Meryton n'était point oublié : toutes les sœurs, excepté Mary, consentaient à l'accompagner, et M. Colins devait les escorter, à la prière de M. Bennet, qui trouva ce moyen de s'en débarrasser et d'être enfin seul dans son cabinet. M. Colins l'y avait suivi aussitôt après le déjeuner et s'y était établi, comme pour lire un des in-folios de la bibliothèque, mais bien plus occupé de la description détaillée qu'il faisait de sa maison et de son jardin d'Hunsford.

M. Bennet perdait patience. « Dans mon cabinet je trouve le repos, avait-il coutume de dire à Élisabeth ; et, habitué à ne voir que folie et vanité dans le reste de la maison, là du moins rien ne me blesse… »

Il fut donc très pressant dans son invitation à M. Colins d'accompagner ses filles ; et lui, à qui la promenade convenait mieux que la lecture, fut fort aise d'y aller et de fermer son gros livre.

Fades compliments de son côté, réponses polies de la part des demoiselles formèrent toute leur conversation jusqu'à Meryton. Là cessa le peu d'attention que lui prêtaient les deux plus jeunes ; uniquement occupées des officiers, leurs yeux les cherchaient avec impatience : une mousseline d'un nouveau goût, le magasin de modes le mieux assorti purent à peine les distraire un moment.

Mais bientôt un jeune homme de l'air le plus distingué attira l'attention de toutes ces dames, qui le voyaient pour la première fois ; il paraissait se promener de l'autre côté de la rue avec un officier.

L'officier n'était autre que ce M. Denny dont Lydia avait parlé la veille ; il les reconnut aussitôt et, s'approchant d'elles, demanda la permission de leur présenter son ami M. Wickham, avec lui arrivé nouvellement de Londres, et nouveau sous-lieutenant dans le même régiment ; circonstance fort heureuse, car il ne manquait au jeune homme que des épaulettes pour être tout à fait charmant… grand, bien fait, d'une jolie figure et se présentant avec grâce. Après les premiers compliments, il leur adressa la parole d'une manière aisée ; une conversation s'engagea, qui fut interrompue par des pas de chevaux, et l'on vit arriver Darcy et Bingley ; ceux-ci, reconnaissant ces dames, descendirent et s'approchèrent d'elles. Dès ce moment, Bingley fit presque tous les frais de la conversation, et Mlle Bennet en fut le principal objet. Il était, dit-il, en chemin pour se rendre à Longbourn et savoir de ses nouvelles. M. Darcy appuya ce dire de son ami, et ses yeux, qui semblaient éviter ceux d'Élisabeth, tombèrent tout à coup sur l'étranger. Élisabeth, au même moment, non sans une extrême surprise, aperçoit l'effet de ce regard, différent sur tous deux, mais également prompt… L'un pâlit, l'autre rougit, M. Wickham fit un commencement de salut, que l'autre à peine daigna apercevoir.

Que voulait dire cela ? Il était impossible de le deviner, et plus impossible encore de ne pas désirer le savoir.

L'instant d'après, M. Bingley, sans paraître avoir remarqué ce qui venait de se passer, prit congé d'elles et s'éloigna avec son ami.

M. Denny et M. Wickham accompagnèrent ces demoiselles jusqu'à la porte de Mme Philips, et là firent leur révérence. Lydia les pria d'entrer, et sa tante, ouvrant la fenêtre du parloir, secondait à haute voix cette invitation, mais le tout inutilement.

Mme Philips était toujours fort aise de voir ses nièces ; les deux aînées surtout, absentes depuis quelques jours, furent reçues à merveille : elle leur exprimait sa surprise de leur prompt retour à Longbourn, qu'elle n'aurait même pas su (car ce n'était pas leur voiture qui les avait reconduites), si M. Jones, par hasard la rencontrant, ne lui eût dit qu'il n'envoyait plus de drogues à Netherfield parce que les demoiselles Bennet étaient retournées chez elles.

Elle fut interrompue par Hélen, qui lui présenta M. Colins. Pour le recevoir, elle se mit en frais de politesse, qu'il lui rendit avec usure, demandant mille pardons de s'être ainsi présenté sans la connaître. Il espérait, il se flattait que sa conduite serait justifiée par sa parenté avec ces demoiselles, qui lui avaient fait la grâce de lui permettre de les accompagner.

Cette profusion de civilités mit en extase Mme Philips, mais son attention fut bientôt détournée par les remarques, les questions et les exclamations de ses nièces sur l'étranger qui les quittait ; elle ne put leur en dire que ce qu'elles savaient déjà ; qu'il venait de Londres, et qu'il était sous-lieutenant dans le… régiment.

Elle était restée plus d'une heure, ajouta-t-elle, à le regarder quand il se promenait dans la rue. Kitty et Lydia en eussent fait autant si M. Wickham eût reparu ; mais, par malheur, il ne passa sous les fenêtres que quelques officiers qui, comparés à l'étranger, n'étaient alors que des hommes si communs, si insupportables, si ennuyeux… Plusieurs d'entre eux devaient dîner le lendemain chez Mme Philips ; et elle promit à ses nièces que, si elles voulaient y venir passer la soirée, son mari rendrait une visite à M. Wickham dans le dessein de l'inviter. Cette proposition acceptée, leur tante assura qu'elle prendrait soin d'arranger un joli loto, bien bruyant et bien agréable ; après quoi viendrait impromptu un bon petit souper chaud. L'assurance de plaisirs aussi délicieux répandit la joie ; on se sépara en se disant : « À demain. » M. Colins, au moment du départ, voulut renouveler ses excuses mais on lui protesta, avec une politesse égale, qu'elles n'étaient nullement nécessaires.

Pendant la route, Élisabeth apprit à Hélen ce qui s'était passé entre les deux messieurs. Hélen, toute disposée qu'elle était à défendre celui qui aurait

pu avoir tort, ou même tous les deux, si on les avait blâmés, ne sut trouver à cet incident nulle explication raisonnable.

M. Colins, à son retour à Longbourn, enchanta Mme Bennet par l'éloge pompeux qu'il fit de la politesse et des manières de Mme Philips ; il assura que, excepté lady Catherine et sa fille, il ne connaissait point de dame qui eût des formes si gracieuses. Elle l'avait reçu avec une honnêteté incomparable, et de plus avait daigné le comprendre dans ses invitations pour le lendemain, faveur d'autant plus distinguée qu'elle le connaissait à peine : il pouvait attribuer une partie de ces civilités à des liaisons de famille ; cependant il n'avait rencontré, dans nulle circonstance de sa vie, des prévenances aussi flatteuses.

Chapitre XVI

Mme Bennet approuvant l'engagement de ses filles avec leur tante, les scrupules de M. Colins de quitter tout un soir ses hôtes furent levés par les arguments de la compagnie entière ; et aussitôt après le dîner, lui et ses cinq cousines se rendirent en voiture à Meryton. Ces demoiselles eurent le plaisir, en entrant au salon, d'apprendre que M. Wickham avait accepté l'invitation de leur oncle, et était encore à table avec les autres convives. Après quelques commentaires sur cette heureuse nouvelle, tout le monde s'étant assis, M. Colins eut le loisir de regarder et d'admirer tout ce qui l'entourait. Frappé de la grandeur de l'appartement, de la beauté des meubles, il déclara qu'il croyait être dans un des boudoirs de Rosings ; exclamation qui d'abord ne fut pas appréciée de Mme Philips, mais lorsqu'elle eut appris ce que c'était que Rosings, à qui appartenait cette terre ; quand elle eut écouté la description entière d'un des grands salons de lady Catherine, sachant alors que le marbre seul de la cheminée coûtait huit cents livres sterlings, elle sentit toute la valeur du compliment, et se serait à peine formalisée de la même comparaison avec l'appartement de la femme de charge.

Ensuite dépeignant à Mme Philips toutes les magnificences du château de Rosings, non sans quelques digressions sur son humble demeure, et les embellissements qu'on y faisait, il fut agréablement occupé jusqu'à l'arrivée des Messieurs. Elle l'écoutait avec non moins de satisfaction, son estime pour lui augmentait à chaque nouveau détail, et elle se promettait bien de faire partager à ses voisines l'admiration que lui causait ces récits. Quant aux demoiselles qui ne pouvaient s'amuser autant des discours de leur cousin, l'attente leur sembla fort longue : elle eut un terme enfin. Les Messieurs revinrent au salon, et quand M. Wickham parut, Élisabeth pensa qu'elle ne l'avait encore que faiblement admiré.

De tout le régiment de…, en général bien composé ce qu'il y avait de mieux parmi les officiers se trouvait là réuni, mais aucun ne pouvait se comparer à Wickham, autant supérieur à eux tous, pour le ton et les manières, qu'ils l'étaient eux-mêmes au joufflu procureur Philips qui les suivit au salon. M. Wickham fut l'heureux mortel qui fixa sur lui les regards de presque toutes les dames ; et à Élisabeth, l'heureuse femme près de laquelle il s'assit enfin, et l'air dont il se mit à causer avec elle du mauvais temps, de la crainte d'avoir un hiver pluvieux, lui fit sentir qu'un homme aimable sait rendre intéressant le sujet le plus mince et le plus ordinaire. De tels rivaux près des dames semblaient anéantir le pauvre M. Colins. Les

jeunes personnes l'oublièrent entièrement ; mais de temps en temps Mme Philips l'écoutait encore avec plaisir, et par ses soins il fut abondamment servi de thé et de *muffins*.

Quand on se mit au jeu, il la paya de ses attentions en faisant le quatrième au whist.

« Je joue peu le whist, dit-il, mais je serai charmé de le mieux apprendre, car dans mon état…… »

Sans vouloir entendre toutes ses raisons, Mme Philips lui sut gré de cette complaisance.

M. Wickham ne jouant pas le whist, fut accueilli avec transport à l'autre table, entre Élisabeth et Lydia : celle-ci, extrêmement bavarde, semblait vouloir l'occuper exclusivement ; mais le loto qu'elle aimait aussi beaucoup, prit bientôt toute son attention. M. Wickham eut donc le loisir de parler à Élisabeth, qu'il trouva très disposée à l'écouter ; toutefois n'espérant pas apprendre de lui ce qu'elle désirait le plus savoir, l'histoire de ses liaisons avec M. Darcy, elle hésitait, n'osait entamer ce sujet, quand la conversation s'y portant d'elle-même satisfit sa curiosité.

M. Wickham, après s'être informé quelle était la distance de Netherfield à Meryton, demanda d'un air inquiet si M. Darcy y était depuis longtemps.

« À peu près depuis un mois, dit Élisabeth » ; et, voulant continuer ce discours, elle ajouta : « On dit qu'il a de grands biens en Derbyshire.

– Oui, dit Wickham, sa terre est extrêmement belle : dix mille livres sterling de rente. Personne mieux que moi n'en peut dire des nouvelles ; j'ai eu, dès mon enfance, les plus étroites liaisons avec cette famille. »

Élisabeth ne put cacher son étonnement.

« Cette assertion, dans le fait, a de quoi vous surprendre, Mademoiselle, après l'air de froideur que vous avez pu remarquer dans notre rencontre d'hier. Êtes-vous très liée avec M. Darcy ?

– Peu, et sans désirer l'être davantage ; j'ai passé quatre jours dans la même maison que lui ; il ne m'a point paru aimable.

– Je n'ai pas le droit de me prononcer, dit Wickham, sur son plus ou moins d'amabilité, dont ma situation à son égard ne me permet pas de juger : je l'ai connu trop bien et trop longtemps pour être un juge impartial ; mais je crois que votre opinion sur son compte étonnerait bien des gens. Peut-être ne le diriez-vous pas partout avec cette franchise ; vous êtes chez vos parents.

– En vérité, je ne dis rien ici que je ne puisse répéter dans toute autre maison, hormis Netherfield. Il n'est point aimé dans Herfordshire : sa fierté a blessé tout le monde ; personne ne vous en parlera plus favorablement.

– Je suis plus surpris que fâché de ce que vous m'apprenez, dit Wickham, après un moment de silence ; il serait fort à désirer que chacun fût ainsi jugé selon son mérite, ce qui arrive rarement à M. Darcy : le monde, aveuglé par

son rang et sa fortune, subjugué par ses manières hautaines, ne le voit que comme il veut être vu.

– Quant à moi, répondit Élisabeth, je le connais peu, mais assez néanmoins pour m'apercevoir qu'il n'a pas un caractère aimable. »

Wickham, par un mouvement de tête, parut approuver ce jugement et dit, quelques instants après :

« Je voudrais bien savoir s'il doit rester longtemps dans ce pays-ci.

– Je ne puis vous le dire, mais, lors de ma visite à Netherfield, il ne parlait point encore de le quitter : j'espère que son séjour dans Herfordshire ne changera rien à vos projets ?

– Oh ! non, ce n'est pas à moi de fuir M. Darcy. S'il craint de me rencontrer, qu'il s'éloigne d'ici. Nous ne sommes pas bien ensemble, et je ne puis le voir sans être vivement affecté. Mais je ne crains point de dire les raisons qui me font l'éviter : un sentiment profond du mal qu'il m'a fait, et les regrets les plus pénibles en pensant à ce qu'il devait être pour moi… Son père, feu M. Darcy, était un homme bien respectable, et le meilleur ami que j'aie jamais eu ; je ne saurais me trouver avec le fils sans que mon âme n'éprouve de bien douloureux sentiments ; il s'est conduit indignement à mon égard : mais je crois, en vérité, que je pourrais tout lui pardonner, s'il n'avait trompé l'attente, et avili la mémoire de son père. »

Élisabeth, trouvant ce sujet de plus en plus intéressant, à chaque mot redoublait d'attention, mais la matière lui parut trop délicate pour qu'elle pût se permettre aucune question.

M. Wickham alors passa à des choses plus indifférentes ; parla de Meryton, du voisinage, des habitants, comme charmé de tout ce qu'il avait déjà vu ; fit l'éloge de la société, surtout, avec une galanterie naturelle, mais bien expressive.

« C'est l'espoir d'avoir toujours de la société, et une bonne société, ajouta-t-il, qui m'a décidé à entrer dans le régiment de… Je sais que ce corps est fort bien composé. Mon ami Denny m'a séduit en me vantant leur garnison actuelle, et les attentions sans nombre qu'on a pour eux à Meryton. La société, je l'avoue, m'est nécessaire ; trompé dans toutes mes espérances, je redoute la solitude, et les réflexions qu'elle me cause : il me faut non seulement de l'occupation, mais encore de la société. On ne m'a pas élevé pour être militaire, les circonstances seules me forcent à le devenir : je devais embrasser l'état ecclésiastique ; mes études pour cela étaient faites, et je serais maintenant en possession d'un très beau bénéfice, si l'homme dont nous parlions tout à l'heure l'eût voulu.

– Vraiment !

– Oui. Feu M. Darcy me légua la survivance du meilleur bénéfice dont il eût la nomination ; il était mon parrain, et m'aimait tendrement ; je ne

pourrai jamais rendre assez de justice à sa bonté : il eut l'intention de fixer mon sort, il croyait l'avoir fait, mais lorsque la cure devint vacante, elle fut donnée à un autre.

– Oh ! ciel, s'écria Élisabeth, est-il possible ? Son testament ne vous donnait-il pas des droits ? Que ne les faisiez-vous valoir ?

– Un manque de formalité dans les termes de la donation m'ôtait tout pouvoir de réclamer. Un homme d'honneur n'eût pu douter des intentions de son père ; M. Darcy voulut en douter, et les regarder comme une simple recommandation conditionnelle, à laquelle, selon lui, j'avais perdu mes droits, par ma prodigalité, mon imprudence, et tout ce qu'il lui plut d'ajouter. Il y a environ deux ans la cure vint à vaquer, un autre que moi l'obtint ; cependant je venais d'accomplir ma vingt-cinquième année ainsi, à cet égard, il n'y avait nul obstacle, et je ne crois pas par ma conduite avoir mérité un tel affront. J'ai trop de franchise, je ne sais pas déguiser mes sentiments ; j'ai peut-être eu avec lui trop de sincérité, voilà, je pense, tout mon crime : le fait est que nos caractères diffèrent absolument ; et, en un mot, il me déteste.

– Cela est affreux ; il mérite d'être déshonoré.

– Un jour ou un autre, il le sera, mais jamais par moi : pour lui nuire ou le défier, il faudrait que j'oubliasse son père. »

De tels sentiments gagnèrent l'estime d'Élisabeth et ajoutaient aux agréments qu'elle lui trouvait déjà.

« Mais qui donc a pu l'engager, dit-elle, à se conduire aussi mal envers vous ?

– La haine qu'il me porte, et que je ne puis attribuer qu'à des motifs de jalousie. Si feu M. Darcy m'eût moins aimé, son fils ne m'aurait vu qu'avec indifférence ; mais l'intérêt particulier que le père me témoignait a, de bonne heure, irrité celui-ci contre moi ; il n'était point d'une humeur à supporter l'espèce de rivalité qui existait entre nous deux, et encore moins les légères préférences qu'on m'accordait quelquefois.

– Je ne pensais pas que M. Darcy fût d'une méchanceté si noire ; je ne l'ai jamais aimé, mais j'étais loin de le juger aussi sévèrement qu'il le mérite… J'avais cru qu'il méprisait les hommes en général, ne le soupçonnant pourtant pas capable de tant d'injustice et d'inhumanité, et surtout d'une si basse vengeance. »

Après quelques instants de réflexion, elle reprit :

« En effet, je me rappelle, il se vanta un jour, c'était à Netherfield, que son ressentiment était implacable, que jamais il ne pardonnait. Son caractère doit être horrible ?

– Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en décider, répondit-il ; à peine puis-je me résoudre à être juste envers lui. »

Ces mots plongèrent Élisabeth dans de nouvelles réflexions, et tout à coup elle s'écria :

« Traiter ainsi le filleul, l'ami, le favori de son père ! » Elle eût volontiers ajouté : « Et un jeune homme aussi aimable que vous l'êtes, et dont l'air seul annonce le caractère » ; mais elle se contenta de dire : « Vous qui sans doute étiez le compagnon de son enfance.

– Nous sommes nés dans la même paroisse, sous le même toit ; nos premières années se sont passées ensemble, partageant les mêmes plaisirs, objets des mêmes soins paternels. Mon père débuta dans la carrière où monsieur votre oncle semble avoir acquis tant de réputation ; mais bientôt il y renonça pour se rendre utile à feu M. Darcy, et consacrer son temps à la gestion de la terre de Pemberley. M. Darcy ayant pour lui la plus haute estime, le regardait comme son conseil, son intime ami. Il a souvent avoué que le zèle désintéressé de mon père lui avait rendu les services les plus essentiels, et lorsqu'au moment de la mort de mon père, M. Darcy s'engagea volontairement à prendre soin de ma fortune, je suis persuadé qu'en cela il agissait autant par reconnaissance envers lui que par attachement pour moi.

– Chose incroyable ! s'écria Élisabeth : la fierté seule devait rendre le fils juste envers vous. Comment s'avilir au point d'agir avec tant de mauvaise foi ?

– J'en suis moi-même quelquefois surpris, répondit Wickham, car l'orgueil est la base de toutes ses actions ; l'orgueil a souvent été son meilleur conseiller, et lui a tenu lieu de vertus ; mais un sentiment encore plus impérieux a influé sur sa conduite à mon égard.

– Un orgueil tel que le sien a-t-il jamais pu le porter au bien ?

– Oui, souvent, il l'engage à être libéral, généreux, hospitalier, à assister ses fermiers, et à secourir les pauvres. Un orgueil de famille… ; il est fier de ce qu'était son père… ; il craint par-dessus tout de perdre du crédit de sa famille, de voir diminuer l'influence de la maison de Pemberley. Il a aussi un orgueil fraternel qui, joint à l'amitié, le rend pour sa sœur un tuteur soigneux et zélé ; vous entendrez généralement parler de lui comme du meilleur et du plus attentif des frères.

– Et Mlle Darcy ?

– Je voudrais pouvoir dire qu'elle est aimable, il m'est toujours pénible de mal parler d'une Darcy ; mais malheureusement elle ne ressemble que trop à son frère, sa fierté aujourd'hui est intolérable. Étant enfant, elle fut bonne et gentille, elle m'aimait beaucoup, et alors je passais des heures à l'amuser, maintenant il ne m'en reste que le souvenir. Elle a quinze ou seize ans, et, avec de la beauté, on la dit fort instruite. Depuis la mort de son père, elle vit à Londres, avec une dame chargée de présider à son éducation. »

Après avoir essayé plus d'une fois de quitter ce sujet, Élisabeth ne put s'empêcher d'y revenir, et elle dit :

« Je m'étonne que M. Darcy soit si étroitement lié avec M. Bingley. Comment M. Bingley, qui paraît la bonté même, peut-il être ami d'un tel homme ? Connaissez-vous M. Bingley ?

– Pas du tout.

– C'est un homme fort aimable ; sans doute il ne connaît point le vrai caractère de M. Darcy ?

– Cela est croyable. Mais M. Darcy peut plaire quand il veut ; il ne manque point d'esprit, et possède l'art de rendre une conversation intéressante. Sa conduite envers ses égaux est bien différente de celle qu'il tient avec ceux que la fortune a moins favorisés. Son orgueil ne le quitte point, mais avec les gens riches, il est juste, sincère, d'excellent ton, et peut-être même, en lui tenant compte de sa fortune, pourrait-on le trouver aimable. »

La partie de whist ayant fini, les joueurs s'assemblèrent autour de l'autre table, et M. Colins vint se placer entre Élisabeth et Mme Philips. Celle-ci lui demanda le succès de son jeu… Il avait perdu tous les points… ; mais quand Mme Philips voulut lui en témoigner ses regrets, il l'interrompit et l'assura d'un air grave que sa perte n'était pas de la moindre importance, qu'il regardait l'argent comme une pure misère, et la suppliait de n'être point en peine de cet évènement.

« Je sais bien, madame, ajouta-t-il, que lorsqu'on se met au jeu il faut courir la chance, et heureusement cinq shillings ne sont pas un objet pour moi. Il y a certainement bien des gens qui n'en pourraient pas dire autant, mais, grâce aux bontés de lady Catherine de Brough, je me trouve au-dessus de ces petites choses. »

Ce discours attira l'attention de M. Wickham ; il regarda quelques instants M. Colins, et demanda d'une voix basse à Élisabeth, si son cousin connaissait intimement la famille de Brough.

« Lady Catherine de Brough, répondit-elle, lui a depuis peu donné un bénéfice assez considérable. Je ne sais trop par qui M. Colins lui fut présenté, mais très assurément il y a peu de temps qu'il la connaît.

– Vous savez sans doute que lady Catherine de Brough et lady Anne Darcy étaient sœurs, et que par conséquent elle est tante de M. Darcy.

– Non, en vérité, je l'ignorais ; je ne connais point la famille de lady Catherine, et il y a deux jours que je ne savais même pas qu'elle existât.

– Sa fille, Mlle de Brough, sera très riche, et on la croit destinée à M. Darcy. »

Cette nouvelle fit sourire Élisabeth en lui rappelant Mlle Bingley…, dont elle vit alors les espérances déçues ; en vain la pauvre fille témoignait-elle

tant d'affection à Mlle Darcy, et à lui tant d'admiration : que de soins inutiles, que de compliments perdus ! s'il était déjà promis à une autre…

« M. Colins, dit-elle, célèbre hautement lady Catherine et sa fille ; mais par quelques petits détails qu'il nous a donnés concernant cette dame, je crois m'apercevoir que la reconnaissance l'aveugle ; et, malgré toute la protection qu'elle lui accorde, je la juge une femme très vaine et très arrogante.

– Je pense comme vous, reprit Wickham ; voici plusieurs années que je ne l'ai vue, néanmoins je me rappelle fort bien n'avoir jamais aimé ses manières hautes et insolentes. Dans le monde, en général, on la croit un génie ; mais je soupçonne qu'elle doit une bonne partie de cette réputation à son rang et à sa fortune, et le reste à l'orgueil de son neveu, qui n'entend pas qu'aucuns de ceux qui lui appartiennent soient gens d'un esprit médiocre. »

Élisabeth trouva qu'il avait raison, et ils continuèrent à causer avec une mutuelle satisfaction jusqu'à l'heure du souper, qui, succédant au jeu, obligea M. Wickham à partager ses soins entre toutes les autres dames. Les bruyants soupers de Mme Philips n'admettaient point de conversation, mais les manières de M. Wickham suffisaient pour charmer tout le monde : ce qu'il disait était bien dit, ce qu'il faisait avait de la grâce : Élisabeth s'en retourna, tout occupée de lui ; elle ne pouvait penser durant la route qu'à M. Wickham, et à ce qu'il lui avait dit. Elle n'eut garde d'en parler, car Lydia et M. Colins ne lui en laissèrent pas le temps. Lydia comptait tout haut et sa perte et son gain, non sans y ajouter l'histoire de chaque coup, et le nombre des fiches ; et M. Colins, après le récit des attentions de M. et de Mme Philips, entra dans un détail exact de tous les plats du souper, tantôt demandant à ses cousines mille pardons s'il les gênait, tantôt les assurant qu'il ne pensait plus du tout à ses pertes au whist, et il entamait d'autres discours également intéressants, quand la voiture s'arrêta à Longbourn.

Chapitre XVII

Élisabeth, le jour suivant, raconta à Hélen la conversation qu'elle avait eue avec M. Wickham. Hélen l'écoutait avec autant de chagrin que de surprise, ne pouvant croire M. Darcy si peu digne de l'amitié de M. Bingley : mais le moyen de mettre en doute la sincérité d'un jeune homme aussi aimable que M. Wickham ! L'idée seule qu'il avait été malheureux l'intéressait à lui ; elle crut donc n'avoir d'autre parti à prendre que de penser bien de tous deux, de les défendre l'un et l'autre, et d'attribuer à quelque erreur, ou au seul hasard, ce qu'elle ne pouvait expliquer autrement.

« Il vaut mieux penser, dit-elle, qu'on les a trompés tous deux ; par quels moyens ? c'est ce que nous ne pouvons savoir. Des personnes intéressées auront, par de faux rapports, cherché à les désunir : peut-être ils n'ont ni l'un ni l'autre aucun tort réel.

– Bonne conjecture, en vérité ! Et maintenant, ma chère Hélen, qu'avez-vous à dire en faveur des personnes intéressées qui se sont mêlées de cette affaire ? Justifiez-les aussi, ou nous serons obligées de penser mal de quelqu'une.

– Riez tant qu'il vous plaira, vous ne changerez jamais mes idées là-dessus : pensez, ma chère Lizzy, combien M. Darcy serait coupable de traiter ainsi le protégé de son père ; cela est impossible, il ne peut exister un homme assez dépourvu de sensibilité et d'honneur pour mépriser les dernières volontés d'un père ; et ses intimes amis seraient-ils à ce point aveuglés sur son compte ? Oh ! non.

– Je suis bien plus portée, reprit Élisabeth, à croire M. Bingley trompé, que je ne le suis à penser que M. Wickham ait inventé ce qu'il me dit hier au soir. Il a cité les faits, a nommé les personnes… Si tout cela est faux, que l'autre le démente ; et son regard d'ailleurs exprimait la vérité. »

Tout cela néanmoins ne persuadait point Hélen ; ce qu'elle pensa, ce fut que, si véritablement M. Darcy méritait peu l'amitié de M. Bingley, celui-ci aurait bien à souffrir quand il connaîtrait son erreur.

Ici elles furent interrompues par l'arrivée de M. Bingley et de ses sœurs, qui venaient eux-mêmes les inviter au bal, si longtemps attendu, fixé enfin pour le mardi suivant. Ces deux dames étaient charmées d'embrasser leur chère amie. Il y avait mille ans qu'elles ne s'étaient vues. Elles demandèrent plusieurs fois comment Hélen avait passé le temps depuis leur séparation. Elles firent peu d'attention au reste de la famille, évitant avec soin Mme Bennet, parlant peu à Élisabeth, et point du tout aux autres. Leur visite fut

courte ; elles se levèrent avec une vivacité qui parut surprendre leur frère, et se retirèrent à la hâte, comme pour échapper aux civilités de Mme Bennet.

Rien ne pouvait être plus agréable aux dames Bennet que l'idée d'un bal à Netherfield : la mère se plut à penser que cette fête était donnée pour sa fille aînée, et fut flattée de recevoir l'invitation de M. Bingley lui-même au lieu d'une lettre de cérémonie.

« Je jouirai tout un soir de la société de mes deux amies, et des attentions de leur frère, se disait Hélen avec satisfaction, tandis qu'Élisabeth pensait au plaisir de danser beaucoup avec M. Wickham, et de voir la confirmation de tout ce qu'il lui avait dit dans les regards et la conduite de M. Darcy. Les projets d'amusement de Catherine et Lydia dépendaient moins d'une seule personne, ou d'aucun évènement particulier, car encore qu'elles se proposassent, aussi bien qu'Élisabeth, d'avoir M. Wickham pour danseur une bonne partie de la nuit, elles ne voulaient nullement s'en tenir à lui seul ; et, après tout, un bal était toujours un bal… Il n'y eut pas jusqu'à Mary qui ne promît à ses sœurs de les accompagner sans aucune répugnance.

Mes matinées me sont précieuses, dit-elle, je les consacre entièrement à l'étude, mais le soir, je veux bien sacrifier aux convenances… La société a sur nous des droits imprescriptibles, et je me range tout à fait au système de ceux qui tiennent qu'une distraction est nécessaire à l'esprit. »

Il était rare qu'Élisabeth parlât sans nécessité à M. Colins, mais, la nouvelle du bal l'ayant rendue encore plus gaie que de coutume, elle eut la fantaisie de savoir si, acceptant l'invitation de M. Bingley, il croyait pouvoir convenablement prendre part aux divertissements de la soirée ; et, par sa réponse, elle apprit, non sans quelque surprise, que, loin d'avoir aucun scrupule à cet égard, il ne craignait même pas, en se hasardant à danser, d'en être repris par l'archevêque ou par lady Catherine.

« Je ne pense pas, dit-il, qu'un bal donné par un homme bien famé, à une réunion choisie puisse conduire au mal : je suis même si éloigné d'avoir contre la danse aucune objection, que j'espère, dans le courant de la soirée, être honoré de la main de chacune de mes belles cousines, et je prends cette occasion de solliciter la vôtre, Mlle Élisabeth, au moins pour les deux premières contredanses. Je me flatte que ma cousine Hélen attribuera la préférence que je vous accorde à un motif juste et raisonnable, et non à un manque d'égards. »

Élisabeth ne fut pas peu déconcertée ; elle s'était proposé de danser avec Wickham ces deux mêmes contredanses, et avoir, au lieu de lui, M. Colins, quel cruel contretemps ! Il fallut s'y résoudre : elle se vit obligée, aux dépens peut-être du bonheur de M. Wickham, d'accepter cette invitation, d'aussi bonne grâce qu'il lui fût possible.

D’autant plus contrariée du compliment de son cousin que cette galanterie lui faisait entrevoir une préférence plus importante, l’idée lui vint qu’elle était l’heureuse femme choisie parmi ses sœurs pour être la maîtresse du presbytère d’Hunsford, et faire le quatrième au whist de lady Catherine. Bientôt cette idée devint une conviction, quand elle remarqua de nouveaux soins, et la peine qu’il se donnait avec plus ou moins de succès pour lui dire des choses charmantes sur son esprit et sa vivacité. Cette épreuve de ses charmes lui donna quelque étonnement, et fort peu de satisfaction ; et sa mère ne tarda pas à lui faire entendre qu’un pareil plan d’établissement lui était fort agréable : mais Élisabeth n’eut pas l’air de la comprendre, évitant de s’engager dans une discussion plus sérieuse qu’elle n’eût voulu.

« Est-il bien certain, se disait-elle, que M. Colins ait résolu de me demander ; et d’ailleurs, à quoi bon me chagriner d’avance ? »

Si l’attente du bal n’eût fourni aux deux plus jeunes sœurs ample matière de conversation, elles eussent été à plaindre, car, depuis le jour de l’invitation jusqu’à celui du bal, il ne cessa de pleuvoir ; elles ne purent une seule fois aller à Meryton. Durant quatre jours, ne voir ni leur tante ni les officiers, et n’apprendre aucune nouvelle, était pour elles une chose bien extraordinaire : cette réclusion alla même jusqu’à faire acheter, sans les voir, les rosettes des souliers de bal. Élisabeth elle-même aurait pu être contrariée par un temps qui différait le progrès de ses liaisons avec M. Wickham, et il ne fallait rien moins à Kitty et à Lydia que la certitude de danser le mardi suivant pour leur faire supporter la durée des quatre jours qui devaient s’écouler jusque-là.

Chapitre XVIII

Avant le moment où elle entra dans le salon de Netherfield, et chercha en vain M. Wickham parmi les groupes d'officiers qui s'y trouvaient assemblés ; Élisabeth n'avait eu nul doute de l'y rencontrer, les souvenirs qui auraient pu lui en donner ne s'étaient même pas présentés à son esprit ; ayant mis à sa toilette un soin tout particulier, elle se préparait gaiement à achever la conquête du cœur de M. Wickham, croyant bien qu'avant la fin de la soirée il serait absolument sous ses lois ; mais bientôt naquit l'affreux soupçon que les Bingley, par complaisance pour Darcy, l'avaient volontairement oublié dans leurs invitations aux officiers, ce qui n'était pas tout à fait vrai. La cause de son absence fut annoncée par M. Denny, à qui Lydia la demanda ; il leur dit que des affaires avaient obligé Wickham à partir la veille pour Londres, et qu'il n'était pas de retour, ajoutant avec un sourire expressif :

« Je ne crois pas que sans le désir d'éviter une personne qui se trouve ici, ses affaires l'eussent déterminé à nous quitter sitôt. »

Cette dernière phrase, obscure pour Lydia, fut parfaitement comprise par Élisabeth, qui, renonçant alors à sa première pensée, n'en persista pas moins à rendre Darcy responsable de l'absence de Wickham ; et son indignation contre lui fut portée à un tel point par cette contrariété inattendue, que lorsqu'il s'approcha d'elle quelques moments après, pour lui faire les compliments d'usage, à peine lui répondit-elle avec civilité.

Avoir de l'attention, de la complaisance pour Darcy, c'eût été faire injure à Wickham ; décidée à ne pas lier conversation avec lui, elle le quitta brusquement, et avec tant d'humeur, qu'elle ne put la déguiser, même en parlant à Bingley dont l'aveugle partialité l'impatientait.

Mais le chagrin était étranger au caractère d'Élisabeth, et quoique toutes ses espérances de plaisir pour cette soirée fussent détruites, elle ne s'en affligea pas longtemps. Ayant conté tous ses déplaisirs à Charlotte Lucas, qu'elle n'avait point vue depuis huit jours, elle fut bientôt en état de passer par une transition volontaire aux ridicules de son cousin, et se plut à les détailler à Charlotte.

Les deux premières contredanses, cependant, furent pour elle un nouveau tourment : M. Colins, gauche et cérémonieux, demandant excuse au lieu de faire attention, manquant les figures sans même le savoir, lui fit éprouver tout l'ennui que peut causer pendant deux mortelles contredanses le plus maussade des danseurs : s'en voir délivrée fut pour elle un bienheureux moment.

Après cela, dansant avec un officier, elle eut le bonheur de parler de Wickham, et d'apprendre qu'il était généralement aimé. Revenue près de Charlotte, elles causaient ensemble, lorsque M. Darcy vint demander Élisabeth pour la prochaine contredanse ; elle s'y attendait si peu, qu'elle accepta sans y songer, et à peine l'eut-il quittée, qu'elle se mit à déplorer son peu de présence d'esprit. Charlotte tâcha de la consoler :

« Je suis persuadée, dit-elle, que vous le trouverez fort aimable.

– Le ciel m'en préserve ! J'en serais au désespoir. Peut-on trouver aimable un homme qu'on veut détester ? Ne me souhaitez pas un pareil tourment. »

M. Darcy, la musique recommençant, vint réclamer sa main, et Charlotte ne put s'empêcher de conseiller tout bas à son amie de n'être pas interdite, et de prendre garde que sa partialité en faveur de Wickham ne lui fît tort aux yeux d'un homme dix fois plus important que lui.

Élisabeth, sans faire de réponse, prit sa place parmi les danseuses, qui, la voyant honorée à ce point d'avoir M. Darcy pour danseur, la regardaient avec un étonnement au moins égal à celui qu'elle éprouvait elle-même. Ils furent quelque temps sans se parler : elle s'imagina que leur silence devait durer autant que les deux contredanses, et était résolue à ne pas le rompre. Mais tout à coup l'idée lui vint que la meilleure manière de contrarier son danseur serait de le forcer à causer ; elle lui fit donc quelques observations sur la danse, il lui répondit en peu de mots, et bientôt après elle lui adressa encore la parole.

– Maintenant, M. Darcy, dit-elle, c'est à votre tour de parler ; j'ai fait mes remarques sur la danse, et j'attends les vôtres sur la grandeur du salon, le nombre des danseurs. »

Il sourit, et assura qu'il se ferait un plaisir de dire tout ce qu'elle voudrait.

« Très bien, cette réponse me suffit pour le moment ; tout à l'heure, peut-être, j'observerai que les bals de société sont plus agréables que les bals publics ; mais maintenant nous pouvons nous taire.

– Vous ne parlez donc que par règle, et par mesure, en dansant ?

– Quelquefois : vous savez qu'il faut bien causer un peu, il serait singulier d'être toute une demi-heure sans se dire un seul mot ; et cependant, pour l'avantage de certaines personnes, la conversation se devrait arranger de manière à ce qu'on n'eût pas grand-chose à dire.

– Consultez-vous en cela votre propre goût, ou croyez-vous vous conformer au mien ?

– L'un et l'autre, reprit vivement Élisabeth, car j'ai toujours vu une grande similitude entre nos humeurs. Nous sommes tous deux taciturnes et peu sociables, ne voulant parler que lorsque nous croyons avoir quelque

chose à dire qui puisse étonner tout le monde, et être transmis à la postérité avec les honneurs du proverbe.

– Ceci ne dépeint nullement votre caractère, dit-il ; à quel point cela approche-t-il du mien, c'est ce que je ne saurais dire ; vous croyez sans doute en avoir tracé un portrait bien fidèle.

– Je ne puis juger mon propre ouvrage. »

À cela, point de réponse de Darcy, et nouveau silence jusqu'au moment où ayant descendu la contredanse, il lui demanda si elle et ses sœurs allaient souvent à Meryton ; elle répondit affirmativement ; et ne pouvant résister à la tentation, elle ajouta :

« Quand vous nous y avez rencontrés l'autre jour, nous venions de faire une nouvelle connaissance. »

L'effet fut prompt ; une plus haute nuance de fierté se répandit sur son visage, mais il garda le silence, et Élisabeth, fâchée de sa propre faiblesse, ne put continuer ce discours. À la fin pourtant il parla, et dit d'un air contraint :

« M. Wickham est doué d'un extérieur si aimable qu'il ne peut manquer de se faire des amis, mais qu'il réussisse également à les conserver, cela n'est pas aussi certain.

– Il a été assez malheureux pour perdre votre amitié, reprit avec emphase Élisabeth, et d'une manière dont il pourra souffrir toute sa vie. »

Darcy se taisait et semblait vouloir détourner la conversation ; en ce moment sir William Lucas voulant traverser la contredanse pour se rendre à l'autre bout du salon, se trouva auprès d'eux : il aperçoit M. Darcy s'arrête, le salue profondément, et lui dit :

« En vérité, monsieur, vous dansez à ravir ; on ne se lasse point de vous admirer ; vous ne sauriez être qu'un homme du meilleur ton. Permettez-moi cependant de vous dire, que la danse de Mademoiselle ne fait aucun tort à la vôtre : j'espère avoir souvent le plaisir de vous voir figurer ensemble, mais surtout quand aura lieu un heureux évènement. Ma chère miss Élisa (jetant un coup d'œil sur Hélen et Bingley), combien de compliments alors on recevra ! J'en fais juge M. Darcy. Mais je vois, monsieur, que je vous interromps, vous m'en voulez de vous priver d'une conversation enchanteresse avec Mademoiselle, dont les beaux yeux semblent me faire le même reproche. »

La fin de ce discours fut à peine entendue de Darcy, mais la remarque de sir William sembla lui faire une vive impression ; d'un air inquiet il regarda Hélen et Bingley, qui alors dansaient ensemble : toutefois se remettant bientôt, il se tourne vers Élisabeth, et lui dit :

« De quoi parlions-nous ? Sir William en nous interrompant me l'a fait oublier.

– Je crois que nous ne disions rien : sir William ne pouvait interrompre ici deux personnes qui eussent moins à se dire. Nous avons déjà voulu causer sur différents sujets, mais sans succès ; et de quoi nous pourrions maintenant nous entretenir, c'est en vérité ce que j'ignore.

– De quoi ? dit-il, de livres, si vous le voulez.

– De livres ! non ; je suis sûre que nous ne faisons jamais, vous et moi, les mêmes lectures, ou du moins avec les mêmes sentiments.

– Je suis fâché que vous pensiez ainsi, mais s'il en est comme vous le dites, nous pourrons toujours comparer nos opinions.

– Non, à un bal, je ne saurais parler de livres ; j'ai l'esprit à tout autre chose.

– Dans ces assemblées, dit Darcy, les objets présents sont-ils ceux qui vous occupent le plus ?

– Oui, toujours, lui répondit-elle, sans trop savoir ce qu'elle disait : un autre sujet absorbait sa pensée ; et peu d'instants après elle le prouva, en s'écriant : Il me semble, M. Darcy, vous avoir ouï dire un jour, que vous ne pardonniez presque jamais ; que votre ressentiment était implacable ; sans doute vous êtes très circonspect sur les motifs qui l'excitent.

– Je le suis, dit-il d'une voix ferme.

– Et d'injustes préventions ne vous aveuglent jamais ?

– Je me flatte que non.

– Il est essentiel, pour qui ne change point d'opinion, de savoir bien juger une première fois.

– Pourrai-je vous demander à quoi tendent ces questions ?

– Au seul désir de connaître votre caractère, répondit-elle, s'efforçant de reprendre un air gai ; je cherche à vous deviner

– Eh bien ! y réussissez-vous ?

– Je ne sais ; sur votre compte les témoignages différent, et cela m'embarrasse tout à fait.

Il répondit d'un ton sérieux :

– Il m'est aisé d'imaginer, Mademoiselle, que les discours sur mon sujet varient beaucoup ; et je pourrais souhaiter que vous différassiez encore à tracer mon caractère ; car il est à croire qu'à cette heure le portrait ne nous ferait honneur ni à l'un ni à l'autre.

– Mais, si je ne le fais maintenant, peut-être n'en trouverai-je pas une autre occasion.

– Dieu me garde de vous priver du moindre plaisir », reprit-il d'un ton froid.

Elle ne parla plus ; la contredanse finit, et ils se quittèrent en silence, tous deux mécontents, mais non pas au même degré, car déjà un sentiment vif

entraînait Darcy vers elle et, le forçant à lui pardonner, ne fit qu'accroître son ressentiment contre Wickham.

À peine furent-ils séparés, que miss Bingley s'approcha d'Élisabeth, et d'un air poliment dédaigneux lui dit :

« Ah, ah ! Mlle Élisa, j'apprends que Georges Wickham a su vous plaire ; votre sœur vient de me faire cent questions à son sujet, et je vois aussi que malgré toute sa confiance en vous, il a oublié de vous dire qu'il était fils du vieux Wickham, intendant de feu M. Darcy. En amie, je dois vous avertir de ne point ajouter foi à toutes les belles paroles de ce jeune homme ; ses rapports sur M. Darcy sont faux. M. Darcy, loin de lui nuire, l'a comblé de bienfaits, et n'a reçu de lui que des marques d'ingratitude. Je ne connais point les détails de leurs affaires, mais je sais, à n'en pouvoir douter, que tous les torts sont du côté de Wickham ; que M. Darcy ne le veut plus voir, et même n'en entend parler qu'avec chagrin. Mon frère, par civilité, s'est vu obligé d'inviter Wickham avec les autres officiers, mais il a été fort aise d'apprendre qu'il avait eu le bon esprit de s'absenter. Sa venue dans Herfordshire est de la dernière insolence ; elle m'a extrêmement étonnée. Je vous plains, Mademoiselle, de découvrir les défauts d'une personne qui paraît si vivement vous intéresser ; mais, à dire vrai, d'après sa naissance, pourrait-on s'attendre à rien de mieux ?

– Ses défauts et sa naissance, selon vous, ne semblent qu'une même chose, repartit avec humeur Élisabeth. Vous ne l'avez encore accusé que d'être le fils de l'intendant de M. Darcy, et je puis vous assurer qu'il me l'avait lui-même appris.

– Je ne l'aurais pas cru, répliqua miss Bingley d'un ton moqueur ; mais excusez-moi, mon intention était pure. »

« Insolente créature ! se dit Élisabeth à elle-même, vous vous trompez si, par d'aussi sottes raisons, vous croyez m'influencer ; je ne vois dans vos discours qu'une ignorance feinte de votre part ; de celle de M. Darcy beaucoup de méchanceté. »

Elle alla trouver alors sa sœur aînée qui avait entrepris de questionner Bingley à ce même sujet. Hélen la reçut en souriant ; tous ses traits exprimaient le bonheur, et disaient assez combien elle était satisfaite de la soirée ; un seul regard suffit pour faire connaître ses sentiments à Élisabeth, qui aussitôt oubliant sa sollicitude pour Wickham et son propre ressentiment, ne vit plus que les espérances de sa sœur chérie.

« Je veux savoir, dit-elle d'un air tout aussi riant que celui d'Hélen, ce que vous avez appris touchant M. Wickham, mais un sujet plus intéressant vous a peut-être fait oublier votre promesse ; s'il en est ainsi, je vous pardonne de grand cœur.

– Non, répondit Hélen, j'ai tenu ma parole, mais je n'ai rien de satisfaisant à vous dire ; M. Bingley ne sait qu'une partie de cette histoire, et ignore les circonstances qui ont principalement offensé M. Darcy : toutefois il répond de la droiture et de la sincérité de son ami ; il est convaincu que M. Darcy a fait pour M. Wickham beaucoup plus qu'il ne mérite, et je suis fâchée d'avouer que d'après ce qu'il vient de dire, il est à croire que M. Wickham, par une conduite imprudente, s'est rendu indigne de l'estime de M. Darcy.

– M. Bingley le connaît-il personnellement ?

– Non, l'autre jour à Meryton il le vit pour la première fois.

– Ces détails lui ont donc été transmis par M. Darcy : me voilà satisfaite ; mais, que dit-il du bénéfice ?

– Il n'a que des idées vagues sur cette affaire, bien que M. Darcy lui en ait souvent parlé ; néanmoins il croit que le bénéfice ne fut laissé que conditionnellement à M. Wickham.

– Je n'ai nul doute sur la sincérité de M. Bingley, repartit vivement Élisabeth, permettez-moi cependant de ne point me laisser convaincre si facilement. Je suis persuadée que M. Bingley a fort bien défendu son ami ; mais comme le peu qu'il sait de cette affaire, ne lui a été dit que par ce même ami, je me hasarderai encore à garder sur ces deux messieurs l'opinion que j'en avais déjà ; mais laissons cela ; parlons d'une matière plus intéressante pour toutes deux, et sur laquelle nos sentiments ne sauraient différer. »

Alors elle écouta avec une joie réelle, les heureux quoique faibles motifs d'espérance que donnaient à Hélen les attentions de Bingley, et lui dit ce qu'elle crut de plus capable d'augmenter sa confiance. En ce moment Bingley les joignit, et Élisabeth se retira près de M. Lucas, qui lui fit des questions sur l'amabilité de son dernier danseur. À peine lui avait-elle répondu, que M. Colins s'avançant d'un air empressé, lui dit qu'il venait de faire une découverte de la plus haute importance.

« Par un évènement singulier, j'apprends à l'instant, ajouta-t-il, qu'un proche parent de ma noble patronne, honore cette assemblée de sa présence : je viens de l'entendre lui-même parler de sa belle cousine, Mlle de Brough, il y a vraiment dans ce monde des choses bien extraordinaires ; qui pouvait se douter que j'eusse rencontré ici un parent…, peut-être même un neveu de lady Catherine ? Je suis heureux d'avoir fait cette découverte assez à temps pour pouvoir présenter mes respects à ce Monsieur ; j'espère qu'il me pardonnera de ne l'avoir point salué plutôt ; mon entière ignorance sur ses liaisons avec la famille de Brough, doit me servir d'excuse.

– Vous n'allez pas vous présenter vous-même à M. Darcy ?

– Pourquoi pas ; je le crois propre neveu de lady Catherine, et je pourrai l'assurer que cette noble dame se portait bien avant-hier au soir. »

Élisabeth s'efforça de le faire renoncer à cette résolution, l'assurant que de la part d'un homme qui n'avait point encore été présenté à M. Darcy, cette démarche lui paraîtrait plutôt une familiarité déplacée, qu'un hommage rendu à sa tante ; qu'il n'était nullement nécessaire qu'ils fissent connaissance, et que de toute manière, M. Darcy par son rang se trouvait obligé de faire les premières avances.

M. Colins l'écouta d'un air fort tranquille, et dès qu'elle eut cessé de parler, lui dit :

« Je suis persuadé, mon aimable cousine, que personne mieux que vous ne sait juger les choses à votre portée ; toutefois permettez-moi de vous faire observer que mon état m'élevant au rang des premiers dignitaires du royaume, je crois, tout en conservant des manières humbles, pouvoir dédaigner les usages établis pour les laïques, je vous prie donc de ne vous point offenser si je néglige vos avis pour n'écouter que la voix de ma conscience ; elle m'engage à offrir mon hommage au parent de ma noble patronne… Croyez, belle Élisabeth, qu'en tout autre moment, votre désir sera ma loi, mais cette circonstance est trop grave pour qu'une jeune demoiselle en puisse juger comme moi, accoutumé par une éducation solide et des études profondes aux réflexions les plus sérieuses. » Et la saluant respectueusement, il la quitta pour s'approcher de M. Darcy, dont l'étonnement de se voir ainsi abordé ne put échapper à Élisabeth, attentive à les observer de loin. Son cousin, après deux ou trois révérences au moins, commença un long discours, et bien qu'elle n'en saisît pas un seul mot, il lui semblait l'entendre tout au long, et dans le mouvement de ses lèvres elle lisait à chaque phrase : « Pardon…, pardon très humblement… Hunsford… lady Catherine de Brough… » Elle se trouvait humiliée de le voir s'exposer ainsi aux sarcasmes de M. Darcy ; celui-ci le regardait avec surprise, et lorsqu'enfin M. Colins lui permit de parler, il répondit d'un air si froid et si dédaigneux, qu'Élisabeth en rougissait pour son cousin ; mais lui, sans se déconcerter, commença un second discours, auquel M. Darcy ne fit d'autre réponse qu'une légère inclination de tête ; et M. Colins étant revenu joindre Élisabeth :

« Je n'ai nulle raison, lui dit-il, d'être mal satisfait de l'accueil que j'ai reçu ; ma civilité a paru le flatter ; il a même daigné s'expliquer, et me dire qu'il connaissait le discernement de lady Catherine ; qu'assurément elle n'accordait sa protection qu'aux personnes qui la méritaient : pensée fort juste ! Après tout, j'ai sujet d'être content de lui. »

Élisabeth n'ayant plus aucun intérêt personnel qui pût l'occuper, son attention se porta tout naturellement vers Hélen et Bingley, et les réflexions agréables que ses observations sur eux firent naître, la rendirent presqu'aussi heureuse qu'Hélen. Elle se la représentait jouissant à Netherfield de tout le

bonheur que peut offrir un mariage bien assorti, et sentit que dans un pareil moment elle pourrait elle-même éprouver quelque espèce d'amitié pour les deux sœurs de Bingley.

La même pensée occupait Mme Bennet ; Élisabeth s'en aperçut et, dans la crainte d'en trop entendre, s'éloigna d'elle. Ce fut donc pour elle au souper une vive contrariété de se trouver placée tout à côté de sa mère, et sa peine ne fit que croître en l'entendant parler ouvertement à lady Lucas, du mariage d'Hélen avec M. Bingley. C'était pour Mme Bennet un sujet intarissable. Elle ne se lassait point de détailler tous les avantages qu'elle trouverait dans cette union. Un jeune homme si beau, si riche…, sa résidence à trois milles de Longbourn…, l'attachement des deux sœurs pour Hélen, preuve irrécusable du désir qu'elles avaient elles-mêmes de cette alliance, furent ses premiers motifs : puis les espérances que cela donnerait à ses autres filles. Hélen, si bien mariée, ne pouvait que faciliter leur établissement. Enfin, combien à son âge il lui serait agréable de pouvoir confier ses enfants aux soins de leur sœur au lieu d'être ainsi obligée de courir le monde. Elle finit par souhaiter à lady Lucas une aussi heureuse rencontre, lui faisant toutefois entendre d'un air triomphant qu'elle ne pouvait guère l'espérer.

En vain Élisabeth voulut engager sa mère à se taire, ou du moins à manifester sa joie avec moins d'éclat, et sa peine en fut d'autant plus vive, qu'elle s'aperçut que M. Darcy, assis en face, pouvait entendre une partie de ses confidences. Elle le dit à Mme Bennet, qui, loin de l'écouter, lui répondit avec humeur :

« Je me soucie bien de M. Darcy ; pourquoi, je vous prie, craindrais-je de l'offenser ? Si ce que je dis ne lui convient pas, il peut se boucher les oreilles.

– Pour Dieu, maman, parlez plus bas ; pensez-vous qu'offenser M. Darcy soit un sûr moyen de plaire à son ami ? »

Mais tout ce qu'elle put dire fut sans effet ; Mme Bennet n'en continua pas moins son discours. Élisabeth rougissait et de honte et de chagrin ; chaque regard qu'elle portait vers M. Darcy accroissait son tourment car, encore qu'il ne regardât pas toujours Mme Bennet, elle vit bien qu'il l'écoutait très attentivement : ses traits exprimèrent tour à tour l'indignation et le mépris ; puis il prit un air grave et tranquille. À la fin cependant Mme Bennet n'eut plus rien à dire, et lady Lucas qui depuis longtemps s'ennuyait d'entendre parler d'un bonheur qu'elle ne pouvait espérer partager, fut bien aise de pouvoir enfin souper en repos. Élisabeth commençait à respirer, mais sa tranquillité ne dura qu'un moment, car le souper fini on parla de chanter, et elle eut le chagrin de voir Mary, après une très légère invitation, se disposer à divertir l'assemblée. Par un regard et des signes très expressifs, Élisabeth voulait, mais en vain, l'engager à n'être point si complaisante. Mary feignit de ne la pas comprendre : le moyen de perdre une semblable occasion de

briller ! Elle commença donc une fort ennuyeuse romance. Élisabeth, les yeux fixés sur elle, écoutait ces plaintifs couplets avec une anxiété, qui à la fin fut mal récompensée ; car Mary eut à peine reçu les compliments d'usage, que, s'imaginant qu'on désirait l'entendre de nouveau, elle se remit à chanter. La vanité de Mary surpassait de beaucoup ses talents : sa voix était faible et son chant affecté. Élisabeth souffrait le martyre ; elle regarda Hélen pour voir si elle partageait son impatience ; mais Hélen causait fort tranquillement avec M. Bingley ; puis regardant les deux sœurs, elle les vit se sourire l'une à l'autre d'un air de dérision, et s'efforcer d'exciter le rire de M. Darcy, mais lui, conservait toute sa gravité : enfin, dans la crainte que Mary ne voulût chanter toute la nuit, elle regarda son père pour le supplier de se joindre à elle. Celui-ci la comprit, et dès que Mary eut fini sa seconde romance, il lui dit à haute voix :

« Voilà qui est bien, mon enfant, vous nous avez fort réjouis, laissez maintenant aux autres dames le loisir de déployer aussi leur talent. »

Mary feignit de ne le point entendre, quoique un peu déconcertée ; et Lizzy souffrant autant de la mortification de sa sœur que du discours de M. Bennet, se repentait d'avoir témoigné son inquiétude. D'autres personnes furent invitées à chanter.

« Si j'eusse appris le chant, dit M. Colins, je vous assure, Messieurs et Mesdames, que je me ferais un vrai plaisir de consacrer mes talents à vous divertir ; la musique, selon moi, est une récréation fort innocente, et parfaitement compatible avec l'état ecclésiastique ; mon intention n'est cependant pas de dire qu'il nous soit permis de donner tout notre temps à la musique, car nous avons beaucoup d'autres occupations au moins aussi utiles. Le ministre d'une paroisse a plus d'une chose à faire ; d'abord il doit régler les dîmes d'une manière avantageuse pour lui, et qui ne puisse porter préjudice à son patron : il doit écrire ses propres sermons, et le temps qui lui reste lui suffit à peine pour remplir ses devoirs d'église, et veiller aux embellissements de sa maison, qu'il serait inexcusable de ne pas rendre aussi agréable que possible. Il est aussi fort important pour lui de conserver avec tout le monde des manières aimables et conciliantes, mais surtout avec ceux de qui il tient son bénéfice ; c'est, selon moi, le premier de ses devoirs, et je ne saurais estimer un homme qui négligerait la moindre occasion de témoigner son respect aux personnes appartenant à la famille de son protecteur » ; et avec une profonde révérence à M. Darcy, il termina ce discours, prononcé assez haut pour être entendu de la moitié du salon. Plusieurs personnes sourirent ; d'autres, d'un air surpris, regardaient l'orateur ; mais celui qui parut s'en divertir le plus, ce fut M. Bennet, tandis que sa femme félicitait avec complaisance M. Colins, d'avoir parlé

si sensément, et à demi-voix, observait à lady Lucas qu'il était un très bon jeune homme et des plus savants.

Hélen, tout occupée des soins de Bingley, aperçut à peine ce qui se passait autour d'elle. La pauvre Élisabeth ne fut pas aussi heureuse ; il lui semblait que si ses parents se fussent entendus pour jouer durant cette soirée les rôles les plus ridicules, il leur eût été impossible de mieux réussir. Que ne souffrait-elle point de les voir ainsi s'exposer à la risée de la société ! Les dames Bingley, surtout, se livraient sans contrainte à leur humeur satirique ; mais leurs saillies, quelque impertinentes qu'elles fussent, lui paraissaient pourtant moins insupportables que l'air de mépris et le silence de M. Darcy.

Le reste de la soirée n'offrit que peu d'agrément à Élisabeth, excédée des assiduités de M. Colins, qui ne pouvant la décider à danser avec lui, l'empêcha néanmoins d'accepter de plus aimables danseurs. En vain le conjurait-elle de donner la main à quelque autre dame, s'offrant pour le présenter à celle dont il ferait choix. Il l'assura que, pour lui, la danse n'avait nul attrait ; que son seul désir était de chercher, par des attentions fines et des soins délicats, à mériter son cœur ; et que, dans ce charmant projet, il se ferait un devoir de rester auprès d'elle pendant toute la soirée. Le moyen d'échapper à une telle résolution ! Elle fut un peu soulagée par son amie, Mlle Lucas, qui venant quelquefois les joindre, se chargeait complaisamment du soin d'entretenir M. Colins.

Du moins Élisabeth n'eut plus lieu de se plaindre des civilités de M. Darcy ; car celui-ci, quoique souvent debout fort près d'elle, ne chercha point à lui parler ; elle eut l'idée que les allusions faites par elle aux affaires de Wickham, pouvaient être cause de ce changement de conduite, et s'en réjouit.

Les habitants de Longbourn furent les derniers à se retirer ; une adroite manœuvre de Mme Bennet les ayant obligés d'attendre leur voiture un grand quart d'heure après le départ de toute la société, ils eurent le loisir d'observer le vif désir qu'on avait d'être débarrassé d'eux.

Mme Hurst et sa sœur n'ouvrirent la bouche que pour se plaindre de la fatigue ; tout le babil de Mme Bennet ne les put engager à prendre part à la conversation. Cette réserve y répandit un ennui presque général, que les longs discours de M. Colins n'étaient guère propres à dissiper. Celui-ci prodiguait aux maîtres de la maison force louanges sur l'élégance de leur bal, la beauté du souper, le choix des convives, et vantait surtout l'hospitalité, et la grâce avec laquelle ils en avaient fait les honneurs. Darcy ne dit pas un seul mot. M. Bennet, également silencieux, s'amusait pour sa part de cette scène. Hélen et Bingley tous deux debout un peu à l'écart, s'entretenaient ensemble. Pour Élisabeth, elle sut, à l'exemple de Mme Hurst et miss Bingley, garder un silence obstiné, et le babil même de Lydia se

réduisit à ces mots : « Oh, que je suis lasse ! » accompagnés d'un long bâillement.

Lorsque enfin ils se levèrent pour prendre congé, Mme Bennet témoigna à toute la famille le plus vif désir de les posséder au plutôt à Longbourn ; elle s'adressa particulièrement à M. Bingley, l'assurant qu'il leur ferait le plus grand plaisir, s'il voulait souvent et sans cérémonie leur venir demander le dîner de famille. Bingley, heureux de l'idée de voir Hélen, accepte avec reconnaissance :

« Demain, ajouta-t-il, je pars pour Londres où m'appellent pour quelques jours des affaires pressantes ; mais ma visite, madame, puisque vous l'agréez, suivra de près mon retour. »

Mme Bennet fut parfaitement satisfaite, et quitta la maison dans la douce persuasion qu'en comptant le temps nécessaire pour les préparatifs des noces, l'achat de nouvelles voitures, du trousseau, etc., elle verrait, avant trois mois, sa fille établie à Netherfield ; elle pensait aussi, avec une égale confiance, et presque autant de plaisir, au mariage de sa seconde fille avec M. Colins. Élisabeth lui était moins chère que ses autres enfants ; et encore que le parti lui parût souhaitable pour elle, M. Bingley et Netherfield effaçaient de son esprit toute autre pensée.

Chapitre XIX

Le lendemain une autre scène s'ouvrit à Longbourn ; M. Colins fit sa déclaration en forme. Devant partir le samedi suivant, il résolut de ne point tarder davantage ; et comme il n'éprouvait ni la timidité, ni la défiance de soi-même, qui eussent pu rendre pour lui cette démarche embarrassante, il s'en acquitta avec toute la dignité, et le cérémonial qu'il croyait être de rigueur dans une pareille affaire ; trouvant dans le salon, après le déjeuner Mme Bennet, Élisabeth et une de ses jeunes sœurs, il parla ainsi à la mère :

« Puis-je espérer, madame, que vous plaiderez ma cause auprès de votre charmante Élisabeth, lorsque je sollicite l'honneur de l'entretenir un moment en particulier ? »

Élisabeth rougissait et perdait toute contenance, quand sa mère prit la parole.

– Oh ! oui, assurément. Je suis sûre que Lizzy en sera très flattée. Elle ne peut avoir nulle objection à faire. Allons Kitty, montez avec moi ! » Et prenant son ouvrage, elle sortit précipitamment, mais Élisabeth s'écria :

« Ma chère maman, ne vous en allez pas, je vous supplie, M. Colins m'excusera ; il ne doit rien avoir à me dire que tout le monde ne puisse entendre. C'est moi qui vais sortir d'ici.

– Allons donc, Lizzy, quelle enfance ! restez. » Et voyant Élisabeth toute prête à s'échapper, elle ajouta « Lizzy, restez donc ! je le veux ; écoutez ce que va vous dire M. Colins. »

Élisabeth ne voulut pas désobéir à un tel ordre, et un moment de réflexion l'ayant persuadée, que le mieux serait de terminer promptement cette affaire, elle se rassit, et essaya par un grand air d'application à son ouvrage, de cacher un mélange d'embarras et d'envie de rire qu'elle éprouvait. Mme Bennet et Kitty s'étant retirées, il commença ainsi :

« Croyez, ma chère Mlle Élisabeth, que votre modestie, loin de vous nuire, ajoute un nouvel éclat à vos divines perfections ; sans cette légère résistance, vous seriez moins aimable à mes yeux ; mais permettez-moi de vous assurer que j'ai obtenu de votre respectable mère, l'autorisation de vous déclarer mes sentiments. Le but de mon discours doit vous être connu : cependant votre délicatesse naturelle pourrait vous engager à quelque dissimulation ; mes attentions pour vous ont été trop marquées pour pouvoir échapper à votre pénétration. Presqu'à mon entrée dans cette maison, je vous ai choisie pour ma compagne, mais avant de céder à l'impétuosité des sentiments que vous m'inspirez à si juste titre, je dois vous dire quelles sont les raisons qui

m’engagent à me marier, et pourquoi je viens dans Hertfordshire chercher une femme. » Aux *sentiments impétueux* du grave M. Colins, Élisabeth fut si prête d’éclater de rire, qu’elle n’osa entreprendre d’articuler un seul mot ; il continua donc ainsi : « Les raisons qui m’engagent à me marier sont, premièrement qu’un ministre aussi aisé que je le suis, doit à ses paroissiens l’exemple du mariage ; secondement que j’en attends une augmentation à mon bonheur ; ma troisième raison que peut-être je devais nommer la première, c’est que la noble dame, que j’ai l’honneur d’appeler ma patronne, me l’a fortement recommandé ; elle a daigné deux fois me donner à ce sujet ses avis, et la veille de mon départ d’Hunsford, avant de se mettre au jeu, comme Mme Jenkinson arrangeait le tabouret de Mlle de Brough ; elle me dit : « M. Colins, il faut vous marier : un ecclésiastique, dans la situation où vous êtes, doit se marier ; faites un choix, prenez une femme bien née, par rapport à moi et à vous ; que ce soit une jeune personne active, et qui sache se rendre utile ; qu’elle ne soit pas élevée dans de grands airs, mais au contraire instruite à tirer tout le parti possible d’un petit revenu ; voilà mon avis, trouvez donc aussitôt que vous le pourrez une femme comme celle-là, amenez-la-moi à Hunsford et je la recevrai. » Permettez-moi, ma belle cousine, de vous faire observer ici, que je ne regarde point la connaissance et les bontés de lady Catherine de Brough comme un des moindres avantages que j’aie à offrir ; vous trouverez ses manières affables, au-delà de tout ce qu’on peut imaginer, et je pense que votre esprit, votre vivacité lui plairont, modérés surtout par le respect et le silence que son rang vous imposera. En voilà assez sur mes intentions à l’égard du mariage : j’ai à vous dire maintenant pourquoi Longbourn attire mes regards de préférence à mon propre voisinage, où il y a, je vous assure, beaucoup de femmes aimables ; le fait est que, devant hériter de cette terre après la mort de votre très honoré père (qui Dieu aidant peut encore vivre longues années) je n’eusse pas été satisfait de ma conduite, si je ne m’étais décidé à prendre une de ses filles pour épouse, afin que cette perte leur soit moins douloureuse quand l’évènement aura lieu ; tel a donc été mon motif, ma belle cousine, et je me flatte qu’il ne diminuera pas votre estime pour moi. À présent il ne me reste plus qu’à vous exprimer dans les termes d’un cœur vraiment épris, toute la violence et la durée de mon attachement ; quant à la fortune, j’y suis parfaitement indifférent et n’en parlerai même pas à votre père, sachant d’avance qu’il ne peut rien vous donner, puisque toutes vos prétentions se bornent à une somme de mille livres sterling dont vous ne pourrez jouir qu’après la mort de votre mère ; sur ce point mon silence sera toujours le même, et croyez que quand nous serons unis, nul reproche peu généreux ne sortira de ma bouche. »

Ne pouvant davantage différer de l’interrompre :

« Vous êtes un peu prompt, monsieur, dit-elle ; vous oubliez que je ne vous ai pas encore dit un seul mot, laissez-moi du moins vous répondre : recevez je vous prie, les remerciements de l'honneur que vous me faites, je sens tout le prix des avantages que vous m'offrez, mais je ne puis que les refuser.

– Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais, reprit M. Colins, que toute femme se fait une loi de rejeter d'abord les hommages de l'homme qu'en secret elle préfère, et que souvent même ce refus est réitéré plus d'une fois : par conséquent, bien loin d'être découragé par ce que vous venez de me dire, je conserve le doux espoir de vous conduire avant peu au temple de l'hyménée.

– Vraiment, monsieur ! s'écria Élisabeth, après ma déclaration, votre espoir me paraît singulier ; je ne suis point, je vous assure, de ces femmes (s'il en est comme vous le dites) assez hardies pour rechercher, au risque de leur bonheur, le plaisir toujours incertain d'être demandées deux fois. Mon refus est très sérieux ; vous ne sauriez faire mon bonheur, et je suis bien convaincue que je ne pourrai jamais faire le vôtre. Bien plus, si votre amie lady Catherine me connaissait, j'ai tout lieu de croire qu'elle n'approuverait pas votre choix.

– S'il était vrai ! dit M. Colins très gravement ; mais non, je ne puis supposer que lady Catherine vous jugeât si défavorablement, et soyez bien persuadée que lorsque j'aurai l'honneur de la revoir, je lui vanterai beaucoup la modestie, l'économie qui s'unissent chez vous à tant d'autres aimables qualités.

– En vérité, M. Colins, tout éloge de moi sera inutile, faites-moi la grâce de le croire ; je souhaite votre bonheur et la prospérité de votre fortune, pour lesquels je fais tout ce que je puis, en refusant votre main. Par la demande de ma main, vous avez rempli le devoir que votre seule délicatesse vous imposait à l'égard de ma famille, et quand le moment viendra, vous pourrez sans aucun scrupule prendre possession de la terre de Longbourn ; considérez donc cette affaire comme absolument terminée. » Et se levant aussitôt, elle sortait de l'appartement, si M. Colins n'eût repris :

Quand j'aurai le plaisir de vous en reparler, j'espère obtenir une réponse plus favorable que celle dont vous venez de m'honorer ; mais je suis loin de vous accuser de cruauté ; je connais les femmes, et je crois même, que pour une première demande, vous m'avez encouragé autant que la délicatesse de votre sexe le permet.

– De bonne foi, M. Colins, repartit-elle vivement, vous confondez toutes mes idées, si ce que je viens de dire vous paraît un encouragement. Quels termes faut-il employer pour vous exprimer mon refus ?

– Vous me permettrez, ma belle cousine, de ne voir dans vos refus que de vains mots. J’ai quelques raisons de penser ainsi ; je ne puis imaginer, que je sois en aucune manière indigne de vous, ou que l’établissement que je vous offre ne soit pas très avantageux ; mon état, mes liaisons avec la famille de Brough, ma parenté avec la vôtre, militent en ma faveur, et vous devriez aussi considérer, que malgré tous vos charmes, il n’est nullement certain, que jamais on vous fasse une pareille demande ; la modicité de votre dot détruira malheureusement tout l’effet que pourraient d’ailleurs produire votre beauté et vos vertus ; de tout cela, il m’est donc permis de conclure, que vous ne m’avez pas parlé sérieusement, et je me plais à ne trouver dans vos refus que le désir d’enflammer mon amour par l’incertitude, selon l’usage constant des femmes de bon ton.

– Je vous assure, monsieur, que mes prétentions au bon ton ne vont point jusqu’à vouloir tourmenter un honnête homme ; en croyant à ma sincérité, vous me rendrez plus de justice ; encore une fois, et cent fois, je vous remercie du choix dont vous m’avez honorée ; en profiter m’est impossible, tous mes sentiments s’y opposent ; puis-je parler plus clairement ? Ne me croyez pas maintenant une femme du bon ton, décidée à vous chagriner, mais une personne raisonnable qui vous parle à cœur ouvert.

– Toujours charmante ! s’écria-t-il, d’un air qu’il croyait être de la plus fine galanterie, et je me persuade que ma demande, lorsqu’elle sera sanctionnée par l’autorité de vos parents, ne peut manquer d’être acceptée. »

Élisabeth vit qu’il fallait renoncer à le convaincre et se retira sans répondre, résolue, s’il persistait à prendre tout refus venant d’elle pour un encouragement, de recourir à son père, qui s’expliquerait avec lui d’une manière positive, et dont le langage du moins ne pourrait être attribué à la coquetterie affectée d’une femme de bon ton.

Chapitre XX

M. Colins n'eut pas le loisir de réfléchir beaucoup à l'heureux succès de ses amours ; car Mme Bennet ayant attendu dans le vestibule la fin de la conférence, ne vit pas plutôt la porte du salon s'ouvrir, et Élisabeth s'avancer avec précipitation vers l'escalier, qu'elle le vint trouver, et lui témoigna dans les termes les plus expressifs, tout le plaisir qu'elle aurait à l'appeler son gendre… M. Colins reçut ses félicitations, et y répondit avec joie, non sans lui conter tout au long les détails de leur entrevue, dont le résultat, selon lui, était des plus satisfaisants, puisque le refus formel de sa belle cousine ne pouvait venir naturellement que de son extrême modestie, et d'une délicatesse de sentiment tout à fait aimable.

Le récit néanmoins surprit Mme Bennet ; elle aurait bien voulu être comme lui, persuadée qu'Élisabeth, en rejetant ses offres, n'avait eu dessein que de l'encourager ; mais elle n'osait le croire, et ne put s'empêcher d'en exprimer ses craintes :

« Mais soyez assuré, M. Colins, ajouta-t-elle, qu'on fera entendre raison à Lizzy ; je vais moi-même lui parler, c'est une petite sotte, une petite entêtée, qui ne sait pas ce qu'il lui faut ; je saurai bien le lui apprendre.

– Pardonnez, madame, mon incivilité, mais s'il est vrai que votre fille soit et sotte et entêtée, elle ne peut être une femme désirable pour un homme comme moi, qui naturellement cherche le bonheur dans le mariage. Si donc elle persiste dans son refus, il serait peut-être prudent de ne point forcer son inclination, attendu qu'avec de tels défauts elle ne pourrait contribuer à ma félicité.

– Vous m'avez mal entendu, Monsieur, dit Mme Bennet, tout alarmée, Lizzy n'a d'entêtement que sur certaines choses ; en général c'est la meilleure enfant du monde : je vais de ce pas parler à M. Bennet, et soyez sûr que nous saurons la rendre raisonnable » ; et, sans lui donner le temps de répondre, elle alla trouver son mari.

« Oh ! monsieur Bennet, s'écria-t-elle en entrant, votre présence m'est nécessaire ; toute la maison est en confusion ; venez forcer Lizzy à épouser M. Colins, car elle déclare qu'elle ne veut point de lui, et si vous ne faites diligence, il changera lui-même d'avis, et ne voudra plus d'elle. »

M. Bennet, lorsqu'elle entra, levant les yeux de dessus son livre, les porta sur elle avec l'air d'une profonde indifférence, que ne put en rien altérer la vivacité de ce récit.

« Je n’ai pas le bonheur de vous comprendre, lui dit-il, dès qu’elle eut fini, de quoi me parlez-vous ?

– De M. Colins et de Lizzy ! Lizzy assure qu’elle n’épousera pas M. Colins, et M. Colins commence à dire qu’il ne veut plus de Lizzy.

– Et que puis-je faire à cela ? C’est une affaire qui me paraît désespérée.

– Parlez-en à Lizzy ; ordonnez-lui de l’épouser.

– Qu’on me la fasse venir, je lui dirai mon sentiment. »

Mme Bennet sonna, et Élisabeth eut ordre de se rendre dans la bibliothèque.

« Approchez, ma fille ! s’écria le père dès qu’elle parut. Je vous ai fait appeler pour une affaire importante ; il paraît que M. Colins vous a demandée en mariage : cela est-il vrai ?

– Oui, mon père.

– Et vous l’avez refusé ?

– Oui, mon père.

– Nous voilà au but ; votre mère vous commande de l’épouser ; dis-je bien, Mme Bennet ?

– Oui, ou de ma vie je ne la verrai.

– Une alternative bien cruelle se présente à vous Élisabeth ; de ce jour il vous faut être étrangère à l’un ou l’autre de vos parents ; votre mère ne vous veut plus voir si vous refusez M. Colins, et moi je vous défends de paraître en ma présence si vous l’acceptez. »

Élisabeth ne put que sourire d’un discours aussi singulier ; mais Mme Bennet, qui s’était persuadée que son mari verrait comme elle cette affaire, en fut vivement contrariée.

« Que voulez-vous dire, M. Bennet ? Vous rêvez, je crois ; vous m’aviez promis de lui ordonner…

– Il y a deux choses, ma chère, deux choses dont je me suis toujours réservé le libre usage : la première c’est mon bon sens, la seconde mon appartement ; il me tarde d’y être seul. »

Tout espoir du côté de son mari était perdu, mais Mme Bennet malgré ce contretemps, ne renonça pas à son projet ; elle en parla plus d’une fois à Élisabeth, n’épargnant ni caresses ni menaces ; elle voulut gagner Hélen ; mais Hélen avec sa douceur accoutumée, refusa de la seconder ; et Élisabeth, tour à tour sérieuse et folâtre, employait pour lui répondre le raisonnement et la plaisanterie ; bien qu’elle changeât souvent de ton, sa résolution n’en fut pas moins inébranlable. Cependant M. Colins seul et en silence, méditait sur ce qui venait de se passer, il avait une trop haute opinion de lui-même, pour comprendre le refus de sa cousine et, bien que son orgueil fût blessé, il n’en éprouvait nul autre chagrin. Son attachement pour elle était moins réel

qu'imaginaire ; puis le moyen de la regretter, en pensant que les rapports de sa mère pouvaient être vrais. Une femme entêtée…

Cette idée seule le faisait frémir…

Toute la famille était encore en émoi, lorsqu'on annonça Charlotte Lucas.

Lydia courut à sa rencontre et du plus loin qu'elle l'aperçut : « Vous venez fort à propos, il y a ici sujet de se divertir… Que pensez-vous qu'il nous soit arrivé ? M. Colins a demandé Lizzy en mariage, et Lizzy l'a refusé. »

Charlotte eut à peine le temps de répondre, avant l'arrivée de Kitty, qui lui vint conter la même nouvelle ; et comme elles entraient au salon, où se trouvait seule Mme Bennet, celle-ci entama un long discours sur le même sujet. Elle voulait exciter la compassion de Mlle Lucas, et la priait avec instance d'engager Lizzy son amie à se rendre aux vœux de toute sa famille. « Je vous en conjure, ma chère Mlle Lucas, ajouta-t-elle d'un ton mélancolique ; personne ne parle pour moi, on me traite indignement. Personne, non personne n'a pitié de mes pauvres nerfs ; je suis bien malheureuse. »

Charlotte voulait répondre et ne savait trop que dire, l'arrivée d'Hélen et d'Élisabeth la tira de peine.

« Tenez, la voyez-vous ? continua Mme Bennet, elle a l'air aussi gaie que de coutume ; peu lui importe si nous sommes tous dans l'affliction ; mais ce qu'il y a de certain, Mlle Lizzy, c'est que si vous voulez toujours refuser les partis qu'on vous propose, vous finirez par ne vous point marier, et après la mort de votre père, Dieu sait qui vous nourrira ! Quant à moi, je n'en aurai pas le moyen, je vous en avertis ; de ce jour-ci, vous ne m'êtes plus rien : j'ai juré, vous le savez, que de ma vie, je ne vous parlerais, et je tiens mon serment. Quel plaisir puis-je trouver à m'entretenir avec des enfants indociles ? Moi naturellement peu causeuse, je me soucie bien de conversation avec une santé comme la mienne ; soutenir un entretien, est quelque chose de bien pénible ; on ne sait pas ce que je souffre ; hélas ! pour être plaint, il faut se plaindre, et ce n'est pas ma coutume.

Ses filles l'écoutaient en silence, aucune d'elles ne cherchait à l'interrompre, sachant par expérience que vouloir raisonner avec elle, ou s'efforcer de la consoler, c'eût été l'irriter davantage ; elle parla donc sans discontinuer, jusqu'au moment où M. Colins les vint joindre, et le voyant entrer, elle dit à ses enfants :

« Maintenant, Mesdemoiselles, c'est à votre tour de vous taire ; qu'aucune de vous ne vienne m'interrompre, je veux avoir avec Monsieur un moment d'entretien. »

Élisabeth se hâta de quitter l'appartement, elle fut suivie par Hélen et Kitty ; mais Lydia, loin d'imiter leur discrétion, paraissait décidée à tout écouter ; et Charlotte, d'abord retenue par M. Colins, qui, avec beaucoup

de civilité s'informait de ses nouvelles, par un peu de curiosité, se contenta d'aller à la fenêtre et de feindre de ne pas entendre.

D'un accent plaintif Mme Bennet commença ainsi l'entretien annoncé : « Oh ! M. Colins !

– Ma chère dame, gardons, je vous prie sur ce point un silence inviolable…

– Loin de moi, continua-t-il bientôt d'une voix altérée, toute idée de ressentiment ! Supporter avec résignation les contrariétés de la vie, c'est le devoir de l'homme ; le devoir surtout d'un ecclésiastique comme moi qui, à l'âge où je suis, ai déjà obtenu un si notable avancement, et je crois être résigné. Peut-être le serais-je moins, si je n'avais quelques raisons de croire que ma belle cousine, en m'honorant de sa main, n'aurait pu me rendre vraiment heureux, car j'ai souvent fait cette remarque, Madame, que la résignation n'est jamais plus facile, que quand le bien qui nous est refusé commence à perdre pour nous une partie de son prix ; ne croyez point, madame, que j'aie voulu manquer au respect, en renonçant comme je le fais à Mademoiselle votre fille, sans vous avoir préalablement suppliée d'interposer votre autorité en ma faveur ; l'usage voulait, je crois, qu'au lieu d'accepter mon congé de la bouche de ma belle cousine, j'eusse attendu à le recevoir de vous ; mais après tout, nul homme n'est infaillible ; je vous puis assurer que mon intention était pure et, en désirant trouver à Longbourn une aimable compagne, j'ai bien moins consulté mon propre avantage que celui de votre famille. Si cependant mes démarches ont été le moins du monde répréhensibles, je vous en fais mille excuses.

Chapitre XXI

La discussion sur l'offre de M. Colins tirait à sa fin, et Élisabeth n'avait plus à souffrir que des contrariétés qui devaient nécessairement s'ensuivre, et parfois des allusions piquantes de sa mère ; quant à lui, il ne parut ni triste ni décontenancé, et ne chercha point à éviter sa cousine ; mais son maintien roide, et un silence dédaigneux faisaient assez connaître ses sentiments. À peine lui adressait-il une parole, et ces soins selon lui si délicats, auxquels il ne pouvait encore comprendre qu'elle eût résisté, furent tout le reste du jour pour Mlle Lucas. Celle-ci l'écoutait avec une politesse parfaite, et qui plus d'une fois lui mérita les remerciements de son amie.

Le lendemain ne vit point diminuer, ni l'humeur ni les souffrances de Mme Bennet, et de son côté M. Colins gardait tout son ressentiment ; Élisabeth s'était plue à croire que la position ridicule où il se trouvait l'engagerait à hâter son départ ; elle s'abusait vraiment, cela ne changea rien à ses projets, et s'étant annoncé pour ne devoir partir que le samedi suivant, il attendait tranquillement que ce jour-là fût arrivé.

Aussitôt après le déjeuner, les demoiselles Bennet allèrent à Meryton s'assurer du retour de M. Wickham et se plaindre de ne l'avoir point trouvé au bal de Netherfield ; il les joignit à l'entrée de la ville, les accompagna chez leur tante, où son chagrin et ses regrets, ainsi que la part que chacune d'elles y prenait firent le sujet d'une longue conversation ; il avoua cependant très volontiers à Élisabeth qu'il avait, et pour cause, feint une nécessité de s'absenter.

« Comme le moment approchait, j'ai pensé, dit-il que je ferais mieux de ne me point trouver avec M. Darcy, car être dans une même assemblée que lui, durant toute la soirée, me semblait une épreuve pénible, et j'ai craint de m'exposer à faire quelque éclat au moins aussi désagréable pour les autres que pour moi-même. »

Elle approuva fort sa réserve ; tous deux ensuite purent à loisir prolonger l'entretien, en se témoignant dans le langage d'une politesse soutenue toute leur estime mutuelle ; car Wickham voulut, ainsi qu'un autre officier, les accompagner presque à Longbourn, et pendant la route, elle seule était l'objet de ses soins. Cette démarche de la part de Wickham, lui était d'autant plus agréable que par là, il lui donnait occasion de le présenter à M. et à Mme Bennet.

Peu après leur retour, on remit une lettre à Mlle Bennet ; elle venait de Netherfield, et fut sur-le-champ décachetée ; l'enveloppe contenait une

jolie petite feuille de papier que couvrait jusqu'au bord une fine écriture de femme. Élisabeth observant sa sœur, la vit pâlir à cette lecture et ses yeux s'arrêter sur différents passages ; mais elle se remit promptement, ferma la lettre et s'efforça de prendre part avec sa gaieté accoutumée à la conversation générale. Élisabeth cependant éprouva sur ce sujet une si vive inquiétude, qu'elle n'écoutait même plus les discours de Wickham, et dès que lui et son compagnon eurent pris congé, un regard expressif d'Hélen, l'invita à la venir joindre. Lorsqu'elles furent dans leur appartement, Hélen prenant la lettre, lui dit : « Elle est de Caroline Bingley, et son contenu me surprend extrêmement ; ils ont tous quitté Netherfield, et sont à cette heure en chemin pour Londres, ne comptant plus revenir ici ; mais écoutez ce qu'elle m'écrit. »

Elle lut alors à haute voix, les premières phrases qui parlaient de la résolution subitement prise par ces dames d'aller rejoindre M. Bingley, et de leur intention de dîner ce jour même dans la rue de Grosvenor où M. Hurst avait une maison. Le reste était ainsi conçu : « Je quitterais Herfordshire sans regret, si je ne vous eusse connue, ma bien tendre amie ; mais il faut espérer que nous verrons quelque jour renaître ces moments délicieux passés ensemble dans la plus douce intimité ; en attendant ne pouvons-nous pas adoucir les peines de l'absence par un commerce suivi ? je compte sur vous pour cela. »

Des expressions si exagérées furent écoutées par Élisabeth d'un air fort indifférent ; et bien qu'un départ si soudain, lui causât quelque surprise, elle n'y voyait rien qui dût l'inquiéter. Le moyen de supposer que parce que ces dames avaient quitté Netherfield, Bingley n'y reviendrait plus ; et quant à leur société, elle se persuadait, que celle de leur frère, consolerait bientôt Hélen de cette légère privation.

« Il est fâcheux, dit-elle, après un moment de silence, que vous ne puissiez voir vos amies avant leur départ ; mais nous avons lieu de croire que les moments délicieux, dont parle Mlle Bingley renaîtront plus tôt qu'elle ne l'imagine, et que cette intimité si douce entre deux amies, ne le sera pas moins entre deux sœurs. M. Bingley ne restera pas à Londres pour leur bon plaisir.

– Caroline dit très positivement que nul de la famille ne reviendra cet hiver dans Herfordshire ; je vais vous lire ce qu'elle me marque à ce sujet.

Hier lorsque mon frère nous quitta il s'imaginait que les affaires qui l'appelaient à la ville seraient promptement terminées ; nous sommes sûres du contraire : d'ailleurs nous pensons bien que Charles une fois à Londres, ne sera guère tenté de revenir ici ; et nous nous sommes tous décidés à l'aller retrouver, sachant le plaisir que nous lui ferons ; la plupart des gens que je connais sont déjà à Londres ; que ne puis-je, ma tendre amie, vous y voir

aussi ! mais un tel bonheur n'est pas fait pour moi : je désire sincèrement que votre hiver dans Herfordshire se passe aussi gaiement que de coutume, et j'espère que vous aurez assez de danseurs, pour ne point vous apercevoir de l'absence des trois que nous vous enlevons.

– Vous entendez ? ajouta Hélen, n'est-il pas évident qu'il ne reviendra point cet hiver ?

– Non, mais il est évident que Mlle Bingley n'entend pas qu'il revienne.

– Que pourriez-vous en conclure ? n'est-il pas maître de lui-même ? nul n'a droit de le commander ; mais vous ne savez pas tout… je veux vous lire les passages qui me tiennent si fort à cœur… ; je ne puis vous rien cacher.

M. Darcy est impatient de revoir sa sœur ; et, à dire vrai, nous ne le sommes guère moins que lui. Georgiana Darcy est son égale pour la beauté, les grâces et les talents : l'amitié qu'elle nous inspire à Louisa et à moi est d'autant plus vive, que nous espérons la pouvoir un jour nommer notre sœur. Je ne sais si je vous ai jamais confié mes espérances à ce sujet, mais je ne saurais quitter le pays sans vous en parler, et il me semble que vous ne les croirez pas trop déraisonnables. Mon frère était, dès l'année passée, fort assidu auprès de Mlle Darcy ; il aura cet hiver occasion de la voir encore plus fréquemment : les parents désirent autant que nous ce mariage, et la partialité d'une sœur ne m'abuse pas. Je crois que Charles possède merveilleusement tout ce qui peut plaire à une femme. Avec tant de circonstances pour favoriser un attachement, et rien qui puisse y mettre obstacle, ai-je tort, alors, bien aimée Hélen, d'espérer un évènement qui fera le bonheur de tant de personnes ?

– Que pensez-vous de cette dernière phrase ? dit Hélen en finissant. Elle est, ce me semble, assez expressive. Caroline ne déclare-t-elle pas franchement qu'elle ne croit ni ne désire m'avoir pour sœur ; qu'elle est parfaitement convaincue de l'indifférence de son frère ; et si elle soupçonne mes sentiments pour lui, ne veut-elle pas, avec bonté, me tirer de mon erreur ; peut-on avoir deux opinions sur ce point ?

– Oui, on le peut, car la mienne est toute différente : la voulez-vous connaître ?

– Très volontiers.

– Je vous la dirai en peu de mots : Mlle Bingley sait fort bien que son frère vous aime, mais elle veut lui faire épouser Mlle Darcy ; elle l'a suivi à Londres afin de l'y retenir, et son but est de chercher à vous persuader qu'il n'a point d'amour pour vous. »

Hélen la regarde d'un air de doute.

« En vérité, Hélen, vous devriez me croire, les personnes qui vous ont vus ensemble ne sauraient douter de son attachement pour vous ; du moins Mlle Bingley ne le peut, elle n'est point si novice. Si M. Darcy lui eût rendu

le quart des soins qu'a eus pour vous M. Bingley, elle aurait commandé sa robe de noces ; mais voici le fait : nous ne sommes pour eux ni assez riches, ni d'assez grands personnages, et elle désire d'autant plus obtenir Mlle Darcy pour son frère, qu'elle espère que cette première union entre les deux familles en pourra produire une seconde. Ce plan, je l'avoue, est assez ingénieux ; peut-être réussirait-elle si Mlle de Brough ne lui barrait le chemin ; mais, ma chère Hélen, pouvez-vous sérieusement penser que, parce que Mlle Bingley vous dit son frère assidu près de Mlle Darcy, il soit moins sensible à votre mérite qu'il ne l'était mardi dernier, lorsqu'il prit congé de vous, ou qu'elle lui puisse persuader que c'est de miss Darcy qu'il est amoureux, et non de vous.

– Si nous avions sur Mlle Bingley la même opinion, dit Hélen, votre manière de me représenter ceci calmerait mon inquiétude, mais vos soupçons sont injustes : Caroline n'est pas capable de tromper volontairement qui que ce soit ; et tout ce que je puis espérer en ce moment, c'est qu'elle s'abuse.

– À merveille ! vous ne sauriez avoir une idée plus heureuse ; puisque la mienne ne vous peut consoler, croyez pour votre repos qu'elle s'abuse : vous voilà quitte envers elle, et il ne faut plus vous affliger.

– Mais, ma chère Lizzy, supposons que tout aille selon nos désirs, puis-je vraiment être heureuse en épousant un homme contre le gré de ses sœurs et de ses amis ?

– À vous seule appartient de décider ce point, dit Élisabeth ; et si, après de mûres réflexions, vous pensez que le chagrin de désobliger ses sœurs ne soit pas compensé pour vous, par le bonheur d'être sa femme, je vous conseille sans contredit de le refuser. »

Un faible sourire parut sur les lèvres d'Hélen et elle répondit :

« Pourquoi me parler ainsi, vous devez savoir que, quelque pénible que soit pour moi l'idée de les affliger, je ne pourrais hésiter.

– Je n'ai pas cru que vous le voulussiez et, les choses étant ainsi, je ne vois pas que vous soyez fort à plaindre.

– Mais, s'il ne revenait point cet hiver, je n'aurais point de choix à faire, tant de choses se passent en six mois ! »

L'idée qu'il ne revînt plus, parut à Élisabeth tout à fait déraisonnable ; le moyen de croire qu'un jeune homme aussi indépendant que Bingley pût se laisser conduire par les vues intéressées d'une sœur ! Et elle pensa que Caroline n'avait parlé que d'après ses propres espérances.

Elle exprima à Hélen ses sentiments à ce sujet, et eut la joie de les lui voir partager. Hélen se laissa persuader que Bingley reviendrait à Netherfield répondre aux désirs de son cœur ; mais parfois, cette défiance si naturelle à qui aime bien, venait encore détruire cette douce espérance.

Il fut décidé qu'elles ne parleraient à leur mère que du départ de la famille, sans faire mention de ce qui avait rapport à Bingley. Cette nouvelle contraria fort Mme Bennet : « N'était-il pas malheureux que ces dames s'en allassent au moment où elles avaient tant de plaisir à se voir ? » Elle se consola cependant par l'idée que Bingley serait bientôt de retour, et que bientôt aussi il lui viendrait demander à dîner, et finit pas donner l'intéressante assurance que, encore qu'elle ne l'eût invité qu'à un simple dîné de famille, elle prendrait ses mesures pour le lui donner à deux services.

Chapitre XXII

Les Bennet furent engagés à dîner chez les Lucas, et durant la meilleure partie du jour, Mlle Lucas eut encore la complaisance d'écouter M. Colins ; Élisabeth saisit l'occasion de l'en remercier : « Cela le met en bonne humeur, dit-elle, je vous suis vraiment obligée. » Charlotte assura son amie que le plaisir d'être utile la dédommageait bien du sacrifice de son temps. Ce procédé était des plus aimables ; mais la bonté de Charlotte allait au-delà de ce qu'Élisabeth pouvait imaginer, ne tendant à rien de moins qu'à la préserver pour jamais de tout retour de la tendresse de M. Colins, en se l'attirant à elle-même ; tel était le plan de Mlle Lucas, et le soir, lorsqu'ils se quittèrent, les apparences étaient si favorables qu'elle se serait crue assurée du succès, si le départ de M. Colins n'eût été si proche ; mais en cela elle ne rendait point justice au caractère indépendant de M. Colins ; car celui-ci, le lendemain, s'esquiva fort doucement de Longbourn et vint à Lucas-Lodge se jeter à ses genoux ; il eut soin d'éviter les regards de ses cousines, dans la croyance que si elles le voyaient sortir, elles devineraient aisément le motif de sa promenade ; et il n'eût voulu, pour rien au monde, que cette démarche fût connue avant le succès, quoiqu'il en fût presque assuré, et avec raison, Charlotte l'ayant passablement encouragé ; mais l'aventure du mercredi le rendait tant soit peu défiant. Sa réception cependant fut des plus flatteuses. Mlle Lucas l'aperçut comme il s'avançait vers la maison, et se hâta d'aller, comme par hasard, à sa rencontre dans l'avenue. Mais elle ne s'attendait pas encore à toute la tendresse et à toute l'éloquence qu'elle allait rencontrer.

Dans un aussi court intervalle que le permirent les longues phrases de M. Colins, tout fut décidé entre eux à leur mutuelle satisfaction ; et lorsqu'ils entrèrent dans la maison, déjà il la priait de nommer le jour qui devait le rendre le plus heureux des mortels ; et, bien qu'une telle demande ne pût être écoutée en ce moment, Charlotte était loin de la lui vouloir refuser par caprice. Comment une femme sensée eût-elle pu trouver le moindre plaisir à se voir courtisée par un être aussi stupide ? Et le désir de trouver un établissement honnête, ayant seul engagé Mlle Lucas à accepter sa main, peu lui importait d'obtenir cet établissement, alors ou dans quelques mois.

Le consentement de sir William et de lady Lucas, fut sur-le-champ demandé : ils l'accordèrent avec joie. La situation de M. Colins rendait ce mariage très avantageux pour leur fille, à laquelle ils ne pouvaient donner que peu de bien, et ses espérances d'ailleurs étaient fort belles. Lady Lucas se mit à calculer, avec un intérêt tout particulier, combien d'années M. Bennet

pourrait encore vivre ; et sir William remarqua d'un air important, que lorsque M. et Mme Colins seraient possesseurs de la terre de Longbourn, il faudrait nécessairement qu'ils se fissent présenter à la cour. Ce mariage, en un mot, comblait de joie toute la famille. Les jeunes sœurs eurent l'espoir d'être présentées dans le monde un ou deux ans plus tôt qu'elles n'avaient jusqu'alors osé l'espérer, et les frères étaient délivrés de la crainte de voir Charlotte vieille fille. Charlotte elle-même était passablement tranquille, elle avait atteint son but, et pouvait à loisir se rendre compte du succès de ses soins et de l'avenir qui l'attendait : ses réflexions en général furent assez satisfaisantes. M. Colins, il est vrai, n'avait ni bon sens, ni esprit ; sa personne était fade, sa conversation plate, son attachement pour elle sans doute imaginaire ; mais c'était un mari ! Et sans avoir d'ailleurs une trop haute opinion des hommes, ni du mariage, elle songeait à s'établir, c'était le seul parti honorable pour une fille bien née, mais peu riche, et quelque incertain qu'on fût d'y trouver le bonheur, c'était le meilleur préservatif contre le besoin ; à l'âge de vingt-sept ans, et n'ayant jamais été belle, elle sentait tout le prix d'une pareille rencontre. La circonstance la moins agréable dans cette affaire, c'était la surprise qu'elle causerait à Élisabeth Bennet, à l'amitié de laquelle elle tenait beaucoup : « Élisabeth, se disait-elle, me blâmera sans doute » ; et, bien que sa résolution ne pût être ébranlée, elle était affligée de ne pouvoir espérer l'approbation de son amie ; elle résolut donc de lui apprendre elle-même cette nouvelle, et, dans cette intention, dit à M. Colins, lorsqu'il retourna dîner chez Mme Bennet, de ne point parler à la famille de ce qui venait de se passer. Une promesse d'être discret fut faite sans peine ; la garder était chose un peu plus difficile, car la curiosité qu'avait excitée son absence, éclata dès qu'il fut de retour, par des questions si directes, qu'il lui fallut quelque adresse pour les éluder, et sa discrétion était d'autant plus méritoire, qu'il avait un désir extrême de publier l'heureux succès de ses amours.

Comme il partait le jour suivant de trop grand matin pour pouvoir parler à personne de la famille, la cérémonie de l'adieu se fit au moment où ces dames allaient se retirer pour la nuit, et Mme Bennet, avec politesse et cordialité l'assura du plaisir qu'elle aurait toujours à le revoir à Longbourn.

« Cette invitation, madame, m'est d'un prix inestimable, répondit-il, et connaissant votre bonté, c'est à quoi je m'attendais : soyez assurée que j'en profiterai aussitôt qu'il me sera possible. »

L'étonnement fut général et M. Bennet qui ne se souciait nullement d'un si prompt retour, dit avec vivacité :

« Mais, mon cher monsieur, ne craignez-vous point en vous absentant ainsi d'offenser lady Catherine, il vaut mille fois mieux négliger vos parents que de vous exposer au blâme de votre patronne.

– En vérité, monsieur, le tendre intérêt que vous prenez à moi mérite toute ma reconnaissance, répondit M. Colins ; mais soyez assuré que je ne ferai point une démarche si importante sans le consentement de cette noble dame.

– Vous ne sauriez être trop sur vos gardes, car la satisfaction de lady Catherine doit être votre unique affaire, et si vous croyez lui déplaire en revenant ici, ce qui me semble assez probable, restez, croyez-moi, tranquillement chez vous ; nous ne nous en fâcherons point, je vous assure.

– Monsieur, je sens comme je le dois cette preuve de votre amitié, et je vous promets qu'à peine arrivé à Hunsford, je vous en témoignerai par écrit ma vive reconnaissance, n'oubliant pas aussi de vous rendre mes très humbles grâces de toutes les bontés dont vous m'avez comblé durant mon séjour dans Herfordshire ; quant à mes charmantes cousines, bien que j'espère ne point être longtemps sans les revoir, je veux aujourd'hui leur souhaiter bonheur et santé, sans même excepter ma cousine Élisabeth. »

Ces dames lui répondirent très poliment et se retirèrent tout étonnées des projets d'un si prompt retour. Mme Bennet pensait avec plaisir, que peut-être il comptait offrir ses vœux à l'une de ses plus jeunes filles, et Mary se fût aisément décidée à les agréer ; en effet, Mary admirait beaucoup ses talents, vantait la solidité de son esprit, et quoiqu'assurément moins savant qu'elle, ne pouvait-il pas faire de rapides progrès, ayant pour l'encourager à l'étude un exemple tel que le sien ? Le lendemain vit s'évanouir tous ces beaux projets ; Mlle Lucas vint à Longbourn aussitôt après le déjeuner, et dans un entretien particulier avec Élisabeth raconta l'évènement de la veille.

La pensée que M. Colins pourrait se croire amoureux de Charlotte, s'était ces deux derniers jours plus d'une fois présentée à Élisabeth ; mais que Charlotte le pût encourager, lui semblait aussi impossible que de l'encourager elle-même, et sa surprise fut telle qu'elle ne put d'abord la cacher et elle s'écria :

« Promise à M. Colins ! ma chère Charlotte, cela est impossible ! »

L'air tranquille dont Mlle Lucas avait fait son récit, ne put tenir contre un reproche si direct, bien qu'elle ne se fût attendue à rien de moins ; mais aussitôt, se remettant, elle reprit avec assurance.

« Pourquoi cette surprise, chère Élisabeth ; croyez-vous impossible que M. Colins se fasse estimer d'aucune femme, parce qu'il n'a pas eu le bonheur de réussir près de vous ? »

Mais Élisabeth revenant de son premier trouble fit un effort sur elle-même, et l'assura avec calme que l'espoir de l'avoir pour parente lui était fort agréable, et qu'elle lui souhaitait le bonheur le plus parfait.

« Je vois votre pensée, repartit Charlotte, vous devez être surprise et très surprise, en vous rappelant qu'il y a deux jours, c'était vous que M. Colins voulait épouser… : mais lorsque à votre aise, vous y aurez réfléchi, ma

conduite ne vous paraîtra pas si extraordinaire. Je ne suis point romanesque, vous le savez : je ne l'ai même jamais été : je n'ambitionne qu'un ménage aisé, un chez-moi ; et considérant la bonne réputation de M. Colins, ses liaisons et son état, je crois que mes espérances de bonheur sont tout aussi fondées que celles de la plupart des gens qui se marient.

– Sans doute, répondit Élisabeth ; et après un silence embarrassant pour toutes deux, elles allèrent rejoindre le reste de la famille ; Charlotte ne demeura que peu d'instants, et Élisabeth eut alors le loisir de réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre. Que M. Colins dans l'espace de trois jours eût fait deux offres de mariage, cela lui paraissait, il est vrai, une chose bizarre ; mais que ses offres fussent acceptées c'était ce qu'elle ne pouvait comprendre ; plus d'une fois elle s'était aperçue que les idées de Charlotte sur le mariage différaient des siennes ; mais elle n'aurait jamais imaginé que dans l'occasion, Charlotte eût sacrifié son bonheur intérieur aux avantages de la fortune. Charlotte, la femme de M. Colins, était pour elle une pensée humiliante ; et le chagrin de voir une amie se dégrader et perdre dans son estime, s'accroissait encore par l'affligeante conviction, qu'il était impossible que cette même amie pût trouver quelque bonheur dans le sort qu'elle avait choisi.

Chapitre XXIII

Élisabeth, assise dans le salon avec sa mère et ses sœurs réfléchissait à ce qu'elle venait d'apprendre, ne sachant s'il lui était permis de le communiquer ; lorsque sir William Lucas parut ; sa fille l'avait chargé d'annoncer son mariage. Après force compliments sur l'espoir d'une union entre les deux familles, il développa le sujet de sa visite à des auditeurs non seulement étonnés, mais incrédules, car Mme Bennet avec plus de persévérance que de civilité l'assura qu'il se trompait, et Lydia toujours indiscrète et souvent malhonnête, s'écria brusquement :

« Bon Dieu, sir William ! comment pouvez-vous dire une telle fausseté ; ne savez-vous pas que M. Colins veut épouser Lizzy ? »

Il ne fallait rien de moins que la complaisance d'un courtisan ; pour supporter avec tranquillité une pareille contradiction, mais le caractère poli de sir William ne se démentit point et, tout en demandant permission de les assurer de la vérité de son récit, il écoutait leurs impertinences avec une patience vraiment admirable.

Élisabeth, sentant qu'il était de son devoir de le tirer d'une position aussi désagréable, vint confirmer cette nouvelle, par l'assurance que Charlotte la lui avait déjà communiquée, et s'efforça de mettre fin aux exclamations de sa mère et de ses sœurs, en félicitant sincèrement sir William ; elle fut, en cela, vivement secondée par Hélen et, d'un commun accord, elles vantèrent le bonheur qu'on pouvait attendre d'un tel mariage, la bonne réputation de M. Colins et le peu de distance qu'il y avait de Hunsford à Londres.

Mme Bennet était, en effet, trop contrariée, pour parler beaucoup en présence de sir William ; mais à peine fut-il parti, qu'elle ne dissimula plus ses sentiments ; d'abord elle persistait à ne vouloir pas croire un mot de cette affaire ; secondement, elle était assurée que l'on avait séduit M. Colins ; troisièmement, elle espérait qu'ils ne pourraient être heureux ensemble ; et quatrièmement, que le mariage serait rompu ; deux choses cependant furent par elle positivement décidées, l'une qu'Élisabeth était cause de tout cela, l'autre qu'on la traitait elle-même sans nul ménagement ; et ces deux points devinrent le sujet de ses doléances, durant le reste du jour. En vain voulut-on la consoler, ou l'adoucir, et le jour entier n'épuisa point son ressentiment. Pendant plus d'une semaine, elle ne pouvait voir Élisabeth sans la gronder ; un mois s'était passé, qu'elle ne pouvait encore parler à sir William ou à lady Lucas avec civilité ; mais avant qu'elle pût pardonner à leur fille, plusieurs mois s'écoulèrent.

L'impression que cet évènement fit sur M. Bennet fut d'une tout autre nature ; c'était une chose, disait-il, amusante pour lui, de voir que Charlotte Lucas, qu'il avait toujours jugé une personne sensée, fût aussi sotte au moins que sa femme, et plus sotte que sa fille.

Hélen avoua que ce mariage lui causait quelque étonnement, mais elle parlait bien moins de sa surprise, que du désir de les voir heureux, et Élisabeth ne lui put persuader que cela n'était guères probable. Kitty et Lydia ne portèrent point envie à Charlotte, M. Colins n'était qu'un ecclésiastique, et tout ce qui les intéressait dans cette affaire, ce fut de la pouvoir conter à leurs amies de Meryton.

Lady Lucas ne fut pas insensible au plaisir de pouvoir, à son tour, vanter à Mme Bennet le bonheur de bien marier une fille ; elle venait à Longbourn plus souvent que de coutume pour parler de sa joie, quoique l'air rechigné et les remarques peu aimables de Mme Bennet fussent ennemies de toute joie.

Entre Élisabeth et Charlotte, il existait une contrainte qui les rendit toutes deux fort silencieuses sur ce sujet, et Élisabeth sentait bien que tout le charme de leur liaison était pour jamais détruit. La peine qu'elle éprouvait, en voyant les sentiments de Charlotte si opposés à ce qu'elle les croyait, lui fit rechercher sa sœur avec plus de tendresse que jamais ; par elle du moins, elle ne pouvait craindre d'être trompée, et de plus, elle devenait de jour en jour plus inquiète sur son sort, car Bingley était absent depuis une semaine, et l'on n'entendait point parler de son retour.

Hélen avait répondu sans délai à la lettre de Mlle Bingley, et en attendait impatiemment une seconde, la lettre de remerciements promise par M. Colins arriva le mardi : elle était adressée à M. Bennet, et l'auteur y avait épuisé toutes les expressions de reconnaissance qu'aurait pu inspirer un séjour de dix ans dans leur famille ; après avoir satisfait sa conscience sur ce point, il leur parlait avec transport du bonheur qu'il avait eu de se faire aimer de leur aimable voisine Mlle Lucas : « Le désir de jouir de sa douce société, continuait-il, est le seul motif qui m'ait décidé à profiter de l'agréable invitation de Mme Bennet ; et je me propose d'être à Longbourn dans quinze jours. Lady Catherine approuve beaucoup mon mariage, elle veut même qu'il soit promptement, et je ne doute point qu'un motif si puissant n'engage mon aimable Charlotte à fixer au plus tôt le jour qui me doit rendre le plus heureux des mortels. »

Le retour de M. Colins ne fut plus pour Mme Bennet un sujet de joie ; au contraire, elle était comme son mari fort disposée à s'en plaindre : pourquoi venir à Longbourn, plutôt qu'à Lucas-Lodge ? Cela était fort gênant et fort désagréable ; elle ne pouvait souffrir de recevoir des étrangers lorsque sa santé était dans un état aussi languissant, et des amants surtout ! Existait-il dans le monde des êtres plus ennuyeux ? Tels furent les doux murmures

de Mme Bennet, et peut-être dureraient-ils encore, si la longue absence de M. Bingley ne lui eût donné pour se plaindre un motif plus intéressant.

Ni Hélen ni Élisabeth n'étaient fort tranquilles à ce sujet ; les jours et les semaines se passèrent sans entendre parler de lui ; on disait même dans Meryton que de tout l'hiver peut-être, il ne reviendrait à Netherfield ; nouvelle qui offensait beaucoup Mme Bennet, et qu'elle ne manquait jamais de contredire, comme un mensonge des plus scandaleux.

Élisabeth commençait même à craindre, non l'indifférence de Bingley, mais que ses sœurs n'eussent assez d'empire sur lui, pour le retenir à Londres et, tout en éloignant une pensée si contraire au bonheur d'Hélen, et si injurieuse pour son amant, elle ne laissait pas d'en concevoir de l'inquiétude ; comment n'eût-elle pas craint que les efforts de ses deux sœurs, l'influence de son ami, les charmes de Mlle Darcy, et peut-être aussi les plaisirs de la ville, ne fussent capables d'ébranler la constance d'un jeune homme ?

À Hélen cette incertitude devait naturellement être encore plus pénible qu'à Élisabeth ; mais quels que fussent ses sentiments, elle semblait les vouloir cacher, et entre elle et Élisabeth, il ne se disait jamais un mot qui pût y faire allusion ; mais Mme Bennet n'était point susceptible de tant de délicatesse, à peine se passait-il une heure sans qu'elle parlât de M. Bingley, de l'impatience extrême qu'elle avait de le revoir à Netherfield ; elle voulut même faire avouer à Hélen que, s'il ne revenait au plutôt, elle croirait avoir à se plaindre de lui, et il fallait vraiment unir comme Hélen une charmante douceur à beaucoup de fermeté, pour écouter ces propos avec quelque apparence de tranquillité.

M. Colins revint très exactement au jour marqué ; sa réception à Longbourn ne fut pas aussi gracieuse cette fois qu'à son premier voyage ; mais il était trop heureux pour s'en apercevoir, et par bonheur pour les dames Bennet, le soin de faire sa cour l'occupait exclusivement ; il demeurait à Lucas-Lodge la plus grande partie du jour, et souvent ne revenait à Longbourn qu'assez à temps pour demander excuse de son absence, avant que la famille allât se coucher.

Mme Bennet était réellement dans un état pitoyable, le moindre mot qui eût rapport à ce mariage la mettait hors d'elle-même, et cependant comment sortir sans en entendre parler ? Mlle Lucas lui était un objet odieux ; comme héritière de Longbourn, elle la regardait avec une jalousie extrême. Quand Charlotte les venait voir, elle anticipait, selon elle, le moment de la possession ; parlait-elle bas à M. Colins, ils s'entretenaient de la terre de Longbourn, et du plaisir qu'ils auraient à l'en chasser, ainsi que ses filles, au moment même de la mort de M. Bennet ; ce fut à son mari qu'elle se vint plaindre de tout ceci.

« En vérité, M. Bennet, il est bien dur de penser que Charlotte Lucas sera un jour maîtresse de cette maison. Faut-il que je sois réduite à l'y voir remplir ma place ?

– Ma chère amie, ne vous laissez point aller à d'aussi tristes pensées : espérons un meilleur sort ; il est possible que je vous survive. »

Cette considération n'était pas celle qui pouvait le plus consoler Mme Bennet ; aussi, sans paraître avoir entendu son mari, elle continua :

« Quand je pense qu'un jour Longbourn leur appartiendra, je suis hors de moi : cependant si ce n'était cette maudite substitution, cela me serait indifférent.

– Qu'est-ce qui vous serait indifférent ?

– Tout me serait indifférent.

– Remercions donc la Providence de vous avoir préservée d'une telle insensibilité.

– Je ne saurais remercier la Providence, M. Bennet, de ce qui a rapport à cette substitution. Comment, on a pu être assez barbare pour substituer une terre au préjudice de ses propres filles ! C'est ce que je ne puis comprendre… et tout cela pour l'avantage de M. Colins : pourquoi doit-il l'avoir plutôt qu'un autre ?

– C'est à quoi je vous laisse réfléchir, dit son mari en la quittant. »

Chapitre XXIV

Cette lettre de Mlle Bingley, si vivement attendue, vint enfin détruire tous les doutes ; la première phrase donnait l'assurance que toute la famille était fixée à Londres pour l'hiver, et finissait par les regrets du frère, de n'avoir pu, avant son départ, prendre congé de ses amis de Herfordshire.

Tout espoir était perdu et, lorsque Hélen fut en état de lire le reste de la lettre, elle n'y trouva que les expressions amicales de celle qui l'écrivait, qui lui pussent donner quelque plaisir. Les louanges de Mlle Darcy en faisaient le principal sujet : ses charmes étaient célébrés avec emphase, et Caroline se vantait que leur intimité croissait chaque jour, et se hasardait même à prédire l'accomplissement des désirs qu'elle avait manifestés dans sa dernière lettre, disant que son frère demeurait chez M. Darcy. Elle parlait aussi avec enthousiasme d'un nouvel ameublement, dont ce dernier venait de faire emplette.

Élisabeth, à laquelle Hélen vint communiquer cette lettre, la lut avec indignation : son cœur était partagé entre l'inquiétude et le ressentiment. Ce que disait Mlle Bingley de l'inclination qu'avait son frère pour miss Darcy, ne lui fit aucune impression ; elle était aussi convaincue que jamais, que c'était Hélen seule qu'il aimait, mais quelque disposée qu'elle fût à bien penser de lui, elle ne pouvait, sans mépris, même sans impatience, réfléchir à cette humeur facile, à ce manque de résolution, qui le rendait, dans cette circonstance, l'humble esclave de ses amis, et lui faisait sacrifier son propre bonheur à leur caprice. Si cependant il ne s'était agi que de son propre bonheur, il aurait pu se conduire selon sa volonté, mais la félicité d'Hélen dépendait de la sienne, et elle ne doutait point qu'il n'en fût lui-même persuadé. C'était un sujet en un mot sur lequel de longtemps on ne se lasserait de rêver. Élisabeth ne pouvait penser qu'à cela, et ses réflexions ne faisaient qu'accroître son inquiétude… : car, que les sentiments de Bingley fussent réellement changés, ou qu'il se laissât gouverner par ses sœurs, qu'il connût ou ne connût point l'impression qu'il avait faite sur le cœur d'Hélen (toutes circonstances qui devaient naturellement influer sur l'opinion qu'on pouvait se former de lui), le repos d'Hélen n'en était pas moins troublé.

Quelques jours s'écoulèrent, et Hélen n'avait point encore confié ses sentiments à Élisabeth ; mais un matin, Mme Bennet, après maintes réflexions encore plus fâcheuses que de coutume, sur le propriétaire de Netherfield, les ayant laissées toutes deux seules dans le salon, elle dit avec émotion :

« Oh ! si ma chère maman voulait ne me plus parler ainsi ! elle ne sait pas combien ses réflexions sur lui me font de peine ; mais, non, ne murmurons point, cette souffrance ne peut durer ; lui, une fois oublié, nous serons tous comme nous étions auparavant. »

Élisabeth ne répondit point ; mais ses regards peignaient le doute et l'inquiétude.

« Vous en doutez ! s'écria Hélen en rougissant : vous n'en avez nulle raison ; il peut vivre dans mon souvenir, comme l'homme le plus aimable que j'aie connu ; mais c'est tout, je n'ai plus rien à craindre ni à espérer, et, grâce au ciel, je ne puis lui rien reprocher ; la Providence m'a épargné ce chagrin-là : ainsi, encore un peu de temps et je retrouverai ma tranquillité. » Puis elle ajouta d'une voix plus assurée : « Dès à présent, j'ai du moins un grand sujet de consolation ; c'est que tout cela n'a été qu'une illusion passagère et que, heureusement, c'est moi seule qui en souffre.

– Bonne Hélen, repartit Élisabeth, votre douceur, votre désintéressement sont vraiment angéliques, on ne saurait trop vous admirer… Oui, je sens que je ne vous ai jamais rendu justice, ni ne vous ai aimée autant que vous le méritez. »

Mlle Bennet se récria vivement contre ces éloges, les attribuant à l'amitié que lui portait sa sœur.

« Non, non, dit Élisabeth, ceci n'est pas juste ; vous voulez croire que tout le monde est estimable, et si je parle mal de quelqu'un, vous en êtes affligée ; moi je ne désire que vous croire parfaite, et vous vous y opposez. Ne craignez point, je ne saurais tomber dans les extrêmes, ni imiter cette bienveillance universelle qui n'appartient qu'à vous. Il y a fort peu de gens que j'aime sincèrement, et encore moins que je puisse estimer ; plus je vois le monde, moins il me plaît, et chaque jour me fait mieux juger l'inconstance du cœur humain, et combien il faut peu se fier à quelque apparence de mérite ou de bon sens : j'en ai eu encore tout dernièrement deux preuves bien évidentes : l'une d'elles dont je ne veux point parler, l'autre est le mariage de Charlotte… ; c'est une chose si inconcevable, si bizarre.

– Ma chère Lizzy, ne vous laissez point aller à de telles pensées, elles détruiraient votre bonheur ; vous n'accordez pas assez aux différences de caractères et de positions ; considérez un peu la bonne réputation dont jouit M. Colins, et combien Charlotte est raisonnable. Elle appartient, vous le savez, à une famille nombreuse ; quant à la fortune, cet établissement est fort avantageux, et il faut croire, pour notre satisfaction à tous, qu'elle a quelque estime pour notre cousin.

– Je m'efforcerai pour vous complaire, de croire tout ce qu'il vous plaira ; mais cette croyance ne peut faire de bien qu'à vous seule ; car si j'étais persuadée que Charlotte estimât M. Colins, j'aurais, en vérité, de son

jugement une plus pauvre idée que je n'ai maintenant de son cœur. Ma chère Hélen, M. Colins est sot, ignorant, suffisant et ennuyeux, vous le savez aussi bien que moi, et non plus que moi, vous ne pouvez penser que celle qui l'épouse soit une femme sensée. Ne cherchez point à l'excuser ; bien qu'il s'agisse de Charlotte Lucas, je ne saurais vous permettre de changer le sens des mots principes et intégrité ni vous laisser vous persuader qu'un froid égoïsme soit de la prudence ; et l'insensibilité pour le danger un bonheur assuré.

– Vos épithètes sont trop fortes, répliqua Hélen, et j'espère que tôt ou tard vous en serez convaincue en les voyant heureux ensemble. Mais, parlons maintenant de cette autre circonstance, à laquelle vous avez fait allusion ; il me serait impossible de ne vous pas comprendre, mais je vous supplie, chère Lizzy, de ne me point donner le chagrin de vous voir le blâmer. Oh ! ne me dites pas qu'il a perdu votre estime, nous ne pouvons guère nous attendre qu'un jeune homme vif et enjoué soit toujours circonspect dans sa conduite ; notre vanité nous induit souvent en erreur : les femmes prennent trop facilement les soins de la galanterie pour ceux qu'inspire un sentiment plus réel.

– Et les hommes en usent avec elles de manière à le leur faire croire.

– S'ils le font à dessein, on ne saurait les justifier ; mais je suis loin de penser que cela arrive aussi souvent que bien des gens l'imaginent.

– Je ne pense pas, reprit Élisabeth, que M. Bingley ait agi à dessein, mais, sans avoir le projet de mal faire ou de se jouer du bonheur d'autrui, on peut causer bien des chagrins ; souvent il suffit pour cela d'une étourderie, ou même d'un manque de résolution.

– Vous persistez donc à croire qu'il se laisse conduire par ses sœurs ?

– Oui, ainsi que par son ami.

– Je ne le puis penser ; pourquoi voudraient-elles le contrarier ? Elles ne peuvent désirer que son bonheur et s'il m'aime, il ne peut être heureux qu'avec moi.

– Votre première supposition est fausse, il est fort possible que son bonheur ne soit point ce qui les occupe le plus. Elles peuvent lui désirer un rang élevé, une augmentation de fortune, et vouloir lui faire épouser une fille riche, qui ait des parents titrés, et dont la fierté soit égale à la leur.

– Oh ! certainement elles voudraient le marier à Mlle Darcy, mais ce désir peut être fondé sur des motifs plus raisonnables, elles étaient liées avec cette demoiselle longtemps avant de me connaître, est-il donc si surprenant qu'elles la préfèrent à moi ? Après tout, quels que soient leurs desseins, je ne puis croire qu'elles voulussent s'opposer à ceux de leur frère ; quelle sœur se croirait en droit de faire une pareille chose, sans avoir pour cela un motif bien puissant ? Si elles avaient cru qu'il m'aimât, elles n'auraient point

essayé de nous séparer, et s'il m'eût réellement aimée, elles ne pourraient y réussir ; en supposant un tel attachement, vous les faites tous agir d'une manière dénaturée, et vous me rendez vraiment malheureuse. Ne m'affligez pas, chère Lizzy, par cette idée ; je ne rougis point de m'être abusée, ou du moins cette peine est légère, comparée à celle que j'éprouverais à penser mal de lui, ou de ses sœurs : laissez-moi prendre les choses du meilleur côté possible, en un mot de la manière la plus naturelle. »

Élisabeth ne put contrarier un tel désir, et depuis ce jour, le nom de M. Bingley fut rarement prononcé entre elles.

Mme Bennet continuait cependant à s'étonner et à murmurer de cette absence et, encore qu'il se passât à peine un jour qu'Élisabeth ne lui en expliquât la cause fort clairement, elle ne pouvait la considérer avec moins de perplexité ; sa fille cherchait à la convaincre de ce dont elle-même était loin d'être persuadée, que Bingley n'avait eu pour Hélen qu'une légère fantaisie, que l'absence lui avait bientôt fait oublier, mais bien que la possibilité de cette supposition fût admise pour le moment, elle se trouvait chaque jour obligée de répéter la même fable ; le principal motif de consolation qu'eût Mme Bennet, c'était l'espoir que Bingley reviendrait au moins à Netherfield, dans le courant de l'été.

Cette affaire fut traitée par M. Bennet d'une manière bien différente : « Ainsi, Lizzy, dit-il un jour, votre sœur à ce que je vois, n'est pas heureuse dans ses amours. Eh bien ! je l'en félicite, car une demoiselle avant de se marier, aime bien à voir parfois ses espérances trompées ; cela occupe son imagination, et lui donne un relief parmi ses compagnes. Quand sera-ce votre tour ? Vous ne sauriez longtemps laisser à Hélen un pareil avantage ! Voici pour vous le moment favorable, il y a assez d'officiers à Meryton pour désappointer toutes les filles du pays : tenez ! que Wickham soit votre homme, il est fort joli garçon et vous dupera merveilleusement.

– Je vous rends grâce, mon père, mais un homme moins aimable que lui fera mon affaire, tout le monde ne peut s'attendre à être si favorisée qu'Hélen.

– Cela est vrai, dit M. Bennet ; mais il est consolant pour vous de savoir, que si rien de semblable vous arrivait, vous avez une tendre mère, qui ne vous le laissera pas facilement oublier. »

La société de M. Wickham venait fort à propos dissiper la tristesse que les derniers évènements causaient à quelques-uns des habitants de Longbourn ; il les voyait fort souvent, et à ses autres qualités s'unissait maintenant une parfaite franchise ; tout ce qu'Élisabeth avait déjà appris, ses droits à la bienveillance de M. Darcy, et les mauvais procédés que celui-ci avait eus pour lui furent librement avoués, et ouvertement discutés, et chacun se vantait d'avoir détesté M. Darcy, avant même de connaître tous ces détails.

La seule miss Bennet pensait qu'il y avait peut-être dans cette affaire quelques circonstances inconnues à la société de Herfordshire, mais qui pourraient excuser M. Darcy ; sa bonté, sa candeur naturelle la portaient à être indulgente et à faire remarquer combien souvent les apparences étaient trompeuses ; mais par tous les autres M. Darcy fut jugé le plus méchant des hommes.

Chapitre XXV

Après une semaine passée en tendres aveux et en projets de bonheur, le samedi vint enfin séparer M. Colins de son aimable Charlotte ; les peines de l'absence lui furent adoucies par les préparatifs à faire pour recevoir son épouse ; car il avait tout lieu d'espérer que lorsqu'il reviendrait dans Herfordshire, elle aurait déjà fixé le jour de leur mariage… Il prit congé de ses parents de Longbourn avec autant de cérémonial que la première fois ; souhaita de nouveau à ses belles cousines santé et bonheur, et promit encore une lettre de remerciements.

Le lundi suivant, Mme Bennet eut le plaisir de recevoir son frère et sa belle-sœur, qui venaient selon leur coutume passer à Longbourn les fêtes de Noël. M. Gardener était un homme instruit et bien élevé, fort supérieur en tout à sa sœur ; les dames de Netherfield auraient eu peine à croire qu'un homme occupé de commerce, et quittant rarement son comptoir et ses magasins, pût unir autant d'esprit à des manières aussi distinguées. Mme Gardener beaucoup plus jeune que Mmes Bennet et Philips, possédait toutes les qualités qui rendent une femme aimable ; elle était fort attachée à ses nièces de Longbourn, surtout aux deux aînées, qui souvent allaient à Londres passer plusieurs mois chez elle.

Le premier soin de Mme Gardener à son arrivée fut de distribuer ses présents et de décrire les modes nouvelles ; cela fini, elle eut un rôle moins actif à jouer, c'était à son tour d'écouter ; Mme Bennet avait divers sujets de se plaindre, et plus d'une histoire à raconter : ils avaient tous été cruellement tourmentés depuis la dernière visite de sa sœur ; elle s'était vue au moment de marier deux de ses filles, et après tout, ces mariages n'avaient point eu lieu.

« Je ne blâme point Hélen, continua-t-elle, car Hélen aurait épousé M. Bingley si elle l'avait pu ; mais Lizzy ! oh ma sœur ! il est bien dur de penser que, si elle eût été moins entêtée, elle serait maintenant la femme de M. Colins ; il l'a demandée en mariage dans ce même salon où nous voici, et elle l'a refusé ; il s'ensuit que lady Lucas, avant moi, aura une fille mariée, et que la terre de Longbourn est tout autant substituée que jamais. Les Lucas sont, je vous assure, ma sœur, des gens bien rusés, bien hypocrites, ils cherchent toujours qui ils peuvent attraper ; je suis fâchée de le dire, mais c'est la pure vérité, tout cela affaiblit encore mes pauvres nerfs ; on est bien malheureux de se voir ainsi contrariée par sa propre famille, et d'avoir des voisins qui pensent beaucoup à eux, et peu aux autres. Enfin votre visite

vient fort à propos, cette consolation m'était vraiment nécessaire, et je suis fort aise d'apprendre ce que vous me dites sur les manches longues. »

Mme Gardener, qui dans sa correspondance avec Hélen et Élisabeth, avait déjà appris une partie de ces nouvelles, répondit fort brièvement, et par compassion pour ses nièces changea de conversation.

Mais quelques moments après se trouvant seule avec Élisabeth elle reprit ce sujet :

« Il paraît que c'était un mariage avantageux pour Hélen ; je suis fâchée qu'il ait manqué, mais ces choses-là arrivent fort souvent. Un jeune homme tel que vous me dépeignez Bingley devient si facilement amoureux d'une jolie femme, et huit jours d'absence suffisent pour la lui faire oublier : on voit cela tous les jours.

– Voilà vraiment un charmant motif de consolation, dit Élisabeth, mais il ne saurait me satisfaire, quoi que vous en disiez ; on ne voit point tous les jours un jeune homme d'une fortune indépendante, se laisser persuader par ses amis qu'il ne doit plus penser à une femme dont, peu de jours avant, il était passionnément amoureux.

– Mais cette expression de passionnément amoureux, est si usée, si vague, si indéfinie, qu'elle ne me peut donner une juste idée ; on l'emploie tout aussi souvent pour exprimer une légère fantaisie, née d'un quart d'heure d'entrevue, que pour parler d'un attachement sincère ! Donnez-moi, je vous prie, quelques preuves de cette passion si violente.

– Oh ! de ma vie, je n'ai vu une inclination plus décidée ; M. Bingley ne semblait voir qu'Hélen, nul autre n'obtenait de lui la plus légère attention, et chaque jour ses soins pour elle devenaient plus marqués ; à son bal, il offensa plusieurs femmes, en ne les priant point à danser ; moi-même, deux fois, je lui ai parlé, sans recevoir de réponse ; peut-il exister des apparences plus fortes ? Le manque de civilité n'est-il point une suite de l'amour ?

– Oui ! de cette espèce d'amour qu'il a sans doute éprouvé. Pauvre Hélen ! j'en suis vraiment toute chagrine : avec un caractère comme le sien, elle en peut longtemps souffrir, il eût mieux valu que cela vous fût arrivé, Lizzy, vous vous en seriez, ce me semble, bientôt consolée ; mais pensez-vous que nous puissions l'engager à venir avec nous ? Un changement de scène, lui serait peut-être utile. »

Cette proposition fut fort goûtée par Élisabeth, elle ne douta nullement que sa sœur n'y acquiesçât avec reconnaissance.

« J'espère, ajouta Mme Gardener, qu'aucune considération ayant rapport à ce jeune homme ne l'arrêtera ; nous demeurerons dans un quartier si éloigné du sien, nos liaisons sont si différentes, et comme vous le savez, nous allons si peu dans le monde, qu'il n'est guère probable qu'elle le rencontre, à moins qu'il ne vienne lui-même la voir.

– Et cela est absolument impossible, car il est à cette heure sous la garde de son ami, et jamais M. Darcy ne lui permettrait de visiter Hélen, surtout dans un tel quartier de Londres. Ma chère tante, y pensez-vous ? M. Darcy a peut-être ouï dire qu'il existait une rue nommée Grace-Church ; mais si par malheur, il y entrait, il croirait à peine qu'un mois d'ablutions le pût laver d'un tel ridicule, et soyez assurée que M. Bingley ne sort jamais sans lui.

– Cela n'en vaut que mieux, j'espère qu'ils ne se reverront plus. Mais Hélen ne correspond-elle point avec miss Bingley ? Elle ne saurait se dispenser de lui faire une visite.

– Pardonnez-moi, elle peut même ne lui plus écrire. »

Malgré le ton décidé avec lequel Élisabeth donnait l'assurance que les parents de Bingley sauraient bien le tenir loin d'Hélen, elle éprouvait à ce sujet une trop vive inquiétude, pour n'être pas en elle-même persuadée, que tout espoir n'était point perdu : quelquefois elle pensait qu'il était possible, probable même que les sentiments de Bingley ne fussent point changés, et ne doutant pas qu'il n'eût occasion de voir Hélen, comment ne point espérer que ses attraits si charmants ne fissent sur lui plus d'impression que tous les raisonnements de ses amis !

Mlle Bennet accepta avec joie l'invitation de sa tante. La possibilité de revoir Bingley ne fit point renaître ses espérances ; elle pensait seulement avec quelque plaisir, que Caroline ne demeurant point dans la même maison que lui, elle pourrait parfois passer une matinée avec elle, sans craindre de le rencontrer.

Les Gardener demeurèrent une semaine à Longbourn, durant laquelle chaque voisin se faisait un devoir de les fêter, et Mme Bennet avait si bien pourvu aux divertissements de son frère et de sa sœur, qu'ils ne purent une seule fois dîner en famille. Lorsque la société se réunissait à Longbourn, plusieurs officiers en faisaient partie ; de ce nombre était toujours M. Wickham ; la curiosité de Mme Gardener étant excitée par la manière dont Élisabeth parlait de lui, elle les observa tous deux avec soin, et sans croire, d'après ses remarques, qu'ils fussent, réellement épris l'un de l'autre, la préférence qu'ils se témoignaient lui parut assez forte, pour lui causer quelque inquiétude ; elle résolut donc d'en parler à Élisabeth, et de lui représenter combien il serait imprudent d'encourager un pareil attachement.

Si même Wickham eût été moins aimable, sa conversation aurait toujours eu pour Mme Gardener un charme réel ; il y avait dix ou douze ans, étant encore fille, elle avait passé plusieurs années dans la partie de Derbyshire, où Wickham avait été élevé, ils connaissaient par conséquent à peu près les mêmes personnes et, bien que Wickham eût quitté ce pays aussitôt après la mort du père de M. Darcy, il pouvait donner à Mme Gardener des

renseignements plus récents sur ses anciennes amies que ceux qu'elle avait pu jusqu'alors se procurer.

Mme Gardener avait vu Pemberley et connu de réputation feu M. Darcy, ceci fut donc un sujet inépuisable de conversation ; en comparant les souvenirs de Pemberley avec la description détaillée qu'en pouvait donner M. Wickham, et faisant parfois quelques digressions en faveur des belles qualités de l'ancien propriétaire, elle se satisfaisait elle-même, et causait à M. Wickham le plus sensible plaisir ; elle apprit aussi les griefs qu'on avait contre le jeune M. Darcy et, cherchant à se rappeler si les dires sur lui lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, pouvaient s'accorder avec sa conduite présente, elle se persuada à la fin qu'en effet, elle se rappelait avoir autrefois ouï parler de M. Fitz William Darcy, comme étant d'une fierté et d'une exigence insupportables.

Chapitre XXVI

L'avertissement de Mme Gardener fut donné à Élisabeth à la première occasion favorable et, après avoir dit sa pensée avec franchise et amitié, elle continua ainsi :

« Vous êtes trop sensée, Lizzy, pour devenir amoureuse seulement, parce qu'on vous avertit d'être sur vos gardes ; je ne crains donc pas de vous parler à cœur ouvert ; il faut sérieusement veiller sur vous-même, ne cherchez point à vous faire aimer de lui, et surtout évitez de former un attachement, que le manque de fortune rendrait si imprudent ; je n'ai rien à dire contre lui, c'est un jeune homme fort intéressant et, s'il avait la fortune qu'il devrait avoir, vous ne sauriez selon moi faire un meilleur choix ; mais les choses étant tout autres, il ne faut point vous laisser séduire par une légère fantaisie ; votre père, je suis sûre, se reposerait sur votre prudence, il ne faut donc pas le désappointer.

– Ma chère tante, voilà vraiment un discours bien sérieux.

– Oui, et j'espère vous engager à l'être aussi.

– Eh bien ! soit : n'ayez pour nous nulle crainte, je saurai prendre soin et de moi et de M. Wickham. Nous ne nous aimerons pas, si je puis l'éviter.

– Élisabeth, vous ne parlez pas sérieusement.

– Si vraiment, chère tante, mais écoutez-moi : jusqu'à présent, je n'ai point d'inclination pour M. Wickham, je vous le puis assurer : mais il est, sans contredit, l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu, et s'il me devenait sincèrement attaché, je… mais non, il vaut mieux que cela n'en vienne pas là, j'en sens tout le danger. Eh ! ce vilain M. Darcy ! la bonne opinion que mon père a de moi m'est d'un prix inestimable, et pour rien au monde je ne voudrais la perdre. M. Wickham cependant plaît fort à mon père. En un mot, ma chère tante, je serais désolée de faire de la peine à aucun de vous, mais puisqu'on voit tous les jours, que lorsque deux jeunes gens s'aiment, il est rare que les considérations de fortune les puissent engager à ne point s'unir, comment vous promettre, si on me tente, d'être plus sage qu'une autre ? Et même alors le moyen de savoir qu'il y ait de la sagesse à résister ! Tout ce que je puis donc vous promettre, c'est de ne me point presser ; je ne me laisserai point facilement persuader, qu'il a pour moi des soins… Lorsque je le rencontrerai dans le monde, je ne rechercherai plus sa conversation, enfin soyez assurée que je ferai de mon mieux.

– Peut-être aussi serait-il fort sage, de ne point l'encourager à vous voir aussi souvent, du moins il ne faut pas rappeler à votre mère de l'inviter.

– Comme je le fis l'autre jour, dit Élisabeth en souriant ; il est vrai qu'il vaudrait mieux ne point avoir tant de précautions ; mais ne vous imaginez pas qu'il vienne toujours aussi souvent ; ma mère, comme vous le savez, ne croirait pas bien recevoir ses amis, si elle n'avait pour eux nombreuse société… mais, tout de bon, je vous promets (et vous y pouvez compter) d'en user avec lui de la manière que je croirai la plus prudente ; êtes-vous satisfaite ? »

Sa tante assura qu'elle l'était, et Élisabeth l'ayant sincèrement remerciée de ses sages conseils, elles se séparèrent : rare exemple d'un avis donné sur une affaire si délicate, sans avoir causé de ressentiment.

M. Colins revint dans Herfordshire peu de temps après le départ des Gardener avec Hélen ; mais comme il alla loger chez lady Lucas, son arrivée ne causa que peu d'émotion à Mme Bennet… Le jour de la cérémonie approchait et Mme Bennet était enfin assez résignée pour regarder ce mariage comme une chose inévitable, et même pour dire souvent d'un air chagrin qu'elle leur souhaitait beaucoup de bonheur ! Ils se devaient marier le jeudi, la veille Mlle Lucas fit ses visites d'adieux, et lorsqu'elle se leva pour se retirer, Élisabeth toute décontenancée du peu de civilité de sa mère, et sincèrement touchée du départ de son amie, l'accompagna jusqu'à l'avenue ; chemin faisant, Charlotte lui dit :

« Je m'attends à recevoir souvent de vos nouvelles, Élisa.

– Oui ! vous y pouvez compter.

– Et j'ai une autre grâce à vous demander ; voulez-vous me venir voir ?

– J'espère que nous nous reverrons souvent dans Herfordshire.

– Il est probable que je ne pourrai de longtemps m'absenter de Kent, promettez-moi donc de venir à Hunsford. »

Élisabeth ne put refuser, bien que ce voyage lui offrît peu de plaisir.

« Mon père et Maria doivent venir au mois de mars, ajouta Charlotte, j'espère que vous consentirez à les accompagner ; en vérité, Élisa vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. »

Le mariage eut lieu, les époux partirent pour Kent, au sortir de l'église, et tout le monde eut, selon l'usage, beaucoup à dire et à écouter sur ce sujet. Élisabeth ne tarda pas à recevoir des nouvelles de son amie, et leur commerce fut aussi régulier qu'il l'avait toujours été ; qu'il pût être également agréable, c'était chose impossible, Élisabeth sentait trop bien que tout le charme de leur intimité était pour jamais détruit. Les premières lettres de Charlotte furent reçues avec empressement ; on était naturellement curieux de savoir comment elle parlerait de sa nouvelle demeure, de la réception de lady Catherine, et surtout si elle oserait se dire heureuse ; mais les lettres lues, Élisabeth pensa que Charlotte s'était en tout exprimée, comme elle l'aurait pu prévoir ; elle écrivait avec gaieté, paraissait entourée

de jouissances, et ne parlait que de ce qu'elle pouvait louer ; la maison, l'ameublement, le voisinage, étaient fort à son goût, et lady Catherine se conduisait avec elle, de la manière la plus amicale et la plus obligeante ; c'était, en un mot, les mêmes détails sur Rosings et Hunsford, déjà donnés par M. Colins, mais exempts d'exagérations ; et Élisabeth vit bien, que pour en savoir davantage, il fallait attendre et y aller elle-même.

Hélen avait écrit quelques mots à sa sœur, pour lui annoncer son arrivée à Londres ; elle lui promettait d'écrire encore dans peu de jours, et Élisabeth eut l'espoir d'apprendre quelques nouvelles de Bingley.

Son impatience pour cette seconde lettre fut aussi peu récompensée que l'impatience l'est généralement. Hélen avait été une semaine à la ville, sans avoir ni vu, ni entendu parler de Caroline ; elle s'en consolait cependant, par la pensée que la lettre qu'elle avait écrite à son amie avant de quitter Longbourn, pouvait être perdue. Ma tante, continuait-elle, doit aller demain dans ce quartier de la ville, et je profiterai de cette occasion pour faire une visite dans la rue Grosvenor ; la visite faite, elle écrivit encore, elle avait vu Mlle Bingley, et s'exprimait ainsi :

« Caroline était, il me semble, un peu préoccupée, elle a cependant paru fort aise de me voir, et m'a fait des reproches de ne l'avoir point prévenue de mon arrivée à Londres ; j'avais donc raison, ma lettre ne lui est point parvenue ; je me suis naturellement informée des nouvelles de son frère, elle m'a dit qu'il se portait bien, mais qu'il était si occupé avec M. Darcy qu'elle ne le voyait que rarement. On attendait Mlle Darcy à dîner ; oh ! que n'eussé-je pas donné pour la voir ? Ma visite a été fort courte, car Caroline et Mme Hunt allaient sortir ; je pense qu'elles viendront bientôt me voir. »

Cette lettre attrista Élisabeth, et la convainquit que le seul hasard pourrait apprendre à Bingley qu'Hélen était alors à Londres.

Quatre semaines se passèrent, et Hélen ne l'avait point encore vue : elle cherchait à se persuader qu'elle n'en éprouvait nuls regrets ; mais comment être plus longtemps insensible au manque d'attention de Mlle Bingley, après l'avoir en vain attendue pendant plus de quinze jours, cherchant chaque soir quelques excuses pour ce retard ? Caroline parut enfin, mais sa visite fut si courte, et ses manières étaient si changées, qu'Hélen ne put s'abuser plus longtemps : la lettre qu'elle écrivait à sa sœur sur ce sujet exprime bien ses sentiments.

« Je suis persuadée, ma chère Lizzy, que vous êtes trop bonne pour vous glorifier de la supériorité de votre jugement, lorsqu'il me faut vous avouer que j'ai été trompée par les démonstrations d'amitié de Mlle Bingley ; mais, chère sœur, bien que l'évènement prouve votre pénétration, ne me croyez point déraisonnable, si j'assure que, considérant sa manière d'être avec moi, ma confiance fut aussi naturelle que vos soupçons et si les mêmes

circonstances se reproduisaient encore, je me laisserais, je suis sûre, abuser de nouveau. Caroline ne m'a rendu ma visite qu'hier, et durant cet intervalle, je n'ai reçu d'elle ni lettre, ni billet, et lorsque enfin elle est venue il était évident qu'elle n'y trouvait nul plaisir ; elle m'a fait quelques froides excuses de ne m'avoir pas vue plus tôt, ne m'a pas témoigné une seule fois le désir de me revoir ; et sa conduite à mon égard était en tout si changée que lorsqu'elle m'a quittée, je me trouvais parfaitement décidée à rompre tout commerce avec elle ; je la plains, quoique je ne puisse m'empêcher de la blâmer ; elle a eu tort de rechercher mon amitié, car je puis dire avec vérité que c'est elle qui a fait toutes les avances ; je la plains cependant, parce qu'elle doit sentir qu'elle en a mal usé avec moi, et je suis d'ailleurs persuadée que l'inquiétude sur le sort de son frère, cause seule ce changement de conduite. Il est inutile de me mieux expliquer et, quoique nous sachions fort bien que cette anxiété est sans fondement, si cependant elle l'éprouvait, ses procédés ne m'étonneraient plus. Je pense même que cette inquiétude ayant pour objet un frère qui mérite si bien d'être aimé, on ne la saurait trouver qu'aimable et naturelle ; toutefois ces craintes m'étonnent vraiment, car s'il eût éprouvé quelque amour pour moi, il y a longtemps, bien longtemps que nous nous serions vus ; il sait que je suis à Londres ; d'après ce que m'a dit Caroline, je n'en puis douter et cependant la manière dont elle me parlait, me pourrait presque faire croire qu'elle cherche à se persuader, qu'il a des soins pour Mlle Darcy ; après tout, je n'y comprends rien. Si je ne craignais de juger témérairement, je serais tentée de dire qu'il y a dans tout cela une forte apparence de duplicité. Enfin il faut s'efforcer d'éloigner des réflexions si pénibles, et ne plus songer qu'à ce qui peut me rendre heureuse : votre amitié, chère sœur, et les bontés sans nombre de ma tante… Écrivez-moi au plus tôt. Mlle Bingley a voulu me faire entendre que son frère ne retournerait plus à Netherfield ; cela ne paraît pas certain, aussi vaut-il mieux n'en point parler. Je suis aise que vous receviez d'aussi bonnes nouvelles de vos amis de Hunsford ; allez les voir avec sir William et Maria, je ne doute point que vous ne vous y plaisiez beaucoup. »

Cette lettre causa quelque chagrin à Élisabeth ; mais sa peine fut adoucie par l'idée qu'Hélen du moins ne serait plus dupe de Mlle Bingley. Tout espoir quant au frère était perdu ; elle ne désirait même plus qu'Hélen le revît. Plus elle réfléchissait à cette affaire, plus son estime pour lui diminuait, et elle souhaita sincèrement, tant pour le repos d'Hélen que pour le punir, qu'il épousât au plus tôt la sœur de M. Darcy ; car jugeant cette demoiselle sur les rapports de Wickham, elle pensait que Bingley regretterait plus d'une fois la femme douce et aimable qu'il avait négligée pour elle.

Vers ce temps une lettre de Mme Gardener vint rappeler à Élisabeth sa promesse au sujet de M. Wickham. Il fallait y répondre, bien que les détails

qu'Élisabeth eût à donner fussent plus agréables pour sa tante que pour elle-même. Wickham ne semblait plus penser à elle ; ses visites étaient rares, une autre était maintenant l'objet de ses soins ; tout ceci intéressait encore assez Élisabeth pour y donner quelque attention ; mais elle pouvait et le voir et l'écrire sans un vrai chagrin ; son cœur n'avait été que faiblement touché, et sa vanité était satisfaite, par la pensée que si la fortune l'eût permis, elle seule aurait été l'objet de son choix. Une succession de dix mille livres sterling était le plus grand charme de la jeune personne à laquelle il cherchait alors à plaire ; mais Élisabeth moins pénétrante et moins impartiale peut-être, dans cette circonstance que dans l'affaire de Charlotte, ne le blâma point de chercher ainsi une existence indépendante ; rien au contraire n'était plus naturel : et en supposant qu'il avait eu quelque peine à se détacher d'elle, elle eût même avoué que ce procédé était également sage, et avantageux pour tous deux, et pouvait aussi avec sincérité lui souhaiter un bonheur durable.

Tout ceci fut confié à Mme Gardener, et après quelques détails assez minutieux, elle continuait ainsi :

« Je suis maintenant convaincue, chère tante, que je n'ai jamais eu nul amour pour lui, car si j'eusse éprouvé ce sentiment si vif, si tendre, le nom seul de Wickham me causerait à cette heure une peine cruelle ; et je ne pourrais lui souhaiter que du mal ; mais au contraire, non seulement je pense à lui sans humeur ; mais je puis même vouloir du bien à Mlle Keng. Loin de la détester, je suis très portée à la croire une fort bonne enfant. Vos conseils comme vous le voyez, ne m'ont point été inutiles, et quoique j'eusse certainement été un objet plus intéressant aux yeux de mes compagnes, si j'avais eu pour lui une passion bien tendre, je ne puis dire que je regrette de n'avoir point acquis cette célébrité ; car souvent elle s'achète trop chèrement. Kitty et Lydia prennent sa retraite plus à cœur que moi, elles connaissent peu le monde, et ne sont pas encore convaincues de cette mortifiante vérité, que les jeunes gens beaux et aimables ne sauraient, plus que les autres, vivre sans fortune !

Chapitre XXVII

Les mois de janvier et février se passèrent sans autres évènements remarquables pour la famille Bennet, et vers les premiers jours de mars, Élisabeth devait se rendre à Hunsford ; d'abord elle n'avait point sérieusement pensé à faire ce voyage, mais voyant que Charlotte en parlait dans toutes ses lettres, elle s'accoutuma peu à peu à le regarder comme une chose arrêtée ; l'absence avait augmenté son désir de revoir Charlotte, et diminué son antipathie pour M. Colins, et comme avec une mère et des sœurs si peu sociables, les veillées à Longbourn se passaient assez tristement, un changement de scène ne laissait point d'offrir quelques charmes : ce voyage lui procurerait aussi le plaisir de voir sa chère Hélen ; et quand le jour du départ approcha, le moindre délai l'eût fort contrariée ; mais tout se décida enfin au gré de ses désirs ; le seul chagrin qu'elle éprouva ce fut de quitter son père pour qui sa société, elle le savait, était nécessaire, et qui la voyant partir en parut si peu satisfait, qu'il lui dit une ou deux fois de lui écrire et fut même jusqu'à promettre de lui répondre.

L'adieu entre elle et Wickham fut fort amical ; du côté de Wickham, peut-être plus qu'amical ; ses nouveaux projets ne pouvaient lui faire oublier qu'Élisabeth avait été la première à recevoir ses soins, la première à l'écouter, à le plaindre ; elle lui avait plu la première et, dans sa manière de lui dire adieu, de lui souhaiter une bonne santé, un voyage agréable, de lui rappeler ce qu'elle avait à attendre de lady Catherine, et dans sa confiance que leur opinion sur cette dame, sur Rosings, sur tout enfin, coïnciderait toujours, il y avait une sollicitude, un intérêt qui persuada à Élisabeth que jamais elle ne l'oublierait et que, mariée ou non, il serait toujours pour elle le modèle des hommes aimables.

Ses compagnons de voyage n'étaient pas de ceux qui eussent pu lui faire penser à Wickham d'une manière moins favorable. Sir William Lucas et sa fille Maria, bonne enfant, mais tout aussi nulle que son père, n'avaient rien à dire qu'on pût avec plaisir écouter ; les ridicules divertissaient, il est vrai, Élisabeth ; mais elle connaissait trop bien ceux de sir William, il ne pouvait lui rien apprendre de nouveau sur sa présentation à St.-James ; son habit de cour, le salon de la reine, et ses compliments étaient au moins aussi fades que ses récits.

Ce n'était qu'un voyage de vingt-quatre milles, et ils le commencèrent d'assez grand matin pour être à la rue de Grace-Church avant midi. Arrivés à la porte de M. Gardener, ils virent Hélen, qui à une des fenêtres du salon

attendait leur arrivée. En entrant dans le vestibule, Hélen y était pour les recevoir, et sa sœur la regardant attentivement, se réjouit de la voir aussi belle, aussi bien portante que de coutume ; sur l'escalier était une troupe de petits enfants, trop impatiens d'embrasser leur cousine, pour rester au salon, mais aussi trop timides, ne l'ayant point vue depuis un an, pour approcher davantage ; tout fut et joie et bonheur, le jour se passa fort agréablement, la matinée à faire des emplettes, le soir au spectacle.

Alors Élisabeth prit place auprès de sa tante, et sa sœur fit le sujet de leur premier entretien ; elle apprit avec plus de chagrin que de surprise qu'Hélen, malgré tout son courage, laissait parfois apercevoir sa tristesse ; il y avait cependant tout lieu d'espérer, que cela ne pourrait durer longtemps.

Mme Gardener alors plaisanta sa nièce sur la retraite de Wickham, et loua surtout l'indifférence avec laquelle elle se voyait ainsi délaissée.

« Mais, ma chère Élisabeth, ajouta-t-elle, cette Mlle King est-elle aimable ? Je serais vraiment fâchée de penser que l'intérêt seul guide notre ami.

– Quelle différence y a-t-il, je vous prie, en fait de mariage, entre des motifs prudents et des motifs intéressés ? Je serais bien aise de savoir où la discrétion finit et où commence l'avarice ? L'hiver dernier vous craigniez qu'il ne m'épousât, parce que cela eût été selon vous imprudent, et aujourd'hui qu'il cherche à plaire à une femme qui n'a cependant que dix mille livres sterling, vous voulez le croire intéressé !

– D'abord répondez à ma question sur Mlle King, et je saurai ce que je dois penser.

– C'est une fort bonne fille, à ce que je crois, je n'en ai jamais ouï dire de mal.

– Mais il ne lui rendait nuls soins, avant que la mort de son grand-père ne l'eût laissée maîtresse de cette fortune ?

– Non ! Pourquoi l'eût-il fait ? S'il ne lui était pas permis de s'attacher à moi parce que je n'avais point de fortune, à propos de quoi aurait-il cherché à se faire aimer d'une femme dont il ne se souciait point, et qui était encore moins riche que moi ?

– Mais lui offrir ses vœux, sitôt après cet évènement, n'est pas, ce me semble, un procédé fort délicat.

– Un homme sans fortune n'a pas, comme un autre, le loisir d'observer si minutieusement les convenances ; si d'ailleurs la jeune personne ne s'y refuse point, pourquoi voudrions-nous y trouver à redire ?

– Que Mlle King ne s'y refuse point, ne saurait justifier Wickham ; cela prouve seulement, que cette demoiselle n'est pas des plus sensées.

– Eh bien ! soit, s'écria Élisabeth ; croyons, puisque vous le voulez, qu'elle n'est qu'une sotte, et lui un homme fort intéressé.

– Non Lizzy ce n’est point là mon désir ; je serais fâchée, vous le savez, de penser mal d’un jeune homme qui a vécu si longtemps dans Derbyshire.

– Oh ! s’il ne tient qu’à cela, j’ai, je vous assure, une très pauvre idée des jeunes gens de Derbyshire, et leurs intimes amis qui habitent Herford, ne valent guère mieux ; je suis lasse d’ouïr parler de ces beaux sires : grâce au ciel, demain je vais revoir un homme qui n’a ni bon sens, ni esprit, qui ne possède aucune qualité aimable. Après tout, les sots sont les seuls gens bons à connaître.

– Ah, ah, Lizzy ! prenez garde, cette dernière phrase n’annonce point un cœur satisfait. »

Avant que la fin de la pièce ne les vint séparer, Élisabeth fut invitée à accompagner sa tante et son oncle dans une tournée qu’ils devaient faire vers les premiers jours de l’été.

« Nous ne savons pas encore jusqu’où nous irons, dit Mme Gardener, peut-être visiterons-nous les lacs de Cumberland. »

Nul projet ne pouvait être plus agréable pour Élisabeth, et l’invitation fut acceptée avec joie et reconnaissance.

« Oh ! ma bien aimée tante, s’écria-t-elle, quel délice ! quel bonheur ! adieu chagrins, adieu tristesse, que sont des hommes comparés à des lacs, des montagnes ; oh ! combien nous passerons de moments délicieux ; et à notre retour, que de belles choses à raconter ! Avec quel plaisir nous nous rappellerons les beautés que nous aurons tant admirées ? Les lacs, les rivières, les rochers ne formeront point un chaos dans notre imagination et, lorsque nous voudrons décrire quelque site favori, nous ne discuterons point sur sa situation, et nos transports seront, je l’espère, moins insupportables que ceux de la plupart des voyageurs. »

Chapitre XXVIII

Chaque objet dans le voyage du lendemain était nouveau et intéressant pour Élisabeth ; elle en jouissait d'autant mieux que l'air de sérénité de sa sœur avait calmé ses inquiétudes sur sa santé ; d'ailleurs, l'idée de visiter le Nord de l'Angleterre était pour elle une source inépuisable de rêves et de projets.

Lorsque, quittant la grande route, ils prirent le chemin de traverse qui conduisait à Hunsford, tous les yeux cherchaient avidement le presbytère ; à chaque détour on croyait l'apercevoir : les murs du parc de Rosings étaient à leur droite. Élisabeth sourit au souvenir de tout ce qu'elle avait entendu dire sur ses habitants.

Enfin on découvre le presbytère : le jardin, formant une douce pente jusqu'à la route, la maison située au milieu, les vertes palissades, la haie de lauriers, tout leur annonçait qu'ils arrivaient. M. Colins et Charlotte parurent à la porte ; le postillon s'arrêta près d'une petite grille, au bout d'une jolie allée qui conduisait à la maison. Descendre de voiture, s'embrasser, ce fut l'ouvrage d'un moment. Mme Colins reçut son amie avec le plus vif plaisir, et Élisabeth, se voyant si bien accueillie, se réjouissait de plus en plus d'être venue. Le premier coup d'œil lui persuada que le mariage n'avait rien changé aux manières de son cousin ; sa démarche, ses compliments étaient aussi roides, aussi compassés qu'autrefois. Il la retint plus d'un moment à la grille pour s'informer minutieusement des nouvelles de sa famille, et ne la conduisit dans la maison qu'après lui avoir fait remarquer combien l'entrée en était jolie. Arrivé dans le parloir, il la remercia de nouveau d'être ainsi venue le visiter dans son humble chaumière ; et chaque offre de rafraîchissement que faisait sa femme fut par lui exactement répétée.

Élisabeth s'était attendue à le voir dans toute sa gloire ; et elle ne put s'empêcher de penser qu'en montrant la jolie proportion de l'appartement, sa hauteur, son ameublement, il s'adressait particulièrement à elle, comme s'il eût voulu lui faire sentir ce qu'elle avait perdu en le refusant. Mais, bien que tout parût joli et commode, elle ne put le satisfaire par le moindre regret ; elle regardait, au contraire, Charlotte avec surprise, ne concevant pas qu'on pût, avec un tel mari, avoir encore un air content… Lorsque M. Colins disait quelque chose dont sa femme aurait pu rougir (et cela n'était pas fort rare), les yeux d'Élisabeth se tournaient involontairement vers Charlotte : une ou deux fois elle vit ses joues se colorer quelque peu, mais le plus souvent, Charlotte, en femme sage, n'entendait rien.

Après être demeuré dans cette pièce assez longtemps pour en admirer tous les meubles, depuis le buffet jusqu'au garde-feu, M. Colins les invita à faire un tour de jardin, qui était grand, bien dessiné, et qu'il cultivait lui-même. Élisabeth admira le ton sérieux avec lequel Charlotte vantait la salubrité de cet exercice, et assurait qu'elle l'approuvait beaucoup. Ici, les conduisant par toutes les grandes et petites allées, leur donnant à peine le temps de prononcer les louanges qu'il demandait, chaque point de vue fut montré avec une minutie vraiment plaisante ; mais, de toutes les vues dont pouvait se vanter le jardin, la province, et même le royaume, nulle n'était comparable à celle qu'offrait le château de Rosings, que laissait apercevoir un intervalle dans les arbres ; c'était un beau bâtiment moderne bien situé, sur une élévation.

De son jardin, M. Colins voulut les conduire autour de ses deux prés, mais ces dames, se trouvant fatiguées, s'en retournèrent, et, tandis que sir William l'accompagnait, Charlotte, sans doute, fort aise de pouvoir montrer sa maison sans le secours de son mari, la parcourut avec sa sœur et Élisabeth : elle était petite, mais commode et bien bâtie, et les meubles y étaient placés avec un goût, un ordre qu'Élisabeth attribua tout entier à Charlotte. En oubliant M, Colins, tout ce qui les entourait offrait mille agréments et la manière dont son amie semblait en jouir persuada à Élisabeth qu'il était souvent oublié.

Elle avait déjà appris que lady Catherine était encore dans le pays : au dîner on en parla de nouveau ; et M. Colins, se mêlant à la conversation, ajouta, d'un air triomphant :

« Oui, Mlle Élisabeth, vous aurez, dimanche prochain à l'église, l'honneur de voir lady Catherine de Brough ; je n'ai nul doute que vous ne soyez enchantée d'elle. Après l'office, elle vous honorera, je suis sûr, de quelques paroles de bienveillance ; et j'ose même dire que vous et ma sœur Maria aurez part aux invitations dont elle daignera nous honorer durant votre séjour ici. Sa conduite avec ma chère Charlotte est vraiment charmante : nous dînons à Rosings régulièrement deux fois la semaine, et jamais on ne nous permet de revenir à pied ; la voiture de mylady est toujours à nos ordres : je devrais dire une de ses voitures, car elle en a plusieurs.

– Lady Catherine est une femme très respectable, dit Charlotte, et une fort aimable voisine.

– Vous avez raison, ma chère, c'est ce que je disais ; on ne saurait, en vérité, la trop respecter. »

La soirée se passa fort gaiement à parler des nouvelles de Herfortshire, à redire ce qui avait déjà été écrit ; et lorsqu'elle finit, Élisabeth, seule dans sa chambre, eut à méditer sur le bonheur dont semblait jouir Charlotte ; à comprendre son adresse à conduire, sa tranquillité à supporter son mari, et à

avouer qu'elle s'en acquittait fort adroitement. La manière dont se passerait sa visite fut aussi pour elle un sujet de réflexion, elle anticipait la douceur de leurs occupations habituelles, les fâcheuses interruptions de M. Colins, les plaisirs qu'elle trouverait à Rosings ; en un mot, qui ne sait combien une imagination vive forme de projets en un instant ?

Vers le milieu du jour suivant, comme elle s'habillait pour aller se promener, soudain un bruit se fit entendre ; il semblait que toute la maison fût en confusion : après avoir écouté quelques instants, elle entendit quelqu'un monter l'escalier d'un pas précipité et l'appeler à haute voix ; ouvrant la porte, elle vit Maria qui, hors d'haleine et d'un air agité, lui cria :

« Oh ! ma chère Élisabeth, venez, venez, je vous en prie, car vous n'avez encore rien vu de semblable ; je ne vous dirai point ce que c'est, mais hâtez-vous de descendre. »

Toutes les questions d'Élisabeth furent vaines, Maria ne voulut lui rien dire de plus, et ensemble elles coururent à la salle à manger, dont les fenêtres donnaient sur la route, pour voir cette chose si merveilleuse : c'étaient deux dames en phaéton arrêtées à la grille.

« Quoi ! n'est-ce que cela ? s'écria Élisabeth ; je croyais que tous les cochons du village étaient pour le moins entrés dans le jardin, et ne voici que lady Catherine et sa fille !

– Oh, ma chère, dit Maria fort choquée d'une pareille méprise, ce n'est pas lady Catherine : la vieille dame est Mme Jenkinson, qui demeure avec elle, l'autre est Mlle de Brough. Mais regardez-la donc, elle n'est pas si grande que moi : qui aurait pu s'imaginer qu'elle fût si maigre et si petite !

– Elle est bien malhonnête de tenir Charlotte sur la route d'un temps si froid, que n'entre-t-elle ?

– Oh ! Charlotte dit qu'elle ne le fait presque jamais ; c'est une faveur toute particulière lorsque Mlle de Brough daigne entrer ici.

– J'aime son extérieur, dit Élisabeth, occupée d'une tout autre idée ; elle paraît malade, et a l'air chagrin… Oui ! elle lui conviendra à merveille ; voilà absolument la femme qu'il lui faut. »

M. Colins et Charlotte, tous deux debout à la grille, discouraient avec ces dames ; et sir William, au grand divertissement d'Élisabeth, était posté près de la porte en contemplation de la noble dame, saluant fort respectueusement chaque fois qu'elle tournait les yeux de son côté.

À la fin, on n'eut plus rien à se dire ; ces dames continuèrent leur chemin, et les autres revinrent à la maison. M. Colins, comme il rentrait, aperçoit sa sœur et Élisabeth, et sur-le-champ il les vint féliciter de leur bonne fortune, ce que Charlotte expliqua, en leur faisant savoir qu'ils étaient tous engagés à dîner le jour suivant à Rosings.

Chapitre XXIX

Cette invitation mit le comble à la joie de M. Colins : pouvoir ainsi déployer aux yeux de ses hôtes, tout le luxe et la splendeur de sa patronne, les rendre témoins de la manière aimable dont elle le recevait ainsi que sa femme, était pour lui un bonheur sans égal ; et n'ayant point espéré en jouir aussitôt, il ne savait comment louer dignement cette nouvelle preuve de l'affabilité de lady Catherine.

« J'avoue, dit-il, que je n'aurais pas été surpris, si cette noble dame, nous eût engagés dimanche à prendre le thé à Rosings ; je m'y attendais même, connaissant sa bonté ; mais comment prévoir une attention comme celle-ci ? Quoi ! à peine arrivées et déjà elle vous invite à dîner à Rosings, qui pouvait même l'espérer ?

– Mon rang dans le monde m'ayant rendu les manières de la haute société assez familières, dit sir William, ce qui nous vient d'arriver me surprend peu ; parmi les gens de cour, il n'est point rare de recevoir de telles marques de civilité. »

Durant ce jour et la matinée suivante, il ne fut question que de la visite à Rosings ; M. Colins les instruisait avec soin de ce qu'elles y devaient voir, craignant que la magnificence des appartements, le nombre des laquais, la splendeur du repas ne leur causât une trop grande surprise.

Lorsque ces dames se séparèrent, pour faire leur toilette, il dit à Élisabeth :

« Que votre ajustement ne vous inquiète point, ma chère cousine ; lady Catherine ne désire nullement nous voir vêtus avec cette élégance qui sied à elle et à sa fille ; je vous conseillerai seulement de choisir la plus belle de vos robes : cela suffira ; avec une toilette simple, vous n'en plairez que mieux à lady Catherine, elle aime que l'on garde en tout la distinction des rangs. »

Pendant qu'elles s'habillaient, plus d'une fois, il vint à leur porte, les engager à être promptes, car lady Catherine n'aimait point qu'on la fît attendre. De si formidables récits et sur cette dame et sur sa manière de vivre épouvantèrent Maria Lucas, qui avait été fort peu dans le monde, et elle pensait à sa visite à Rosings avec autant d'inquiétude qu'en avait autrefois éprouvée son père lorsqu'il fut présenté à Saint-James.

Le temps étant beau, la promenade à travers le parc fut fort agréable. Tout parc a ses beautés et ses points de vue ; Élisabeth vit plus d'une chose à admirer, bien que le lieu ne lui pût inspirer tout l'enthousiasme que M. Colins eût désiré, et elle écouta, sans une grande surprise l'énumération du nombre des croisées du devant de la maison et le récit de ce que les vitres

seules avaient coûté à sir Louis de Brough. Entrés au vestibule, l'agitation de Maria s'accroissait visiblement, et même sir William ne paraissait pas parfaitement calme ; quant à Élisabeth, elle n'éprouva nulle émotion, elle n'avait point ouï dire que lady Catherine possédât quelques vertus, quelques talents extraordinaires ; et cette seule importance que donnent le rang et la fortune pouvait selon elle être envisagée sans crainte. Du vestibule où M. Colins ne manqua pas de leur faire remarquer l'élégance de l'architecture, la beauté des ornements, deux domestiques les conduisirent à travers une vaste antichambre au salon, où lady Catherine, sa fille et Mme Jenkinson étaient réunies. Mylady, avec beaucoup de condescendance, se leva pour les recevoir ; et comme Mme Colins avait dit à son mari que ce serait elle qui présenterait ses amis, cette cérémonie fut faite sans toutes les apologies et remerciements qu'il aurait cru nécessaire.

Sir William, malgré sa présentation à St.-James, fut si stupéfait de la grandeur qui l'environnait qu'il n'eut que le courage de faire un profond salut, et prit un siège sans dire un seul mot ; et sa fille, encore toute tremblante, s'assit sur le petit bord de sa chaise, osant à peine lever les yeux ; mais Élisabeth loin de partager leur timidité, put avec beaucoup de sang-froid considérer les trois dames de la maison. Lady Catherine grande et fort grasse avait de gros traits qui pouvaient avoir autrefois été beaux ; sa manière de recevoir ses convives n'était guère propre à leur faire oublier l'infériorité de leur rang ; son air suffisant rappela sur-le-champ à Élisabeth les discours de Wickham ; et d'après ses observations durant ce jour, elle pensa que lady Catherine était telle qu'il la lui avait représentée.

Après avoir examiné la mère, dans les traits de laquelle elle trouva bientôt de la ressemblance avec M. Darcy, se tournant vers la fille, elle fut presque tentée de partager l'étonnement de Maria, en la voyant si maigre et si petite. Mlle de Brough ne ressemblait aucunement à sa mère ; elle était pâle et délicate, ses traits quoique réguliers n'avaient aucun éclat, et elle parlait peu, excepté à voix basse à Mme Jenkinson, dont l'extérieur n'avait rien de remarquable et qui semblait uniquement occupée à l'écouter et à placer, selon le jour, un écran devant ses yeux.

À peine étaient-ils assis que déjà on les envoie à l'une des fenêtres admirer la vue ; M. Colins les accompagne pour leur en faire remarquer les beautés, et lady Catherine fort complaisamment les avertit que le paysage était infiniment plus varié en été.

Le dîner fut fort beau ; la maîtresse de la maison invita M. Colins (ainsi qu'il l'avait annoncé) à prendre place au bout de la table, en face d'elle : il s'y assit d'un air triomphant, et semblait croire qu'il ne pouvait exister au monde de poste plus éminent ; il mangea, servit, admira avec une activité sans pareille ; chaque plat fut trouvé délicieux, d'abord par

lui, puis par sir William, alors assez remis pour devenir l'écho fidèle de son gendre ; Élisabeth s'étonnait que lady Catherine le pût même écouter ; mais cette dame semblait approuver cette excessive adulation et souriait fort gracieusement, surtout lorsqu'on servait quelques mets qu'ils ne connaissaient point. La conversation ne fut pas fort animée ; Élisabeth eût parlé très volontiers, mais assise entre Charlotte et Mlle de Brough, elle n'en trouva pas l'occasion, car la première était occupée à écouter lady Catherine, et l'autre ne lui dit pas un mot durant tout le repas ; Mme Jenkinson ne parla que du peu d'appétit de Mlle de Brough, la pressant d'essayer de quelques mets, et craignant qu'elle ne fût indisposée. Quant à Maria, à peine osait-elle demander à boire, et les messieurs ne firent que manger et admirer.

Ces Dames étant retournées au salon, leur seule occupation fut d'écouter lady Catherine qui parla sans relâche jusqu'au moment où l'on servit le café ; décidant sur tous les points, du ton le plus impérieux, elle s'enquit des affaires domestiques de Charlotte, avec une extrême familiarité, lui donna beaucoup d'avis sur la manière de les conduire, lui dit comment tout se devait régler, dans un aussi petit ménage que le sien, et l'instruisit minutieusement des soins qu'exigeaient ses vaches et sa basse-cour. Élisabeth vit que les plus minces sujets n'étaient point au-dessous de l'attention de cette grande dame, lorsqu'ils lui offraient l'occasion de diriger quelqu'un. Parfois elle interrompait son entretien avec Mme Colins, pour adresser diverses questions à Élisabeth et à Maria ; mais surtout à la première, dont elle connaissait moins la famille, et qui, observait-elle à Mme Colins, était une assez jolie personne. Elle lui demanda plusieurs fois combien elle avait de sœurs, si elles étaient plus jeunes ou plus âgées qu'elle, s'il était probable qu'aucune d'elles fût bientôt mariée, si elles étaient jolies, combien de chevaux son père avait, et quel était le nom de fille de sa mère. Élisabeth sentit l'inconvenance de ces questions ; mais y répondit fort tranquillement, et lady Catherine après une courte pause continua :

« La terre de votre père est, ce me semble, substituée à M. Colins ? pour vous, dit-elle en se tournant vers Charlotte, j'en suis aise, mais autrement je n'approuve point les substitutions ; dans la famille de sir Louis de Brough on n'a pas jugé cela nécessaire. Êtes-vous musicienne, Mlle Bennet ?

– Un peu.

– Eh bien ! quelque jour nous serons charmés de vous entendre, notre piano est délicieux, sans doute fort supérieur au…… Vous l'essaierez, un de ces jours ; vos sœurs sont-elles musiciennes ?

– L'une d'elles joue du piano.

– Et pourquoi n'avoir pas toutes appris, cela eût été plus convenable. Les demoiselles Webb sont toutes trois musiciennes ; leur père cependant n'est pas aussi riche que le vôtre. Dessinez-vous ?

– Non, madame.

– Quoi ! aucune de vous ?

– Non, madame.

– Cela est singulier ! mais peut-être n'avez-vous pas trouvé l'occasion d'apprendre ; votre mère aurait dû vous mener à Londres, tous les printemps ; là du moins elle vous aurait pu donner de bons maîtres.

– Maman l'eût fait avec plaisir, mais mon père déteste la ville.

– Votre institutrice vous a-t-elle quittés ?

– Nous n'avons jamais eu d'institutrice.

– Point d'institutrice ! cela n'est pas possible, élever cinq filles chez soi sans institutrice, en vérité on ne le peut croire. Votre mère a dû vraiment mener une vie d'esclave. »

Élisabeth put à peine cacher un sourire, comme elle l'assurait que cela n'avait point été le cas.

– Mais qui donc a veillé à votre éducation, qui est-ce qui a dirigé vos études ? sans une institutrice, vous avez dû être cruellement négligées.

– En comparaison de certaines familles, nous l'avons peut-être été, mais celles qui désiraient s'instruire en ont toujours eu le moyen ; on nous a encouragées à lire, et nous avons eu toute espèce de maîtres ; celles qui voulaient être paresseuses, le pouvaient, il est vrai !

– Oh ! sans doute, et voilà ce qu'une institutrice sait empêcher. Si j'eusse connu Madame votre mère, je lui aurais sérieusement conseillé d'en prendre une. Il est étonnant à combien de familles j'en ai procuré. Je suis toujours contente d'être utile à une jeune personne ; quatre nièces de Mme Jenkinson ont été par moi merveilleusement placées, et l'autre jour encore j'ai recommandé une jeune personne dont par hasard j'entendis parler ; vous ai-je dit, Mme Colins, qu'hier lady Metcalfe m'est venue remercier, elle est enchantée de miss Pope. Lady Catherine, m'a-t-elle dit, vous m'avez donné un trésor ! Vos sœurs cadettes, Mlle Bennet, ne vont point encore dans le monde, je présume ?

– Pardonnez-moi, madame, elles y vont toutes.

– Toutes ! Comment, toutes cinq à la fois ? a-t-on jamais vu présenter les cadettes, avant même que leurs aînées soient mariées ; cela n'est pas raisonnable, votre dernière sœur doit être bien jeune ?

– Oui, elle n'a que quinze ans ; peut-être est-elle bien jeune pour voir le monde, mais en vérité, madame, je crois qu'il serait bien dur pour les sœurs cadettes, de ne pouvoir jouir de la société, parce que leurs aînées n'ont point eu l'occasion, ou la volonté de se marier de bonne heure. Les plus jeunes ont autant de droit que les autres aux plaisirs de la jeunesse, et être retenues par un tel motif ne serait pas, ce me semble, le moyen de leur inspirer les unes pour les autres une bien tendre amitié.

– Mais, mais, dit lady Catherine, pour une si jeune personne, vous donnez votre opinion bien décidément ; quel âge avez-vous ?

– Avec trois sœurs cadettes en âge d'être mariées, répondit Élisabeth en souriant, pouvez-vous croire, madame, que je veuille l'avouer ? »

Ne point recevoir une réponse directe, parut chose nouvelle pour lady Catherine, et l'air étonné dont elle regarda Élisabeth, fit soupçonner à celle-ci que c'était la première fois que l'on osait plaisanter avec cette noble impertinente.

– Vous ne pouvez, je suis sûre, avoir plus de vingt ans, ainsi il n'est point encore nécessaire de cacher votre âge.

– Je n'ai pas vingt et un ans. »

Les hommes revenus et le thé fini, on plaça les tables à jeu. Lady Catherine, sir William, M. et Mme Colins se mirent au wist, et comme Mlle de Brough voulut jouer le cassino, ces deux demoiselles partagèrent avec Mme Jenkinson l'honneur de faire sa partie ; leur table fut des plus ennuyeuses, à peine se disait-on un mot qui n'eût rapport au jeu, sinon lorsque Mme Jenkinson exprimait sa crainte que Mlle de Brough n'eût trop chaud, ou trop froid, ou que la lumière ne l'incommodât ; à l'autre partie la conversation fut plus animée ; lady Catherine discourait sans fin, remarquant les fautes des trois autres, ou racontant quelques anecdotes dont toujours elle était l'héroïne. M. Colins n'était occupé qu'à se trouver en tout de la même opinion que mylady, la remerciant de l'air le plus respectueux, à chaque fiche qu'il gagnait ; lui demandant aussi excuse, s'il croyait en trop gagner. Sir William parlait peu, il ornait sa mémoire d'anecdotes et de grands noms.

Lorsque lady Catherine et sa fille eurent joué autant qu'elles le désiraient, les tables furent enlevées, la voiture offerte à Mme Colins, par elle acceptée avec reconnaissance et sur-le-champ demandée. Alors la société se réunit autour du feu pour écouter lady Catherine décider du temps qu'il ferait le lendemain.

L'arrivée de la voiture vint mettre fin à cette intéressante instruction, et après force remerciements de M. Colins et non moins de saluts de sir Williams, on se sépara ; la portière était à peine fermée, que déjà M. Colins demandait à sa cousine, son opinion sur ce qu'elle avait vu à Rosings. Par égard pour Charlotte, elle se dit bien plus charmée du château et de ses habitants qu'elle ne l'était en effet, mais ses éloges, bien qu'ils lui coûtassent assez de peine, ne purent nullement satisfaire M. Colins, et il se vit obligé de célébrer lui-même les louanges de sa patronne.

Chapitre XXX

Sir William ne resta que huit jours à Hunsford mais sa visite fut toujours assez longue pour le convaincre que sa fille avait fait un fort bon mariage, et qu'elle possédait un mari et des voisins tels qu'il en existe peu. Pendant que sir William était au presbytère, M. Colins consacrait ses matinées à le promener en cabriolet, lui faisant voir tous les environs de Hunsford ; dès qu'il fut parti, la famille reprit ses occupations ordinaires, et Élisabeth fut aise de voir que ce changement ne la faisait point rencontrer son cousin plus souvent que de coutume ; il passait la plus grande partie de son temps, depuis le déjeuner jusqu'au dîner, à travailler à son jardin, s'occupant aussi parfois à lire, à écrire, ou bien encore à regarder par la fenêtre de son cabinet qui donnait sur la route. L'appartement où se tenaient ces dames était sur le derrière ; Élisabeth avait d'abord été surprise que Charlotte préférât cette pièce à la salle à manger, qui était plus grande et mieux située ; mais bientôt elle s'aperçut qu'une raison très sage avait en cela dirigé le choix de son amie ; car M. Colins aurait été moins souvent dans son appartement si celui de sa femme eût été aussi agréable, et elle approuva fort l'arrangement de Charlotte ; du salon on ne pouvait rien distinguer sur la route, mais M. Colins prenait soin de les instruire du nombre de voitures qui la traversaient, n'oubliant point surtout de les avertir chaque fois que Mlle de Brough y passait, bien que cela arrivât presque tous les jours ; souvent elle s'arrêtait au presbytère pour discourir quelques instants avec Charlotte, mais bien rarement on la pouvait décider à y entrer.

Peu de jours s'écoulaient sans que M. Colins allât à Rosings, et le plus souvent sa femme l'y accompagnait. Élisabeth eût été surprise d'une pareille assiduité, si elle ne se fût rappelé, qu'il se pouvait encore trouver quelque bénéfice vacant ; de temps à autre, lady Catherine les honorait d'une visite, et rien de ce qui se passait alors dans le salon, n'échappait à son attention ; elle s'informait de leurs occupations, examinait leur ouvrage, toujours les conseillant de le faire autrement ; trouvait les meubles placés sans goût, découvrait quelque négligence de la fille de chambre ; si elle acceptait des rafraîchissements, il semblait que ce fût pour le seul plaisir de trouver les confitures de Mme Colins mal cuites, ou ses rôtis trop forts pour une si petite famille.

Élisabeth s'aperçut bientôt que bien que cette noble dame n'eût point la charge de juge de paix, elle exerçait dans sa paroisse l'emploi du magistrat le plus actif ; par M. Colins elle était instruite de tout ce qui se passait ; naissait-

il une querelle, quelques paysans étaient-ils disposés à être mécontents, ou même trop pauvres, elle accourait au village décider leur différend, faire taire leurs plaintes, et croyait en les grondant leur apporter la paix et l'abondance.

Le plaisir de dîner à Rosings se répétait à peu près deux fois la semaine et, hormis l'absence de sir William qui les obligeait à n'avoir plus qu'une partie, toutes ces visites se passaient comme la première ; leurs autres engagements furent peu nombreux, les voisins étant pour la plupart des gens du bel air, dont le genre de vie ne convenait point à Mme Colins. Le manque de société ne déplut point à Élisabeth ; lorsqu'elle s'entretenait avec Charlotte, les heures s'écoulaient rapidement, d'ailleurs elle ne manquait point de livres, et le temps étant fort beau pour la saison, se promener était pour elle une occupation fort agréable. Sa promenade favorite, et où elle allait fréquemment lorsque les Colins faisaient leur visite à lady Catherine, était une grande allée fort couverte, au centre de l'un des taillis qui bordaient le parc ; personne autre qu'elle ne semblait l'admirer, et jamais elle n'avait eu l'ennui d'y trouver lady Catherine.

Ainsi se passa la première quinzaine de sa visite ; Pâques approchait et la semaine suivante devait voir augmenter le cercle de Rosings, ce qui, dans une famille si peu nombreuse, était un évènement intéressant : Élisabeth avait entendu dire, peu après son arrivée dans Kent, que M. Darcy y était attendu ; et quoiqu'il y eût peu de ses connaissances qu'elle ne préférât à lui, sa venue offrirait du moins quelques nouveaux sujets de conversation, lors de leur visite à Rosings, et elle pensa qu'elle se pourrait aussi divertir à voir par sa conduite avec Mlle de Brough combien les espérances de miss Bingley étaient mal fondées ; car il était évident que lady Catherine le destinait à sa fille. Elle parlait de lui avec un plaisir tout particulier, vantant beaucoup son esprit et sa tournure, et paraissait presque mécontente qu'il fût déjà connu d'Élisabeth et de Mlle Lucas.

Son arrivée fut bientôt sue au presbytère ; M. Colins durant toute la matinée s'était promené près de la principale grille du château, afin d'en être plus tôt instruit ; ayant fort respectueusement salué, comme la voiture entrait au parc, il revint à la hâte chez lui conter cette grande nouvelle. Le lendemain il ne manqua point d'aller à Rosings rendre ses devoirs, et, contre son attente, il y trouva deux neveux de lady Catherine ; M. Darcy avait amené avec lui un colonel : Fitz-William, fils cadet de son oncle lord *** ; et au grand étonnement de toute la famille, lorsque M. Colins revint, ces Messieurs l'accompagnèrent ; Charlotte en ce moment occupée dans le cabinet de son mari, les vit comme ils traversaient la route et courut aussitôt annoncer cette visite à sa sœur et à Élisabeth, ajoutant :

« Je vous puis remercier, Élisa, de cette marque d'attention, M. Darcy ne me serait point venu voir le lendemain de son arrivée, si j'eusse été seule. »

À peine Élisabeth avait-elle assuré n'avoir nul droit à ce compliment, que la sonnette de la porte annonça qu'ils approchaient, et l'instant d'après ces trois messieurs parurent. Le colonel Fitz-William qui entra le premier, avait à peu près trente ans ; il n'était point bel homme, mais se présentait bien, et avait l'air aimable ; M. Darcy, toujours le même que dans Herfordshire, adressa à Mme Colins avec sa réserve accoutumée les compliments d'usage et quels que furent ses sentiments à l'égard d'Élisabeth, il l'aborda d'un air parfaitement tranquille.

Le colonel Fitz-William entra en conversation, avec l'aisance et la facilité d'un homme du monde ; il causait agréablement ; mais son cousin, après avoir fait à Mme Colins quelques remarques sur la maison et le jardin, fut quelque temps sans parler : enfin, cependant il se décida à demander à Élisabeth des nouvelles de sa famille ; elle lui répondit brièvement et, après une courte pause, continua :

« Ma sœur aînée est à Londres, depuis plus de trois mois, l'avez-vous rencontrée ? »

Elle savait fort bien qu'il n'en était rien, mais elle désirait voir si son regard, ses discours ne trahiraient point la part qu'il avait eue dans ce qui s'était passé entre Hélen et Bingley, et elle crut voir qu'il était un peu décontenancé, comme il répondait qu'il n'avait point eu l'avantage de rencontrer miss Bennet ; on n'en dit point davantage sur ce sujet, et peu de temps après ces Messieurs s'en allèrent.

Chapitre XXXI

Les manières du colonel Fitz-William furent fort admirées au presbytère, et toutes ces dames pensèrent que sa société devait rendre les soirées à Rosings infiniment plus agréables : plusieurs jours s'écoulèrent cependant avant qu'elles en pussent juger par expérience, car lorsqu'il y avait quelques nouveaux hôtes au château, elles ne pouvaient y être nécessaires ; et ce ne fut que le jour de Pâques, près de huit jours après l'arrivée de ces messieurs, qu'on voulut bien honorer la famille Colins d'une invitation, et encore n'était-ce que pour y prendre le thé… Durant cette dernière semaine, ils avaient rarement vu lady Catherine et sa fille ; le colonel Fitz-William s'était plus d'une fois rendu au presbytère, mais Darcy n'avait été vu qu'à l'église.

L'invitation fut naturellement acceptée, et, à une heure convenable, ils se rendirent chez lady Catherine. Cette dame les reçut avec civilité ; toutefois, on s'apercevait facilement que leur société était loin de lui être aussi agréable lorsqu'elle en pouvait avoir une autre. Elle était, il est vrai, tout occupée de ses neveux, surtout de Darcy, lui parlant beaucoup plus qu'à aucune autre personne de la société.

Le colonel Fitz-William parut réellement aise de les voir : le cercle de famille à Rosings ne le réjouissait guères ; et d'ailleurs il trouvait la jolie amie de Mme Colins fort à son gré, il s'assit donc auprès d'elle, et parla si agréablement de Kent et de Herfordshire, de ses voyages, de musique et de romans nouveaux, qu'Élisabeth ne s'était point encore si bien divertie dans cette maison ; et ils discouraient tous deux avec tant de gaieté et de vivacité, que bientôt ils attirèrent l'attention de lady Catherine. Quant à Darcy, plus d'une fois ses regards s'étaient portés vers eux d'un air de curiosité, et peut-être ne fut-il pas peu satisfait lorsque sa tante s'écria :

« Pourquoi tant de gaieté, Fitz-William ? De quoi parlez-vous donc ? Que dites-vous à Mlle Bennet ? Laissez-moi connaître le sujet de votre entretien.

– Nous parlions de musique, madame, dit-il, se voyant forcé de lui répondre.

– De musique ! eh bien, parlez plus haut ; on ne saurait discourir sur un sujet aussi intéressant pour moi : si vous parlez de musique, je veux prendre part à votre conversation… Il y a, je crois, peu de personnes en Angleterre qui sachent mieux que moi apprécier cet art, ou qui aient un meilleur goût ; si je l'eusse appris, j'y aurais excellé. Anne a aussi beaucoup de dispositions ; si sa santé lui eût permis de s'appliquer, elle serait d'une grande force sur le piano. Georgina fait-elle des progrès, Darcy ? »

M. Darcy parla avec tendresse de l'application et des talents de sa sœur.

« Je me réjouis de vous en entendre parler ainsi, dit lady Catherine, dites-lui de ma part qu'elle ne peut s'attendre à exceller dans cet art, si elle n'étudie beaucoup.

– Je vous assure, madame, qu'elle n'a pas besoin de cet avis, elle ne se lasse point d'étudier.

– Cela est bien, elle ne le saurait trop faire ; lorsque je lui écrirai, je lui recommanderai de ne point se négliger là-dessus. Je dis souvent aux jeunes personnes que, pour être bonne musicienne, il faut sans cesse étudier. J'ai dit plusieurs fois à Mlle Bennet qu'elle ne jouera jamais bien, si elle ne s'exerce davantage. Et, bien que Mme Colins n'ait point de piano, elle peut, comme je le lui ai proposé venir tous les jours à Rosings s'exercer sur le forté-piano qui est dans la chambre de Mme Jenkinson : dans cette partie du château elle n'importunerait personne. »

M. Darcy parut un peu confus de la dernière phrase de sa tante, et ne répondit rien. Le café pris, le colonel Fitz-William rappelle à Élisabeth qu'elle lui a promis de jouer du piano ; elle y consentit sans peine, et lui, prenant une chaise, se place à son côté. Lady Catherine, après avoir écouté un premier couplet, continua à parler à son autre neveu, lorsque celui-ci, se levant avec sa tranquillité ordinaire, la quitta pour aller se placer presque en face de la jolie musicienne. Élisabeth rougit comme il approchait et, peu d'instants après, ayant fini sa romance, elle se tourna vers lui et, d'un air malin, lui dit :

« Vous voulez m'intimider, M. Darcy, en venant m'écouter d'un air si grave, mais je ne veux point m'effrayer, bien que mademoiselle votre sœur soit une grande musicienne : je suis naturellement entêtée, et tous les efforts que l'on peut faire pour m'intimider, ne font au contraire qu'accroître mon courage.

– Je ne dirai point que vous vous trompez, répliqua-t-il, parce que vous ne pouviez réellement croire que j'eusse le désir de vous intimider : d'ailleurs, j'ai eu le plaisir de vous connaître assez longtemps pour savoir que parfois vous vous plaisez à professer des opinions qui, après tout, ne sont point les vôtres. »

Élisabeth se pâmait de rire à ce portrait d'elle-même, et dit au colonel Fitz-William : « Votre cousin vous donnera une jolie idée de moi, il vous apprendra à ne pas me croire : faut-il avoir du malheur pour rencontrer, dans un pays où j'espérais paraître avec quelque avantage, une personne si capable de me faire connaître ? En vérité, M. Darcy, ce n'est pas en user généreusement avec moi, que de dire tout ce que vous avez appris dans Herfordshire à mon désavantage, et permettez-moi aussi d'ajouter que cela est fort imprudent car vous m'engageriez peut-être à vous rendre la

pareille, et alors il se pourrait dire de certaines choses qui étonneraient fort vos parents.

– Je ne vous crains pas, répondit-il en souriant.

– Oh ! je vous prie, s'écria Fitz-William, laissez-moi connaître vos sujets d'accusation, je serais aise de savoir comment il se conduit avec des étrangers.

– Eh bien, vous l'allez apprendre ; et préparez-vous à ouïr des choses vraiment terribles…… Il vous faut savoir que la première fois que je vis Monsieur, c'était à un bal dans Herfordshire, et à ce bal il n'a dansé que deux contredanses ; je suis fâchée de vous affliger, mais la vérité doit être connue : il ne dansa donc que deux contredanses, quoique les hommes fussent rares, et que plus d'une demoiselle (à ma connaissance) fût assise faute de danseurs. Vous ne pouvez nier ce fait, M. Darcy ?

– Alors, je n'avais l'honneur de connaître aucune des dames de l'assemblée, excepté les deux avec lesquelles j'étais venu.

– Cela est vrai, et personne à un bal ne peut se faire présenter à une femme – Eh bien, colonel, que voulez-vous que je joue ? mes doigts attendent vos ordres.

– Peut-être, dit Darcy, aurais-je mieux fait de me laisser présenter à l'une d'elles, mais je sais mal me rendre aimable auprès des gens que je ne connais point.

– Demanderai-je à votre cousin, dit Élisabeth, s'adressant toujours au colonel, pourquoi un homme d'esprit et d'éducation, accoutumé à vivre dans le grand monde ne se peut rendre aimable auprès des gens qu'il ne connaît point ?

– Je puis résoudre cette question, répondit Fitz-William, sans m'adresser à lui : c'est qu'il ne veut pas s'en donner la peine.

– Je ne possède pas le talent qu'ont quelques personnes, dit Darcy, de discourir facilement avec les gens que je vois pour une première fois ; je ne saurais sitôt prendre le ton de leur conversation et paraître m'intéresser à ce qui les touche, ainsi que souvent je le vois faire.

– Mes doigts, dit Élisabeth, ne touchent point à cet instrument avec ce goût, cette légèreté que l'on admire dans le jeu de bien des femmes ; ils n'ont pas la même vivacité, et ne sauraient produire les mêmes sons, mais j'ai toujours pensé que cela était de ma faute, parce que je n'ai point voulu me donner la peine d'étudier. Je ne crois nullement que mes doigts soit moins capables que ceux de toute autre femme, d'acquérir une brillante exécution. »

Darcy sourit comme il répondait :

« Vous avez fort raison, votre temps a été bien mieux employé ; d'ailleurs, qui peut, en vous écoutant, croire que votre talent ne soit point parfait ? »

Ici, ils furent interrompus par lady Catherine, qui voulut savoir de quoi ils s'entretenaient. Élisabeth sur-le-champ commença un air écossais. Lady Catherine s'approcha d'elle, et, après l'avoir écoutée quelques instants, dit à Darcy :

« Mlle Bennet ne jouerait pas mal, si elle s'exerçait davantage ; son doigt est bon, mais, pour le goût, Anne la surpasse de beaucoup. Anne aurait vraiment eu un talent remarquable, si sa santé lui eût permis de s'appliquer. »

Élisabeth regarda Darcy, cherchant à deviner s'il écoutait avec quelque plaisir les louanges de sa cousine ; mais elle ne put, ni dans ce moment, ni même dans aucun autre, découvrir la moindre preuve d'amour ; et, d'après la conduite qu'elle le voyait tenir avec Mlle de Brough, elle pensa que si l'inclination, non les liaisons de famille, devait décider leur mariage, les espérances de Mlle de Brough étaient, pour le moins, aussi mal fondées que celles de miss Bingley.

Lady Catherine continua ses remarques sur l'exécution d'Élisabeth, les mêlant de diverses instructions sur la mesure et le goût ; Élisabeth les écouta avec la plus complaisante civilité, et, à la demande de ces messieurs, resta au piano jusqu'au moment où elle fut avertie que la voiture de mylady était à la porte.

Chapitre XXXII

Le lendemain, pendant que Mme Colins et sa sœur étaient allées au village, Élisabeth, seule dans le salon, écrivait à Hélen, lorsque son attention fut éveillée par le bruit de la sonnette : signal certain d'une visite. N'ayant point entendu de voiture, elle pensa que ce pouvait être lady Catherine, et serrait sa lettre afin d'éviter toute indiscrétion ; mais la porte s'ouvrant, M. Darcy seul, à sa grande surprise, se présenta devant elle. Il parut étonné de la trouver seule, et s'excusa de son importunité, en lui laissant connaître qu'il avait compris que *toutes* ces dames étaient à la maison.

Ils s'assirent alors et, après que les demandes d'usage sur la santé des habitants de Rosings furent faites et répondues, ils semblaient tous deux ne savoir plus sur quoi s'entretenir ; enfin, Élisabeth se rappelant l'époque où elle l'avait vu dans Herfordshire pour la dernière fois, et d'ailleurs, assez curieuse de savoir à quoi il attribuerait leur départ si précipité, lui dit :

« Vous quittâtes tous Netherfield bien subitement au mois de novembre dernier, M. Darcy ? M. Bingley a dû être agréablement surpris en vous voyant si tôt le venir retrouver, car, si ma mémoire est bonne, il me semble qu'il ne partit qu'un jour avant vous. J'espère que lui et ses sœurs se portaient bien lors de votre départ de Londres.

– Parfaitement bien, je vous remercie. »

Voyant qu'il n'était point disposé à lui faire aucune autre réponse, elle ajouta, après un moment de silence :

Je crois avoir ouï dire que M. Bingley ne comptait plus revenir à Netherfield.

– Je ne connais point ses intentions à ce sujet, mais il est probable que désormais il l'habitera peu ; il a beaucoup d'amis, et à son âge les liaisons et par conséquent les engagements augmentent chaque jour.

– S'il ne compte venir que rarement à Netherfield, il serait à désirer pour les voisins qu'il l'abandonnât entièrement ; car il se pourrait alors que quelque famille s'y vînt fixer ; mais peut-être M. Bingley n'a-t-il pas loué cette maison, autant pour le bon plaisir des voisins que pour le sien, aussi devons-nous nous attendre à ce qu'il la garde ou la quitte, sans nous en demander avis.

– Il désire acheter une terre, dit Darcy, et je pense que s'il en trouvait une qui lui convînt, il abandonnerait alors Netherfield. »

Élisabeth ne répondit point ; elle craignait de parler trop du maître de ce château et, n'ayant plus rien à dire, elle résolut de laisser à Darcy le soin de

trouver quelque autre sujet de conversation ; il la comprit, et peu d'instants après commença par :

« Cette maison paraît fort commode, lady Catherine y a fait beaucoup d'embellissements lors de l'arrivée de M. Colins à Hunsford.

– Je le crois assurément ; elle ne pouvait accorder sa protection à un être plus reconnaissant.

– M. Colins semble avoir fait choix d'une femme très aimable.

– Oui, vraiment ; ceux qui s'intéressent à lui peuvent, avec raison, se réjouir de ce mariage ; car il y a peu de femmes sensées qui eussent voulu l'épouser, et encore moins qui, en l'épousant, l'eussent rendu heureux. Mon amie a du jugement, de l'esprit même, quoique je ne puisse dire que je regarde son mariage avec M. Colins comme une forte preuve de son jugement, elle paraît néanmoins très heureuse, et ce parti, quant à la fortune, était assez avantageux pour elle.

– Elle doit aussi être bien aise de demeurer à si peu de distance de sa famille et de ses amis.

– À si peu de distance, dites-vous ? mais il y a près de cinquante milles !

– Et qu'est-ce que cinquante milles de grande route ; on les peut faire dans quelques heures.

– Je n'eusse jamais considéré la distance comme l'un des avantages de ce mariage, je n'eusse jamais dit que Mme Colins demeurait à peu de distance de sa famille.

– C'est une preuve de votre attachement à Herfordshire ; tout, hormis le voisinage même de Longbourn, vous paraîtrait éloigné, je suppose. »

Il sourit en prononçant ces mots, et Élisabeth s'imagina qu'il la croyait occupée en ce moment d'Hélen et de Netherfield, et rougit comme elle lui répondait :

« Je ne veux point dire qu'une femme ne puisse être établie que près de sa famille, cela dépend de diverses circonstances ; lorsqu'on a assez de fortune pour regarder avec indifférence les frais de voyage, l'éloignement ne saurait nuire, mais ici ce n'est point le cas. M. et Mme Colins jouissent d'une honnête aisance, mais ne peuvent, sans se gêner, faire de fréquents voyages ; et je suis persuadée que mon amie ne croirait point demeurer près de sa famille, lors même qu'elle n'en serait qu'à la moitié de la présente distance. »

M. Darcy approchant sa chaise d'elle, lui dit :

« Vous ne pouvez être si attachée à Herfordshire ; vous n'avez pu, je suis sûr, toujours rester à Longbourn. »

Élisabeth parut surprise ; Darcy semblait fort agité ; il retira sa chaise, et prenant un journal qui se trouvait sur la table, il en parcourut quelques lignes, puis d'un ton plus froid :

« Comment trouvez-vous Kent ? » dit-il.

Les beautés de cette province donnèrent sujet à un court dialogue, qui ne fut d'aucun côté ni calme ni concis, et bientôt l'arrivée de Charlotte et de sa sœur y vint mettre fin. Le tête-à-tête les surprit, M. Darcy raconta la méprise qui l'avait fait importuner Mlle Bennet, et après avoir été assis quelques instants sans parler beaucoup à aucunes d'elles, il se retira.

« Que peut signifier ceci ? dit Charlotte dès qu'il fut parti. Ma chère Élisa, il faut qu'il soit amoureux de vous, car jamais il ne nous viendrait voir si familièrement. »

Mais, lorsqu'Élisabeth eut dit sur quoi ils s'étaient entretenus, il parut peu probable, même à Charlotte, qu'il en fût ainsi ; après diverses conjectures, elles supposèrent enfin que le manque d'occupation était la seule cause de sa visite : supposition que la saison rendait fort naturelle. Les chasses étaient finies, au château il n'y avait que lady Catherine, des livres et un billard ; des hommes peuvent-ils toujours rester à la maison ? et dans la proximité du presbytère, l'agrément qu'offrait la route et peut-être encore la société des habitants, furent, pour les deux cousins, un motif suffisant de s'y rendre presque tous les jours ; ils y venaient à différentes heures quelquefois ensemble, quelquefois séparément, et de temps à autre accompagnés de leur tante. Ces dames s'aperçurent bientôt que le colonel Fitz-William y venait, parce qu'il se plaisait fort avec elles, circonstance qui naturellement ne le leur fit point trouver moins aimable ; et le plaisir particulier qu'éprouvait Élisabeth à le voir, ainsi que les attentions marquées qu'il lui prodiguait, la firent plus d'une fois penser à son ancien ami Georges Wickham, et si en les comparant tous deux, elle vit que le colonel ne possédait point des manières aussi séduisantes, elle pensait aussi qu'il pouvait avoir l'esprit plus cultivé.

Mais pourquoi M. Darcy se rendait si souvent au presbytère, était chose plus difficile à comprendre ; ce ne pouvait être pour y jouir de la conversation, car souvent il y demeurait plus d'un quart d'heure sans dire un seul mot, et lors même qu'il parlait, il semblait que ce fût pour lui un effort pénible, un sacrifice aux convenances, non un plaisir : rarement il paraissait se divertir ; Mme Colins ne pouvait définir une telle conduite, et le colonel Fitz-William en se moquant parfois de l'humeur taciturne de son cousin, prouvait qu'il n'avait point coutume d'être toujours ainsi, ce que, sans cela, elle n'aurait pu savoir, le connaissant peu ; elle eût bien aimé à se persuader que ce changement était causé par l'amour, et que l'objet de cet amour était son amie Élisabeth. Elle résolut donc de chercher à le découvrir, et pour cela elle étudia fort attentivement les démarches, les moindres discours de Darcy lorsqu'il venait à Hunsford ou quand elle le rencontrait au château, mais le tout en vain. Que souvent il regardât Élisabeth, c'est de quoi facilement

on s'apercevait ; mais quelle expression avaient ses regards, voilà ce que Charlotte s'efforça vainement de deviner.

Une ou deux fois en plaisantant, elle avait dit à Élisabeth qu'elle le croyait amoureux d'elle ; mais Élisabeth s'était toujours divertie de cette idée, et Mme Colins n'osait en parler plus sérieusement, dans la crainte de faire naître des espérances qui pourraient ne se point réaliser, car elle n'avait nul doute que toute l'antipathie de son amie pour Darcy ne s'évanouît à la seule pensée qu'il éprouvait quelque amour pour elle.

Parmi ses divers projets pour le bonheur d'Élisabeth, parfois elle la mariait au colonel Fitz-William ; il était sans contredit le plus aimable des deux, il la voyait avec plaisir et son état dans le monde était des plus brillants ; mais pour contrebalancer tous ces avantages, M. Darcy possédait le droit de nomination à beaucoup de bénéfices considérables, et c'est ce que son cousin ne pouvait avoir.

Chapitre XXXIII

Élisabeth, dans ses promenades au parc, avait rencontré, plus d'une fois, M. Darcy ; elle s'étonnait de le trouver où personne autre n'avait coutume d'aller, et pour éviter que le hasard l'y ramenât encore, elle prit soin dès la première fois de l'avertir que cette allée était sa promenade favorite ; comment donc se pouvait-il qu'elle l'y retrouvât une seconde, même une troisième fois ? c'est ce qu'elle ne put comprendre. Il semblait qu'il se plût à la contrarier, ou à s'imposer à lui-même une mortification volontaire ; car dans ses rencontres, il ne la quittait point après quelques questions polies, mais toujours il se faisait un devoir de l'accompagner jusqu'au presbytère. D'ordinaire il parlait peu, et elle ne se donnait pas la peine de discourir, ni d'écouter beaucoup ; dans le cours de leur troisième rencontre, le langage qu'il lui tint éveilla son attention : il lui demandait si elle se plaisait fort à Hunsford, si elle avait toujours un goût si décidé pour les promenades solitaires, et surtout quelle était son opinion du bonheur de M. et Mme Colins ; il semblait aussi qu'en parlant de Rosings, il cherchât à lui faire entendre que lorsqu'elle reviendrait dans Kent, ce serait au château et non à Hunsford qu'elle résiderait. Que signifiait ce discours ? Pensait-il au colonel Fitz-William ; elle présuma que s'il voulait dire quelque chose, ce ne devait être qu'une allusion à ce qui pouvait arriver de ce côté-là. Cette idée la tourmenta un peu, et elle fut aise de se trouver enfin à la grille, en face du presbytère.

Un jour en se promenant, elle s'occupait à relire la dernière lettre d'Hélen, remarquant avec chagrin que son style était moins gai qu'autrefois, lorsque, au lieu d'être encore surprise par M. Darcy, elle vit en levant les yeux que le colonel Fitz-William venait à sa rencontre ; serrant aussitôt sa lettre, elle s'efforça de sourire et lui dit :

« Je croyais que vous ne vous promeniez jamais de ce côté-ci.

– Je viens de faire le tour du parc, ainsi que j'ai coutume de faire tous les ans et je comptais le finir par une visite au presbytère ; avez-vous dessein d'aller beaucoup plus loin ?

– Non j'allais retourner sur mes pas. »

Alors ils prirent ensemble le chemin du presbytère.

« Quittez-vous décidément Kent samedi prochain ? lui dit-elle.

– Oui, si Darcy ne diffère encore notre départ : je suis à ses ordres ; s'il veut partir, je suis prêt ; s'il reste, je resterai aussi.

– M. Darcy doit être bien aise que vous le laissiez ainsi agir à sa guise. Je ne connais personne qui semble goûter mieux que lui, le plaisir de faire sa propre volonté.

– Il est vrai ; aussi peut-il mieux qu'un autre se satisfaire ; il est riche, et beaucoup d'autres ne le sont pas. Je parle par expérience ; un fils cadet doit, vous le savez, s'accoutumer aux privations et à la dépendance.

– Selon moi, le fils cadet d'un comte ne les peut guère connaître…… Allons, dites-moi sérieusement, avez-vous jamais connu les privations et la dépendance ? Quand le manque d'argent vous a-t-il empêché d'aller où bon vous semblait, ou de vous procurer quelque objet dont vous aviez fantaisie ?

– Ce sont là des questions bien directes, et peut-être ne puis-je dire que j'ai beaucoup souffert de ce côté-là, mais dans des matières plus importantes je puis souffrir du manque de fortune. Des fils cadets ne peuvent se marier par inclination.

– À moins que leur inclination ne les porte à épouser une femme riche, et je crois que cela arrive souvent.

– Notre manière de vivre nous rend dépendants ; il y a peu d'hommes de mon rang qui puissent se marier, sans avoir égard à la fortune. »

Ce discours, pensa Élisabeth, s'adresse-t-il à moi ? » Cette idée la fit rougir, mais se remettant aussitôt, elle dit avec gaieté : « Et quel est le prix ordinaire du fils cadet d'un comte ? À moins que l'aîné ne soit d'une bien mauvaise santé, vous ne demanderiez pas, je présume, plus de cinquante mille livres sterling ? »

Il lui répondit sur le même ton, et cette conversation finit. Pour interrompre un silence, qui aurait pu donner lieu à Fitz-William de la croire mal satisfaite de ce qu'il venait de dire, elle reprit ainsi :

« Votre cousin, je pense, vous a amené ici avec lui, pour le plaisir d'avoir quelqu'un à sa disposition, je m'étonne qu'il ne se marie pas, afin de s'assurer cette jouissance ; mais maintenant sa sœur peut-être lui suffit, comme elle ne dépend que de lui, il en peut faire ce qu'il veut.

– Non vraiment, dit Fitz-William, car il n'est point seul chargé de la tutelle de Miss Darcy ; je partage avec lui ce soin.

– Ah ! et comment vous en acquittez-vous ; êtes-vous un tuteur bien sévère ? Votre pupille vous donne-t-elle beaucoup d'embarras ? Les jeunes personnes à son âge sont souvent difficiles à conduire : et si elle a du caractère de son frère, elle doit aimer à faire sa propre volonté. »

Comme elle parlait, Fitz-William la regardait attentivement, elle s'en aperçut ; et la manière dont il lui demanda pourquoi elle pensait que Mlle Darcy leur pouvait donner de l'inquiétude la convainquit que, sans le savoir, elle avait de quelque manière ou autre approché de la vérité. Elle répondit sur-le-champ :

« Oh ! ne vous effrayez point ; je n'ai jamais entendu mal parler d'elle, et je ne doute point qu'elle ne soit un modèle de douceur et de docilité ; elle est fort liée avec deux femmes de ma connaissance, Mme Hurst et sa sœur : je crois vous avoir ouï dire que vous les connaissiez.

– Je les ai vues une ou deux fois ; leur frère est un homme aimable et, de plus, l'intime ami de Darcy.

– Oui, repartit sèchement Élisabeth, M. Darcy s'intéresse vivement à M. Bingley, il prend de lui un soin extrême.

– Soin de lui ! Oui, je crois vraiment que Darcy prend soin de lui, dans les occasions où il en a le plus de besoin. Quelque chose qu'il m'a dit pendant notre dernier voyage me fait croire que Bingley lui a de grandes obligations, mais je devrais lui demander pardon, car je n'ai nul droit de supposer, que Bingley fût la personne en question. Ce ne sont que des conjectures.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est une chose que Darcy naturellement ne désire pas qu'on rende publique ; si elle venait à être sue des parents de la demoiselle, cela serait désagréable.

– Vous pouvez compter sur ma discrétion.

– Rappelez-vous aussi, Mademoiselle, que je n'ai nulles raisons de supposer, qu'il ait voulu parler de M. Bingley. Il m'a simplement dit qu'il se félicitait d'avoir récemment empêché un de ses amis de faire un fort mauvais mariage, sans toutefois me nommer aucune des personnes intéressées ; mais ce qui m'a fait penser que ce pouvait être Bingley, c'est que je le crois d'un caractère à se laisser facilement séduire, d'ailleurs ils ont passé tout l'été dernier ensemble.

– M. Darcy vous a-t-il dit les motifs qui l'avaient engagé à intervenir dans cette affaire ?

– J'ai compris qu'il y avait contre la demoiselle de très fortes objections.

– Et de quelles ruses s'est-il servi pour les séparer ?

– Il ne m'a point parlé de ses ruses, dit Fitz-William en riant, il ne m'a confié que ce que je vous viens de dire. »

Élisabeth ne répondit point et continua son chemin, s'efforçant vainement de cacher son émotion. Après l'avoir regardée quelques instants, Fitz-William lui demanda « pourquoi elle était si pensive.

– Je songe à ce que vous venez de me dire, répliqua-t-elle ; la conduite de votre cousin ne me plaît pas : pourquoi s'est-il érigé en juge ?

– Vous êtes peut-être tentée de nommer sa conduite offensante ?

– Je ne vois point quel droit avait M. Darcy de contrarier l'inclination de son ami, ou pourquoi sur son propre jugement il devait décider d'une chose d'où pouvait dépendre le bonheur de cet ami ; mais, continua-t-elle, se remettant, comme nous ignorons les détails de cette affaire il ne serait pas

juste de le condamner. D'ailleurs, il n'est pas à supposer que les personnes intéressées fussent vraiment attachées l'une à l'autre.

– Cette supposition est assez naturelle, dit Fitz-William, mais elle diminue cruellement le triomphe de mon cousin. »

Fitz-William plaisantait ; mais ces paroles parurent à Élisabeth une si juste critique de M. Darcy, qu'elle n'osait se hasarder à y répondre. Changeant donc brusquement de conversation, elle parla de choses indifférentes, jusqu'à leur arrivée au presbytère. Là, enfermée dans sa chambre, dès que le colonel les eut quittés, elle put à son aise réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre. Il n'était pas présumable qu'il fût question d'autres personnes que de celles qui l'intéressaient. Pouvait-il exister deux hommes sur lesquels M. Darcy eût un pouvoir si absolu. Jamais elle n'avait douté qu'il n'eût contribué à éloigner M. Bingley d'Hélen ; mais elle pensait aussi qu'il n'avait en cela agi que par le désir de Mlle Bingley, et que c'était elle qui d'abord avait formé ce projet. Si sa vanité cependant ne le trompait point, il était cause… ! son orgueil, son caprice étaient cause de tout ce qu'Hélen avait souffert ; de tout ce qu'elle souffrait encore, et nul ne pouvait dire combien les maux qu'il avait infligés seraient durables.

« Il y avait contre la demoiselle de très fortes objections. » Telles étaient les paroles du colonel Fitz-William, et ces fortes objections provenaient sans doute de ce qu'elle avait un oncle procureur dans une petite ville, et l'autre négociant à Londres.

Ô Hélen ! s'écria-t-elle, peut-on lui trouver le moindre défaut ; elle est si belle ! si bonne ! son esprit est si cultivé ! ses manières si charmantes ! Quant à mon père, bien qu'il ait quelques singularités, on ne lui peut rien reprocher. Il possède des connaissances que M. Darcy lui-même ne saurait dédaigner, et jouit d'une réputation que sans doute il n'acquerra jamais. » Lorsqu'elle pensait à sa mère, son assurance, il est vrai, l'abandonnait un peu ; mais elle ne voulut point avouer que les faiblesses de Mme Bennet eussent fait impression sur M. Darcy, étant persuadée que des titres de noblesse, non les qualités du cœur, étaient ce qu'il voulait le plus trouver dans les parents de son ami ; et elle décida enfin qu'il s'était laissé conduire par le plus vil orgueil, puis un peu par le désir de garder M. Bingley pour Mlle Darcy.

L'émotion et les pleurs, causés par ces réflexions, lui donnèrent un violent mal de tête, qui, joint au peu de désir qu'elle avait de revoir M. Darcy, la décida à ne pas accompagner ses hôtes à Rosings, où ils étaient invités à passer la soirée. Mme Colins la voyant réellement indisposée ne la pressa point d'y aller, et fit ce qu'elle put pour empêcher son mari de le faire, mais M. Colins ne put cacher sa crainte que lady Catherine ne fût mécontente de ne la voir point se rendre à son invitation.

Chapitre XXXIV

Lorsqu'ils furent partis, Élisabeth, comme si elle eût désiré accroître encore son ressentiment contre M. Darcy, choisit pour occupation l'examen des lettres qu'Hélen lui avait écrites depuis son arrivée dans Kent. Ces lettres ne contenaient aucune plainte réelle : Hélen ne parlait point des évènements passés, ni de ce qu'elle souffrait encore, mais chaque phrase, chaque ligne, trahissait sa tristesse : on n'y remarquait plus cette naïve gaieté qui autrefois caractérisait son style, et qui, provenant du doux calme d'une âme en paix avec soi-même et avec tout le monde, avait rarement été altérée. Élisabeth lut et relut les endroits qui pouvaient lui donner la moindre preuve de l'inquiétude de sa sœur, avec une attention que rarement elle accordait à une première lecture. L'idée que M. Darcy s'était vanté des chagrins qu'il avait pu causer, lui fit sentir plus vivement les peines d'Hélen ; elle trouvait quelque consolation à penser qu'il devait quitter Rosings le surlendemain, et une plus grande, en songeant que, dans quinze jours, elle serait elle-même avec cette chère Hélen, et pourrait, par les soins les plus tendres, contribuer à lui rendre sa tranquillité.

Elle ne pouvait penser au départ de Darcy, sans se rappeler aussi que son cousin devait l'accompagner. Mais le colonel Fitz-William avait assez clairement fait entendre qu'il ne songeait point à elle et, quelque aimable qu'il fût, elle n'était nullement disposée à se désoler pour lui.

Cependant elle y rêvait encore, lorsque soudain le bruit de la sonnette de la porte vint mettre fin à ses réflexions. Elle fut un peu troublée par l'idée que ce pouvait être le colonel Fitz-William lui-même, qui quelquefois était venu passer la soirée au presbytère, et qui peut-être alors venait savoir plus particulièrement de ses nouvelles : mais cette idée s'évanouit bientôt ; et Élisabeth fut bien différemment affectée, lorsqu'à son extrême surprise elle vit entrer M. Darcy… D'un ton mal assuré, il s'informa aussitôt de sa santé, attribuant sa visite au désir d'apprendre qu'elle fût mieux. Elle lui répondit avec une froide civilité. Il s'assit quelques instants, mais bientôt, se levant, il se mit à marcher à grands pas dans le salon. Élisabeth, fort étonnée, ne disait pas un mot. Enfin, après un moment de silence, s'approchant d'elle, il lui adressa ces paroles :

« Vainement je cherche à me vaincre, je ne le puis, il m'est impossible de dissimuler mes sentiments ; il faut que vous me permettiez de vous dire combien je vous estime, combien je vous aime. »

L’étonnement d’Élisabeth fut tel, qu’on ne saurait l’exprimer ; elle le regardait, rougissait, doutait encore de ce qu’elle venait d’entendre, et ne répondit point. Ce silence fut pour lui un encouragement suffisant, et amena l’aveu de tout ce qu’il éprouvait, de tout ce qu’il avait longtemps éprouvé pour elle. Il parlait bien ; mais le langage du cœur, les tendres sentiments, n’étaient pas ceux qu’il savait le mieux exprimer, l’orgueil ne le rendait pas moins éloquent que l’amour ; et le sentiment de l’infériorité d’Élisabeth, l’humiliation à laquelle il se soumettait, les obstacles de famille que la raison avait souvent, quoique en vain, opposés à son inclination, furent détaillés par lui avec une force, une énergie, qui semblait soulager un peu son orgueil, mais qui n’était aussi guère propre à faire agréer ses vœux.

Malgré son extrême antipathie, Élisabeth ne put être insensible à l’hommage que lui rendait un tel homme ; bien que sa décision ne variât pas un seul instant, elle fut d’abord touchée en pensant à la peine qu’elle lui allait causer, mais son ressentiment étant excité par la suite de ce discours, toute compassion s’évanouit : elle chercha cependant à se calmer, afin de pouvoir lui répondre avec tranquillité lorsqu’il cesserait de parler. Il finit en lui représentant la constance de cet amour que, malgré tant d’efforts, il n’avait pu vaincre, et espérait, disait-il qu’elle récompenserait un attachement si sincère par le don de sa main.

Il parlait de crainte, d’inquiétude, mais ses regards exprimaient l’assurance, circonstance qui accrut encore l’indignation d’Élisabeth, et la plus vive rougeur colorait ses joues lorsqu’elle lui répondit :

« Il est, je crois, d’usage, dans des cas comme celui-ci de se dire reconnaissant pour les sentiments qu’on vous exprime, quelque faiblement qu’ils soient partagés : cette reconnaissance est naturelle, et, si je la pouvais éprouver, je vous remercierais en ce moment, mais cela m’est impossible : jamais je n’ai désiré votre estime, et vous me l’avez certainement accordée bien malgré vous. L’idée de causer du chagrin à qui que ce soit est pour moi une chose pénible ; je l’ai fait cependant sans le vouloir, et j’espère qu’il sera de peu de durée. Les raisons qui, me dites-vous, ont si longtemps empêché l’aveu de vos sentiments pour moi, sauront facilement les vaincre après une pareille explication. »

M. Darcy, appuyé contre la cheminée, les yeux fixés sur elle, semblait l’écouter avec non moins de surprise que d’indignation ; il devenait pâle de colère, tous ses traits trahissaient le trouble de son âme : il s’efforça cependant de reprendre un air tranquille, et ne voulut parler que lorsqu’il crut y avoir réussi. Ce silence était un martyre pour Élisabeth. Enfin, d’une voix qu’il s’imaginait être calme, il dit :

« Et voilà la seule réponse dont vous daignez m'honorer ! Je pourrais désirer savoir pourquoi, d'une manière si peu polie, mes vœux sont ainsi rejetés ; mais cela est fort peu important.

– Tout aussi raisonnablement je pourrais vous demander, reprit-elle, pourquoi, étant décidé à me mortifier et à m'insulter, il vous a plu de me dire que vous m'aimiez malgré vous, malgré les obstacles que la raison, les convenances, même votre réputation, opposaient à cet attachement : cela ne serait-il point une excuse pour ce manque de politesse, si toutefois j'ai été incivile ? Mais vous m'avez provoquée de plus d'une manière, et vous ne pouvez l'ignorer. Si même mes propres sentiments ne s'opposaient à vos vœux, si je vous voyais avec indifférence, même avec plaisir, croyez-vous qu'aucunes considérations humaines pussent me faire accepter pour époux l'homme qui a détruit peut-être pour jamais le bonheur de la plus aimée des sœurs ? »

Comme elle prononçait ces mots, Darcy parut troublé ; mais cette émotion dura peu, et il l'écouta, sans même chercher à l'interrompre, lorsqu'elle reprit :

« J'ai toutes les raisons possibles pour mal penser de vous ; rien ne saurait excuser la conduite si peu généreuse que vous avez tenue dans cette circonstance-là. Vous n'oseriez, vous ne pouvez nier que c'est vous, vous seul peut-être, qui les avez séparés ; et, en agissant ainsi, ne les exposâtes-vous pas, l'un à la censure du monde, comme un homme capricieux et inconstant, l'autre à la dérision, pour s'être vue trompée dans ses espérances ? Et Dieu sait combien les maux que vous avez causés seront durables ! »

Elle se tut, et ne vit point sans une vive indignation, qu'il ne semblait nullement touché de ce discours ; il la regarda même d'un air d'incrédulité, et s'efforçait de sourire.

« Pouvez-vous le nier ? » répéta-t-elle.

Avec une tranquillité feinte, il répondit : « Je n'ai nul désir de nier que je fis alors tout ce qui dépendait de moi pour éloigner mon ami de votre sœur, et je suis glorieux d'y avoir réussi : à son égard, j'en ai usé plus sagement qu'au mien ».

Élisabeth dédaigna de faire attention à cette réflexion si polie ; mais le sens ne lui en put échapper, et il n'était guères propre à la ramener à lui.

« Cette circonstance, continua-t-elle, n'est pas la seule qui ait excité mon indignation contre vous : longtemps avant qu'elle n'eût lieu, mon opinion sur vous était formée ; il y avait déjà plusieurs mois que les récits de M. Wickham m'avaient fait connaître votre caractère : que me pouvez-vous répondre à ce sujet ? L'amitié, quelques devoirs imaginaires vous serviront-

ils ici d'excuses ? Ou par quel beau raisonnement chercherez-vous à en imposer aux autres ?

– Vous prenez un bien vif intérêt aux affaires de ce monsieur, dit Darcy d'une voix agitée.

– Qui peut connaître ses malheurs, et ne point s'intéresser à lui ?

– Ses malheurs ! répéta Darcy d'un air de mépris : en effet, ses malheurs ont été grands.

– Et causés par vous seul ! s'écria Élisabeth avec énergie. C'est vous qui, lui retenant un bien que vous saviez lui être destiné, l'avez réduit à n'avoir plus qu'une existence précaire ; par vous, il s'est vu privé, pendant ses plus belles années, de cette aisance qui lui était due, et qu'il méritait si bien. Vous avez fait tout cela, et vous pouvez encore traiter ses malheurs avec mépris et ironie !…

– Et telle est, s'écria Darcy en se promenant dans le salon à pas précipités, votre opinion de moi ? Quoi ! je ne vous ai même pas inspiré la moindre estime ! Je vous remercie de vous être expliquée si franchement. Mes fautes, selon ce calcul, sont graves, en vérité ; mais peut-être, ajouta-t-il en s'arrêtant et se tournant vers elle, que ces torts auraient pu être oubliés, si je n'eusse blessé votre orgueil par l'honnête aveu des scrupules qui m'ont empêché longtemps de former à votre égard aucun dessein sérieux. Ces amères accusations ne m'eussent sans doute point été adressées, si, avec plus d'art, j'avais su cacher ma pensée, et si, en vous flattant, je vous eusse persuadée que l'inclination la plus vive, la plus raisonnable, la plus réfléchie, m'entraînait vers vous. Mais le moindre déguisement est au-dessous de moi, et je ne saurais rougir des sentiments que j'ai exprimés, ils étaient justes et raisonnables. Pouviez-vous me croire insensible au ridicule auquel je me serais exposé en m'alliant à votre famille ? Et vous imaginiez-vous que l'idée d'avoir pour parents des gens d'un rang si inférieur au mien, me pût être fort agréable ? »

L'indignation d'Élisabeth croissait à chaque instant ; cependant elle s'efforça de la modérer, et lui répondit avec assez de tranquillité :

« Vous vous abusez, M. Darcy, si vous pensez que la manière dont vous m'avez déclaré vos sentiments ait fait sur moi d'autre impression que celle de m'épargner la peine que j'aurais pu éprouver à vous refuser, si votre conduite avait été celle d'un homme bien élevé. »

Elle le vit tressaillir ; mais il ne répondit point.

« De quelque manière que vos vœux m'aient été exprimés, jamais vous n'auriez pu m'engager à les agréer. »

L'étonnement de Darcy était extrême ; il la regardait d'un air humilié, semblant encore douter de son refus. Elle continua ainsi :

« Dès le premier jour, je puis presque dire dès le premier moment que je vous vis, vos manières fières et dédaigneuses, votre air suffisant, m'inspirèrent pour vous une forte antipathie, que les évènements suivants n'ont pu qu'accroître ; et à peine vous avais-je connu un mois, que déjà je pensais que vous étiez le dernier homme au monde que je pourrais me décider à épouser.

– Il suffit, Mademoiselle, vous en avez assez dit ; je comprends parfaitement vos sentiments, et n'ai plus qu'à rougir de ceux que vous m'aviez inspirés : toutefois, pardonnez mon importunité, et daignez agréer mes souhaits sincères pour votre santé et votre bonheur. »

Ces mots dits, il sortit précipitamment du salon, et, l'instant d'après, Élisabeth l'entendit ouvrir la porte du vestibule et quitter la maison. Le trouble de son esprit était extrême, et, sans trop savoir pourquoi, elle s'assit, et se mit à pleurer pendant plus d'une demi-heure. Plus elle réfléchissait à ce qu'il venait de lui arriver, plus son étonnement était grand que M. Darcy l'eût demandée en mariage, qu'il l'eût aimée pendant plusieurs mois, et aimée au point de vouloir l'épouser, malgré tous les obstacles qui l'avaient engagé à s'opposer à l'union de son ami avec Hélen ; obstacles qui, lorsqu'il s'agissait de lui-même, devaient paraître bien plus forts : c'était chose presque incroyable ! Il était flatteur pour elle d'avoir, sans y penser, inspiré une passion si vive : mais l'orgueil de Darcy, son détestable orgueil, ce froid aveu de la conduite qu'il avait tenue à l'égard d'Hélen, et ne paraissant nullement s'en repentir, bien qu'il ne pût rien dire pour sa justification ; son ton ironique en parlant de Wickham, sa cruauté envers lui, qu'il ne cherchait même pas à désavouer, détruisirent bientôt cette faible compassion que l'idée de son attachement pour elle avait un moment excitée.

Ces réflexions l'occupaient encore, lorsque l'arrivée du carrosse de lady Catherine venant lui rappeler combien elle était peu en état de soutenir les regards pénétrants de Charlotte, et elle se hâta de gagner son propre appartement.

Chapitre XXXV

Élisabeth s'éveilla le lendemain avec les mêmes pensées qui l'avaient occupée pendant la meilleure partie de la nuit ; elle ne pouvait encore revenir de la surprise que lui avait causée l'évènement de la veille, il lui était impossible de penser à autre chose ; et se trouvant fort peu disposée à la lecture ou à la conversation, elle résolut aussitôt après le déjeuner de faire un tour de promenade ; elle se rendait à son allée favorite, lorsque l'idée que M. Darcy s'y promenait quelquefois l'arrêta, et au lieu d'entrer au parc, elle prit le chemin de traverse qui conduisait à la grande route.

Ce chemin était bordé d'un côté par le mur du parc de Rosings. Élisabeth après y avoir marché quelque temps, fut tentée, par la beauté du jour, de s'arrêter à l'une des grilles du parc, d'où l'on découvrait un point de vue assez étendu. Les cinq semaines écoulées depuis son arrivée dans Kent, avaient opéré un grand changement dans la campagne ; l'amandier, le lilas commençaient à fleurir, et chaque jour découvrait quelques beautés nouvelles. Elle se disposait à continuer sa promenade, lorsque à sa droite dans une allée assez touffue, elle aperçut quelqu'un qui marchait de ce côté ; craignant que ce ne fût M. Darcy, elle allait se retirer, mais cette même personne s'avançant d'un pas précipité, l'appelle à haute voix ; elle s'était détournée, mais s'entendant nommer, bien qu'elle ne pût douter que ce ne fût M. Darcy, elle revint de nouveau à la grille ; il la joignit aussitôt, et lui présentant une lettre, qu'elle prit sans y songer, lui dit d'un air fier, mais posé :

« Il y a déjà quelque temps que je me promène dans cette allée, espérant vous y rencontrer. Voulez-vous me faire l'honneur de lire cette lettre ? », et la saluant très froidement, il rentra dans le bois et fut bientôt hors de vue.

Sans en espérer le moindre plaisir, mais avec la plus vive curiosité, Élisabeth ouvrit la lettre, et sa surprise s'accrut encore en voyant que l'enveloppe renfermait deux feuilles de papier, que couvrait jusqu'au bord, une très fine écriture ; on avait également écrit sur l'enveloppe ; Élisabeth, continuant sa promenade, en commence la lecture ; elle était datée de Rosings, à huit heures du matin et contenait ce qui suit :

« Ne vous alarmez pas, Mademoiselle, à la réception de cette lettre, par la crainte qu'elle ne contienne un nouvel aveu des sentiments et des offres qui vous causèrent hier au soir tant de déplaisir. J'écris sans la moindre intention de vous chagriner, ou de m'humilier moi-même, en m'arrêtant à des désirs, qui pour notre bonheur mutuel ne sauraient être trop tôt oubliés ; et la peine que cette lettre coûte à tracer et à parcourir, aurait été

épargnée, si ma réputation n'exigeait qu'elle fût écrite et lue. Il faut donc que vous me pardonniez la liberté avec laquelle je demande votre attention ; votre cœur, je le sais, ne me l'accordera qu'à regret, mais je l'attends de votre justice.

Deux fautes d'une nature bien différente et loin d'être également graves, m'ont été hier au soir par vous imputées ; la première était que sans égard pour leurs sentiments mutuels, j'avais éloigné M. Bingley de votre sœur, et l'autre que malgré les droits les plus sacrés, malgré les lois de l'honneur et de l'humanité, j'avais frustré toutes les espérances et détruit pour un temps le bonheur de M. Wickham. Me brouiller volontairement et sans cause, avec l'ami de mon enfance, le protégé de mon père, avec un jeune homme qui n'avait pour ainsi dire d'autre ressource qu'en notre famille, et qui avait été élevé dans l'idée d'en attendre tout, serait une dépravation à laquelle la séparation de deux jeunes gens, dont l'inclination née de quelques jours de connaissance, se laissait à peine apercevoir, ne saurait être comparée. Mais j'espère dorénavant être exempt des reproches sévères que vous m'avez hier au soir si librement adressés, lorsque les détails de ma conduite et des motifs qui m'ont fait agir seront connus. Si dans l'explication que je me dois, je me trouve obligé de rappeler des sentiments qui vous peuvent offenser, je dirai seulement que j'en suis fâché ; il me faut obéir à la nécessité, et une plus longue apologie serait déplacée. Je n'avais point été longtemps dans Herfordshire, lorsque je m'aperçus que Bingley préférait votre sœur à toute autre femme de la société, et ce ne fut qu'au bal à Netherfield que je commençai à craindre, qu'il ne lui devînt sérieusement attaché. Je l'avais souvent vu amoureux ; mais à ce bal, je fus d'abord instruit par les plaisanteries de sir William Lucas, que les soins rendus par Bingley à votre sœur, avaient fait naître l'idée de leur mariage. Il en parlait comme d'une chose décidée, dont l'époque seule était incertaine ; dès ce moment j'observai attentivement la conduite de mon ami, et alors je m'aperçus que la préférence qu'il témoignait à Mlle Bennet, était bien plus réelle que je ne l'avais d'abord imaginé. Je voulus aussi étudier votre sœur ; son air, ses manières étaient aussi douces, aussi aimables, aussi séduisantes que jamais ; mais rien en elle n'annonçait un attachement particulier et je demeurai convaincu, d'après mes observations durant cette soirée, qu'encore qu'elle reçût avec plaisir les soins de Bingley, elle ne cherchait point à se les attirer en partageant ses sentiments. Si vous ne vous êtes point abusée, j'ai été dans l'erreur et, le caractère de votre sœur vous étant connu mieux qu'à moi, cette dernière supposition est plus naturelle ; s'il en est ainsi, si vraiment par mon erreur, je lui ai causé de la peine, votre ressentiment contre moi n'est pas déraisonnable ; mais je puis dire ici avec assurance, que la sérénité de votre sœur était telle, qu'elle eût persuadé à l'observateur le plus pénétrant que quelqu'aimable que fût son caractère, son cœur ne pouvait être facilement touché. Que je désirai la croire indifférente, est chose certaine ; mais je me hasarderai aussi à dire, que mes opinions, dans quelque occasion que ce soit, ne sont point d'ordinaire dictées par mes craintes ou mes espérances, et je ne la jugeai point indifférente parce que je le souhaitais ; mais parce que tout en elle annonçait une parfaite indifférence. Mes objections à ce mariage n'étaient point simplement celles qui m'ont, comme je vous l'ai avoué hier soir, empêché si longtemps de songer à vous, et que la passion la plus vive a pu à peine me faire oublier. S'allier à une famille peu distinguée ne pouvait être pour mon ami un aussi grand inconvénient que pour moi ; mais il y avait d'autres motifs de répugnance, des motifs qui existent encore, qui existeront toujours, et que je me suis un instant efforcé d'oublier, parce qu'ils n'étaient point absolument sous mes yeux ; ces motifs doivent être expliqués, quoique brièvement, l'état de quelques-uns de vos parents, bien qu'inconvenant, n'est

rien en comparaison de ce manque absolu d'usage et d'éducation que trahissaient en tout la conduite ridicule et déplacée de votre mère, de vos sœurs cadettes, et parfois…, le dirai-je ? celle de votre père. Il m'est pénible de vous offenser, mais si les défauts de vos plus proches parents vous causent du déplaisir, si le récit que j'en fais ici vous mortifie, ne devez-vous pas aussi trouver quelque consolation à songer que vous et votre sœur aînée n'avez point eu part à ces censures ? Et les louanges que votre manière d'être à toutes deux vous ont si justement méritées, font non moins d'honneur à votre esprit qu'à votre jugement.

Je n'ai plus qu'à ajouter que tout ce qui se passa durant cette soirée, en confirmant mon opinion sur les deux parties, accrut encore le désir que j'avais de faire éviter à mon ami un mariage qui me semblait si déraisonnable. Le jour suivant il quitta Netherfield, avec l'intention d'y revenir au plutôt ; comme sans doute vous vous le rappelez. La conduite que j'ai tenue doit maintenant être expliquée. Ses sœurs n'étaient pas moins inquiètes que moi ; la conformité de nos sentiments fut bientôt découverte, et étant tous également persuadés qu'il n'y avait point de temps à perdre pour éloigner leur frère de votre sœur, nous prîmes sur-le-champ la résolution de l'aller joindre à Londres ; et l'heure d'après nous vit en route. Arrivé près de mon ami, je m'engageai sans peine à lui représenter tous les inconvénients d'un pareil choix ; je les lui peignis sous les plus vives couleurs, mais ces remontrances, bien qu'elles lui fissent impression, n'auraient pu, je le crois, l'empêcher de conclure enfin ce mariage, si je ne les eusse secondées par l'assurance, que je n'hésitai point à lui donner de l'indifférence de votre sœur. Jusqu'à ce moment il avait pensé qu'il était aimé, sinon avec une égale ardeur, du moins avec sincérité ; mais Bingley a naturellement beaucoup de modestie, et se repose bien plus sur mon jugement que sur le sien : le convaincre qu'il s'était abusé, fut donc pour moi chose peu difficile ; lui persuader alors de ne point retourner dans Herfordshire fut à peine l'ouvrage d'un instant. Je ne puis me repentir d'en avoir agi ainsi. Il n'y a qu'une circonstance dans cette affaire, à laquelle je ne puis réfléchir avec satisfaction ; je n'ai pas craint d'employer la ruse pour éviter que le séjour de votre sœur à Londres fût connu de lui. Il est possible, probable même, que leur rencontre n'eût produit aucune suite fâcheuse, mais la passion de Bingley ne me paraissait point assez éteinte pour qu'il pût voir Mlle Bennet sans danger. Cette ruse, ce déguisement était peut-être répréhensible : enfin, j'ai agi pour le mieux ; sur ce sujet je n'ai plus rien à dire, et nulle autre excuse à vous offrir. Si j'ai causé de la peine à votre sœur, je l'ai fait sans le savoir, et quoique les motifs qui m'ont guidé vous puissent naturellement paraître insuffisants, je n'ai point encore appris à les condamner.

Quant à cette autre et bien plus grave accusation, au sujet de ma conduite avec M. Wickham, je ne la puis réfuter qu'en vous donnant un détail exact de ses liaisons avec notre famille ; ce dont il m'a particulièrement accusé, c'est ce que j'ignore, mais je puis offrir plus d'une preuve à l'appui du récit que je vous vais faire. M. Wickham est le fils d'un homme respectable, qui, pendant de longues années, a régi la terre de Pemberley ; la probité, l'exactitude avec laquelle il s'acquittait de cette gestion, engagèrent naturellement mon père à lui être utile : sa générosité s'est manifestée à l'égard de Georges Wickham, dont il était le parrain ; il le plaça d'abord dans une pension dans Derbyshire, puis au collège de Cambridge ; service d'autant plus important, que son père, toujours gêné par la prodigalité de sa femme, n'aurait pu subvenir aux frais de son éducation. Mon père non seulement se plaisait fort dans la société de ce jeune homme, dont les manières ont toujours été séduisantes, mais il avait aussi la plus haute opinion de lui ; et espérant que l'état ecclésiastique serait

celui qu'il choisirait, il comptait le placer avantageusement. Quant à moi, il y avait longtemps, très longtemps que j'avais commencé à le juger bien différemment ; ses inclinations vicieuses, son manque de principes, qu'il avait soin de cacher aux yeux de son meilleur ami, ne pouvaient échapper aux yeux d'un jeune homme à peu près de son âge, et qui avait occasion de le voir dans ces moments d'abandon, où l'homme le plus adroit ne saurait se déguiser. Ici encore je vais vous affliger ; à quel point ? vous seule le pouvez savoir. Mais quels que soient les sentiments que M. Wickham vous ait inspirés, je ne dois point, en ce moment, y avoir égard ; au contraire, mes soupçons à ce sujet m'engagent plus vivement à vous dévoiler son caractère. Mon excellent père mourut, il y a à peu près cinq ans, et son attachement pour M. Wickham ne se démentit point un seul instant. Dans son testament, il me recommandait particulièrement de l'aider autant qu'il me serait possible dans l'état qu'il choisirait, ajoutant que s'il se décidait à se faire ordonner, il désirait que le meilleur bénéfice dont notre famille eût la nomination, lui fût donné aussitôt qu'il serait vacant. Il y avait aussi un legs de mille livres sterling. Son propre père ne survécut point longtemps au mien ; et six mois après ces évènements M. Wickham m'écrivait que étant enfin décidé à ne se point faire ordonner, il espérait que je ne le croirais point déraisonnable, s'il me demandait quelque dédommagement pécuniaire, au lieu de la cure qu'il ne pouvait plus obtenir ; il avait l'intention, continuait-il, de se faire recevoir avocat, et je devais savoir que l'intérêt de mille livres sterling n'était nullement suffisant pour l'entretenir durant ses études. Je désirai croire à sa sincérité, bien que ce projet me parût peu vraisemblable ; d'ailleurs, j'étais fort disposé à accéder à ses propositions, je savais trop bien que M. Wickham n'avait point les vertus nécessaires à un ecclésiastique ; cette affaire fut donc bientôt terminée ; il renonça à tous droits sur la cure qui lui avait été promise, fût-il même un jour en état de la remplir, et accepta trois mille livres sterling. Toutes liaisons entre nous semblaient être rompues ; je l'estimais trop peu pour le recevoir à Pemberley, ou l'admettre dans ma société à Londres. Ce fut dans cette ville, je présume, qu'il passa la plus grande partie de son temps, mais l'étude des lois n'était qu'un vain prétexte, et sa vie oisive fut celle d'un homme de plaisir.

Pendant près de trois ans j'entendis peu parler de lui, mais à la mort du bénéficier de la cure qui lui avait été destinée, il m'écrivit pour me la demander ; ses moyens pécuniaires n'étaient point, m'assurait-il, fort considérables ; c'est ce que je crus sans peine. L'état d'avocat lui avait paru fort peu avantageux, et il était enfin décidé à se faire ordonner, si toutefois je le voulais nommer au bénéfice en question ; il paraissait ne point douter que sa prière ne fût accueillie, disant qu'il était assuré que je n'avais personne autre que lui à placer, et que d'ailleurs je ne pouvais oublier les dernières volontés de mon respectable père. Vous ne pouvez, je crois, me blâmer, Mademoiselle, de ne m'être point rendu à sa prière, et d'avoir résisté à toutes les instances qu'il me fit à ce sujet. Son indignation fut aussi vive que ses besoins étaient pressants et sans doute que ses plaintes de moi n'ont point été plus mesurées que ne le fut son langage, lorsqu'il se présenta pour la dernière fois chez moi : depuis ce moment il me devint absolument étranger. Comment il vécut, je l'ignore ; mais l'été dernier une circonstance bien pénible vint encore le rappeler à mon souvenir. Il me faut maintenant vous faire part d'une chose que je voudrais moi-même pouvoir oublier, et que rien moins qu'une aussi grave circonstance n'aurait pu m'engager à révéler à qui que ce fût au monde. J'en ai trop dit pour n'être pas assuré de votre discrétion. Ma sœur qui est plus jeune que moi de dix ans, a été laissée aux soins du neveu de ma mère, le colonel Fitz-William et aux miens. Il y a à peu près un an qu'elle quitta sa pension ; une maison

fut prise à Londres pour elle, et l'été dernier elle alla à Ramsgate avec la dame qui présidait à son éducation ; là aussi se rendit M. Wickham, sans doute à dessein, car j'ai su depuis qu'il connaissait beaucoup Mme Young, sur le compte de laquelle nous avions été malheureusement trompés : à l'aide et par l'adresse de cette dame, il sut si bien se faire valoir auprès de ma sœur, dont le cœur bon et généreux conservait encore un tendre souvenir des complaisances qu'il avait eues pour elle, lorsqu'elle n'était encore qu'un enfant, que bientôt il lui persuada qu'elle avait de l'amour pour lui, et elle consentit à ce qu'il l'enlevât ; elle n'avait encore que quinze ans, ce qui la rend excusable. Et après avoir parlé de son imprudence, je me trouve heureux de pouvoir ajouter que ce fut elle qui m'en fit l'aveu : je les joignis inopinément un ou deux jours avant l'enlèvement projeté, et alors Georgiana, incapable de supporter l'idée d'offenser et d'affliger un frère, qu'elle regardait presque comme son père, m'avoua tout. Vous pouvez juger quels furent et mes sentiments et ma conduite : par égard pour la réputation de ma sœur, j'évitai tout éclat, mais j'écrivis à M. Wickham, qui quitta sur-le-champ Ramsgate…, et Mme Young fut renvoyée. Le principal objet de M. Wickham était sans doute d'obtenir la dot de ma sœur, qui est de trente mille livres sterling, et je ne puis m'empêcher de penser, que le désir de se venger de moi, ne fût aussi un de ses motifs. Sa vengeance, en effet, eût été complète… Voilà, Mademoiselle, un récit sincère de tous les démêlés que nous avons eus ensemble ; et si vous ne le rejetez comme absolument faux, vous ne m'accuserez plus, je l'espère, d'en avoir mal usé envers M. Wickham.

Vous me demanderez peut-être pourquoi tout cela ne vous a pas été confié hier au soir ; mais alors je n'étais pas assez maître de moi, pour savoir ce qui pouvait et devait être dit.

Pour confirmer tout ce que je viens d'écrire, j'en puis appeler au témoignage du colonel Fitz-William, qui étant mon parent, mon intime ami, et de plus un des exécuteurs testamentaires de mon père, a naturellement connu les moindres détails de ces transactions. Si votre haine pour moi rendait mes assertions peu satisfaisantes, vous ne sauriez, par le même motif, douter de la parole de mon cousin ; et afin qu'il vous soit possible de le consulter, je chercherai l'occasion de vous remettre cette lettre dans le courant de la matinée.

Je ne veux plus qu'ajouter : Dieu vous bénisse !

Fitz-William Darcy. »

Chapitre XXXVI

Si Élisabeth, en recevant cette lettre, ne s'attendit point à y trouver une répétition des offres de la veille, il est à croire qu'elle ne forma nulle conjecture sur son contenu ; mais, quelles que fussent ses pensées à ce sujet, on peut facilement concevoir, et son empressement à la parcourir et les diverses émotions que lui causa cette lecture. D'abord elle vit avec étonnement que Darcy daignât même chercher à se justifier, étant fermement persuadée qu'il ne pouvait jamais expliquer sa conduite d'une manière qui lui fît honneur. Avec une forte prévention contre tout ce qu'il lui pourrait dire, elle commença le récit de ce qui s'était passé à Netherfield ; elle lisait avec une vivacité qui lui donnait à peine le temps de rien comprendre, et le désir de voir la phrase suivante, la rendait incapable d'observer le sens de celle qui était sous ses yeux. L'assurance qu'il donnait d'avoir toujours cru à l'indifférence d'Hélen, fut sur-le-champ rejetée par elle, comme absolument fausse ; et le détail des vrais et seuls motifs qui l'avaient engagé à s'opposer à cette alliance, la mortifia trop pour qu'elle pût même éprouver le moindre désir de lui rendre justice : il ne parlait point avec regret de sa conduite dans cette affaire ; c'est ce qu'elle vit avec satisfaction ; son style n'était point suppliant, mais fier… ; cette lettre enfin donnait une preuve nouvelle de son orgueil et de son insolence.

Mais lorsque à ce sujet vint succéder la relation concernant M. Wickham ; lorsqu'elle lut avec un peu plus de tranquillité un récit d'évènements qui, s'ils étaient vrais, devaient détruire toute opinion favorable sur lui, et qui avaient une si malheureuse conformité avec l'histoire qu'il lui avait lui-même contée, ses sentiments furent vraiment bien pénibles : l'étonnement, la crainte, l'horreur même l'oppressaient ; elle s'efforçait de n'en rien croire, répétant avec indignation : « Ceci est faux ! ceci ne peut être ! oh, voilà la plus noire des calomnies ! » Et, quand elle eut fini la lettre, sans même avoir donné la moindre attention aux deux dernières pages, elle la ferma précipitamment, assurant que le contenu ne lui ferait nulle impression, et que jamais elle ne la relirait.

Dans cet état cruel de doute et d'inquiétude, l'esprit agité par mille pensées déchirantes, elle continua sa promenade ; mais le moyen d'en demeurer là ? et à peine avait-elle fait quelques pas que la lettre était rouverte ; et cherchant autant qu'elle pût à reprendre sa tranquillité, elle commença la mortifiante lecture de tout ce qui concernait Wickham. Le récit de ses liaisons avec la famille de Pemberley était exactement ce qu'il

lui avait lui-même appris ; et les bontés de feu M. Darcy, bien qu'avant elle n'en connût point l'étendue, s'accordaient également avec ses propres dires. Jusqu'à ce moment chaque récit confirmait l'autre, mais quand elle en vint au testament, la différence était grande ; ce que Wickham lui avait dit touchant le bénéfice, était encore présent à sa mémoire ; et se rappelant les mêmes paroles prononcées par lui, elle ne put s'empêcher de sentir que les rapports d'un côté ou de l'autre étaient absolument faux : et pendant quelques instants, elle se flattait que son espoir ne serait point déçu, mais lorsqu'elle lut et relut, avec une extrême attention, les détails de l'entière résignation de tous droits à ce bénéfice faite volontairement par Wickham, qui en dédommagement avait reçu une somme aussi considérable que trois mille livres sterling, elle ne sut encore que penser. Elle interrompit sa lecture, et pesa chaque circonstance avec autant d'impartialité qu'il lui fût possible, mais sans succès. Des deux côtés il n'y avait que des paroles ; cependant, chaque ligne lui démontrait plus clairement, que cette affaire qu'elle croyait ne pouvoir être représentée de manière à rendre la conduite de M. Darcy moins infâme, était néanmoins susceptible d'une interprétation, qui le disculpait entièrement.

La prodigalité et le manque de principes, dont il ne se faisait nul scrupule d'accuser Wickham la blessa extrêmement, d'autant plus qu'elle ne pouvait donner nulle preuve du contraire. Jamais elle n'avait entendu parler de lui avant son entrée au régiment de milice de…… dans lequel il s'était engagé, à la demande d'un jeune homme, qui le rencontrant par hasard à Londres, avait renoué connaissance avec lui. Sur sa manière de vivre avant cette époque, rien n'était su dans Herfordshire, que ce que lui-même en avait dit ; et quant à sa conduite, lors même qu'elle eût eu occasion de s'en informer, elle n'en aurait point eu le désir : sa physionomie, son air, ses manières l'avaient persuadée dès le premier coup d'œil, qu'il possédait toutes les vertus. Elle essaya de se rappeler quelques preuves de bonté, quelques traits distingués d'intégrité ou de bienfaisance, qui le pussent mettre à couvert des accusations de M. Darcy, ou qui prouvassent du moins que par des vertus solides il rachetait ses erreurs passagères, si excusables dans la jeunesse ; c'est ainsi qu'elle voulait nommer ce que M. Darcy disait être l'habitude du vice et de l'oisiveté, mais un souvenir si désiré ne la vint point consoler. Son imagination la reportait dans Herfordshire, elle l'y voyait encore avec tous les charmes que peuvent donner un extérieur agréable, et les manières les plus séduisantes ; mais vainement s'efforça-t-elle de se rappeler d'autre bien de lui, sinon la considération dont il jouissait dans le voisinage, et l'amitié que ses qualités sociales lui avaient gagnée au régiment. Après avoir réfléchi fort longtemps sur ce sujet, elle reprit encore une fois sa lecture, mais hélas ! l'histoire qui suivait, de ses desseins sur Mlle Darcy, recevait quelque

confirmation, par ce qui s'était passé seulement le jour précédent, entre elle-même et le colonel Fitz-William ; et finalement pour preuve de tous ces détails, on la renvoyait au colonel lui-même. Elle fut d'abord presque tentée de le consulter, mais cette pensée dura peu. L'idée de l'inconvenance d'une telle démarche, la vint bientôt détruire, et d'ailleurs, pensait-elle, n'est-il pas évident que M. Darcy ne se serait point hasardé à faire une pareille proposition, s'il n'avait été sûr d'être appuyé par son cousin.

Elle se rappelait parfaitement la conversation passée entre elle et M. Wickham, lors de leur première entrevue chez Mme Philips, plusieurs des expressions de Wickham lui étaient encore présentes ; elle fut maintenant frappée de l'inconvenance d'un tel récit à une personne qui lui était étrangère, et s'étonna de ne s'en être pas aperçue plus tôt. Elle sentit le peu d'accord de ses discours avec sa conduite ; elle se ressouvenait qu'il s'était vanté de ne point craindre M. Darcy, que M. Darcy pouvait quitter Herford, mais que lui il y demeurerait. Cependant la semaine suivante, il évita d'aller au bal de Netherfield ; elle se rappelait aussi que tant que les habitants de ce château furent dans le pays, il n'avait raconté ses histoires qu'à elle seule ; mais qu'aussitôt après leur départ, il en avait parlé à tout le monde, sans la moindre réserve, sans crainte de blesser la réputation de M. Darcy, bien qu'il lui eût dit à elle-même, que son respect pour la mémoire du père l'empêcherait toujours de faire connaître la conduite du fils.

Combien lui parut différent alors tout ce qui le regardait : les attentions par lui prodiguées à Mlle King, n'étaient sans doute dictées que par les vues les plus viles et les plus méprisables. La modicité de la dot de cette demoiselle n'était plus une preuve de la modération de Wickham, mais de son empressement à saisir n'importe quoi ; les soins qu'il lui avait rendus à elle-même, ne pouvaient plus avoir un but raisonnable ; il avait été ou trompé sur sa fortune, ou s'était plu par vanité à encourager la préférence qu'elle pensait lui avoir si indiscrètement montrée. Tout penchant pour lui, toute idée favorable s'affaiblissait de plus en plus, et pour l'entière justification de M. Darcy, elle se vit forcée de s'avouer, que lorsque M. Bingley avait été interrogé par Hélen à ce sujet, il avait assuré que la conduite de son ami, loin d'être blâmable, ne pouvait que lui faire honneur. Ses manières, il est vrai, étaient fières et désagréables ; mais jamais elle n'avait rien aperçu en lui qui annonçât un homme injuste et sans principes, ou qui le dît impie ou libertin. Les gens qu'il fréquentait le plus lui accordaient et respect et estime : Wickham même avait avoué qu'il était bon frère, et souvent elle l'avait entendu parler de sa sœur d'une manière qui prouvait qu'il était susceptible d'un attachement sincère. Si sa conduite eût été telle que Wickham la représentait, elle n'aurait pu être ignorée, et toute intimité

entre une personne capable d'une telle infamie et un homme aussi bon que Bingley était impossible.

Ces réflexions la firent plus d'une fois rougir ; elle ne pouvait penser ni à Darcy ni à Wickham sans sentir qu'elle avait été aveuglée par la prévention la plus ridicule et la plus absurde.

« Se peut-il, s'écriait-elle, que j'aie agi d'une manière si méprisable, moi qui me piquai de posséder un discernement si subtil ; moi qui me glorifiais tant de mon esprit, qui si souvent dédaignant la généreuse candeur de ma sœur, me plue à une défiance inutile et coupable : combien cette découverte est humiliante ! mais cette humiliation est bien méritée… Si j'avais aimé, je n'aurais pas été plus aveugle, mais la vanité, non l'amour, a causé ma folie ; flattée par les préférences de l'un, offensée de la négligence de l'autre, je me suis livrée aux préventions les plus injustes ; j'ai honte de moi-même ; jusqu'à ce moment mon propre caractère ne m'était point connu. »

Ses pensées se portant d'elle-même à Hélen, d'Hélen à Bingley, la ramenèrent bientôt au souvenir que l'explication de M. Darcy, sur ce qui les concernait, lui avait paru bien peu satisfaisante, et elle la lut encore une fois ; bien différente fut l'impression que produisit cette seconde lecture. Comment douter maintenant de ses assertions, puisque déjà elle s'était vue forcée d'y ajouter foi ? Il assurait n'avoir jamais soupçonné les sentiments d'Hélen, et elle ne put oublier ce que Charlotte avait toujours pensé à ce sujet ; il lui était également impossible de nier la justesse des remarques faites par lui sur Hélen. Elle savait trop bien que sa sœur, bien que susceptible des affections les plus vives, renfermait tout en elle-même, et que d'ailleurs il y avait dans toute sa personne un certain air de complaisance, qui rarement s'unit à une grande sensibilité.

Quand elle en vint à l'endroit de la lettre où l'on parlait de sa famille d'une manière si peu favorable, sa mortification fut grande ; elle était trop pénétrée cependant de la justice de ces accusations pour chercher à les réfuter, et les circonstances auxquelles il faisait plus particulièrement allusion, comme s'étant passées au bal de Netherfield, ne pouvaient avoir fait plus d'impression sur lui que sur Élisabeth.

Le compliment adressé à elle-même et à sa sœur fut apprécié, mais s'il adoucit sa douleur, il ne la put consoler du mépris que le reste de sa famille s'était ainsi attiré. Et lorsqu'elle songeait que tous les chagrins de sa sœur chérie avaient été l'ouvrage de ses plus proches parents, son angoisse était extrême.

Après s'être promenée pendant plus de deux heures tout occupée de ses pensées, considérant encore et encore chaque évènement, déterminant leur plus ou moins de probabilité, et s'accoutumant, autant que possible, à un changement si soudain et si important ; la fatigue et le souvenir de sa longue

absence, l'engagèrent enfin à retourner au presbytère. Elle y entra avec le désir de paraître aussi gaie que de coutume, et la résolution d'éloigner toutes réflexions qui pourraient nuire à son enjouement.

Aussitôt qu'on l'aperçut, on lui dit que les deux hôtes de Rosings étaient venus pendant son absence ; M. Darcy n'était resté que peu d'instants, mais le colonel Fitz-William avait attendu plus d'une heure, espérant qu'elle reviendrait, et se serait même décidé à l'aller chercher, si on lui avait pu dire quel chemin elle avait pris. Élisabeth ne put que feindre quelque regret de ne l'avoir point rencontré ; elle n'en éprouvait aucun ; au contraire, elle s'en réjouissait. Le colonel n'occupait plus sa pensée, elle ne pouvait rêver qu'à sa lettre.

Chapitre XXXVII

Les deux cousins quittèrent Rosings le lendemain matin ; et M. Colins, ayant attendu près la grille du château, afin de leur souhaiter fort respectueusement un bon voyage, put apporter au presbytère l'heureuse assurance de les avoir trouvés tous deux en bonne santé, et aussi résignés qu'on pouvait l'espérer après la triste scène qui venait de se passer à Rosings. Alors il se hâta d'aller au château pour consoler lady Catherine et sa fille ; et, à son retour, il eut la satisfaction d'annoncer à sa famille que cette noble dame se sentant d'une tristesse extrême, voulait que, pour la distraire, ils vinssent tous dîner avec elle.

Élisabeth ne put voir lady Catherine sans se rappeler que, si elle l'avait voulu, elle aurait pu alors lui être présentée comme sa future nièce, et elle ne pouvait penser qu'en souriant, à l'indignation que cette nouvelle aurait excitée dans ce château : « Qu'eût dit lady Catherine ; comment se serait-elle conduite » ? étaient des questions qu'elle se plaisait à se faire.

Les adieux du matin furent le premier sujet de conversation. « Je vous assure, dit lady Catherine, que j'en suis réellement affectée ; je crois que personne ne sent si vivement que moi la perte d'un ami : je suis, il est vrai, particulièrement attachée à ces deux jeunes gens, et je sais qu'ils me paient bien de retour. Ils étaient si désolés de s'en aller ! Mais il en est toujours ainsi : ce cher colonel s'efforçait encore d'être gai, bien que son émotion le trahît ; quant à Darcy, il a paru vivement affecté, plus, je le crois, que l'année dernière : son attachement à Rosings augmente évidemment. »

M Colins eut ici un compliment à offrir, une allusion à faire, auxquels sourirent avec bonté et la mère et la fille.

Après le dîner, lady Catherine remarqua que Mlle Bennet semblait moins gaie que de coutume ; mais aussitôt elle expliqua elle-même ce changement, en supposant qu'elle voyait avec peine approcher le moment de son retour à Longbourn.

« Mais, s'il en est ainsi, ajouta-t-elle, il faut écrire à votre mère, et la prier de vous laisser ici encore pour quelque temps : Mme Colins, j'en suis sûre, sera fort aise de vous garder.

– Je vous rends grâce, madame, répondit Élisabeth, mais je ne puis accepter votre aimable invitation, je dois être à Londres samedi prochain.

– Comment, samedi prochain ! Mais, à ce compte, vous n'aurez demeuré ici que six semaines : je m'attendais que vous y resteriez au moins deux mois. Je l'ai dit à Mme Colins avant votre arrivée, votre présence à

Longbourn ne saurait être si nécessaire. Mme Bennet pourrait bien se passer de vous encore une quinzaine.

– Mais mon père ne le peut ; il m'a écrit avant-hier pour presser mon retour.

– Oh ! votre père saura naturellement se passer de vous, si madame votre mère le peut : les filles ne sont jamais si nécessaires à un père, et, si vous voulez demeurer ici encore un mois révolu, il me sera possible de vous conduire jusqu'à Londres, où je dois aller passer une semaine vers les premiers jours de juin ; et comme Dawson n'a point de répugnance à voyager sur le siège de la voiture, il y aura dans l'intérieur une place pour vous ; et même, si le temps n'est pas trop chaud, je pourrais bien vous prendre toutes les deux, car vous n'êtes ni l'une ni l'autre bien épaisses.

– Vous êtes trop bonne, madame, mais il me faut suivre mon premier plan. »

Lady Catherine parut résignée.

« Mme Colins, vous envoyez sans doute un domestique avec ces demoiselles ? Vous savez que je dis toujours ma pensée ; et je ne puis souffrir l'idée que deux jeunes personnes voyagent seules en poste, cela serait tout à fait inconvenant. Il faut les faire accompagner : de jeunes personnes doivent toujours voyager avec une suite convenable à leur rang dans le monde. Lorsque ma nièce Georgiana alla à Ramsgate, j'insistai pour qu'elle eût deux laquais : Mlle Darcy, fille de M. Darcy de Pemberley et de lady Anne, n'aurait pu sans cela paraître convenablement. Je fais grande attention à toutes ces choses-là. Il vous faut absolument envoyer John avec ces demoiselles. Mme Colins, je suis aise d'avoir songé à vous le dire. Il eût été honteux pour vous de les laisser partir seules.

– Mon oncle nous envoie un domestique, dit Élisabeth.

– Ah ! ah ! votre oncle a donc un domestique ? Je me réjouis que vous ayez quelqu'un qui pense à ces choses-là. Où changerez-vous de chevaux ? Oh ! à Bromley, sans doute. Si vous parlez de moi au maître de poste, vous serez bien servie. »

Lady Catherine avait bien d'autres questions à faire concernant leur voyage ; et comme elle ne répondait pas à toutes elle-même, il fallut donner quelque attention à ses discours : et Élisabeth pensa que c'était chose fort heureuse pour elle, car, avec un esprit aussi préoccupé, elle aurait bien pu oublier où elle était. Ce n'est que dans la solitude qu'on peut se livrer sans réserve à la réflexion : aussi, dès qu'Élisabeth se trouvait seule, elle s'y abandonnait entièrement comme le seul moyen qui lui offrît quelque soulagement. Tous les jours elle se rendait dans son allée favorite et là, seule avec sa pensée, elle se livrait à toute l'amertume de ses souvenirs.

Elle était en bon train de savoir par cœur la lettre de M. Darcy, elle en étudiait chaque phrase, et ses sentiments envers l'auteur étaient parfois bien différents. Lorsqu'elle se rappelait la manière dont il lui avait exprimé ses vœux, son indignation était extrême ; mais lorsqu'elle songeait aussi combien les reproches qu'elle lui avait adressés étaient injustes et mal fondés, sa colère se tournait contre elle-même ; et le souvenir de la peine que devait lui avoir causée son refus, excitait dans son sein une vive compassion. L'attachement de Darcy pour elle lui inspirait de la reconnaissance, son caractère de l'estime, mais elle ne put ni se repentir de l'avoir refusé, ni éprouver le moindre désir de le revoir. Le souvenir de sa propre conduite était pour elle une source continuelle de regrets et de chagrins ; et l'idée des malheureux défauts de ses parents accroissait encore sa peine ; elle n'y voyait même nul remède, son père se contentant d'en rire, sans chercher à réprimer la folle étourderie de ses filles cadettes, et sa mère, dont les manières étaient si loin d'être parfaites, ne pouvait apercevoir l'inconvenance de leur conduite. Souvent Élisabeth s'était jointe à Hélen pour représenter à leurs jeunes sœurs combien leur imprudence les exposait : mais, tant qu'elles seraient encouragées par leur mère, comment espérer les corriger ? Catherine, faible, susceptible, et entièrement gouvernée par Lydia, s'était toujours offensée de leur avis ; et Lydia, entêtée et insouciante, daignait à peine les écouter. Non seulement elles étaient ignorantes et paresseuses, mais coquettes. Tant qu'il y aurait un officier à Meryton, elles le chercheraient, et tant que Meryton serait à un demi-mille de Longbourn, elles y passeraient tout leur temps.

L'inquiétude sur le compte d'Hélen était encore un autre sujet de chagrin, et l'explication de M. Darcy, en rendant à Bingley toute l'estime d'Élisabeth, lui fit sentir plus vivement la perte qu'Hélen avait faite. Maintenant il était prouvé que les sentiments de Bingley avaient toujours été sincères. Combien donc était pénible la pensée qu'Hélen avait été privée d'un établissement si avantageux ; si honorable, par la folie et l'imprudence de sa propre famille !

Lorsqu'à ces souvenirs vint se joindre encore la connaissance du vrai caractère de Wickham, il est facile de croire qu'Élisabeth s'efforçait vainement de conserver même l'apparence de cette heureuse gaieté qui jusqu'à ce moment avait été si rarement altérée.

Leurs visites à Rosings furent, durant cette dernière semaine, aussi fréquentes qu'elles l'avaient été durant les premiers jours de leur séjour dans ce pays. La veille de leur départ, ils y prirent le thé. Lady Catherine s'informa encore minutieusement des détails de leur voyage, leur apprit comment leurs effets devaient être emballés, et insista tant sur la nécessité de plier les robes de la seule bonne manière, que Maria, à son retour au presbytère, se vit obligée de défaire tout l'ouvrage du matin, et de suivre ses instructions.

Quand elles se séparèrent, lady Catherine, avec beaucoup de condescendance, leur souhaita un bon voyage les engageant à revenir à Hunsford l'année prochaine, et Mlle de Brough alla même jusqu'à les saluer et à leur donner la main.

Chapitre XXXVIII

Le samedi matin Élisabeth et M. Colins se rencontrèrent dans la salle à manger, quelques instants avant le reste de la famille ; il prit cette occasion de lui faire ses derniers compliments, ce qu'il croyait être une chose indispensable.

« Je ne sais, Mademoiselle, lui dit-il, si Mme Colins vous a encore exprimé toute sa reconnaissance de votre aimable visite ; mais je suis sûr qu'elle ne vous laissera pas partir sans vous en remercier ; la faveur que vous nous avez accordée, a été, je vous assure, dignement appréciée ; nous savons que notre humble demeure n'a rien qui puisse plaire à une femme du monde ; notre manière de vivre si simple, le peu d'élégance de nos petits appartements, le petit nombre de nos domestiques et surtout le peu de société que nous voyons, doivent rendre Hunsford bien triste pour une demoiselle telle que vous : aussi soyez persuadée que nous sentons vivement la grâce que vous nous avez faite et croyez que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour vous empêcher de passer votre temps trop désagréablement. »

Élisabeth fut prodigue de remerciements : elle avait passé ces six semaines de la manière la plus agréable, et le plaisir d'être avec Charlotte, et toutes les prévenances qu'elle avait reçues, lui faisaient sentir que c'était à elle à les remercier. M. Colins parut flatté, et d'un air satisfait, il reprit :

« J'éprouve un sensible plaisir à vous entendre dire, que vous ne vous êtes point trop ennuyée avec nous ; nous avons, il est vrai, fait de notre mieux pour vous bien recevoir. Heureusement il nous a été possible de vous présenter aux nobles habitants de Rosings ; les fréquentes visites que nous avons faites à ce château, ayant souvent varié l'uniformité de notre vie, je crois me pouvoir flatter que vous n'avez aucun sujet de regretter les moments que vous nous avez donnés. Nos liaisons avec la famille de Brough sont un de ces rares avantages dont peu de gens se peuvent vanter ; vous voyez comment lady Catherine nous reçoit ; vous avez été témoin de ses honnêtetés et ; en vérité, je dois avouer que, quels que soient les désavantages de cet humble presbytère, je ne saurais regarder en pitié ceux qui l'habitent, lorsqu'ils partagent avec nous les bontés de cette noble dame. »

Les mots n'exprimaient point à son gré l'élévation de ses sentiments, et il fut obligé de se promener de long en large dans la chambre, tandis qu'Élisabeth s'efforçait d'unir la politesse et la vérité dans quelques courtes phrases.

« En effet je me flatte, ma chère cousine, que vous pourrez porter dans Herfordshire un rapport bien favorable sur nous ; vous avez été témoin des soins que lady Catherine ne cesse de prodiguer à Mme Colins, et tout considéré, j'ai lieu de croire qu'on ne peut dire que votre amie ait fait un trop mauvais choix, mais sur ce point, je dois garder le silence ; permettez-moi, seulement de vous assurer, ma chère Mlle Élisabeth, que je puis de grand cœur vous souhaiter un bonheur égal au sien. Ma chère Charlotte et moi, nous n'avons qu'un cœur, qu'un esprit ; nos goûts, nos sentiments sympathisent en tout, il semble que nous fussions nés l'un pour l'autre. »

Élisabeth put avec assurance dire que lorsqu'il en était ainsi, on devait se trouver bien heureux, et put, avec une égale sincérité, ajouter qu'elle croyait fermement à son bonheur, et l'en félicitait ; elle fut cependant assez satisfaite d'en voir le récit interrompu, par l'arrivée de celle qui en était la source. Pauvre Charlotte ! il était triste de l'abandonner à une telle société ; mais enfin elle l'avait elle-même choisie, et bien qu'elle parût affligée du départ de ses amies, elle ne semblait point demander leur pitié ; sa maison et son ménage, sa paroisse et sa basse-cour, et tous les soins divers qu'ils exigeaient, avaient encore pour elle tout le charme de la nouveauté.

Enfin la voiture arriva, les malles et les paquets y furent placés, et l'on annonça que tout était prêt. Après un adieu fort tendre entre les deux amies, Élisabeth fut conduite à la voiture par M. Colins ; comme elle traversait le jardin, il la chargeait de tous ses respects pour sa famille, sans oublier ses remerciements pour les civilités qu'il avait reçues l'hiver précédent à Longbourn, et ses compliments à M. et Mme Gardener, bien qu'il ne les connût point. Alors il lui donna la main pour monter en voiture, Maria la suivit ; la portière allait être fermée lorsque soudain il se rappelle, non sans confusion, qu'elles ne l'avaient encore chargé d'aucune commission pour les dames de Rosings.

« Mais, ajouta-t-il, vous désirez sans doute qu'on leur offre vos très humbles respects, et les remerciements les plus sincères, pour les bontés dont elles vous ont honorées durant votre séjour ici. »

Élisabeth n'y fit point d'objection. La portière fut donc fermée et elles partirent.

« Comme le temps a passé vite ! s'écria Maria, après quelques moments de silence ; il me semble qu'il y a à peine deux jours que nous avons quitté Herfordshire, et cependant que de choses se sont passées depuis !

– Oui vraiment, dit sa compagne en soupirant.

– Nous avons dîné neuf fois à Rosings, outre deux soirées que nous y avons passées. Oh ! que de choses j'aurai à dire.

– Et moi, ajouté tout bas Élisabeth, que de choses j'aurai à cacher ! »

Leur voyage se fit sans aucun évènement remarquable et quatre heures après leur départ de Hunsford, elles arrivèrent à la maison de M. Gardener, où elles devaient rester quelques jours.

Hélen paraissait bien portante et Élisabeth eut peu d'occasions d'étudier son humeur, au milieu des nombreux engagements que leur bonne tante leur avait préparés ; mais Hélen devait s'en retourner avec elle à Longbourn, et Élisabeth pensa qu'alors elle aurait tout le loisir de faire sur elle ses observations.

Ce ne fut pas sans quelque effort qu'elle put se résoudre à attendre même leur arrivée à Longbourn pour communiquer à sa sœur les propositions de M. Darcy. Savoir qu'il était en son pouvoir de révéler une chose qui causerait à Hélen une si vive surprise, et qui en même temps satisferait un faible reste de vanité que tous ses raisonnements n'avaient pu vaincre, était un motif puissant d'être confiante, mais elle n'avait pas encore arrêté ce qu'elle pouvait dire et ce qu'elle devait taire, et la crainte d'être entraînée à répéter quelque chose au sujet de Bingley, qui pût renouveler les chagrins d'Hélen, la contraignit au silence.

Chapitre XXXIX

Ce fut dans la seconde semaine de mai, que les trois demoiselles partirent ensemble de la rue Grace-Church pour se rendre à la ville de……, dans Herfordshire ; et comme elles approchaient de l'hôtel où se devait trouver la voiture de M. Bennet, elles aperçurent, preuve certaine de l'exactitude du cocher, Kitty et Lydia à l'une des fenêtres du premier étage : ces deux jeunes personnes les attendaient depuis plus d'une heure, et avaient été heureusement occupées à visiter un magasin de modes qui se trouvait vis-à-vis, à regarder la sentinelle de faction, et à assaisonner une salade de concombres.

Après avoir souhaité le bonjour à leurs sœurs, elles montrèrent d'un air triomphant une table couverte de ces viandes froides, qu'offre d'ordinaire l'office d'une auberge, et s'écrièrent : « Tenez, voyez-vous ! voilà, je l'espère, une surprise agréable.

– Et nous comptons vous régaler toutes trois ; mais, ajouta Lydia, il faut que vous nous prêtiez de l'argent, car nous venons de dépenser le nôtre dans ce magasin. » Alors, montrant les emplettes : « Regardez, j'ai acheté un chapeau ; il n'est pas fort joli, mais j'ai pensé que je ferais bien de le prendre : dès que nous serons à la maison, je le déferai, et je verrai si je puis le mieux arranger. »

Et comme ses sœurs lui dirent qu'il était affreux, elle ajouta d'un air indifférent : « Oh ! mais il y en avait deux ou trois bien plus laids dans le magasin, et quand j'y aurai mis un autre ruban il sera passable ; d'ailleurs, peu importe comment on sera mis cet été, après le départ du régiment de……, il nous quitte dans quinze jours.

– Cela est-il bien vrai ? dit Élisabeth avec satisfaction.

– Oui, il va être campé près de Brighton. Oh ! si papa voulait nous y mener passer l'été ! quel charmant voyage ; je suis sûre que cela ne lui coûterait presque rien. Maman le désire beaucoup, car sans cela nous passerons un été bien triste.

– Un charmant voyage, en vérité, pensait Élisabeth. Ô ciel, Brighton !… et tout un camp ! il ne nous manque plus que cela…, nous à qui un pauvre régiment de milice et quelques bals à Meryton ont fait tant de mal.

– Maintenant j'ai une nouvelle à vous apprendre, dit Lydia comme elles se mettaient à table, devinez-la si vous le pouvez. C'est une nouvelle des plus agréables, et qui concerne une personne que nous aimons toutes. »

Hélen et Élisabeth se regardèrent ; et le garçon eut ordre de se retirer, Lydia pâmait de rire et dit :

« Ah, oui ! vous voilà bien avec toute votre prudence ; vous craigniez que le garçon n'écoutât ce que je vais vous dire, comme si cela le regardait. Vraiment, s'il n'a jamais rien entendu de pire, il doit être bien neuf ; mais, après tout, il est si laid que je ne suis pas fâchée qu'il se soit retiré : de ma vie je n'ai vu un menton si pointu… Eh bien, revenons à ma nouvelle, elle a rapport à notre cher Wickham…… Allons, réjouissez-vous, Wickham n'épouse point Mary King… Elle est allée demeurer chez son oncle à Liverpool…, ainsi Wickham est encore libre.

– Et Mary King, ajouta Élisabeth, est préservée d'un mariage fort imprudent, quant à la fortune.

– Elle est bien sotte de s'en aller, si elle l'aime.

– Mais, j'espère qu'ils n'étaient point fort attachés l'un à l'autre, dit Hélen.

– Oh ! je suis sûre que Wickham n'en était pas amoureux : je parierais ma tête, qu'il ne s'est jamais soucié d'elle ; qui pourrait aimer un petit laideron pareil ? »

Élisabeth rougit, en songeant que bien incapable elle-même de tenir un langage si grossier, les sentiments qu'elle avait autrefois crus et justes et généreux, n'étaient cependant autres que ceux que Lydia exprimait en ce moment.

Dès qu'elles eurent fini leur goûté, les deux aînées payèrent ; la voiture fut demandée, et non sans beaucoup de peine, les cinq demoiselles, leurs malles, leurs paquets, et le fâcheux surcroît des nouvelles emplettes de Kitty et de Lydia y trouvèrent place.

« Oh ! comme nous voilà joliment pressées ! s'écria Lydia en riant aux éclats. Je suis bien contente d'avoir acheté mon chapeau, quand ce ne serait que pour avoir un carton de plus. Allons, mettons-nous bien à notre aise, rions et causons pendant toute la route. D'abord, dites-nous tout ce qui vous est arrivé depuis votre départ : avez-vous vu beaucoup d'hommes aimables ? vous a-t-on bien fait la cour ? J'avais espéré qu'au moins une de vous reviendrait avec un mari. Vraiment Hélen sera bientôt une vieille fille ; elle va avoir vingt-trois ans : oh ciel ! combien je serais honteuse de n'être point mariée à vingt-trois ans. Ma tante Philips désire extrêmement vous voir établie ; elle dit que Lizzy aurait mieux fait d'épouser M. Colins ; mais je ne suis point de son avis, il était trop sérieux… Quel bonheur si je me mariais avant aucune de vous !… alors, je vous mènerais au bal, aux assemblées. Mais j'oubliais de vous conter la bonne plaisanterie que nous avons faite l'autre soir chez le colonel Forster, Kitty et moi ; nous étions engagées à y passer la soirée : Mme Forster nous avait promis de nous faire

danser. (À-propos, Mme Forster et moi nous sommes inséparables.) Elle pria aussi les deux petites Harrington de nous venir joindre. Henriette était malade, et Pen fut obligée de venir seule. Que pensez-vous que nous ayons fait ? nous habillâmes Chamberlaine en femme, et personne ne le savait, si ce n'est le colonel, Mme Forster, Kitty, moi et ma tante, car nous fûmes obligées d'emprunter une de ses robes, et vous ne sauriez croire combien ce costume lui allait bien…… Quand Denny, Wickham, Pratt, et quelques autres officiers vinrent, ils ne le reconnurent point. Oh, comme j'ai ri ! et Mme Forster !… elle n'en pouvait plus… Cela donna quelques soupçons et bientôt ils découvrirent la supercherie. »

Avec de tels récits, Lydia, aidée par Kitty, s'efforça de divertir ses compagnes jusqu'à leur arrivée à Longbourn : Élisabeth y donnait peu d'attention, mais le moyen de ne point entendre le nom de Wickham si souvent répété ?

Leur réception à Longbourn fut des plus tendres ; Mme Bennet se réjouit en voyant Hélen aussi belle que de coutume ; et plus d'une fois, pendant le dîner, M. Bennet dit à Élisabeth : « Que je suis aise de te revoir, ma Lizzy ! »

Il y avait ce jour-là à Longbourn une nombreuse société ; car presque toute la famille Lucas vint y joindre Maria, et les sujets de conversation ne manquèrent pas. Lady Lucas, d'un bout de la table à l'autre, demandait à Maria les détails les plus minutieux sur le ménage de sa fille aînée. Mme Bennet avait plus d'une occupation ; d'abord elle voulait apprendre d'Hélen, qui était assise assez loin d'elle, toutes les modes nouvelles, puis, il les fallait redire aux jeunes sœurs de Maria, et Lydia, élevant la voix plus haut que tous les autres, racontait, à qui le voulait bien écouter, les divers plaisirs de la matinée.

« Oh, Mary ! dit-elle, je regrette que vous ne soyez point venue avec nous, nous avons été si gaies pendant toute la route ; on aurait pu nous entendre rire et parler à trois milles. »

À ce récit, Mary repartit fort gravement : « Loin de moi, ma chère sœur, l'idée de déprécier vos plaisirs, ils seraient sans doute goûtés par le plus grand nombre de femmes ; mais j'avoue qu'ils ne sauraient avoir de charme pour moi ; un livre et mon piano, voilà mes seules jouissances ».

Mais cette réponse ne fut point entendue de Lydia : il était rare qu'elle écoutât, n'importe qui, plus d'une seconde ; quant au discours de Mary, elle n'en écoutait même pas la première syllabe.

Dans l'après-midi, Lydia pressa vivement ses sœurs de faire un tour à Meryton ; mais Élisabeth s'y opposa : il ne serait point dit que les demoiselles Bennet ne pouvaient être chez elles un seul jour sans courir après les officiers ; ce motif ne fut pas le seul qui l'engagea à s'y opposer… Elle redoutait de revoir Wickham, et était décidée à l'éviter aussi longtemps

que possible ; la satisfaction qu'elle éprouvait à songer au prochain départ du régiment ne saurait être exprimée. Dans quinze jours, il devait partir et alors elle espérait n'être plus tourmentée au sujet de Wickham.

À peine avait-elle été quelques heures à Longbourn qu'elle s'aperçut que le projet du voyage à Brighton, dont Lydia avait parlé, était vivement discuté par ses parents.

Élisabeth vit bientôt que son père n'avait nulle intention de céder ; mais ses réponses étaient parfois si vagues et si équivoques, que Mme Bennet, quoique souvent découragée, ne perdait point encore tout espoir de réussir.

Chapitre XL

L'impatience qu'avait Élisabeth de communiquer à Hélen ce qui lui était arrivé, ne pouvait plus être réprimée et s'étant enfin décidée à cacher les détails qui concernaient sa sœur, et l'ayant prévenue qu'elle lui allait causer une vive surprise, elle lui raconta la scène passée entre elle et M. Darcy.

L'étonnement de Mlle Bennet fut bientôt diminué par ce vif attachement pour Élisabeth, qui la portait facilement à croire tout ce qui pouvait être à l'avantage de cette sœur chérie ; et d'ailleurs toute surprise s'évanouit bientôt pour faire place à un autre sentiment. Elle était fâchée que M. Darcy eût exprimé ses vœux d'une manière si peu propre à les faire agréer ; et bien plus affligée encore de la peine que lui avait dû causer le refus d'Élisabeth.

« Paraître si certain de réussir, dit-elle, était assez maladroit ; mais pensez donc combien cette circonstance même a dû accroître sa mortification !

– En vérité, répondit Élisabeth, je le plains de tout mon cœur, mais je ne doute pas que son orgueil ne sache bientôt vaincre sa passion pour moi. Vous ne me blâmez point cependant de l'avoir refusé ?

– Vous blâmer ! non.

– Mais peut-être désapprouvez-vous la manière dont j'ai parlé de Wickham ?

– Non ; je ne vois pas qu'en cela vous ayez eu tort.

– Vous en allez juger différemment, lorsque vous saurez ce qui s'est passé le jour suivant. »

Alors elle parla de la lettre, répétant tous les détails qui concernaient Georges Wickham. Quel coup pour cette bonne Hélen, qui volontiers eût passé sa vie, sans croire qu'il existât dans toute l'humaine race autant de méchanceté, que d'apprendre qu'un homme de sa connaissance en fût si richement pourvu ! La conviction de l'innocence de M. Darcy, bien qu'agréable pour elle, ne la put consoler de cette triste découverte ; et avec quelle ardeur ne s'efforça-t-elle pas de justifier l'un sans condamner l'autre !

« Tous vos efforts sont vains, dit Élisabeth, ils ne peuvent tous deux avoir raison. Choisissez, mais il faut vous réduire à ne penser du bien que de l'un des deux. Il y a tout juste assez de mérite entre eux pour faire un homme estimable ; depuis peu je l'ai supposé, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre : maintenant je suis portée à croire qu'il appartient tout à M. Darcy, mais vous pouvez en penser ce qu'il vous plaira. »

Il se passa cependant quelques instants avant qu'elle pût forcer Hélen à sourire.

« Jamais je n'ai éprouvé une si vive surprise, dit-elle ; se peut-il que Wickham soit si pervers ? Cela est presque incroyable ; et ce pauvre M. Darcy ! chère Lizzy, pensez seulement à ce qu'il a dû souffrir. Recevoir une telle mortification, être assuré du mépris que vous aviez pour lui, se trouver forcé de raconter une circonstance si affligeante pour sa sœur ! Oh ! c'en est trop à la fois ! vous ne sauriez être insensible à sa peine.

– Si vraiment ; mes regrets, ma compassion s'évanouissent en vous voyant si vivement affectée. Je sais si bien que vous lui rendrez pleine et entière justice, que je crois m'en pouvoir dispenser ; votre profusion me rend économe et si vous continuez encore quelque temps à vous lamenter sur son compte, je perdrai jusqu'au souvenir de mes regrets.

– Pauvre Wickham ! son regard exprime la bonté, ses manières sont si franches et si aimables !

– Il y a certainement eu dans l'éducation de ces deux jeunes gens une singulière méprise ; l'un possède toutes les vertus et l'autre en a tous les dehors.

– Je n'ai jamais pensé que M. Darcy parût aussi peu aimable que vous l'imaginiez.

– Et cependant je croyais être fort habile en le haïssant sans motif. Avoir ainsi une antipathie pour quelqu'un, est une si grande ressource pour l'esprit, car l'on ne saurait se moquer continuellement, sans parfois dire quelque chose de spirituel.

– Lizzy, quand vous lûtes cette lettre, pour la première fois, vous ne pouviez, je suis sûre, traiter ce sujet si légèrement.

– Non, il est vrai ; j'ai été chagrine, oui, bien chagrine ; je puis dire malheureuse. Je n'avais personne à qui je pusse confier mes peines ; mon Hélen n'était pas là pour me consoler, pour me dire que je n'avais point agi d'une manière aussi absurde, aussi ridicule que je le craignais ; oh combien je vous ai désirée !

– Il est malheureux qu'en parlant de Wickham à M. Darcy, vous vous soyez servie d'expressions aussi fortes ; elles paraissent maintenant si mal fondées.

– Certainement ; mais ce langage si outré est une conséquence naturelle des injustes préventions que je m'étais fait un plaisir à encourager ; il y a un point sur lequel vos conseils me sont nécessaires : il faut me dire si je dois, ou ne dois pas faire connaître le vrai caractère de M. Wickham. ? »

Mlle Bennet réfléchit quelques instants, puis elle répondit : « Il n'y a, ce me semble, nulle raison de rendre ses torts publics ; et quelle est votre opinion ?

– Qu'on ne le doit pas faire. M. Darcy ne m'a pas autorisée à parler de ce qu'il m'a confié ; au contraire, il désire que l'évènement qui regarde

sa sœur soit tenu sous le plus grand secret ; et si je voulais désabuser le monde sur le reste de sa conduite, qui est-ce qui me croirait ? La prévention contre M. Darcy est si générale et si forte, qu'essayer même de le représenter comme un homme aimable, serait le moyen de se faire lapider par la moitié des bons habitants de Meryton. Non, non, je dois y renoncer : Wickham sera bientôt parti ; et alors il importera peu qu'on sache ou non ce qu'il est ; quelque jour tout sera connu ; jusque-là, nous devons nous taire.

– Vous avez raison ; publier ses erreurs lui ferait un tort extrême, et peut-être se repent-il de ce qu'il a fait, et cherche-t-il, par une conduite, sage à rétablir sa réputation : il ne faut donc pas le désespérer. »

Cette conversation rendit à Élisabeth un peu de sa tranquillité ; elle avait confié deux des secrets qui, pendant quinze jours, l'avaient si cruellement tourmentée, et était sûre de trouver Hélen toujours disposée à l'écouter si jamais elle en voulait reparler ; mais comment être parfaitement satisfaite, puisque la prudence l'obligeait à cacher encore quelque chose. Elle n'osait confier à Hélen l'autre partie de la lettre de M. Darcy, ni lui dire combien elle avait été chère à Bingley : ce secret, elle devait le garder pour elle seule ; elle sentait que rien de moins qu'une parfaite intelligence entre les deux parties intéressées ne lui pourrait permettre de le divulguer, et alors, se disait-elle, « je ne pourrais dire que ce que Bingley saura expliquer lui-même d'une manière bien plus agréable ».

Maintenant, souvent seule avec sa sœur, rien ne l'empêchait d'étudier ses sentiments. Hélen n'était point heureuse, elle conservait encore pour Bingley l'attachement le plus tendre ; et n'ayant jamais eu jusqu'à ce moment même la moindre fantaisie, son attachement pour lui avait toute la vivacité d'une première inclination ; et par l'âge, et le caractère d'Hélen, cet attachement était plus solide que ne le sont d'ordinaire les premières affections de ce genre ; elle chérissait si tendrement son souvenir, et sa préférence pour lui était si décidée, que toute sa raison et son amour filial pouvaient à peine l'empêcher de l'abandonner à des regrets, qui, en altérant sa santé, auraient nui au bonheur de ses parents.

« Eh bien, Lizzy, dit un jour Mme Bennet, quelle est maintenant votre opinion sur cette triste affaire d'Hélen ? Quant à moi, je suis décidée à n'en plus parler : je l'ai dit l'autre jour à ma sœur Philips ; mais il est donc vrai qu'elle n'a point entendu parler de lui, pendant son séjour à Londres : enfin, tout ce que je puis dire, c'est que sa conduite est celle d'un malhonnête homme, et je ne pense pas que désormais on puisse espérer de les voir unis. Je n'entends rien dire de son retour à Netherfield ; cependant j'ai questionné, à ce sujet, tous ceux qui auraient pu le savoir.

– Je doute qu'il revienne jamais à Netherfield.

– Tant mieux pour lui, personne ne désire le revoir ; mais, moi, je dirai toujours qu'il s'est bien mal conduit avec ma fille, et si j'avais été elle, je ne l'eusse point souffert…… Enfin, ma consolation est qu'Hélen en mourra de chagrin, et alors il se repentira d'en avoir agi ainsi avec elle. »

Cette attente ne paraissant pas fort consolante à Élisabeth, elle ne fit nulle réponse.

« Eh bien ! Lizzy, continua sa mère quelques instants après, les Colins sont donc heureux ensemble ? J'espère que cela durera : tiennent-ils une bonne table ? Je ne doute point que Charlotte ne soit une excellente ménagère ; si elle ressemble à lady Lucas, elle doit être furieusement économe. Ils ne jettent point l'argent par les fenêtres, je présume ?

– Non ; leur maison est tenue avec beaucoup d'ordre.

– Oh ! avec ordre, je le crois facilement ; Charlotte a été à bonne école pour cela… enfin grand bien lui fasse… ils parlent sans doute souvent de ce qu'ils feront à la mort de votre père ; ils regardent, je suppose, la terre de Longbourn comme si déjà elle leur appartenait ?

– C'est un sujet sur lequel ils ne pouvaient s'entretenir en ma présence.

– Non, cela eût été assez singulier… Mais je ne doute point qu'ils n'en parlent souvent ensemble. Enfin, s'ils peuvent posséder sans remords une terre si illégalement acquise, tant mieux pour eux ; quant à moi, j'aurais honte d'avoir un bien par substitution. »

Chapitre XLI

La première semaine de leur retour à Longbourn s'écoula rapidement ; la seconde commençait, et le lundi suivant devait voir partir le régiment de…… Toutes les demoiselles de Meryton et des environs étaient inconsolables ; la désolation enfin fut presque générale. Les deux aînées de la famille Bennet étaient les seules qui pussent encore boire, manger, dormir, et suivre leurs occupations ordinaires. Souvent on leur reprochait cette étonnante indifférence : Kitty et Lydia surtout, dont la douleur était extrême, ne pouvaient comprendre le peu de sensibilité de leurs sœurs.

« Oh, ciel ! qu'allons-nous devenir ? Comment passer notre temps, répétaient-elles souvent dans l'excès de leur douleur : oh Lizzy, se peut-il que vous ayez un air si riant ! » Ce chagrin si affreux était vivement partagé par leur tendre mère ; elle se rappelait encore ce qu'elle avait souffert elle-même dans une occasion semblable, bien que vingt-cinq années se fussent écoulées depuis.

« Je suis sûre, disait-elle, que je pleurai pendant plus de deux jours lorsque le régiment du colonel Millar quitta Meryton : j'ai cru que j'en mourrais de chagrin.

– Quant à moi, je n'y survivrai pas, dit Lydia.

– Si seulement nous pouvions aller à Brighton reprit Mme Bennet.

– Oh ! oui, si nous pouvions aller à Brighton, mais papa est si désagréable !

– Quelques bains de mer me rétabliraient parfaitement.

– Et ma tante Philips assure, ajouta Kitty, qu'ils me feraient grand bien. »

Tels étaient les plaintes et les murmures répétés sans cesse dans la maison de Longbourn. Élisabeth essaya de s'en divertir, mais tout plaisir s'évanouit à la triste idée que ces ridicules étaient ceux de sa propre famille ; jamais elle ne sentit si vivement la justesse des reproches de M. Darcy ; et jamais aussi n'avait-elle été si disposée à lui pardonner son opposition aux désirs de son ami.

Mais bientôt la tristesse de Lydia fit place à la joie la plus vive ; car elle reçut une invitation de Mme Forster, femme du colonel du régiment, de l'accompagner à Brighton. Cette inappréciable amie était une très jeune femme tout nouvellement mariée ; une conformité d'humeur entre elle et Lydia avait formé leur liaison ; et, s'étant à peine connues trois mois, elles avaient été intimes pendant les deux derniers.

Le ravissement de Lydia, son amitié pour Mme Forster, la joie de Mme Bennet, et la mortification de Kitty, se peuvent difficilement exprimer. Lydia, sans même apercevoir le chagrin de sa sœur, courait çà et là, contant son bonheur à tout le monde ; tandis que la moins fortunée, Kitty, demeurait au parloir, se plaignant de son sort dans les termes les plus déraisonnables.

« Je ne vois pas pourquoi Mme Forster ne m'a point invitée, aussi bien que Lydia ; bien que je ne sois pas son amie, j'ai autant de droits que ma sœur à ses honnêtetés, plus même, car je suis son aînée de deux ans. »

Élisabeth s'efforça vainement de la rendre raisonnable, et Hélen de la consoler. Quant à Élisabeth, cette invitation était loin de lui faire éprouver les mêmes sentiments qu'à sa mère et à Lydia. Au contraire, elle la considérait comme nuisible à sa sœur ; et quelques reproches que pût lui attirer une semblable démarche, si elle venait à être connue, elle résolut cependant de prier secrètement son père de ne point la laisser partir ; elle lui représenta toute l'inconvenance de la conduite de Lydia, le peu d'avantages qu'elle pourrait retirer de ses liaisons avec une femme comme Mme Forster, et combien il était probable qu'avec une telle compagne, et dans un lieu comme Brighton, elle ne fût encore plus imprudente que jamais. Il l'écouta fort attentivement, et alors lui dit :

« Lydia ne sera jamais satisfaite qu'elle ne se soit montrée dans quelque lieu public ; et nous ne pouvons espérer de retrouver une occasion où elle puisse le faire avec si peu d'inconvénient pour sa famille que dans cette circonstance.

– Oh ! si vous saviez, dit Élisabeth, le tort que peut nous faire l'imprudence de Lydia, que dis-je ? le tort qu'elle nous a déjà fait, vous en jugeriez bien différemment.

– Déjà fait ! répéta M. Bennet : quoi ! a-t-elle fait déserter quelques-uns de vos amoureux ? Pauvre petite Lizzy ! Mais ne vous chagrinez pas cependant, croyez-moi : des jeunes gens assez délicats pour craindre même l'ombre d'un ridicule ne méritent pas un regret. Allons, laissez-moi voir la liste de ces pauvres amants que la folie de Lydia a éloignés de vous.

– En vérité, vous vous trompez ; ce ne sont point de pareils griefs dont je veux me plaindre, mais de maux plus réels, et qui doivent nous affecter tous. L'étourderie, le mépris de toute bienséance, dont Lydia fait gloire, nuit, je le sais, à votre réputation, à celle de votre famille. Pardonnez-moi ; mais il faut qu'une fois au moins je m'explique franchement. Si vous, mon père, ne voulez prendre la peine de réprimer les penchants de Lydia, de lui apprendre que ses occupations présentes ne peuvent être celles de sa vie, bientôt on ne pourra plus la corriger, et, à seize ans, elle sera la plus grande coquette qui se soit jamais attiré, à elle-même et à sa famille, la risée de la société ; une coquette aussi des plus ridicules, sans autre charme que la jeunesse et

quelque peu de beauté, et ne possédant ni l'esprit, ni le talent de se garantir du mépris auquel son désir extrême de plaire l'exposera sans cesse. Kitty court les mêmes dangers, elle suivra toujours et partout l'exemple de Lydia ; toutes deux vaines, ignorantes, paresseuses, et absolument abandonnées à elles-mêmes ! Oh ! mon père, pouvez-vous croire qu'elles ne soient point méprisées partout où elles se présenteront ; et leurs sœurs ne partageront-elles pas trop souvent le même sort ? »

M. Bennet, la voyant réellement affectée, prit sa main avec tendresse, et répondit :

« Ne vous affligez point, mon enfant ; partout où vous et Hélen serez connues, on vous rendra justice, et vous n'en paraîtrez pas avec moins d'avantage, parce que vous avez deux, je puis dire trois sœurs bien sottes. Nous n'aurons point de repos ici si Lydia ne va pas à Brighton : qu'elle y aille donc ; le colonel Forster est un homme sensé, il saura veiller sur elle ; et heureusement elle est trop pauvre pour être recherchée par aucun intrigant. À Brighton, sa coquetterie sera même moins remarquée qu'ici ; les officiers trouveront d'autres femmes qui mieux, que Lydia, méritent leurs soins : espérons donc que ce voyage, au contraire, lui fera connaître son peu de mérite. En tout cas, elle ne peut guère devenir pire. »

Élisabeth fut obligée de se contenter de cette réponse ; mais son opinion ne changea pas ; et elle quitta son père triste et mécontente, mais persuadée qu'elle avait fait son devoir. Elle résolut de ne point se désoler davantage pour un mal où elle ne voyait nul remède.

Si Lydia et sa mère eussent connu le sujet de son entretien avec M. Bennet, toute leur volubilité n'aurait pu exprimer assez vivement leur indignation. Une visite à Brighton était pour Lydia le comble du bonheur ; elle se représentait d'avance les rues de ce joli port couvertes d'officiers, elle se voyait d'avance l'objet des soins du plus grand nombre : les beautés d'un camp ne furent point non plus oubliées ; les tentes, placées en lignes régulières, formant les plus belles allées que fréquentait tout ce qu'il y a de jeune et d'aimable ; et, pour couronner le tout, elle se voyait elle-même assise sous une tente, recevant les hommages d'au moins six officiers à la fois. Aurait-elle pu croire que sa sœur voulût l'arracher à d'aussi chères espérances ? quels eussent été ses sentiments ? Sa mère seule aurait pu bien les comprendre, par ce qu'elle éprouvait elle-même ; car le voyage de Lydia à Brighton était tout ce qui pouvait la consoler de la mortifiante conviction que son mari ne comptait jamais y aller lui-même.

Mais elles ignoraient tout ce qui venait de se passer, et leurs transports de joie continuèrent, sans interruption, jusqu'au jour fixé pour le départ de Lydia.

Élisabeth devait alors voir Wickham pour la dernière fois. Elle l'avait quelquefois rencontré dans le monde depuis son retour : les moments les plus désagréables étaient passés, et tout intérêt pour lui à jamais détruit ; elle s'était même aperçue que cette douceur de manières qui d'abord l'avait charmée, n'était réellement que de l'affectation ; et, dans la conduite qu'il tenait présentement avec elle, elle trouva un nouveau sujet de déplaisir ; car le désir qu'il témoigna bientôt de lui renouveler les soins qui avaient marqué les premiers jours de leur liaison, ne pouvait, après ce qui s'était passé, que l'aigrir davantage. Elle perdit tout égard pour lui, en se voyant ainsi l'objet d'une galanterie si vaine et si frivole ; et tandis qu'elle le repoussait avec fermeté, elle ne put qu'être vivement mortifiée, en songeant qu'il s'imaginait sans doute que, quel que fût le motif qui l'eût engagé à la négliger, il lui serait toujours facile, en revenant à elle, de flatter encore sa vanité, et de mériter son approbation.

La veille du départ du régiment, il dîna avec plusieurs officiers à Longbourn ; et Élisabeth était si peu disposée à se séparer de lui en bonne intelligence, que, lorsqu'il vint lui faire quelques questions sur la manière dont elle avait passé son temps dans Kent, elle lui parla du séjour qu'y avaient fait le colonel Fitz-William et M. Darcy, et lui demanda aussi s'il connaissait le colonel.

Il parut surpris, mécontent ; mais, se remettant aussitôt, il répondit qu'autrefois il l'avait beaucoup connu, ajoutant que c'était un aimable homme, et demanda à Élisabeth si elle l'avait trouvé tel. La réponse de celle-ci fut très favorable au colonel ; et Wickham, quelques moments après, reprit d'un air indifférent :

« Combien de temps, me dites-vous, est-il resté à Rosings ?

– Trois semaines.

– Et vous l'avez vu souvent ?

– Oui, presque tous les jours.

– Ses manières sont bien différentes de celles de son cousin.

– Oui, bien différentes : mais je trouve que M. Darcy gagne beaucoup à être connu.

– Vraiment ! s'écria Wickham, jetant sur Élisabeth un regard inquiet qui ne put échapper à celle-ci. Et pourrai-je vous demander… ? » Mais, se remettant, il continua d'un ton plus gai : « Si ce sont ses manières qui gagnent à être connues, a-t-il daigné en user envers vous avec un peu plus de civilité qu'il n'a coutume de le faire avec tout le monde ? Car je ne puis espérer, continua-t-il d'un air plus sérieux, que ses principes soient changés.

– Oh ! non, dit Élisabeth, ses principes sont, je le crois, ce qu'ils ont toujours été. »

Wickham ne sut trop s'il devait se réjouir de ces paroles, ou se méfier de leur sens. Il y avait dans le regard d'Élisabeth quelque chose qui l'inquiétait, et il l'écouta avec la plus vive agitation, tandis qu'elle continuait ainsi :

« Quand j'ai dit que M. Darcy gagnait à être connu, je n'ai point voulu faire entendre par là que ses principes ou ses manières se fussent perfectionnés, mais que, le connaissant mieux, on apprenait aussi à mieux définir son caractère. »

Le trouble de Wickham augmentait évidemment ; il garda quelque temps le silence, mais bientôt, quittant son air embarrassé, il se tourna vers elle, et de l'accent le plus doux, lui dit :

« Vous qui connaissez si bien mes sentiments à l'égard de M. Darcy, vous pouvez facilement comprendre combien je dois me réjouir en apprenant qu'il est assez sage pour chercher même à paraître homme de bien. Son orgueil ainsi dirigé peut être utile, sinon à lui-même, du moins aux autres, en l'empêchant de se livrer encore à cet esprit de haine et de vengeance, qui l'a conduit à me faire tant de mal ; mais je crains que cette apparence de modération, à laquelle sans doute vous voulez faire allusion, ne soit adoptée par lui que lors de ses visites chez sa tante, dont il craint la pénétration, et à l'estime de laquelle il tient fort. Peut-être aussi peut-on attribuer ce changement au désir de hâter son mariage avec Mlle de Brough, car je sais que depuis longtemps il souhaite vivement former cette alliance. »

Ceci fit sourire Élisabeth ; mais elle ne lui répondit que par une légère inclination de tête ; elle voyait bien qu'il désirait lui conter encore tous ses griefs, et elle n'était nullement en humeur de l'écouter. Pendant le reste de la soirée, il parut aussi gai que de coutume, mais ne chercha plus à se rapprocher d'Élisabeth, et ils se quittèrent enfin avec beaucoup de civilité, et peut-être avec un désir mutuel de ne se revoir jamais.

Quand les conviés se séparèrent, Lydia retourna avec Mme Forster à Meryton, d'où elle devait partir le jour suivant de grand matin. La séparation entre elle et la famille fut plus bruyante que pathétique : Kitty était la seule qui versât quelques larmes, et encore ne pleurait-elle que de dépit et de colère. Mme Bennet fut prodigue en souhaits pour la félicité de sa fille, lui recommandant surtout de ne manquer aucune occasion de se bien divertir ; conseil qui, selon toutes les apparences, serait fort exactement suivi ; et la joie extrême de Lydia lui permit à peine d'écouter les tendres adieux de ses deux sœurs aînées.

Chapitre XLII

Si les opinions d'Élisabeth n'avaient été formées que d'après ses remarques sur sa propre famille, elle n'aurait pu se faire une idée bien séduisante de la félicité conjugale, ni des douceurs de la vie domestique. Son père, captivé par la jeunesse et la beauté, et cet air de gaieté que donnent en général ces deux avantages, avait épousé une femme dont l'esprit borné, et le manque absolu de tact et de jugement, lui firent bientôt regretter son choix : l'estime et la confiance s'évanouirent pour jamais, et il se vit trompé dans ses plus chères espérances. Mais M. Bennet n'était point homme à chercher un soulagement à des peines causées par sa propre imprudence dans le tumulte des plaisirs. Il aimait la campagne et la lecture, et ce fut à ce goût heureux qu'il dut sa consolation. L'ignorance et la folie de sa femme l'amusaient quelquefois, et il ne se gênait pas à cet égard, même en présence de ses enfants.

Élisabeth ne s'aveuglait pas sur la conduite de son père comme époux ; elle en sentait toute l'inconvenance ; mais respectant ses talents, et reconnaissante de la tendresse particulière qu'il lui témoignait, elle s'efforçait d'oublier ce qu'elle ne pouvait manquer d'apercevoir, et d'éloigner d'elle la triste pensée que cette négligence, et le manque absolu d'égards pour sa femme, étaient d'autant plus répréhensibles, que par là il l'exposait au mépris même de ses propres enfants ; mais jamais elle n'avait senti si vivement qu'à cette heure tous les dangers auxquels se devaient trouver exposés les enfants nés d'un mariage si mal assorti et combien il était malheureux que les talents aussi réels que ceux de M. Bennet fussent si mal employés ; car enfin, s'il ne pouvait rendre sa femme moins ignorante, il aurait pu du moins veiller à l'éducation de ses filles, et leur préparer par ses soins un sort plus heureux.

Quand Élisabeth se fut réjouie du départ de Wickham, l'éloignement du régiment lui offrit peu d'autres sujets de satisfaction. Les assemblées de Meryton étaient moins gaies qu'auparavant ; et chez elle elle avait une mère et une sœur dont les lamentations continuelles sur la tristesse de tout ce qui les entourait rendaient leur cercle de famille fort peu agréable ; et bien que Kitty pût avec le temps être plus raisonnable, puisque ceux qui lui troublaient l'esprit s'étaient éloignés, son autre sœur, dont le caractère offrait bien plus de sujets de crainte, ne pouvait que devenir et plus coquette et plus imprudente, dans un lieu tel que Brighton.

Mais enfin, l'idée de son voyage aux lacs vint fort à propos occuper son imagination : c'était tout ce qui la pouvait consoler des moments fâcheux que lui causait la mauvaise humeur de sa mère, et si Hélen avait dû être de cette partie, jamais il n'en eût existé une plus agréable.

« Il est heureux cependant, pensait-elle que j'aie encore quelque chose à désirer ; car si le voyage ne me laissait rien à souhaiter, je pourrais craindre qu'il ne se fît point ; mais le regret de ne pouvoir faire partager mes jouissances à ma sœur étant un chagrin réel, je puis raisonnablement espérer que mon attente sur d'autres points ne sera point trompée : un projet qui ne nous offre que plaisir, rarement réussit, et une faible contrariété vous empêche quelquefois d'être en tout désappointée. »

Lorsque Lydia quitta Longbourn, elle avait promis d'écrire souvent, et très longuement à sa mère et à Kitty, mais ses lettres se firent longtemps attendre ; celles à sa mère ne contenaient autre chose, sinon qu'elles revenaient d'une promenade où tels et tels les avaient accompagnées, et où elle avait vu une toilette à lui faire tourner la tête ; qu'elle venait de faire emplette d'une robe nouvelle, d'un parasol délicieux, dont elle eût volontiers fait la description, si elle n'avait été si pressée ; mais Mme Forster l'attendait pour aller au camp. Celles à sa sœur étaient encore moins instructives, car, quoique plus longues, elles contenaient trop de lignes soulignées, pour qu'elles pussent être communiquées au reste de la famille.

Après les premiers quinze jours de son absence, la santé, la tranquillité, l'enjouement, reparurent à Longbourn ; tout y prit un aspect plus riant : les familles qui étaient allées passer l'hiver à Londres, revinrent dans leur terre, et les modes d'été et les fêtes champêtres offrirent quelques distractions. Mme Bennet avait repris sa dolente sérénité ; et vers le milieu de juin, Kitty même était assez bien remise pour entrer dans Meryton sans fondre en larmes, circonstance qui parut d'un si bon augure à Élisabeth, qu'elle lui fit espérer que vers Noël, elle serait assez raisonnable pour ne parler d'officiers guères plus d'une fois par jour, à moins que par quelque fatal décret du ministre de la Guerre un autre régiment ne fût cantonné à Meryton.

L'époque fixée pour leur excursion au nord approchait rapidement ; les premiers jours de juillet les devaient voir en route, et l'on était déjà au quinze de juin, lorsqu'une lettre de Mme Gardener vint apporter à Élisabeth la fâcheuse nouvelle que leur voyage était non seulement différé, mais encore abrégé. M. Gardener se trouvait dans l'impossibilité de partir avant la dernière quinzaine de juillet, et encore ne pouvait-il être absent qu'un mois ; et comme cet espace de temps était très court pour leur permettre d'aller aussi loin qu'ils l'avaient d'abord projeté, il fallait renoncer aux lacs, se contenter d'un tour moins étendu, et Derbyshire devait maintenant être leur limite au nord. Dans le comté, il y avait, il est vrai, assez pour les bien

occuper pendant trois semaines. Ce lieu offrait à Mme Gardener un attrait particulier : la ville où elle avait passé plusieurs de ses plus belles années, et où maintenant ils devaient demeurer quelques jours, était sans doute pour elle un objet aussi intéressant que toutes les célèbres beautés de Matlock, Chatsworth, Dovedale ou le Peak.

Élisabeth fut extrêmement désappointée ; elle désirait fort voir les lacs, et croyait encore qu'on avait tout le temps d'y aller ; mais enfin il fallut se consoler de cette contrariété.

Plus d'un souvenir vint s'attacher à l'idée d'un voyage dans Derbyshire ; comment lire le mot même, sans penser à Pemberley et à son propriétaire ?

« Mais sûrement, se disait-elle, je puis entrer dans cette province avec impunité, et y dérober quelques brins de bruyère sans être aperçue. »

Quatre mortelles semaines au lieu de deux devaient maintenant s'écouler avant l'arrivée de sa tante. Elles finirent enfin ; et M. et Mme Gardener et leur quatre enfants parurent à Longbourn : les enfants, deux filles de six et huit ans, et deux garçons encore plus jeunes, devaient être laissés aux soins d'Hélen, qui en était fort chérie, et dont le jugement sain et la douceur angélique étaient propres à les instruire et à les divertir.

Les Gardener ne restèrent qu'une nuit à Longbourn, et le lendemain allèrent avec Élisabeth chercher et le plaisir et la nouveauté ; et si leur voyage ne répondait point en tout à leurs désirs, le bonheur d'être ensemble, la conformité d'humeur et d'opinion pouvaient amplement les dédommager.

Le but de cet ouvrage n'est point de donner une description de Derbyshire, ni d'aucun des lieux remarquables, où nos voyageurs s'arrêtèrent. Oxford, Bleenheim, Warwich, Kenelworth, Birmingham, etc., sont assez connus. Une très petite partie de Derbyshire est tout ce qui nous intéresse maintenant.

Ils dirigèrent leur course vers la ville de Lambton, où Mme Gardener avait autrefois résidé, et où demeuraient encore (comme elle le venait tout récemment d'apprendre) quelques-uns de ses anciens amis. À cinq milles de Lambton, était situé Pemberley : c'est ce qu'Élisabeth apprit de sa tante ; y aller n'était pas absolument leur route, mais aussi cela les détournait peu, et le soir, en traçant le plan de leur excursion du lendemain, Mme Gardener témoigna le désir de revoir ce château ; son mari y consentit avec plaisir, et l'approbation d'Élisabeth fut aussi demandée.

« Ne seriez-vous pas aise, ma chère, de voir un lieu dont on vous a si souvent parlé ? dit sa tante, un lieu qui intéresse tant de gens de votre connaissance ; Wickham vous le savez, y a passé toute son enfance. »

Élisabeth était embarrassée, elle savait qu'elle ne devait point aller à Pemberley, mais le moyen de l'éviter ! elle feignit, cependant, de n'en avoir

nul désir, se disant lassée de palais et de châteaux, et assurant qu'elle ne trouvait aucun plaisir à voir de beaux tapis et des meubles dorés.

Mme Gardener rit de sa simplicité.

« Si ce n'était qu'une belle maison, richement meublée, dit-elle, je n'aurais moi-même nulle envie de la voir, mais le parc est d'une grande beauté, les bois surtout méritent d'être vus. »

Élisabeth ne répondit point, elle n'osait refuser et craignait encore plus d'accepter. La possibilité d'y rencontrer M. Darcy se présenta soudain à son esprit, cette idée seule la fit rougir, et elle pensa que plutôt que de s'exposer à une pareille chose, il vaudrait mieux parler franchement à sa tante ; mais elle y répugnait fort, et résolut enfin que ce serait sa dernière ressource, si les informations qu'elle se proposait de prendre sur l'absence de la famille Darcy, ne répondaient point à son désir.

En conséquence, lorsqu'elle se retira pour la nuit, elle demanda à la fille de chambre si Pemberley était un beau château ? à qui il appartenait ? et non sans quelque inquiétude, si les propriétaires y étaient venus cette année ? Une négative bien désirée et reçue avec plaisir fut la réponse à cette dernière question ; et ses craintes étant détruites, elle put éprouver elle-même un vif désir de voir ce château ; et lorsque ce sujet fut abordé le lendemain et qu'on lui vint encore demander ce qu'elle en pensait, elle put sans hésiter et d'un air assez indifférent, répondre que ce projet ne lui était point désagréable.

Il fut donc décidé qu'ils iraient à Pemberley.

Chapitre XLIII

Pendant la route, Élisabeth, non sans quelque trouble, cherchait des yeux les bois de Pemberley, et arrivée enfin à la grille son émotion s'accrut encore.

Le parc était fort grand ; ils y entrèrent par un chemin profond, et firent route pendant quelque temps à travers un bois magnifique qui couvrait une grande étendue de terrain.

Mille pensées diverses occupaient trop Élisabeth pour lui permettre de se livrer à la conversation ; mais elle put voir et admirer chaque site remarquable ; ils montèrent graduellement, pendant un demi-mille et atteignirent alors un plateau, d'où les bois, venant à s'ouvrir, la vue s'étendait sur le château de Pemberley. C'était un grand et beau bâtiment, d'une noble architecture, situé sur le penchant d'un coteau, et qu'une longue chaîne de montagnes très boisées couronnait par-derrière ; au-devant coulait une rivière assez considérable. Élisabeth fut enchantée, jamais elle n'avait vu un lieu plus favorisé par la nature, et où ses beautés fussent moins contrariées. Tous trois à l'envi exprimèrent leur admiration, et en ce moment elle sentit qu'être maîtresse de Pemberley pouvait bien avoir quelque prix.

Ils descendent la hauteur, traversent le pont et arrivent à la porte ; tout en examinant de plus près la façade du château, ses craintes d'y rencontrer le propriétaire vinrent encore la tourmenter. Elle frémit à l'idée que la fille d'auberge pouvait s'être trompée. Ayant demandé à voir la maison, on les admit dans le vestibule ; et Élisabeth pendant qu'ils attendaient la femme de charge, qui la devait montrer, eut tout le loisir de s'étonner de se trouver dans ce lieu.

La femme de charge vint : c'était une vieille femme d'un air respectable, bien moins arrogante et plus polie qu'elle ne s'y était attendue. Ils la suivirent dans la salle à manger, qui était belle et richement meublée. Élisabeth l'ayant un moment regardée, s'approcha d'une des fenêtres pour jouir du point de vue ; les montagnes couronnées de bois qu'ils venaient de descendre, recevant de la distance un aspect plus majestueux, étaient un objet enchanteur et des yeux elle parcourut avec délices tous ces sites charmants ; la rivière, les arbres, tantôt élégamment groupés sur ces bords, ou négligemment épars ; ailleurs ouvrant dans le lointain une scène imprévue ; les sinuosités de la vallée, la verte pelouse, se réunissaient pour orner le paysage. Comme ils passaient dans les différentes pièces, ces objets prenaient un aspect nouveau, et chaque fenêtre en offrait un qui lui était particulier. Les appartements étaient vastes et l'ameublement répondait à

la fortune du propriétaire, mais Élisabeth vit avec admiration que le goût n'avait point été sacrifié à la richesse ; tout y était moins splendide, mais aussi plus élégant qu'à Rosings.

« Et, pensait-elle, j'aurais pu être la maîtresse de ce château ! Ces appartements me seraient maintenant familiers ; au lieu de les voir comme étrangère, j'y pourrais recevoir avec joie mon oncle et ma tante ! Mais non, se remettant un peu, cela ne m'eût point été possible ! Mon oncle, ma chère tante seraient perdus pour moi : jamais on ne m'aurait permis de les inviter. »

Heureux souvenir qui lui épargna peut-être un regret.

Elle désirait beaucoup demander à la femme de charge, si son maître était vraiment absent, mais n'en avait point le courage. Cette question enfin fut faite par son oncle, et toute tremblante elle détourna les yeux pendant que mistriss Reynolds répondait, « qu'oui, » « mais, ajouta-t-elle, nous l'attendons demain avec une nombreuse société ». Combien Élisabeth se réjouit alors que son propre voyage n'eût point été retardé d'un jour !

Sa tante l'appela en ce moment pour regarder un petit tableau ; elle s'approcha et vit le portrait de Wickham, parmi beaucoup d'autres miniatures ; sa tante lui demande en souriant comment elle le trouvait, et mistriss Reynolds, s'approchant, leur dit que c'était le portrait d'un jeune homme, fils de l'intendant de feu M. Darcy, qu'il avait fait élever à ses frais : « Il a depuis pris le parti des armes, ajouta-t-elle, mais je crains qu'il ne soit devenu bien étourdi. »

Mme Gardener sourit à sa nièce, mais celle-ci s'en aperçut à peine.

« Et voici, dit mistriss Reynolds en montrant une autre miniature, le portrait de mon maître ; il est parfaitement ressemblant ; il fut peint en même temps que l'autre il y a de cela près de huit ans.

– J'ai souvent ouï vanter la belle figure de votre maître, dit Mme Gardener, en regardant le portrait. Cette tête est belle… ; mais, Lizzy, vous nous pourrez dire s'il est flatté ou non. »

Le respect de mistriss Reynolds pour Élisabeth semblait s'accroître, en apprenant que son maître était connu d'elle.

« Cette demoiselle connaît-elle monsieur Darcy ?

– Un peu, répondit Élisabeth en rougissant.

– Et ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, qu'il est bien bel homme ?

– Oui, certainement.

– Quant à moi, je n'ai jamais vu quelqu'un qui eût une si belle tournure ; dans la galerie du premier, vous verrez un autre portrait de lui, mais en grand. Cette pièce était le cabinet de feu mon maître, et ces miniatures ont été laissées comme il les avait lui-même fait placer : il y tenait beaucoup. »

Cela expliqua à Élisabeth, pourquoi celle de Wickham s'y trouvait.

Mistriss Reynolds leur fit alors remarquer un petit portrait de Mlle Darcy, pris lorsqu'elle n'avait encore que huit ans.

« Et Mlle Darcy est-elle aussi bien que son frère ? demanda Mme Gardener.

– Oh oui, Madame, la plus belle demoiselle qu'on puisse voir, et la plus accomplie ; elle fait de la musique toute la journée : dans la pièce voisine, il y a un superbe piano qu'on a apporté hier pour elle ; c'est un présent de mon maître ; elle vient ici demain avec lui. »

M. Gardener dont les manières étaient fort affables l'encourageait par ses questions et ses remarques à continuer cette conversation ; et mistriss Reynolds, soit par vanité ou par attachement, avait évidemment du plaisir à s'entretenir de son maître et de sa sœur.

« Votre maître habite-t-il beaucoup Pemberley ?

– Pas autant que je le pourrais désirer, monsieur ; cependant il y vient assez souvent, et Mlle Darcy y passe toujours toute la belle saison. »

Excepté lorsqu'elle va à Ramsgate, pensa Élisabeth.

« Si votre maître se décidait à se marier, vous le verriez peut-être plus souvent ?

– Je le pense aussi, monsieur, mais je ne sais quand cela se fera, il trouvera bien difficilement une femme qui soit digne de lui. »

M. et Mme Gardener sourirent, et Élisabeth ne put s'empêcher de dire :

« Penser ainsi, c'est faire de lui un grand éloge.

– Je ne dis que la simple vérité, Mademoiselle, et ce que tous ceux qui le connaissent vous diront comme moi. »

Élisabeth pensa que c'était aller un peu loin, et sa surprise s'accrut encore lorsque mistriss Reynolds ajouta :

« Jamais je n'ai reçu de lui une parole dure, un ordre impérieux, et cependant il n'avait que quatre ans lorsque je suis entrée ici. »

Cette louange était des plus extraordinaires, et bien opposée aux idées d'Élisabeth, car jamais elle n'avait douté qu'il ne fût d'une humeur dure et hautaine ; sa curiosité, son désir d'en savoir davantage devinrent extrêmes, et avec joie elle entendit son oncle dire :

« Peu de gens méritent un tel éloge, vous êtes vraiment heureuse d'avoir un si bon maître.

– Oui, monsieur, et je le sens bien ; dans tout l'univers je n'en pourrais trouver un meilleur : mais j'ai toujours remarqué que ceux qui sont bons étant enfants, le sont aussi lorsqu'ils deviennent hommes, et jamais il n'a existé un enfant plus doux et plus affectueux que lui. »

Se peut-il que ce soit de M. Darcy qu'on parle ainsi, pensait Élisabeth ! »

Son père était un homme bien respectable, dit Mme Gardener.

– Oui, vraiment, madame, et son fils lui ressemblera en tout ; comme lui, il est affable envers le pauvre. »

Chaque mot accroissait l'étonnement d'Élisabeth ; elle ne se lassait point d'écouter, nul autre objet ne la pouvait intéresser ; et en vain mistriss Reynolds racontait le sujet des tableaux, la dimension des appartements, ou le prix des meubles : M. Gardener, fort diverti par cette espèce de prévention de famille à laquelle il attribuait les louanges données par elle à M. Darcy, la ramena bientôt à ce sujet, et elle vantait avec enthousiasme toutes ses belles qualités, pendant qu'ils montaient ensemble le grand escalier.

« C'est le meilleur seigneur et le meilleur maître, dit-elle, qui ait jamais existé ; il ne ressemble vraiment pas à ces jeunes fous du temps présent, qui ne pensent qu'à eux ; vous ne trouvez pas un seul de ses fermiers ou de ses domestiques qui ne fasse son éloge, quelques personnes disent qu'il est fier ; quant à moi, je ne m'en suis jamais aperçue ; mais peut-être le croit-on tel parce qu'il ne parle pas sans rime ni raison, comme le font la plupart des jeunes gens. »

Combien tous ces éloges lui font honneur, pensait Élisabeth ! »

Ces beaux récits, dit à voix basse Mme Gardener à sa nièce, ne coïncident guère avec sa conduite envers notre pauvre ami.

– Peut-être avons-nous été trompées.

– Cela est peu probable ! Nos informations venaient de bon lieu. »

Ayant atteint la vaste antichambre du premier, on les conduisit dans un fort joli salon, meublé avec une élégance et un goût remarquables, ils apprirent que cette pièce venait d'être arrangée pour surprendre agréablement Mlle Darcy, qui lors de son dernier séjour au château en avait montré le désir.

« Tout prouve qu'il est le meilleur des frères, se disait Élisabeth, en s'approchant d'une des fenêtres. »

Mistriss Reynolds anticipait la joie qu'éprouverait Mlle Darcy en entrant dans cet appartement.

« Oh ! c'est bien là lui, continuait-elle, à peine laisse-t-il à sa sœur le temps de désirer, il n'y a rien qu'il ne fît pour elle. »

La galerie de tableaux et deux ou trois des principales chambres à coucher étaient maintenant tout ce qu'il leur restait à voir ; dans la première se trouvaient beaucoup de beaux tableaux ; mais Élisabeth, peu connaisseuse en peinture, se serait volontiers mise à regarder quelques paysages au crayon dessinés par Mlle Darcy, si la vue des portraits de famille ne lui eût rappelé que dans ce nombre, il s'en devait trouver un, dont les traits lui étaient connus ; elle le chercha donc et bientôt se vit arrêtée par la plus parfaite ressemblance de M. Darcy, dont tous les traits étaient embellis par ce sourire aimable qu'elle se rappela lui avoir quelquefois vu, lorsqu'il la regardait ;

elle demeura quelque temps en contemplation devant ce tableau, et y revint encore avant de quitter la galerie. Mistriss Reynolds leur apprit que ce portrait avait été fait et placé là avant la mort du père.

Il y avait certainement en cet instant dans le cœur d'Élisabeth une sensation qu'elle n'avait pas encore éprouvée ; l'éloge fait de lui par mistriss Reynolds était assez important ; quelles louanges doivent être plus appréciées, que celles données par un bon domestique, comme frère, comme seigneur, comme maître ! que de gens dont le bonheur devait dépendre de lui ! que de bien ou de mal il pouvait faire ! Elle en fit la réflexion, et debout devant cette toile sur laquelle il était représenté, fixant les yeux sur les siens elle pensait à son attachement avec un plus vif sentiment de gratitude que ce souvenir ne lui avait encore inspiré, et oubliant alors le mode de cette déclaration qui naguère l'offensait tant, ne songeant plus qu'à ce qui pouvait accroître son estime pour lui.

Lorsqu'ils eurent parcouru toute la maison, ils redescendirent l'escalier, et prenant congé de la femme de charge, furent confiés au soin du jardinier, qui les rencontra à la porte du vestibule.

Comme ils traversaient la pelouse, pour se rendre à la rivière, Élisabeth se détourna, pour regarder encore le château ; son oncle et sa tante s'arrêtèrent aussi ; et tandis que celui-ci formait quelques conjectures sur la date du bâtiment, le propriétaire lui-même parut soudain, au détour de la route qui conduisait aux écuries.

Il n'était qu'à peu de distance, et son apparition fut si subite qu'il était impossible d'éviter sa vue. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Élisabeth ; la plus vive rougeur vint déceler leur embarras. M. Darcy tressaillit et parut quelques instants immobile d'étonnement, mais se remettant bientôt, il s'avança vers les voyageurs et adressa la parole à Élisabeth, sinon d'un air fort calme du moins avec une parfaite politesse.

Elle s'était détournée presque involontairement, mais s'arrêtant, et comme il approchait, elle reçut ses compliments avec un embarras qu'il lui fut impossible de vaincre. Si la parfaite ressemblance de Darcy avec le portrait que les deux autres venaient d'examiner, avait été insuffisante pour les convaincre que c'était lui qu'ils voyaient en ce moment, la surprise témoignée par le jardinier en apercevant son maître, le leur aurait bientôt appris ; ils se tinrent un peu à l'écart comme il parlait à leur nièce, qui, confuse et étonnée, osait à peine lever les yeux, et ne savait quelles réponses faire aux demandes polies qu'il lui adressait sur sa famille. Ses manières, si différentes de ce qu'elle les avait vues autrefois, la rendaient toute surprise ; chaque mot prononcé par lui augmentait sa gêne, et l'idée de l'inconvenance qu'il y avait pour elle à se trouver chez lui, se présentait à son esprit avec une nouvelle force ; le peu d'instants qu'ils demeurèrent ensemble fut peut-être

un des plus désagréables de sa vie ; quant à lui, il ne paraissait guère plus à l'aise ; lorsqu'il parlait, son accent n'avait point sa fermeté ordinaire. Il répéta ses questions sur l'époque où elle avait quitté Longbourn et le temps qu'elle devait rester dans Derbyshire, si souvent et d'un air si agité, qu'il était aisé d'apercevoir le trouble de son âme.

À la fin, toutes ses idées semblèrent lui manquer, et après être resté quelques instants sans rien dire, il se remit soudain, et prit congé d'elle.

Les Gardener la joignirent alors, et louèrent beaucoup la belle tournure de M. Darcy, mais Élisabeth ne les put écouter et, tout absorbée dans ses réflexions, les suivit en silence. Elle était accablée de honte et de chagrin : sa venue à Pemberley était, selon elle, la chose la plus imprudente, la plus malheureuse ; qu'allait-il en penser ? Quelle idée une telle démarche ne pouvait-elle pas donner à un homme aussi vain ? Ne semblait-il pas qu'elle se fût à dessein jetée encore sur son chemin ? Oh ! maudit voyage ! pourquoi y avait-elle consentit, ou pourquoi était-il arrivé un jour plus tôt qu'on ne l'attendait ? Si seulement il avait tardé de quelques instants ; si elle eût elle-même été plus avancée dans le parc, cette fatale rencontre n'aurait point eu lieu, car il est évident qu'il ne faisait que d'arriver, qu'il venait de descendre de voiture… Ces réflexions, ajoutant encore à sa confusion, la firent rougir plus d'une fois. Elle songeait aussi, avec une vive surprise, aux changements opérés dans les manières de Darcy ; elle ne savait à quoi l'attribuer. Qu'il eût daigné lui parler, était déjà fort surprenant, mais lui parler avec tant de civilité, s'informer des nouvelles de sa famille l'était bien plus encore ; jamais elle ne lui avait vu un air si peu fier ; jamais il ne lui avait adressé la parole avec tant de douceur que dans cette rencontre si imprévue : quel contraste entre leur entrevue d'aujourd'hui et celle qu'ils avaient eue dans le parc de Rosings, lorsqu'il lui remit sa lettre ! Elle ne savait qu'en penser, et y réfléchissait inutilement.

Ils venaient alors d'entrer dans une allée charmante, au bord de la rivière ; chaque pas leur découvrait une plus belle étendue des bois dont ils approchaient, mais quelque temps se passa avant qu'Élisabeth y pût donner la moindre attention. Et bien qu'elle répondit machinalement aux appels de son oncle et de sa tante, paraissant diriger les yeux sur les objets qu'ils lui indiquaient, elle n'en distinguait aucun ; ses pensées étaient toutes fixées sur un seul lieu du château de Pemberley, sur celui, quel qu'il fût, où M. Darcy se trouvait en ce moment : avec quelle ardeur ne désirait-elle pas savoir ce qui se passait alors dans son esprit…, ce qu'il pensait d'elle, et si malgré tout, elle lui était encore chère ! Peut-être ne lui avait-il adressé la parole avec tant de civilité, que parce qu'il se sentait à son aise ; cependant sa voix, son accent n'annonçaient point une parfaite tranquillité : s'il avait été satisfait

ou mécontent de la revoir, c'est ce qu'elle ne pouvait deviner ; mais il était évident qu'il ne l'avait point vue avec indifférence.

À la fin cependant, les remarques faites sur sa distraction par ses compagnons de voyage, la remirent un peu, ou du moins lui firent sentir la nécessité de paraître moins préoccupée.

Ils entrèrent alors dans les bois, et quittant la rivière, parcoururent des sites plus élevés. M. Gardener témoigna le désir de faire le tour du parc, mais le jardinier lui apprit, d'un air triomphant, qu'il avait dix milles de circonférence ; cela naturellement mit fin au projet, et ils continuèrent le circuit ordinaire, qui les ramena encore par une pente douce au bord de la rivière ; ils la traversèrent sur un pont de bois, dont la simplicité répondait aux sites environnants. Ce lieu était moins orné qu'aucun de ceux qu'ils eussent encore visités, et la vallée ici resserrée ne laissait de place que pour la rivière, et une allée fort étroite au milieu des grands et sombres bois qui la bordaient. Élisabeth désirait fort en visiter tous les détours, mais lorsqu'ils eurent traversé le pont, et remarqué la distance qui les séparait encore de la maison, Mme Gardener qui rarement marchait beaucoup, ne put aller plus loin et ne songeait plus qu'à gagner la voiture ; sa nièce se vit donc obligée de modérer ses désirs ; et repassant encore la rivière, ils dirigèrent leurs pas vers le château. Leur marche fut lente, car M. Gardener aimait passionnément la pêche, quoique rarement capable de satisfaire ce goût ; et il était si occupé à guetter les truites qui se jouaient dans ces eaux limpides et à en parler au jardinier, qu'il n'avançait que fort doucement. Pendant qu'ils erraient ainsi, tout occupés des beautés qui les entouraient, ils virent, à quelque distance, M. Darcy qui s'avançait de ce côté ; Élisabeth, quoiqu'étonnée, fut du moins mieux préparée à une entrevue qu'elle ne l'avait été la première fois, et résolut de paraître calme, si vraiment il comptait les venir joindre. Pendant un instant elle en douta, s'imaginant qu'il prendrait un autre sentier. Un détour de l'allée le cachant quelques secondes à sa vue, lui donnait cette pensée, mais le détour passé, il se trouve près d'eux : un seul regard apprit à Élisabeth qu'il n'avait point encore perdu son air aimable ; et voulant imiter sa politesse, elle se mit, en le rencontrant, à admirer le lieu ; mais à peine avait-elle prononcé les mots « charmants et enchanteurs », qu'un souvenir malheureux la vint tourmenter ; et s'imaginant que tout éloge de Pemberley, fait par elle, pourrait être malicieusement interprété, elle rougit et se tut.

Mme Gardener était debout à quelques pas, et Élisabeth s'étant arrêtée, Darcy lui demanda si elle voulait lui faire l'honneur de le présenter à ses amis : c'était une honnêteté à laquelle elle ne s'attendait point, et à peine put-elle s'empêcher de sourire, en songeant qu'il cherchait maintenant à connaître ces mêmes gens, contre lesquels son orgueil s'était tant révolté il

n'y avait que quelques mois : « quelle sera sa surprise, pensait-elle, lorsqu'il saura qui ils sont ! Il les prend sans doute pour des gens de qualité. »

La présentation cependant fut à l'instant faite, et, tout en désignant leur degré de parenté avec elle, elle ne put se défendre de jeter sur lui un regard curieux, s'attendant bien à le voir s'éloigner au plus vite d'une société si disproportionnée. Mais en cela elle se trompait, car bien qu'évidemment surpris, il prit son parti cependant en homme de courage ; et loin de les quitter, revint sur ses pas, et entra en conversation avec M. Gardener. Élisabeth ne pouvait qu'être satisfaite ; il était consolant pour elle qu'il sût que du moins elle avait quelques parents qu'elle pouvait avouer sans rougir ; elle écoutait avec la plus vive attention tout ce qui se passait entre eux, et se réjouit à chaque phrase, chaque expression qui prouvait l'intelligence, le goût et l'instruction de son oncle.

Après s'être entretenus sur divers sujets, ils parlèrent de pêche, et elle entendit M. Darcy l'inviter à venir pêcher à Pemberley aussi souvent qu'il le voudrait pendant son séjour dans le voisinage, offrant de lui donner tout ce qui lui serait nécessaire pour cet amusement, et montrant les endroits où en général il y avait le plus de poissons. Mme Gardener qui prenait le bras de sa nièce, la regarda d'un air qui exprimait son étonnement : Élisabeth ne disait rien, mais les procédés de Darcy la flattaient, lui causaient un plaisir réel : car, comment douter que ce ne fût pour elle qu'il en usait ainsi ; mais aussi le moyen de ne pas s'étonner d'un changement si nouveau, si extraordinaire ! « Se peut-il, se répétait-elle continuellement, que ce soit pour moi, pour mériter mon estime, qu'il a tant adouci sa fierté ? Les reproches que je lui ai adressés à Hunsford peuvent-ils lui avoir fait une si forte impression ? Serait-il possible qu'il m'aimât encore ? »

Après s'être ainsi promenée pendant quelque temps, il se fit un léger changement ; il fut causé par Mme Gardener, qui, fatiguée de sa longue promenade, trouvant le bras d'Élisabeth un trop faible soutien, préféra celui de son mari. M. Darcy la remplaça alors près d'Élisabeth ; ils gardèrent quelques moments le silence, et ce fut elle qui d'abord l'interrompit : elle désirait lui faire savoir qu'elle était venue à Pemberley, avec la persuasion de ne l'y point trouver, et pour cela, remarqua « que son retour avait été bien imprévu, car votre femme de charge, ajouta-t-elle, nous a assurés que vous n'arriviez que demain ; et même avant de quitter Bakwell, nous avions ouï dire que vous n'étiez point attendu de sitôt dans le pays ». Il confirma la vérité de ces témoignages, ajoutant que quelques affaires à régler avec son intendant, l'avaient obligé à devancer de quelques heures ses compagnons de voyage : « Ils me rejoindront demain, continua-t-il, et parmi eux vous retrouverez quelques-uns de vos amis, M. Bingley et ses sœurs. »

Une légère inclination de tête fut toute la réponse d'Élisabeth ; elle songeait avec quelque embarras à la dernière fois où le nom de Bingley avait été prononcé entre eux, et si elle en pouvait juger par le teint animé de Darcy, sa pensée n'était guère différemment occupée.

« Avec eux est une autre personne, continua-t-il après une courte pause, qui désire plus particulièrement être connue de vous. Voulez-vous me permettre, et serai-je indiscret de vous présenter ma sœur pendant votre séjour à Lambton ? »

La surprise qu'une telle demande causa à Élisabeth fut grande en vérité ! trop grande pour qu'elle sût même comment elle y acquiesça ; elle sentait bien que si Mlle Darcy avait quelque désir de la connaître, ce désir n'avait pu lui être inspiré que par son frère ; et sans en tirer une autre conséquence, il était flatteur pour elle de voir que ses procédés envers lui à Hunsford, ne l'avaient point porté à la juger d'une manière défavorable. Ils marchèrent alors en silence, tous deux absorbés dans leurs pensées. Élisabeth n'était point à son aise ; le moyen qu'elle le fût ? Mais son amour-propre était flatté, et peut-être ne regrettait-elle plus d'être venue à Pemberley. Le désir témoigné par Darcy de lui présenter sa sœur, était une civilité des plus aimables. Ils eurent bientôt devancé les autres, et lorsqu'ils arrivèrent à la voiture, M. et Mme Gardener étaient encore loin d'eux.

Il la pria alors d'entrer dans la maison, mais elle assura qu'elle n'était point fatiguée, et ils restèrent ensemble debout sur la pelouse. Que de choses se pouvaient dire dans un semblable moment, et garder le silence était assez inconvenant !… ; elle désirait discourir, mais chaque sujet lui offrait quelque inconvénient : enfin, elle se rappela qu'elle venait de voyager, et ils parlèrent de Mallock et de Dovedale avec une persévérance admirable. Cependant le temps et sa tante s'avançaient bien doucement, et sa patience et ses idées étaient presque épuisées avant la fin du tête-à-tête. M. et Mme Gardener les joignirent, ils furent tous engagés à prendre quelques rafraîchissements, mais ceci fut refusé, et ils se quittèrent de part et d'autre avec la plus parfaite politesse. M. Darcy donna la main à ces dames pour monter en voiture ; comme elle partait, Élisabeth le vit qui prenait lentement le chemin du château.

M. et Mme Gardener commencèrent alors leurs remarques sur lui, avouant l'un et l'autre qu'ils l'avaient trouvé fort supérieur à l'idée qu'ils s'en étaient faite.

« Il ne se fait nullement valoir, dit M. Gardener, il est parfaitement poli et aimable.

– Il y a quelque chose en lui d'imposant.

– Mais je trouve que cela lui sied assez, reprit Mme Gardener, et je puis maintenant dire avec sa femme de charge que, encore que bien des gens le disent fier, je ne m'en suis pas aperçue.

– J'ai été, je l'avoue, fort surpris de sa conduite à notre égard, elle a été plus que polie ; et cependant rien ne l'obligeait à en user ainsi ; car il a fort peu connu Élisabeth.

– Il est vrai, Lizzy, dit sa tante, qu'il n'est pas aussi bel homme que Wickham, ou plutôt, il n'a pas autant de physionomie ; car ses traits sont parfaitement réguliers ; mais d'où vient que vous nous avez parlé de lui d'une manière si peu favorable ? »

Élisabeth s'excusa du mieux qu'elle put.

« Dans Herfordshire je l'avais mal jugé, ajouta-t-elle ; à son voyage de Kent il m'a plu davantage, mais je ne l'avais jamais vu aussi aimable qu'il l'a été ce matin.

– Si je ne le jugeais que d'après l'impression qu'il m'a faite, continua Mme Gardener, je ne pourrais croire qu'il se fût si mal conduit envers notre pauvre Wickham ; il n'a pas un air dur, au contraire son sourire est aimable, et dans toute sa personne il y a un certain air de noble dignité qui d'ordinaire annonce une belle âme. La bonne dame qui nous a montré le château a fait de lui un si pompeux éloge, que parfois j'étais tentée de rire ; mais je présume qu'il paie généreusement, et cette qualité-là, dans l'opinion d'un domestique, comprend souvent toutes les autres. »

Élisabeth se sentit ici obligée de dire quelque chose qui le pût du moins justifier des accusations de Wickham, et pour cela donna à entendre, avec autant de précautions qu'elle le pût, que par ce qu'elle avait appris des parents de Darcy dans Kent, sa conduite à l'égard de Wickham pouvait être interprétée d'une manière bien différente, et qu'il y avait tout lieu de croire que le caractère de Darcy était loin d'être aussi vicieux et celui de Wickham aussi aimable qu'on le pensait dans Herfordshire ; à l'appui de tout cela, elle raconta quelques détails sur les transactions pécuniaires où ces deux Messieurs avaient été intéressés, sans toutefois dire de qui elle les tenait, mais assurant qu'on pouvait y ajouter foi.

Ce récit surprit et chagrina Mme Gardener, mais elle y réfléchit peu, car approchant maintenant du lieu témoin des plaisirs de son enfance, elle était trop occupée à montrer à son mari chaque site environnant qui lui retraçait quelques souvenirs aimables, pour pouvoir songer à autre chose. Toute fatiguée qu'elle était de la promenade du matin, ils n'eurent pas plutôt dîné qu'elle se mit à la recherche de ses anciennes connaissances, et la soirée se passa dans les plaisirs si doux, qu'offrent des liaisons renouées après une longue absence.

Les évènements de ce jour étaient trop intéressants pour permettre à Élisabeth de donner beaucoup d'attention à ces nouveaux amis. Les civilités de M. Darcy occupaient seules sa pensée, et elle songeait avec une surprise toujours nouvelle, et non sans plaisir, au désir qu'il avait témoigné de lui présenter sa sœur.

Chapitre XLIV

Élisabeth avait présumé que M. Darcy lui amènerait sa sœur le lendemain de son arrivée à Pemberley, et par conséquent était décidée à ne point sortir durant toute cette matinée ; mais elle conjecturait mal : car le matin même qui suivit leur propre arrivée à Lambton, et comme ils venaient tous de se promener dans les environs avec plusieurs de leurs nouveaux amis, et rentraient à cet instant pour s'habiller, devant dîner hors de chez eux, le bruit d'une voiture les appela à la fenêtre, et ils virent un monsieur et une dame en phaéton qui avançaient vers l'hôtel. Élisabeth, reconnaissant sur-le-champ la livrée, devina ce que cela voulait dire, et surprit fort ses parents, en leur apprenant la visite qu'ils allaient recevoir. Son trouble, comme elle leur parlait, joint à quelques circonstances du jour précédent, leur ouvrit sur cette affaire une idée nouvelle ; rien encore ne la leur avait suggérée : mais maintenant ils sentirent que le seul moyen de comprendre la preuve d'estime que leur donnait en ce moment M. Darcy, était de lui supposer quelque inclination pour leur nièce. Tandis que cette pensée les occupait, l'agitation d'Élisabeth allait toujours croissant. Elle était tout étonnée du désordre de ses esprits, et à divers autres sujets de trouble se joignait encore la crainte que la partialité du frère ne l'eût fait parler trop favorablement d'elle. Avec le plus vif désir de plaire, elle craignait d'y peu réussir.

Elle se retira de la fenêtre, craignant d'être vue ; et, comme elle marchait dans sa chambre, cherchant à se calmer, elle vit sa tante qui l'observait attentivement, et son trouble s'accrut encore.

Mlle Darcy et son frère parurent ; et cette formidable introduction eut lieu. Élisabeth vit avec étonnement que sa nouvelle connaissance était pour le moins aussi embarrassée qu'elle-même. Depuis son arrivée à Lambton, elle avait ouï dire que Mlle Darcy était extrêmement fière ; mais peu d'instants d'observation lui persuadèrent qu'elle n'était qu'extrêmement timide : elle trouva que difficilement on obtenait d'elle-même un mot au-delà d'un monosyllabe.

Mlle Darcy était plus grande et plus forte qu'Élisabeth et bien qu'elle n'eût encore que seize ans, sa taille était formée, et sa tournure élégante. Ses traits, moins réguliers que ceux de son frère, avaient aussi plus d'expression, et ses manières étaient douces et naturelles. Élisabeth, qui s'était attendue à trouver en elle un observateur aussi froid, aussi pénétrant que Darcy l'avait été autrefois, fut bien rassurée en voyant en elle tout l'extérieur d'une jeune personne timide et réservée.

Ils n'avaient pas été longtemps ensemble, lorsque Darcy lui annonça que Bingley allait aussi venir la voir ; et à peine avait-elle eu le temps d'en exprimer sa satisfaction, que le pas léger de Bingley se fit entendre sur l'escalier ; l'instant d'après, il entra dans le salon. Le ressentiment d'Élisabeth contre lui était depuis longtemps évanoui, mais, si même elle en eût conservé, l'aimable cordialité avec laquelle il l'aborda le lui aurait bientôt fait oublier. Il s'informa avec amitié, quoique d'une manière générale, des nouvelles de sa famille, et discourut, avec cette même aisance et cette même gaieté qui l'avaient tant fait admirer dans Herfordshire.

Il n'était pas un objet moins intéressant pour M. et Mme Gardener que pour elle-même ; depuis longtemps ils désiraient le connaître. Les quatre personnes en ce moment devant eux excitaient vivement leur attention. Les soupçons, si nouveaux, formés au sujet de M. Darcy et de leur nièce, les engageaient à les observer l'un et l'autre avec le plus grand intérêt, et bientôt ils furent convaincus que l'un d'eux du moins savait aimer ; ils demeurèrent incertains des sentiments de la demoiselle : mais que Darcy fût amoureux, ils ne pouvaient en douter.

Élisabeth, de son côté, avait beaucoup à faire : elle voulait s'assurer des sentiments de chacun de ses visiteurs, désirait reprendre sa tranquillité, et surtout se rendre agréable à tous ; et, dans le dernier objet où elle craignait le plus de ne point réussir, son succès était certain ; car ceux à qui elle cherchait à plaire étaient prévenus en sa faveur : Bingley et Georgiana étaient très disposés, et Darcy décidé à la trouver charmante.

En voyant Bingley, ses pensées se portèrent naturellement vers Hélen : et avec quelle ardeur ne désirait-elle pas savoir si, en ce moment, il en était également occupé ! Parfois elle s'imaginait qu'il parlait moins que de coutume, et se plaisait dans l'idée qu'en fixant les yeux sur elle il cherchait à se rappeler quelque ressemblance : mais, bien que ceci pût être imaginaire, elle ne pouvait s'abuser sur sa conduite envers Mlle Darcy, qu'on avait dit cependant la rivale d'Hélen. Nul regard, nulle parole, ni d'un côté, ni de l'autre, n'annonçait un attachement particulier ; et rien ne se passa entre eux qui pût justifier les espérances de Mlle Bingley. Sur ce point elle fut bientôt satisfaite ; et quelques légères circonstances, arrivées avant la fin de la visite, la convainquirent qu'Hélen n'était point encore oubliée, et que s'il n'en parlait point, c'est qu'il ne l'osait faire. Il lui dit, dans un instant où les autres causaient ensemble, et d'un ton qui exprimait le regret, « qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait eu le plaisir de la voir » ; et avant qu'elle pût lui répondre, il ajouta : « Il y a plus de huit mois ; nous ne nous sommes point vus depuis le 26 novembre, jour où nous dansâmes tous ensemble à Netherfield. »

Élisabeth fut charmée de lui trouver la mémoire si exacte ; et peu après il demanda, lorsque le reste de la société semblait ne pouvoir l'entendre : « *Toutes* vos sœurs sont-elles maintenant à Longbourn » ? Cette question, cette remarque en elle-même signifiaient peu, mais elles furent faites d'une manière qui les rendaient expressives.

Elle se décida rarement à lever les yeux sur M. Darcy mais lorsqu'un regard jeté à la dérobée lui permettait de l'apercevoir, son air aimable et son langage, si poli, lui persuadèrent que ce changement de manières dont elle avait été témoin la veille, quelque passager qu'il fût, avait du moins duré plus d'un jour. Lorsqu'elle le vit rechercher l'amitié, solliciter l'estime de ces mêmes gens avec lesquels tout entretien, quelques mois auparavant, lui aurait paru un déshonneur ; quand elle le vit en user si poliment non seulement avec elle, mais envers ces mêmes parents qu'il avait si ouvertement dédaignés, et qu'elle se rappelait leur dernière entrevue au presbytère d'Hunsford, la différence, le changement était si grand, et faisait sur elle une si forte impression, qu'elle pouvait à peine cacher son étonnement. Jamais, même dans la société de ses chers amis de Netherfield, ou de ses illustres parents de Rosings, elle ne l'avait vu si désireux de plaire, si peu suffisant qu'il le paraissait dans ce moment, où tout le succès qu'il pouvait attendre de ses soins se bornait à obtenir l'estime de gens dont la connaissance seule pouvait lui attirer la censure des dames de Netherfield et de Rosings.

Leurs visiteurs demeurèrent avec eux plus d'une demi-heure, et lorsqu'ils se levèrent pour prendre congé, M. Darcy dit à sa sœur de se joindre à lui pour prier M. Gardener et ses dames de leur faire l'honneur de dîner à Pemberley avant leur départ de Lambton. Mlle Darcy, quoique avec une timidité qui trahissait son peu d'habitude à faire des invitations, parut obéir avec plaisir. Mme Gardener regarda sa nièce, cherchant à deviner comment *elle*, que cette invitation regardait plus particulièrement, était disposée à l'accepter, mais Élisabeth avait détourné la tête… Présumant donc qu'éviter ainsi ses regards prouvait plutôt un embarras momentané qu'aucune objection à ce projet, et voyant son mari fort enclin à y accéder, elle se hasarda à acquiescer à leur demande, et le surlendemain fut le jour fixé pour cette partie.

La certitude de revoir Élisabeth parut fort agréable à Bingley, ayant, assurait-il, encore bien des choses à lui dire, et plus d'une question à lui faire sur tous leurs amis d'Herfordshire. Élisabeth se plut à attribuer la joie qu'il semblait éprouver, à son désir de l'entendre parler d'Hélen et cette circonstance ainsi que plusieurs autres lui permit de réfléchir avec satisfaction à la demi-heure qui venait de s'écouler, bien que pendant sa durée elle n'en eût joui que faiblement.

Fort empressée d'être seule, et craignant les questions ou les remarques de son oncle et de sa tante, elle ne resta avec eux qu'assez de temps pour connaître leur opinion sur M. Bingley, qui était des plus favorables, et les quitta pour aller s'habiller.

Mais elle n'avait nulle raison de craindre la curiosité de M. et Mme Gardener, ils ne désiraient aucunement forcer sa confiance. Tout leur disait que M. Darcy était bien mieux connu d'elle qu'ils ne l'avaient d'abord imaginé, qu'il en était même fort épris. Mais s'ils en avaient assez vu pour être vivement intéressés, ils pensaient aussi que la moindre question à ce sujet serait, de leur part, fort indiscrète.

Prendre de M. Darcy une opinion favorable, était maintenant l'objet de leurs désirs, et le peu qu'ils avaient vu de lui ne devait que les satisfaire. Ils ne pouvaient être insensibles à ses civilités et, s'ils eussent tracé son caractère, d'après leur propre sentiment et les rapports de la femme de charge, sans égard à aucune circonstance précédente la société d'Herfordshire, à laquelle il était connu, aurait eu peine à le reconnaître. Ils avaient maintenant un intérêt réel à croire mistriss Reynolds, et ils sentirent bientôt que l'opinion d'un domestique qui le connaissait depuis son enfance, et dont les manières seules inspiraient de l'estime, ne devait pas être si légèrement rejetée : d'ailleurs ils n'avaient rien appris sur lui depuis leur séjour à Lambton qui pût les engager à n'y point ajouter foi. On ne l'accusait que d'être fier. Fier, il l'était probablement ; et sinon, n'était-il pas naturel que les habitants d'un petit bourg que sa famille ne recevait pas, le crussent tel ? On avouait cependant qu'il était fort généreux, et faisait beaucoup de bien aux pauvres.

À l'égard de Wickham, les voyageurs découvrirent bientôt qu'on ne le tenait point en grande estime dans le pays, car bien que ses démêlés avec le fils de son patron ne fussent qu'imparfaitement connus, il était généralement su qu'il avait quitté Derbyshire fort endetté, et que ses créanciers avaient été ensuite payés par M. Darcy.

Quant à Élisabeth, ses pensées la transportèrent à Pemberley, ce jour-là encore plus que la veille ; et bien que la soirée lui parût longue, elle ne le fut pas assez cependant pour déterminer ses sentiments envers un des habitants de ce château, et elle resta éveillée deux grandes heures, cherchant encore à les définir. Bien certainement elle ne le haïssait pas : non ! toute haine s'était évanouie depuis longtemps ; elle était même honteuse d'en avoir jamais éprouvé pour lui. Le respect, fondé sur la certitude de ses qualités estimables, quoique d'abord admis à regret, avait cessé de lui répugner ; et maintenant ce respect s'accroissait encore par le souvenir du témoignage, si favorable pour lui, qu'elle avait ouï la veille. Mais si le respect, si l'estime, la portaient déjà à penser à lui avec bienveillance, un motif plus puissant, et qu'elle ne pouvait se dissimuler, l'y engageait bien plus encore : c'était

la reconnaissance ! Elle était reconnaissante non seulement de ce qu'il l'eût aimée autrefois, mais de ce qu'il l'aimait encore assez pour lui pardonner l'aigreur avec laquelle elle l'avait refusé, et même les injustes accusations dont elle avait accompagné ce refus. Lui (elle le pensait, du moins), qui devait l'éviter comme sa plus grande ennemie, semblait au contraire, à cette rencontre si imprévue, fort empressé à renouer connaissance avec elle ; et, sans lui témoigner aucune préférence trop marquée, mettait cependant tous ses soins à mériter non seulement son estime, mais celle de M. et Mme Gardener, et de plus, montrait un désir extrême de la faire connaître à sa sœur. Un tel changement dans un homme aussi fier excitait non seulement une vive surprise, mais la reconnaissance, car à l'amour, à l'amour le plus tendre on le pouvait seul attribuer ; et l'impression que cette pensée faisait sur elle était des plus agréables, bien qu'elle ne pût entièrement la définir. Elle le respectait, elle l'estimait ; sa gratitude pour lui était vive ; elle s'intéressait sincèrement à son bonheur, et ne voulait que savoir à quel point elle souhaitait que ce bonheur dépendît d'elle, et si vraiment il serait à désirer, pour leur félicité mutuelle, qu'elle se servît du pouvoir que son cœur lui disait qu'elle possédait encore pour l'amener à lui faire un nouvel aveu de ses sentiments.

Il avait été décidé, durant la soirée entre la tante et la nièce, que la politesse si particulière que leur avait faite Mlle Darcy, en venant les voir le jour même de son arrivée à Pemberley, devait être imitée, quoiqu'elle ne pût être égalée par quelques démarches polies de leur part, et que par conséquent il serait fort convenable de lui faire visite le lendemain matin. La résolution en fut donc prise : Élisabeth s'en réjouit, bien que lorsqu'elle s'en demandait la raison elle ne sût trop que se répondre.

M. Gardener les quitta aussitôt après le déjeuner ; car le projet de pêche ayant été renouvelé la veille, il s'était positivement engagé à joindre vers midi plusieurs hôtes de Pemberley.

Chapitre XLV

Convaincue comme Élisabeth l'était maintenant, que l'antipathie de Mlle Bingley pour elle avait été causée par la seule jalousie, elle ne put s'empêcher de penser combien son apparition à Pemberley serait peu agréable à cette dame. Elle était donc curieuse de voir si elle pourrait même se contraindre assez pour lui adresser, avec quelques dehors de politesse, les phrases d'usage.

Arrivés au château, on les fit entrer dans le salon, dont l'exposition septentrionale était délicieuse en été. Les croisées ouvertes jusqu'à terre laissaient apercevoir ces montagnes couronnées de bois où le soleil semblait n'oser pénétrer, et les chênes majestueux, épars çà et là sur la pelouse voisine.

Elles furent reçues par Mlle Darcy, qui y travaillait avec Mme Hurst, Mlle Bingley, et la dame avec laquelle elle demeurait à Londres. La réception que leur fit Georgiana fut parfaitement polie ; mais accompagnée de cet air embarrassé, qui, bien que provenant de son extrême timidité et de sa crainte de mal faire, aurait pu facilement faire croire à ceux qui se sentaient ses inférieurs, qu'elle était fière et réservée. Mme Gardener et sa nièce lui rendirent cependant justice, et la plaignirent.

Elles ne reçurent de Mme Hurst et de Mlle Bingley qu'une simple révérence ; et, s'étant assises, un silence assez désagréable suivit pour quelques instants ; il fut d'abord interrompu par Mme Annesley, femme aimable et gracieuse, et entre elle et Mme Gardener, avec quelques secours d'Élisabeth, la conversation se soutint. Mlle Darcy paraissait désirer de parler, mais n'en avait pas le courage, et parfois hasardait une courte phrase, lorsqu'elle avait le moins de chance d'être entendue.

Élisabeth s'aperçut bientôt qu'elle était elle-même étroitement observée par Mlle Bingley, et qu'elle ne pouvait dire un mot, surtout à Mlle Darcy, sans exciter toute son attention. Cette remarque ne l'aurait point empêchée de chercher à causer avec cette dernière, si elle eût été assise moins loin d'elle, mais elle n'était nullement fâchée de ne se trouver point dans la nécessité de parler beaucoup, ses pensées l'occupaient assez ; elle s'attendait à tout instant à voir entrer au salon quelques-uns de ces messieurs ; elle craignait, elle désirait que le maître de la maison vînt avec eux. Après être restée ainsi plus d'un quart d'heure sans entendre la voix de Mlle Bingley, Élisabeth reçut d'elle une froide question sur la santé de sa famille ; elle y répondit brièvement avec une égale indifférence, et Mlle Bingley ne dit plus rien.

Quelques moments après, l'arrivée de deux domestiques avec des pâtisseries, des biscuits et les plus beaux fruits de la saison, vint un peu varier la scène, mais cela n'eut lieu qu'après que plus d'un regard et plus d'un sourire fort expressifs de Mme Annesley à Mlle Darcy, eut rappelé à celle-ci la place qu'elle devait prendre. Il y avait maintenant de quoi occuper toute la société ; car si ces dames ne pouvaient toutes discourir, elles pouvaient du moins se mettre à table : les belles pyramides de raisins, de brugnons et de pêches, étaient un motif pour se rapprocher.

Pendant que chacun était ainsi occupé, Élisabeth eut une bonne occasion de décider si vraiment elle désirait ou craignait l'arrivée de M. Darcy par les sentiments qui la dominèrent en le voyant entrer ; et bien que peu d'instants auparavant elle se fût imaginé que le désir prédominait, elle commença à regretter qu'il fût venu.

Il avait été quelque temps avec M. Gardener, qui, avec deux ou trois autres personnes, était occupé près la rivière, et ne l'avait quitté qu'en apprenant que Mme Gardener et sa nièce devaient rendre visite à Georgiana dans le courant de la matinée. Dès qu'il entra, Élisabeth résolut fort sagement de paraître parfaitement calme et aisée ; résolution bien nécessaire à prendre, quoique difficile à garder, car elle vit bien qu'ils excitaient l'un et l'autre les soupçons de toute la société ; et à peine y avait-il un seul regard, qui ne se fixât sur lui, étudiant sa conduite, lorsque d'abord il entra au salon ; mais la physionomie où une vive curiosité se laissait le mieux apercevoir, fut celle de Mlle Bingley, malgré l'air riant qu'elle s'efforçait de prendre en parlant à ceux qui excitaient sa jalousie ; car ce sentiment ne l'avait point encore mise au désespoir ; et ses attentions pour M. Darcy n'étaient nullement finies. Mlle Darcy, à la vue de son frère, s'efforça de nouveau de prendre part à la conversation, et Élisabeth vit qu'il désirait beaucoup qu'elle et Georgiana se connussent, et cherchait, autant que possible, à les faire causer ensemble. Mlle Bingley s'en aperçut également, choisit le premier moment de silence pour dire, d'un air moqueur :

« Est-il vrai, Mlle Élisa, que le régiment de milice a quitté Meryton ? Cette perte a dû être vivement sentie par votre famille. »

En présence de Darcy, elle n'osait prononcer le nom de Wickham, mais Élisabeth comprit facilement que c'était de lui qu'elle voulait parler, et les divers souvenirs attachés à cette idée l'affligèrent un moment ; mais, faisant un effort sur elle-même pour repousser cette attaque si méchante, elle put bientôt répondre à la question d'un air assez indifférent. Comme elle parlait, un coup d'œil involontaire lui montra Darcy, dont le teint animé trahissait l'émotion, la regardant attentivement, et sa sœur accablée de honte et n'osant lever les yeux. Si Mlle Bingley avait su la peine qu'elle causait en ce moment à sa chère amie, elle n'eût sans doute pas fait une semblable

allusion ; mais tout son désir se bornait à embarrasser Élisabeth, en retraçant à sa pensée l'homme auquel elle la croyait attachée, et à lui faire montrer une sensibilité qui aurait pu lui nuire dans l'esprit de Darcy : peut-être aussi voulait-elle rappeler à ce dernier les folies et les inconvenances que ce corps avait fait faire à quelques-uns des parents d'Élisabeth. Jamais un seul mot sur l'enlèvement projeté de Mlle Darcy ne lui était parvenu ; ce secret n'avait été révélé à aucun étranger, excepté à Élisabeth, et Darcy l'avait surtout soigneusement caché à la famille Bingley, ayant quelque désir (comme Élisabeth le croyait depuis longtemps) qu'elle en fît un jour partie. Ce projet, il est vrai, était le sien, et s'il ne fut point un des motifs qui le déterminèrent à éloigner Bingley de Mlle Bennet, toutefois il pouvait ajouter encore à l'intérêt si vif qu'il prenait au bonheur de cet ami.

Cependant le calme d'Élisabeth le tranquillisa bientôt, et comme Mlle Bingley, chagrine et désappointée, n'osait approcher plus près de Wickham, Georgiana se remit aussi, quoique difficilement. Son frère, dont elle craignait de rencontrer le regard, se rappelait à peine ce qui la devait troubler en ce moment, et cette même circonstance, destinée à détourner les pensées d'Élisabeth, semblait, au contraire, les avoir fixées sur elle encore plus agréablement.

Leur visite ne se prolongea guères après la question et la réponse dont on vient de faire mention ; et tandis que M. Darcy les conduisait à leur voiture, Mlle Bingley soulageait quelque peu son ennui, en critiquant impitoyablement les manières, la tournure et la toilette d'Élisabeth, mais Georgiana ne la voulut nullement seconder ; l'opinion de son frère était sacrée pour elle, il ne pouvait s'abuser ; et il avait parlé d'Élisabeth de manière à ne plus laisser à Georgiana la possibilité de ne pas la trouver jolie et toute aimable. Lorsque M. Darcy revint au salon, Mlle Bingley ne put s'empêcher de lui répéter une partie de ce qu'elle venait de dire à sa sœur.

« Comme Élisa Bennet a mauvaise mine ce matin ! s'écria-t-elle, de ma vie je n'ai vu quelqu'un changer autant en quelques mois ; elle est devenue si brune, elle a l'air si commun ! Louisa avouait avec moi qu'elle était méconnaissable. »

Quelque peu agréable que pût être pour M. Darcy une semblable remarque, il se contenta de répondre d'un air indifférent qu'il n'avait aperçu en Mlle Bennet aucun changement, sinon que son teint était un peu hâlé effet assez ordinaire d'un voyage dans une saison aussi chaude.

« Quant à moi, continua-t-elle, je dois avouer que jamais je n'ai pu la trouver jolie ; sa figure est trop maigre, son teint n'a point d'éclat, et ses traits certainement ne sont point réguliers ; son nez est trop court ; ses dents sont passables, il est vrai ; mais on en voit beaucoup de plus belles ; et quant à ses yeux, que parfois on s'est plu à trouver si beaux, je n'ai jamais pu

les admirer : ils ont une expression dure, méchante même, que je ne puis souffrir, et dans toute sa personne, il y a un air de suffisance sans dignité, qui est vraiment insupportable. »

Mlle Bingley étant intimement convaincue que Darcy chérissait Élisabeth, ne choisissait pas le vrai moyen de se rendre agréable auprès de lui, mais quand l'amour-propre est blessé, on ne réfléchit guères ; le voyant enfin un peu piqué, elle obtint tout le succès qu'elle pouvait se promettre ; il garda cependant le silence, c'est ce qui la contrariait fort, et voulant absolument le forcer à parler, elle ajouta :

« Je me rappelle lorsque d'abord nous fîmes connaissance avec elle, combien notre étonnement fut grand d'apprendre qu'elle était en réputation de beauté ; il me souvient même de ce que vous nous dîtes à ce sujet, un jour que tous les Bennet avaient dîné à Netherfield ; *elle une jolie femme*, ce furent vos paroles ; on pourrait aussi justement nommer sa mère un bel esprit, mais ensuite elle vous plut davantage, et je crois même que dans un temps, vous la trouviez presque jolie.

– Oui, repartit Darcy, qui ne se pouvait plus contraindre ; mais quand je pensais ainsi, je la connaissais peu ; car il y a déjà longtemps que je la regarde comme une des plus belles femmes de ma connaissance. »

Il quitta alors l'appartement laissant Mlle Bingley jouir de la triste satisfaction de l'avoir forcé à dire ce qui ne pouvait causer de peine qu'à elle seule.

Mme Gardener et Élisabeth s'entretinrent en chemin de tout ce qui était arrivé pendant leur visite, excepté de ce qui les avait toutes deux le plus intéressé ; les manières de tous ceux qu'elles venaient de voir furent examinées, hormis celles de la personne qui plus qu'aucune autre avait mérité leur attention ; elles parlèrent de sa sœur, de ses amis, de sa maison, de ses fruits, mais de lui pas un mot. Cependant Élisabeth désirait extrêmement savoir ce que Mme Gardener aurait été vraiment contente de dire, si sa nièce eût la première abordé ce sujet.

Chapitre XLVI

Élisabeth avait été fort désappointée en ne trouvant point une lettre d'Hélen à son arrivée à Lambton, et cette contrariété s'était renouvelée, les deux jours suivants ; mais le troisième ses plaintes cessèrent, et sa sœur fut justifiée par la réception de deux de ses lettres à la fois ; l'une d'elles avait été fort longtemps en route, ce dont Élisabeth ne fut nullement surprise, car l'adresse était presqu'indéchiffrable.

Ils se préparaient tous trois à s'aller promener lorsque les lettres arrivèrent ; M. et Mme Gardener laissèrent leur nièce les lire à son aise, et partirent seuls. Celle qui avait été égarée doit d'abord fixer notre attention ; il y avait cinq jours qu'elle était écrite ; le commencement contenait un récit de visites, de soirées, et autres nouvelles semblables, mais la dernière partie, datée d'un jour plus tard, et écrite d'une manière qui prouvait toute l'agitation d'Hélen, apprenait quelque chose de plus important. Elle était ainsi conçue :

« Lorsque j'ai fermé cette lettre il y a quelques heures, je ne m'attendais guère, chère Lizzy, qu'un évènement aussi fâcheux qu'inattendu me forcerait à la rouvrir, mais je crains de vous alarmer, soyez assurée du moins que nous sommes tous en bonne santé ; ce que j'ai à vous dire concerne la pauvre Lydia. Un exprès nous est venu hier fort tard, de la part du colonel Forster, nous apprendre qu'elle était partie pour l'Écosse avec un des officiers du régiment ; je ne puis vous taire la vérité. Wickham est cet officier ; jugez combien notre surprise fut grande ! Cependant, cela ne parut point si extraordinaire à Kitty ; je suis vraiment bien chagrine. Un mariage si imprudent des deux côtés ! mais je veux espérer mieux, et croire qu'on avait jugé W…… trop sévèrement. Il est sans doute étourdi, inconséquent, mais cette démarche, et cela nous doit quelque peu consoler, n'annonce point un mauvais cœur ; son choix du moins est désintéressé ; car il ne saurait ignorer, que mon père ne peut rien donner à Lydia : notre pauvre mère est bien affligée ; mon père prend la chose plus tranquillement ; combien nous devons être satisfaites maintenant de ne les avoir point instruits de ce qui a été dit au sujet de Wickham. Il faut l'oublier nous-mêmes ; on croit qu'ils sont partis, le samedi vers minuit, mais on ne s'en est aperçu que le lendemain à l'heure du déjeuner, et un exprès nous fut aussitôt envoyé. Chère Lizzy ! ils ont dû passer à dix milles de Longbourn ! Le colonel Forster arrive ici aujourd'hui ; Lydia a écrit un mot à Mme Forster, lui faisant part

de ses intentions ; je me vois forcée de vous quitter, ma pauvre mère me fait appeler : adieu, je ne sais trop ce que j'écris. »

Sans se donner le temps de la réflexion, ne sachant même ce qu'elle éprouvait, Élisabeth en finissant cette lettre, ouvrit l'autre avec vivacité, et lut ce qui suit :

« Vous devez maintenant avoir reçu, ma chère sœur, la lettre que je vous écrivis, à la hâte, avant-hier matin ; j'espère que celle-ci sera un peu plus intelligible, mais bien que je ne sois point pressée par le temps, ma pauvre tête est si troublée que je ne puis répondre de m'expliquer fort nettement… chère Lizzy ! je me vois encore obligée de vous apprendre une mauvaise nouvelle. Oh Dieu ! que ne puis-je vous la cacher ! mais cela est impossible ; quelqu'imprudent qu'eût été le mariage de notre pauvre Lydia avec M. Wickham, nous sommes forcés cependant de regretter à cette heure qu'il n'ait point eu lieu ; car il n'y a que trop de raisons de craindre qu'ils ne soient point allés en Écosse. Le colonel Forster est arrivé ici hier matin, ayant quitté Brighton le jour précédent, quelques heures après l'exprès, quoique la lettre de Lydia à Mme Forster annonçât positivement qu'ils se rendaient à Gretna-Green. Quelques doutes exprimés à ce sujet par le capitaine Denny, ayant été communiqués au colonel Forster, celui-ci en prit aussitôt l'alarme, et quitta Brighton dans le dessein de découvrir la route qu'ils avaient prise ; il les suivit facilement jusqu'à Clapham, mais là tout indice lui manqua, car à l'entrée de cette ville, les fugitifs avaient pris un fiacre et renvoyèrent la chaise de poste qui les avait amenés d'Epsom ; et tout ce qu'il a pu apprendre, c'est qu'on les a vus suivre la route de Londres. Je ne sais vraiment qu'en penser ; après avoir fait toutes les recherches imaginables de ce côté-là, le colonel F.. revint vers Herfortshire, les renouvelant encore à toutes les barrières et à chaque auberge dans Barnet et Halfield ; mais inutilement. Désespérant alors de pouvoir les découvrir, il vint à Longbourn nous faire part de ses craintes, d'une manière qui fait honneur à sa sensibilité. Je souffre vraiment pour lui et sa femme, mais personne ne peut les blâmer. Notre malheur, chère Lizzy, est bien grand, mon père et ma mère mettent tout au pis ; quant à moi, je ne puis penser aussi mal de Wickham ; plus d'un motif peut les engager, ce me semble, à se marier secrètement à Londres, plutôt que de suivre leur premier projet ; et même si Wickham était capable de former un pareil dessein sur une jeune personne, appartenant à une famille comme la nôtre, ce qui n'est guère probable, peut-on supposer que Lydia soit assez étrangère à tout sentiment d'honneur et de vertu pour…, cela est impossible ! Je suis cependant bien chagrine, de voir que le colonel Forster ne croit point à leur mariage : lorsque hier soir je lui parlai de mes espérances, me regardant d'un air affligé, il me répondit qu'il craignait bien que Wickham ne fût pas un homme sur lequel on pût compter. Notre pauvre

mère est vraiment malade, elle garde le lit ; quant à mon père, je ne l'ai, de ma vie, vu si affecté. Je suis vraiment aise, chère Lizzy, que vous n'avez point été présente à ces scènes si pénibles ; mais maintenant que le premier moment est passé, je dois avouer l'impatience avec laquelle j'attends votre retour. Je ne suis point assez égoïste cependant pour le demander. Si vous deviez en être trop contrariée, adieu. Je reprends la plume pour me contredire moi-même, en faisant ce que je vous disais ne vouloir point faire, mais les circonstances sont telles, que je ne puis m'empêcher de vous conjurer tous de revenir ici, le plus tôt possible ; je connais si bien mon oncle et ma tante, que je ne crains point de leur demander cette grâce. Mon père part à l'instant même pour Londres, avec le colonel Forster, afin de chercher à découvrir où est Lydia : ce qu'il compte faire pour cela, voilà ce que j'ignore ; mais sa douleur est si grande, qu'elle ne lui permettra pas de prendre les moyens les plus sûrs, et les plus prudents ; et le colonel F.. est obligé d'être de retour à Brighton, demain soir. Dans un tel moment, combien les conseils de mon oncle seraient nécessaires ! Il peut facilement comprendre ce que je dois éprouver, et je compte entièrement sur sa bonté et sa tendresse pour nous. »

Oh, ciel ! où est mon oncle » ! s'écria Élisabeth, se levant comme elle finissait la lettre, impatiente de le suivre, sans perdre un moment d'un temps aussi précieux : mais, comme elle approchait de la porte, un domestique l'ouvrit, et M. Darcy parut. La pâleur, l'air agité d'Élisabeth le firent tressaillir ; et, avant qu'il pût se remettre assez pour parler, elle, que l'idée de la situation de sa sœur absorbait tout entière, dit avec vivacité : « Excusez-moi, mais je suis forcée de vous quitter, il faut que j'aille trouver M. Gardener : je n'ai pas un instant à perdre.

– Oh, ciel ! qu'est-il donc arrivé » ? demanda-t-il avec plus de sensibilité que de politesse. Alors, se remettant, il ajouta : « Je ne vous retiendrai pas une seconde : mais laissez-moi, laissez le domestique aller chercher M. et Mme Gardener, vous n'êtes pas assez bien ; vous ne pouvez y aller vous-même. »

Élisabeth hésitait ; mais, tremblante et agitée, elle sentit combien elle gagnerait peu en cherchant à les rejoindre. Rappelant donc le domestique, elle lui ordonna, quoique d'une voix si émue qu'on pouvait à peine l'entendre, d'aller sur-le-champ chercher ses maîtres.

Lorsqu'il eut quitté l'appartement, elle s'assit ne pouvant plus se soutenir, et parut si malade, que Darcy ne put se résoudre à la quitter. La regardant avec la plus douce compassion, il lui dit :

« Permettez-moi d'appeler votre femme de chambre. Si vous preniez quelque chose, cela vous soulagerait peut-être… Vous êtes vraiment bien malade.

– Non, je vous remercie, répondit-elle, s'efforçant de se remettre, je n'ai rien ; je ne suis point indisposée : mais je reçois à l'instant une lettre de Longbourn qui m'apprend une nouvelle des plus affligeantes. »

Ici, elle fondit en larmes, et fut pendant quelques instants incapable de prononcer un seul mot. Darcy, dans la plus cruelle incertitude, la regardait, voulait en demander davantage, n'osait le faire, et ne put que dire quelques paroles incohérentes sur la part qu'il prenait à sa peine. Enfin elle rompit le silence : « Je viens de recevoir une lettre d'Hélen qui m'annonce une affreuse nouvelle… On ne peut la cacher à personne. Ma plus jeune sœur a quitté sa famille ; elle s'est enfuie avec M. Wickham : ils sont partis ensemble de Brighton. Vous le connaissez trop bien pour ne pas tout craindre. Elle n'a point de fortune, aucune protection, rien enfin qui puisse l'engager à l'épouser… Elle est perdue pour jamais ! »

Darcy demeura immobile d'étonnement.

« Quand je considère, ajouta-t-elle, d'une voix encore plus émue, que j'aurais pu éviter ce malheur, moi qui connaissais Wickham… Oh ! que n'ai-je dit à mes parents un mot, un seul mot de ce que je savais sur son compte ! Si son caractère avait été bien connu, tout ceci ne serait pas arrivé : mais, hélas ! il n'est plus temps, le mal est fait.

– J'en demeure consterné, s'écria Darcy. Mais dites-vous bien vrai ? Ne vous abuse-t-on point ?

– Hélas ! non ; ils sont partis ensemble de Brighton dimanche soir ; on n'a pu les suivre que jusqu'à Londres : ils ne sont certainement pas allés en Écosse.

– Et qu'a-t-on fait ? Quels moyens a-t-on pris pour la rendre à sa famille ?

– Mon père est allé à Londres, et Hélen a écrit pour prier mon oncle de venir l'aider de ses conseils et j'espère que dans une heure nous serons en route. Mais toute démarche est inutile, je ne le sais que trop bien : comment rendre un tel homme raisonnable ; comment même pourra-t-on les découvrir ? Je n'ai aucun espoir : de toute manière, c'est un évènement bien cruel. »

Darcy l'écoutait en silence.

« Lorsque mes yeux ont été ouverts sur son caractère, si j'avais su ce que je devais, ce que je pouvais faire ; mais j'ignorais s'il m'était permis… ; j'ai craint d'en trop dire… Trop malheureuse discrétion ! »

Darcy ne fit pas de réponse ; il paraissait même ne l'entendre plus, et se promenait dans la chambre absorbé dans ses réflexions. Son regard était fixe, son air sombre. Élisabeth s'en aperçut bientôt, et en comprit à l'instant la cause : son pouvoir sur lui s'évanouissait. Une semblable preuve de faiblesse, dans une si proche parente, le déshonneur qui en résultait pour toute la famille, détruisaient en lui tout sentiment d'intérêt, de bienveillance.

Elle ne put ni s'en étonner, ni le blâmer. Mais la victoire qu'il remportait sur lui-même n'était pas ce qui pouvait le mieux adoucir le chagrin d'Élisabeth ; au contraire, cette persuasion lui fit, pour la première fois, comprendre l'étendue de ses propres désirs ; et jamais elle n'avait si bien senti qu'elle n'aurait pu l'aimer qu'en ce moment, où tout sentiment de tendresse lui était à elle-même défendu.

Mais si cette nouvelle pensée lui fit une vive impression, elle ne put cependant l'occuper que peu d'instants : la position humiliante de Lydia, la honte, le chagrin dont elle abreuvait toute sa famille, souvenirs déchirants ! absorbèrent en elle tout intérêt personnel. Se couvrant la figure de son mouchoir, Élisabeth perdit bientôt toute autre pensée ; et ce ne fut qu'après une pause assez longue qu'elle fut rappelée à elle-même par la voix de Darcy, qui, d'un air à la fois mêlé de compassion et de gêne lui dit :

« Je crains de vous avoir fait désirer trop longtemps mon absence, mais que puis-je dire en excuse de mon importunité ? sinon que, vous voyant malade, affligée, je n'ai pensé qu'à votre douleur. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de dire ou de faire quelque chose qui pût adoucir un si cruel malheur ! Mais je ne veux point vous fatiguer par de vaines déclarations, qui sembleraient n'être exprimées que pour demander vos remerciements. Cette malheureuse affaire privera je le crains, ma sœur, du plaisir de vous posséder aujourd'hui à Pemberley.

– Hélas ! oui. Ayez la bonté de nous excuser auprès de Mlle Darcy ; dites-lui qu'une affaire importante nous oblige à retourner sur-le-champ à Longbourn. Cachez la triste vérité aussi longtemps que possible ; elle ne sera que trop tôt connue. »

Il l'assura de sa parfaite discrétion, lui exprima encore toute la part qu'il prenait à sa peine, et son espoir que cette affaire se terminerait enfin plus heureusement qu'on n'avait alors raison de le croire ; et, l'ayant priée d'offrir ses respects à M. et Mme Gardener, un regard, qui trahissait son émotion, fut son unique adieu.

Comme il quittait l'appartement, Élisabeth sentit combien il était peu probable qu'ils se revissent jamais avec cette douce cordialité qui avait marqué leurs différentes entrevues dans Derbyshire, et, tout en retraçant à sa mémoire les diverses circonstances de leur liaison, si pleines de contrariétés et de changements, elle soupirait, et s'efforçait de se cacher à elle-même l'émotion que ce souvenir lui faisait éprouver.

Si la reconnaissance, si l'estime sont les bases véritables d'un attachement sincère, le changement des sentiments d'Élisabeth ne doit pas paraître improbable ; mais s'il en est autrement, si une inclination fondée sur de pareils motifs est déraisonnable et peu naturelle, comparée à celle qu'on dépeint si souvent, comme provenant d'une première entrevue, Élisabeth

n'aurait aucune excuse, sinon que l'essai fait par elle de cette première méthode dans sa partialité pour Wickham, et son peu de succès, l'autorisait peut-être à chercher un mode d'attachement un peu plus réfléchi. Enfin, que chacun en décide selon son bon plaisir ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle le vit partir à regret, et que cette peine si soudaine de l'effet que devait produire le déshonneur de Lydia, accrut encore son angoisse. Jamais, depuis la lecture de la seconde lettre d'Hélen, elle n'avait espéré un instant que Wickham voulût épouser Lydia ; elle pensait que personne autre qu'Hélen ne pouvait se flatter d'un tel espoir. En lisant la première lettre, son étonnement, il est vrai, était extrême. Comment Wickham se décidait-il à épouser une femme sans fortune ? comment Lydia avait-elle su se faire aimer de lui ? mais tout cela maintenant ne lui paraissait, hélas ! que trop naturel. Pour inspirer un attachement de ce genre, elle possédait sans doute assez de charmes, et bien qu'elle ne supposât pas que Lydia se fût décidée à s'enfuir avec lui sans avoir le projet de l'épouser, elle pensait aussi qu'elle n'avait ni assez de vertu, ni assez d'esprit pour résister longtemps à un si habile séducteur.

Elle ne s'était jamais aperçue, pendant que le régiment résidait à Meryton, que Lydia eût aucune inclination pour Wickham, mais elle pensait dès lors qu'elle était susceptible de s'attacher à celui qui lui présenterait le premier son hommage : tantôt un officier, tantôt un autre avait été son idole, selon que leurs attentions pour elle étaient plus ou moins marquées ; et son imagination ardente, errante d'objet en objet, n'était cependant jamais restée oisive. Oh ! combien Élisabeth sentait vivement à cette heure le mal que des parents trop indulgents avaient fait à son imprudente sœur !

Elle mourait d'impatience d'être à Longbourn, de voir…, d'entendre…, d'être sur le lieu…, de partager avec Hélen les soins nombreux qui l'occupaient seule dans une maison si en désordre… Un père absent, une mère malade, et qui exigeait une assiduité continuelle ; et bien qu'elle fût persuadée que rien ne pouvait être fait pour Lydia, la présence de son oncle lui paraissait de la plus haute importance ; et jusqu'au moment où il entra dans la chambre, l'inquiétude d'Élisabeth fut bien pénible. M. et Mme Gardener revinrent à la hâte, supposant, d'après le récit du domestique, que leur nièce se trouvait indisposée ; mais les ayant rassurés sur ce point, elle leur apprit la raison pour laquelle elle les avait fait appeler, en leur lisant à haute voix les deux lettres d'Hélen. Encore que Lydia ne leur eût jamais été tort chère, M. et Mme Gardener ne pouvaient qu'être vivement affectés, car non seulement Lydia, mais toute la famille se trouvait enveloppée dans cette disgrâce ; et, après les premières expressions de surprise et de douleur, M. Gardener promit, de grand cœur, d'aider la famille dans tout ce qui dépendrait de lui. Élisabeth, quoiqu'elle ne se fût attendue à rien de moins, lui exprima de la manière la plus tendre, sa vive reconnaissance ; et tous les

trois étant animés du même désir, ce qui concernait leur départ fut bientôt arrêté.

« Mais que faire au sujet de notre invitation à Pemberley, dit Mme Gardener. John nous a dit que M. Darcy était avec vous lorsque vous nous avez envoyé chercher ; cela est-il vrai ?

– Oui, et je lui ai dit que nous nous trouvions forcés de manquer à notre parole ; cette affaire est terminée.

– Quelle affaire est terminée ? répétait sa tante en courant dans sa chambre se préparer au départ ; se pourrait-il qu'ils fussent assez bien ensemble pour qu'elle lui pût confier la vérité. Oh, que ne le puis-je savoir ! »

Mais les souhaits étaient vains, ou du moins ils ne pouvaient servir qu'à la distraire pendant l'heure qui précéda leur départ. Si Élisabeth avait eu le temps d'être oisive, elle serait demeurée convaincue que toute occupation était impossible à quelqu'un aussi malheureux qu'elle ; mais, comme sa tante, elle avait plus d'une chose à faire, et entre autres il fallait écrire à tous leurs amis de Lambton, afin de colorer, par quelques prétextes, un départ si soudain. Une heure cependant suffit à ce soin ; et Élisabeth, après tout l'ennui et le tourment de la matinée, se trouva dans un plus court espace de temps qu'elle ne l'avait espéré, assise dans la voiture et sur la route de Longbourn.

Chapitre XLVII

« Plus je réfléchis à cette affaire, Élisabeth, dit son oncle comme ils quittaient la ville, et plus je suis enclin à partager l'opinion de votre sœur aînée. Il me semble si peu probable qu'un homme forme un pareil dessein sur une jeune personne, qui ne manque ni de parents ni d'amis, et qui résidait dans la maison même du colonel Forster, que je suis vraiment fort porté à mieux espérer. Pourrait-il croire que les parents de Lydia ne lui viendraient point demander raison d'une telle entreprise ? pourrait-il espérer de jouir encore de quelque considération dans le régiment, après avoir fait un pareil affront à son colonel ! Non, non, il ne peut s'aveugler à ce point !

– Le pensez-vous réellement ? s'écria vivement Élisabeth.

– Vraiment, dit Mme Gardener, je commence à être de l'avis de votre oncle ; je ne puis penser que Wickham soit assez dépravé pour violer à ce point les lois de l'honneur, de l'amitié. Son propre intérêt le lui défend ; vous-même, Lizzy, pouvez-vous l'en croire capable !

– Non de négliger ses propres intérêts, dit Élisabeth, mais si fait bien de toute autre chose… Si enfin vous en jugez mieux que moi, ce que je n'ose espérer, pourquoi ne sont-ils pas allés sur-le-champ en Écosse ?

– En premier lieu, reprit M. Gardener, il n'y a nulle preuve certaine qu'ils ne sont pas allés en Écosse.

– Oh ! mais quitter la chaise-poste, prendre un fiacre, voilà, ce me semble, des indices suffisants ? Et d'ailleurs on n'a pu découvrir aucune trace d'eux sur la route de Barnet.

– Eh bien ! supposons même qu'ils soient à Londres ils peuvent s'y être rendus dans la seule vue de se cacher ; il n'est pas fort probable qu'ils aient ni l'un ni l'autre beaucoup d'argent, et peut-être ont-ils pensé qu'ils se pourraient marier, sinon promptement, du moins plus économiquement à Londres qu'en Écosse.

– Mais pourquoi tout ce mystère ? pourquoi craindre tant d'être découverts ? pour quelle raison leur mariage doit-il être un secret ? Oh ! non, non, tout cela n'est pas probable ! Wickham n'épousera jamais une femme sans fortune, ses moyens ne le lui permettent pas. À l'égard de votre première supposition, ne sachant point quel effet une semblable démarche peut produire dans le régiment, je ne puis juger si aucune crainte à ce sujet pourrait le retenir ; mais, quant à l'autre, elle me semble fort peu fondée, Lydia n'a point de frère qui la puisse venger, et Wickham jugeant mon père d'après sa conduite ordinaire, son extrême indolence, et le peu d'attention

qu'il semble donner à ce qui se passe dans la famille, s'est peut-être imaginé qu'il ferait et dirait aussi peu qu'un père le peut faire dans une semblable occasion.

– Mais, pouvez-vous penser que Lydia soit assez aveuglée par sa passion, pour consentir à vivre avec lui sans être sa femme ?

– Il est en vérité bien pénible, reprit Élisabeth les yeux remplis de larmes, que l'on puisse sur un tel point mettre en doute la vertu d'une sœur ; mais vraiment, je ne sais qu'en penser. Peut-être, je ne lui rends pas justice ; mais elle est bien jeune, jamais on ne lui a appris à réfléchir ; et, depuis six mois, que dis-je ? depuis plus d'un an, elle ne s'est adonnée qu'au plaisir… On lui a permis de disposer de son temps de la manière la plus frivole, et d'adopter toutes les opinions qui lui passaient par la tête, depuis que le régiment a été cantonné à Meryton. L'amour, la coquetterie ont seuls occupé son imagination, qui, déjà vive et ardente, l'est devenue bien plus encore, et nous savons tous que Wickham possède éminemment le don de captiver une femme.

– Mais vous voyez qu'Hélen, dit sa tante, ne juge pas Wickham assez sévèrement pour le croire capable d'une telle infamie.

– De qui Hélen a-t-elle jamais mal parlé ? existe-t-il un homme sur la terre, quelle qu'eût été sa conduite précédente, qu'elle voulût croire capable d'un pareil dessein, à moins qu'on n'en eût des preuves irrécusables ; mais Hélen sait comme moi ce que l'on doit penser de Wickham. Nous savons l'une et l'autre qu'il a été libertin dans toute l'étendue du mot ; qu'il n'a ni intégrité ni honneur ; qu'il est aussi faux, aussi hypocrite que son langage est insinuant.

– Vous savez réellement tout cela ? s'écria Mme Gardener fort curieuse de connaître la source d'où provenaient ces informations.

– Oui, malheureusement nous n'en pouvons douter, reprit Élisabeth en rougissant ; je vous ai dit l'autre jour quelle avait été sa conduite à l'égard de M. Darcy ; et vous-même, ma tante, lors de votre dernier voyage à Longbourn, vous avez entendu de quelle manière il parlait de l'homme qui s'est conduit envers lui avec tant de grandeur et de générosité… Il y a d'autres circonstances qu'il ne m'est pas permis…, qui ne valent pas la peine d'être rappelées ici ; mais ses mensonges sur la famille de Pemberley sont sans nombre. D'après ce qu'il m'avait dit de Mlle Darcy, je m'attendais à voir en elle une femme fière, hautaine, dédaigneuse ! cependant il savait fort bien le contraire. Il ne pouvait douter qu'elle ne fût aussi douce, aussi aimable qu'elle nous a paru l'être.

– Mais Lydia ne sait-elle rien de tout ceci ? peut-elle ignorer ce que vous et Hélen semblez si bien connaître ?

– Hélas, oui elle l'ignore ! et voilà ce qui met le comble à ma douleur ! Jusqu'à mon voyage dans Kent, où je vis si fréquemment M. Darcy et son cousin le colonel Fitz-William, j'ignorais moi-même la vérité ; et lorsque je revins à Longbourn, le régiment devant quitter Meryton dans huit ou quinze jours, ni Hélen à qui je confiai le tout, ni moi, ne pensâmes qu'il fût nécessaire de publier ce que nous savions, car il paraissait fort inutile de détruire alors la bonne opinion que généralement on avait de lui ; et même quand il fut décidé que Lydia accompagnerait Mme Forster, l'idée qu'il pourrait être nécessaire de lui dévoiler le caractère de Wickham, ne se présenta pas une seule fois à mon esprit. Qu'un malheur comme celui-ci serait la suite de ce silence, c'est de quoi vraiment on ne pouvait se douter !

– Quand ils partirent tous pour Brighton, vous n'aviez, je présume, aucune raison de penser qu'ils fussent attachés l'un à l'autre ?

– Pas la moindre ; je ne puis me rappeler nulle preuve d'attachement ni d'un côté ni de l'autre, et si quelque chose de cette nature avait pu être remarqué, vous savez que ce n'est pas dans notre famille qu'on l'aurait pu cacher. Quand il vint d'abord dans Herfordshire, elle le trouva fort aimable ; mais en cela chacune de nous partageait son opinion ; toutes les demoiselles dans Meryton et les environs raffolèrent de lui pendant les deux premiers mois, mais jamais il n'a rendu à Lydia aucun soin particulier : par conséquent, sa vive admiration pour lui dura peu, et d'autres officiers qui la traitaient avec plus de distinction, furent bientôt ses favoris. »

On croira facilement que bien que toutes les discussions sur un sujet si intéressant ne pussent rien ajouter à leurs craintes ou à leurs espérances, aucun autre objet cependant ne les en put distraire pendant la route.

Ils voyageaient avec beaucoup de célérité ; et, n'ayant couché qu'une nuit en route, arrivèrent à Longbourn le jour suivant vers l'heure du dîner. Il était consolant pour Élisabeth de penser qu'Hélen n'avait pas été tourmentée par une longue attente.

Les petits Gardener, attirés par la vue d'une chaise de poste, accoururent sur le perron comme ils entraient à la grille ; et, lorsque la voiture s'arrêta, la surprise et la joie, exprimées par leurs cris, par leurs sauts enfantins, fut le premier signal du plaisir que causait leur retour.

Élisabeth se précipita hors de la voiture, et, après les avoir à la hâte embrassés, courut au vestibule où Hélen vint la recevoir. En se voyant, leurs yeux se remplirent de larmes, et Élisabeth, tout en embrassant tendrement sa sœur, s'empressait de lui demander si on avait eu des nouvelles des fugitifs.

« Non, pas encore, répondit Helen ; mais maintenant que notre bon oncle est arrivé, j'espère que tout ira bien.

– Mon père est-il à Londres ?

– Oui, il est parti mardi matin, comme je vous l'ai mandé.

– Et vous avez souvent reçu de ses nouvelles ?

– Une seule fois ; il nous a écrit le mercredi pour nous dire qu'il était arrivé en bonne santé, et nous donner son adresse ; je la lui avais particulièrement demandée. Il nous mandait aussi qu'il n'écrirait de nouveau que lorsqu'il aurait quelque chose d'important à nous communiquer.

– Et ma mère, comment est-elle ? comment allez-vous tous ?

– Maman va assez bien, quoiqu'elle soit actuellement affectée ; votre retour lui fera un plaisir extrême ; elle ne quitte point encore sa chambre… Mary et Kitty, grâce au ciel, sont bien.

– Mais vous, s'écria Élisabeth, vous avez l'air malade. Oh ! combien vous avez dû souffrir ! »

Sa sœur l'assura cependant qu'elle n'était point indisposée, et cette conversation s'étant passée pendant que M. et Mme Gardener s'occupaient des enfants, finit à leur approche ; et Hélen allant de son oncle à sa tante, leur exprimait tour à tour, par son sourire et par ses larmes, le plaisir qu'elle avait à les revoir, et ses regrets que leur retour fût hâté par un évènement si désagréable.

Entrés au salon, les questions déjà faites par Élisabeth furent rappelées par son oncle et sa tante ; mais ils virent qu'Hélen ne leur pouvait rien apprendre de nouveau, toutefois, les douces espérances que lui suggérait la bonté de son cœur, ne l'avaient point encore abandonnées, elle voyait toujours que cette affaire se terminerait bien, et chaque matin elle attendait qu'une lettre de Lydia ou de son père, vînt expliquer sa fuite, et annoncer peut-être son mariage.

Mme Bennet, auprès de laquelle ils se rendirent alors, les reçut, comme on le pouvait prévoir, avec des pleurs et des lamentations, se plaignant amèrement de l'indigne conduite de Wickham, de ses propres souffrances, et surtout du peu de cas que l'on faisait toujours de ses avis, blâmant tout le monde, hormis la personne qui, par sa folle complaisance, était la principale cause des erreurs de sa fille.

« Si j'avais pu suivre mes désirs, dit-elle, et aller avec mes enfants à Brighton, tout ceci ne serait point arrivé ; mais ma pauvre Lydia n'avait personne qui prît soin d'elle : pourquoi les Forster lui ont-ils permis de les quitter un seul instant ? Je suis sûre qu'il y a eu quelque grande négligence de leur part ; car elle n'est point fille à se conduire ainsi, si on l'avait un peu surveillée. J'ai toujours dit et pensé que Mme Forster n'était nullement faite pour lui servir de mentor, mais, comme de coutume, on ne m'a pas voulu écouter. Pauvre chère enfant ! et à cette heure voilà M. Bennet parti. Je sais fort bien qu'il doit se battre avec Wickham partout où il se trouvera. Il sera tué, j'en suis sûre ; et alors que ferons-nous ? À peine sera-t-il dans

le tombeau, que les Colins nous chasseront d'ici ; et si vous ne prenez pitié de nous, mon frère, je ne sais en vérité ce que nous deviendrons. »

Ils se récrièrent tous contre des idées aussi sinistres ; et M. Gardener, après l'avoir assurée de l'intérêt qu'il prendrait toujours à elle et à sa famille, lui dit qu'il comptait être à Londres le lendemain matin, et qu'il ferait, avec M. Bennet, toutes les démarches possibles pour retrouver Lydia.

« Ne vous laissez pas ainsi aller à des craintes inutiles, et il ajouta, quoiqu'il soit fort raisonnable de se préparer au pis, il ne faut pas cependant le regarder comme certain ; à peine une semaine s'est-elle écoulée depuis leur départ de Brighton ; dans quelques jours, peut-être, nous entendrons parler d'eux ; et jusqu'à ce que nous sachions positivement qu'ils ne sont point mariés, ou qu'ils n'ont point l'intention de l'être, il ne faut pas regarder l'affaire comme perdue. Dès que je serai en ville, j'engagerai mon frère à venir demeurer avec moi, afin que nous puissions aviser au meilleur parti à prendre.

– Oh, mon cher bon ami, répondit madame Bennet, voilà absolument ce que je désire ; aussitôt que vous serez à Londres, trouvez-les, n'importe où ils soient, et s'ils ne sont pas encore mariés, faites-les se marier. Quant au trousseau, que cela ne les inquiète pas ; mais dites à Lydia, qu'après son mariage, elle aura autant d'argent qu'elle voudra, pour faire les emplettes d'usage ; et surtout empêchez monsieur Bennet de se battre, dites-lui dans quel état je suis, combien je suis inquiète, combien je souffre ; mes nerfs sont agités, je ne puis trouver de repos ni la nuit ni le jour, et dites à ma bien-aimée Lydia de ne donner aucun ordre pour ses robes, broderies, etc., qu'elle ne m'ait vue, car ne connaissant pas les meilleurs magasins, on pourrait la tromper.

– Oh ! mon frère, comme vous êtes bon ! j'étais sûre que vous termineriez tout cela au mieux. »

Mais M. Gardener, tout en l'assurant de nouveau qu'elle pouvait compter sur ses bons offices, ne put s'empêcher cependant de lui recommander de la modération dans ses craintes, comme dans ses espérances ; et après avoir discouru sur ce sujet jusqu'au moment du dîner, ils la laissèrent avec sa femme de charge qui la soignait en l'absence de ses filles.

Bien que son frère et sa sœur fussent persuadés qu'il n'y avait nulle raison pour qu'elle se séparât ainsi de sa famille, ils n'essayèrent point de s'y opposer, sachant qu'elle n'avait ni assez de prudence, ni assez de discrétion pour se taire devant les domestiques, pendant qu'ils servaient à table. Ils pensèrent donc qu'il valait mieux qu'une seule d'entre eux, et celle à qui on pouvait le mieux se fier, fût la confidente de ses craintes et de ses ennuis.

Ils furent joints dans la salle à manger, par Mary et Kitty, qui toutes deux avaient été trop occupées, pour paraître plus tôt ; la première venait de son

piano, et l'autre de sa toilette ; elles paraissaient cependant l'une et l'autre fort calmes ; aucun changement ne s'apercevait en elles ; sinon, que la perte de sa sœur favorite, et les reproches qu'elle avait essuyés sur cette affaire, avaient donné à Kitty un air encore moins aimable qu'à l'ordinaire ; quant à Mary, peu d'instants après qu'ils furent à table, elle se trouva assez maîtresse d'elle-même, pour dire à demi-voix à Élisabeth, d'un air grave et réfléchi :

« Cette affaire est des plus malheureuses, et sera longtemps la fable du voisinage ; mais il faut s'efforcer de mettre un frein aux discours des malveillants, et verser dans nos cœurs affligés, le baume si doux, que l'amitié sait offrir aux êtres les plus infortunés. » Alors voyant qu'Élisabeth ne semblait point disposée à lui répondre, elle ajouta : « Quelque malheureux que cet évènement soit pour Lydia, nous pouvons du moins en tirer cette leçon : que la perte de la vertu dans une femme est un mal irréparable, qu'un seul faux pas conduit à sa ruine, que sa réputation est une fleur fragile autant que belle, qu'un souffle suffit pour flétrir, et qu'on ne saurait se trop défier de la séduction des hommes. »

Cette froide tranquillité étonna vivement Élisabeth ; mais elle était trop affectée pour répondre, et Mary, bien qu'elle ne pût attirer l'attention de sa sœur, continua néanmoins à se consoler elle-même, par de semblables réflexions.

Dans l'après-midi, Hélen et Élisabeth ayant la satisfaction de se trouver quelques instants ensemble, sans témoins, Élisabeth prit cette occasion de faire diverses questions, auxquelles sa sœur était fort empressée de répondre ; et après s'être entretenues des terribles suites de cet évènement, qu'Élisabeth regardait comme presque certaines et que mademoiselle Bennet n'osait croire possibles la première continua ainsi :

« Mais dites-moi tout ? Les plus minces détails sur cette affaire doivent m'intéresser. Qu'a dit le colonel Forster avant leur fuite ? s'était-il douté de quelque chose ? il me semble qu'on devait les voir continuellement ensemble ?

– Le colonel Forster a avoué qu'il avait souvent soupçonné quelque intelligence entre eux ; mais cependant rien qui pût l'inquiéter. Je suis vraiment fâchée pour lui ; sa conduite à notre égard a été des plus attentives ; il devait venir à Longbourn, nous assurer de la part qu'il prenait à notre peine, avant même qu'il n'eût l'idée que Wickham ne comptait point aller en Écosse ; et lorsqu'on vint lui manifester quelques doutes à ce sujet, il hâta encore son voyage.

– Et Denny, était-il convaincu que Wickham ne voulait pas se marier ? savait-il d'avance qu'ils avaient dessein de s'enfuir ? Le colonel Forster a-t-il lui-même vu Denny ?

– Oui ; mais lorsque Denny fut questionné par lui à ce sujet, il assura n'avoir eu aucune connaissance de leurs projets, et ne voulut même pas dire ce qu'il en pensait.

– Jusqu'à l'arrivée du colonel Forster, nul de vous, je présume, n'aviez le moindre doute sur leur mariage.

– Non vraiment ; qui pouvait former une semblable pensée ? j'étais inquiète, je l'avoue, sachant que la conduite de Wickham n'avait pas toujours été très régulière ; je craignais que ma sœur ne fût point heureuse avec lui. Mon père et ma mère ignoraient tout cela ; le manque de fortune leur faisait seul désapprouver le mariage. Kitty avoua alors qu'elle en savait plus que les autres, et que Lydia dans ses dernières lettres, l'avait préparée à cette nouvelle. Kitty, à ce qu'il paraît, savait déjà depuis quelque temps, qu'ils étaient attachés l'un à l'autre ; mais s'aimaient-ils avant leur départ pour Brighton ? Je ne le crois pas.

– Et le colonel Forster, qu'a-t-il dit de Wickham ? semblait-il n'avoir plus la même estime pour lui ?

– Je dois avouer qu'il ne vantait plus comme autrefois ses bonnes qualités ; il le croit même étourdi, imprudent ; et depuis que cette triste affaire a eu lieu, on dit qu'il a laissé beaucoup de dettes à Meryton : j'espère que cette dernière accusation, du moins, n'est pas fondée.

– Oh ! Hélen, si nous avions été moins discrètes, moins craintives, tout ceci n'aurait point eu lieu.

– Peut-être ; mais enfin nous avons agi pour le mieux.

– Le colonel Forster a-t-il pu se rappeler le contenu de la lettre de Lydia à sa femme ?

– Il nous l'a apportée. »

Hélen, la tirant alors de son portefeuille, la donna à Élisabeth, elle était ainsi conçue :

« Ma chère Henriette,

Vous rirez quand vous saurez où je suis allée, je puis à peine m'empêcher de rire moi-même, en pensant combien vous serez étonnée demain matin, lorsqu'on s'apercevra de mon absence ; je pars pour Gretna-Green, et si vous ne pouvez deviner avec qui, j'aurai vraiment une pauvre idée de votre sagacité ; car il n'y a qu'un homme dans le monde que j'aime, et cet homme est un ange ; je ne pourrais être heureuse sans lui, aussi je ne crois pas mal agir en le suivant ; il n'est nullement nécessaire de faire part à mes parents de mon départ, si cela vous embarrasse ; leur surprise n'en sera que plus grande, lorsque je leur écrirai et que je signerai Lydia Wickham ; oh ! quelle bonne folie, cette idée me fait pâmer de rire. Excusez-moi, je vous prie, auprès de Pralt, avec qui j'avais promis de danser ce soir ; dites-lui que j'espère qu'il me pardonnera, lorsqu'il saura pourquoi je lui manque de parole, et

qu'au premier bal où je le rencontrerai, je m'engage avec plaisir à ne danser qu'avec lui. J'enverrai chercher mes effets aussitôt que je serai à Longbourn, mais si vous voulez dire à Sally de raccommoder ma robe de mousseline brodée, avant de la mettre dans la malle, vous m'obligerez ; adieu, mille amitiés de ma part au colonel Forster, j'espère qu'il boira aujourd'hui, un grand verre de vin au succès de notre voyage.

Votre sincère amie,

Lydia Bennet. »

Oh ! Lydia, Lydia ! répétait Élisabeth, avec la plus vive émotion, comme elle finissait cette lecture : quelle lettre ! Oh ciel ! tant de gaieté dans un semblable moment ! mais enfin ce billet prouve que se marier était le seul but de son voyage, et quelle que soit la conduite que Wickham l'ait ensuite engagée à tenir, elle l'a suivi du moins avec l'idée de devenir sa femme. Oh ! mon pauvre père ! combien cet évènement à dû lui faire impression !

– Sa surprise, sa consternation furent telles qu'on ne le saurait exprimer, il demeura longtemps sans pouvoir proférer un seul mot ; maman se trouva mal sur-le-champ, et toute la maison était en confusion.

– Oh Hélen ! s'écria Élisabeth, cette déplorable histoire n'est-elle pas sue de tout le voisinage ? nos domestiques n'en sont-ils pas tous instruits ?

– Je ne sais, j'espère que non ; mais dans un semblable moment, il est difficile de ne point commettre quelque imprudence. Maman a eu plusieurs attaques de nerfs, j'ai essayé de lui donner tous les secours qui dépendaient de moi, je crains de n'avoir pas fait assez pour elle ; mais mon trouble était si grand que je ne sais trop comment j'ai agi.

– Vous avez fait plus que vous ne pouviez, vous êtes souffrante, fatiguée, je le vois bien ; oh ! si au moins j'avais été avec vous ; nous nous serions aidées et consolées mutuellement. »

Alors elle s'enquit des projets qu'avait son père en allant à Londres, et de quel moyen il voulait se servir pour retrouver sa fille.

« Il comptait, je pense, aller à Epsom, dit Hélen, lieu où ils ont changé de chevaux pour la dernière fois ; voulant voir les postillons et chercher s'il pouvait apprendre quelque chose d'eux, mais son principal but était de découvrir le n° du fiacre qu'ils ont pris à Clapham. Ce fiacre venait de ramener une famille de Londres, et mon père pensait que quelqu'un, en voyant un officier et une jeune personne passer d'une chaise de poste dans un fiacre, en aurait pu remarquer le numéro ; je ne crois pas qu'il eût formé aucun autre projet ; mais il est parti si à la hâte, et son esprit était si troublé que j'ai eu de la peine même à apprendre de lui ces simples détails. »

Chapitre XLVIII

Toute la famille espérait recevoir, le lendemain, une lettre de M. Bennet ; mais leur espoir fut déçu, car la poste vint, et n'apporta pas un seul mot de lui. Ses enfants savaient que, d'ordinaire, il était un correspondant fort négligent. Toutefois elles avaient espéré que, dans une circonstance aussi grave, il mettrait un peu plus d'exactitude. Elles furent donc forcées d'en conclure qu'il n'avait aucune bonne nouvelle à leur donner, mais encore auraient-elles été fort aises d'en avoir l'assurance.

M. Gardener n'avait attendu que l'arrivée du courrier pour se mettre en route.

Quand il fut parti, la famille Bennet trouva quelque consolation à songer que les moindres nouvelles sur l'affaire qui les intéressait leur seraient du moins exactement communiquées. Il promit, en partant, d'engager M. Bennet à retourner à Longbourn aussitôt que possible ; promesse fort agréable pour Mme Bennet, qui regardait ce retour comme le seul expédient qui pût empêcher son mari d'être tué en duel.

Mme Gardener et ses enfants devaient rester encore quelques jours dans Herfordshire, cette première pensant que sa présence pouvait être utile à ses nièces. Elle partageait avec elles les soins sans nombre qu'exigeait Mme Bennet ; et sa société leur était une grande consolation dans leurs moments de loisir. L'autre tante les visitait aussi très fréquemment, et toujours, disait-elle, avec le désir de les consoler, quoique ses discours fussent bien peu propres à cela, car jamais elle ne venait sans leur raconter quelque preuve nouvelle de la prodigalité, de la mauvaise conduite de Wickham, et par conséquent les laissait d'ordinaire plus tristes, plus abattues qu'elle ne les avait trouvées.

Tout Meryton semblait maintenant s'efforcer de noircir la réputation de l'homme que trois mois auparavant on avait presque mis au rang des demi-dieux. On assura qu'il devait à tous les marchands de cette ville ; et, selon le bruit de la ville, il y avait à peine une fille d'artisan dans le voisinage qui n'eût été trompée par lui. Chacun déclarait qu'il était l'homme le plus méprisable, le plus dépravé ; et beaucoup de gens commençaient même à trouver qu'ils s'étaient toujours défiés de son air affable.

Élisabeth, bien qu'elle n'ajoutât que peu de foi à la plupart de ces rapports, en crut assez cependant pour être plus persuadée que jamais du déshonneur de sa malheureuse sœur ; et même Hélen, qui en croyait bien moins encore, commença presque à perdre tout espoir, d'autant plus que

deux semaines étaient presque écoulées depuis leur fuite. Et, si vraiment ils eussent été en Écosse, comme toujours elle l'avait espéré, on aurait pu maintenant avoir reçu de leurs nouvelles.

M. Gardener quitta Longbourn le dimanche ; et, le mardi suivant, sa femme reçut une lettre de lui, qui leur disait : qu'à son arrivée, ayant sur-le-champ été trouver son frère, il lui avait persuadé de venir avec lui dans la rue de Grace-Church ; que M. Bennet s'était rendu à Epsom et à Clapham avant son arrivée, mais en vain ; que toutes ses recherches avaient été infructueuses, et qu'il était maintenant décidé à visiter tous les hôtels garnis de Londres : car M. Bennet pensait qu'il était fort probable qu'à leur arrivée dans cette ville ils eussent descendu à l'auberge avant de se procurer un appartement. M. Gardener ne paraissait attendre aucun succès de cette démarche, mais son frère, semblant en espérer beaucoup, il voulait le satisfaire. Il ajoutait aussi que M. Bennet était fort décidé à ne point encore quitter Londres, et promettait d'écrire dans peu de jours. À cette lettre, il y avait aussi un *post-scriptum*, et tel en était le contenu :

> « J'ai écrit au colonel Forster pour le prier de s'informer des intimes de Wickham, s'ils lui connaissaient quelques parents ou amis qui pourraient nous aider à découvrir dans quel quartier de la ville il s'est caché. S'il y avait quelqu'un auquel on pût s'adresser avec l'espoir d'apprendre quelque chose à ce sujet, cela nous serait fort utile ; car jusqu'à présent nous n'avons rien qui puisse nous servir de guide.
> Je ne doute nullement que le colonel Forster ne fasse tout ce qui dépendra de lui pour nous satisfaire sur ce point. Mais il me vient une idée : peut-être que Lizzy pourra nous dire mieux que personne s'il a encore quelques parents vivants, et quel est le lieu de leur résidence. »

Élisabeth comprit bien de quelle source provenait la confiance que son oncle semblait avoir dans ses lumières, mais elle ne put y répondre par aucune information satisfaisante.

Jamais elle n'avait ouï parler d'aucun des parents de Wickham, hors son père et sa mère, qui tous deux étaient morts depuis plusieurs années. Il était cependant possible que quelques-uns de ses frères d'armes en sussent plus qu'elle sur ce sujet : aussi attendit-on avec la plus vive impatience une seconde lettre de M. Gardener.

Chaque jour, à Longbourn, était maintenant un jour d'inquiétude et de tourment. L'heure de la poste, surtout, voyait accroître l'anxiété de toute la famille ; et chaque matin on s'attendait à recevoir quelque importante nouvelle.

Mais, avant qu'on n'entendît de nouveau parler de M. Gardener, une lettre, d'un tout autre genre, adressée à M. Bennet, leur fut apportée ; elle était de M. Colins. Hélen avait reçu ordre de son père d'ouvrir les lettres qui viendraient pour lui en son absence ; elle la décacheta donc ; et Élisabeth,

sachant combien celles de son cousin étaient extraordinaires, voulut la lire aussi. Voici quel en était le contenu :

> « Monsieur et ami,
> Par mon état, et plus encore par ma parenté avec vous, je me trouve requis de venir vous offrir mon compliment de condoléance au sujet de l'affreux malheur qui pèse en ce moment sur vous, et que j'ai appris hier par une lettre d'Herfordshire. Soyez assuré, monsieur, que Mme Colins et moi partageons sincèrement votre douleur, celle de votre respectable famille. Cette douleur doit être bien amère, vraiment, puisqu'elle provient d'une source que le temps ne saurait jamais tarir. Aucun raisonnement capable d'adoucir de si justes, de si cuisants regrets, ne sera par moi épargné : le but de cette lettre est de chercher à vous offrir quelques consolations dans une épreuve si pénible pour un cœur paternel. La mort de votre fille eût été un bonheur, comparée à ce déplorable évènement, et qui doit d'autant plus vous affliger, qu'il y a lieu de croire, comme me le disait ma chère Charlotte, que la conduite licencieuse de votre fille peut, en quelque sorte, être attribuée à cette extrême indulgence qu'on a toujours eue pour elle : mais en même temps, pour votre consolation, pour celle de Mme Bennet, il m'est doux de pouvoir vous dire que, quant à moi, je suis fort enclin à penser que son cœur était naturellement dépravé, ou elle n'aurait pu, dans un âge aussi tendre, se rendre coupable d'un pareil forfait. Enfin, peu importe la cause du mal, cela ne change rien à votre position : de toute manière vous êtes fort à plaindre. Dans ce sentiment, je me vois appuyé non seulement par Mme Colins, mais encore par lady Catherine et sa fille, à qui j'ai raconté cette affaire. Elles partagent avec moi la crainte que le déshonneur d'une de vos filles ne nuise essentiellement à toutes les autres ! Car qui, comme le remarquait avec bonté lady Catherine, voudra s'allier à une semblable famille ? Et cette considération me fait réfléchir, avec une nouvelle satisfaction, à un certain évènement du mois de novembre dernier ; car, s'il n'avait point eu lieu, je me trouverais aujourd'hui enveloppé dans votre cruelle disgrâce. Laissez-moi donc vous conseiller, monsieur et ami, de ne point vous abandonner trop vivement à votre chagrin ; chassez loin de vous tout souvenir d'une enfant si indigne de votre tendresse, et laissez-la seule recueillir les fruits de sa coupable conduite.
> Je suis, etc. »

M Gardener attendit d'avoir reçu la réponse du colonel Forster avant de leur récrire ; et alors même il n'avait rien d'agréable à leur apprendre : aucun des officiers du régiment n'avait ouï dire que Wickham eût quelques parents avec lesquels il fût en relation ; on croyait même que ses plus proches étaient tous morts depuis longtemps. Ses anciennes liaisons avaient été, il est vrai, fort nombreuses ; mais, depuis son entrée dans la milice, il semblait les avoir entièrement perdues de vue. On ne connaissait donc personne qui pût donner aucune nouvelle de lui, et le désordre de ses propres affaires était encore un plus puissant motif que la crainte même d'être découvert par les parents de Lydia, pour celer le lieu de sa retraite : car le bruit venait de se répandre qu'il avait laissé des dettes d'honneur pour une somme très considérable ; le colonel Forster croyait que mille livres sterlings ne suffiraient pas pour payer ses dettes à Brighton : il devait beaucoup dans la ville, mais ses dettes du jeu

étaient bien plus énormes encore. M. Gardener ne chercha pas à cacher ces tristes détails à la famille de Longbourn. Hélen les écouta avec horreur : « Un joueur ! s'écria-t-elle, cela passe toute attente : je n'en avais nulle idée. »

M. Gardener ajoutait « qu'elles pouvaient attendre leur père le jour suivant, qui était le samedi. Le peu de succès de ses démarches l'ayant absolument découragé, il s'était enfin rendu aux instances que lui faisait son beau-frère de retourner dans sa famille, et de lui laisser faire ce que l'occasion, le hasard, lui suggéreraient pour continuer leurs poursuites ». Lorsque Mme Bennet apprit ce retour, elle n'en parut pas aussi satisfaite que ses enfants l'auraient imaginé, considérant combien ses craintes pour la vie de son mari avaient été extrêmes.

« Comment, il revient ! et sans ma pauvre Lydia ! s'écria-t-elle : se peut-il qu'il quitte Londres sans les avoir trouvés ? Et qui donc se battra avec Wickham, et le forcera à épouser ma fille, s'il ne le fait ? »

Comme Mme Gardener commençait à désirer être chez elle, il fut décidé qu'elle et ses enfants partiraient pour Londres le même jour que M. Bennet devait quitter cette ville : la voiture les conduisit donc à la poste voisine, et ramena M. Bennet à Longbourn.

Mme Gardener quitta Herfordshire sans avoir pu satisfaire sa curiosité, ou éclaircir ses soupçons sur la liaison d'Élisabeth avec le propriétaire de Pemberley. Son nom n'avait jamais été volontairement prononcé devant eux par leur nièce ; et l'idée qu'avait eue Mme Gardener que sa nièce ne tarderait point à recevoir une lettre de lui, ne s'était point réalisée ; car Élisabeth n'en avait reçu aucune, depuis son retour, qui pût venir de Pemberley.

Le malheur qui affligeait toute la famille rendait la tristesse d'Élisabeth si naturelle, qu'on n'en pouvait raisonnablement tirer aucune conjecture : mais elle-même, qui à cette heure commençait à mieux connaître son propre cœur, était parfaitement convaincue que, si elle n'avait point connu M. Darcy, elle aurait pu supporter avec plus de courage l'idée du déshonneur de Lydia.

Lorsque M. Bennet arriva, il paraissait aussi calme, aussi froid qu'à son ordinaire ; il ne dit pas un mot de plus qu'il n'avait coutume de dire ; ne fit point mention de l'affaire qui l'avait obligé de faire ce voyage, et quelques heures se passèrent avant que ses filles eussent le courage de lui en parler.

Ce ne fut que dans la soirée, lorsqu'il les joignit pour le thé, qu'Élisabeth se hasarda à aborder ce sujet ; et alors, lui ayant brièvement exprimé son désir si sincère de lui pouvoir offrir quelques consolations, elle reçut de lui la réponse suivante :

« Ne parlons point de ce malheur ; qui doit en souffrir, si ce n'est moi ? ce malheur est mon ouvrage ; heureux encore si j'en portais seul la peine !

– Il ne faut pas vous faire de trop sévères reproches, reprit Élisabeth.

– Oui vraiment, un tel avis m’est fort utile, l’homme est naturellement si enclin à se juger sévèrement !… Non, Lizzy, laissez-moi au moins une fois dans ma vie sentir combien j’ai été coupable ; je ne crains pas que cette pensée me fasse une trop vive impression, elle passera assez tôt.

– Les croyez-vous réellement à Londres ?

– Où pourraient-ils ailleurs demeurer si cachés ?

– Et Lydia a toujours désiré d’aller à Londres, dit Kitty.

– Son désir est donc accompli, répondit sèchement son père, et sa résidence en cette ville sera probablement de quelque durée. »

Après un moment de silence, il continua :

« Lizzy, je sens trop tard la justesse de l’avis que vous me donnâtes au mois de mai dernier, et qui, rapporté aux circonstances présentes, montre quelque pénétration. »

Ils furent ici interrompus par Mlle Bennet qui venait chercher le thé de sa mère.

« Voilà vraiment une parade, s’écria-t-il, qui nous fait beaucoup de bien, cela donne un certain relief à nos malheurs. Un autre jour je pourrai suivre cet exemple, je resterai dans mon cabinet en robe de chambre et en bonnet de nuit, afin de donner autant d’embarras que possible, ou peut-être pourrai-je attendre à le faire, que Kitty ait à son tour pris la fuite.

– Je ne compte pas m’enfuir, papa, dit Kitty avec aigreur. Si j’allais jamais à Brighton, je me conduirais mieux que Lydia.

– Vous aller à Brighton, Dieu m’en garde ! je ne vous permettrai même pas d’en approcher. Non, non, Kitty, j’ai enfin appris à être prudent, et vous en sentirez les effets. Aucun officier ne doit désormais entrer dans cette maison, ni même passer par le village ; tous bals ou assemblées vous seront interdits, à moins que vous ne dansiez auprès d’une de vos sœurs, et jamais vous ne sortirez de la maison que lorsque vous aurez pu prouver que vous vous êtes occupée, pendant au moins dix minutes, de quelque chose d’utile. »

Kitty, prenant toutes ces menaces au pied de la lettre, se mit à pleurer.

« Allons, allons, dit-il, ne vous chagrinez pas trop cependant ; si d’ici à une dizaine d’années vous vous conduisez en fille sage et raisonnable, je pourrai bien alors vous mener voir une revue. »

Chapitre XLIX

Deux jours après le retour de M. Bennet, comme Hélen et Élisabeth se promenaient ensemble dans le jardin, elles virent la femme de charge qui s'avançait vers elles, et, présumant qu'elle les venait appeler de la part de leur mère, elles furent à sa rencontre ; mais elles conjecturaient mal ; car mistriss Hill les ayant joint, dit à Mlle Bennet : « Je vous demande pardon, Mademoiselle, si je vous interromps, mais espérant que vous aviez reçu quelques nouvelles de Londres, j'ai pris la liberté de venir vous en demander.

– Que voulez-vous dire, Hill ? nous n'avons point reçu de lettres de Londres !

– Comment, Mademoiselle, s'écria mistriss Hill avec la plus vive surprise, vous ne savez pas que voici plus d'une demi-heure qu'un exprès a apporté à mon maître une lettre de M. Gardener ? »

Et les deux sœurs de courir aussitôt, trop impatientes pour se donner le temps de lui répondre ; elles traversèrent à la hâte le vestibule et le salon, mais arrivées au cabinet de leur père, elles ne l'y trouvèrent point. Pensant alors qu'il était chez sa femme, elles s'y rendaient lorsqu'elles rencontrèrent le sommelier, qui leur dit :

« Si vous cherchez mon maître, mesdemoiselles, il se promène du côté de l'avenue. »

Sur cette information, elles reprennent le chemin du jardin, et traversèrent la pelouse sur les traces de leur père, qui fort tranquillement continuait sa promenade vers un petit bois situé de l'autre côté de l'avenue.

Hélen n'étant pas aussi légère qu'Élisabeth, demeura bientôt derrière, tandis que sa sœur, tremblante et hors d'haleine, le joignit, et avec vivacité s'écria :

« Oh, papa ! quelle nouvelle ! mon oncle vous a-t-il écrit ?

– Oui, je viens de recevoir une lettre de lui par un exprès.

– Eh bien ! quelles nouvelles vous apprend-il, sont-elles bonnes ou mauvaises ?

– En pouvait-on attendre de bonnes ? Mais, vous désirez peut-être voir cette lettre, dit-il en la tirant de sa poche.

Élisabeth la saisit avec impatience : Hélen les joignit en ce moment.

« Faites-en lecture à haute voix, dit leur père, car je sais à peine moi-même ce qu'elle contient.

Rue de Grace-Church, lundi 2 août.

Je me félicite, mon cher frère, de pouvoir enfin vous donner quelques nouvelles de ma nièce ; j'espère même que vous les trouverez assez satisfaisantes.

… Samedi dernier, peu de temps après votre départ, je fus assez heureux pour découvrir dans quel quartier de Londres ils étaient tous deux cachés ; je réserve tous détails à ce sujet pour notre première entrevue : il vous suffit en ce moment de savoir qu'ils sont découverts, et que je les ai vus l'un et l'autre.

– Cela se termine donc comme je l'avais toujours espéré, s'écria Hélen ; ils sont mariés.

– Continuez, Élisabeth. « Je les ai vus l'un et l'autre, ils ne sont point mariés, et je ne crois même pas qu'ils en aient l'intention ; mais, si vous voulez remplir les engagements que je me suis hasardé à prendre en votre nom, j'espère qu'ils le seront dans peu de jours. Tout ce qu'on exige de vous est d'assurer, par contrat à votre fille, son égale portion de cinq mille livres sterling, réversibles à vos enfants après votre mort et celle de ma sœur ; de plus, de vous engager à lui faire, votre vie durant, une pension annuelle de cent guinées. Telles sont les conditions que je n'ai point hésité à accepter, du moins autant que je le pouvais faire, sans votre consentement. J'enverrai la présente par un exprès, désirant recevoir votre réponse le plus tôt possible. Vous verrez facilement, d'après ces détails, que les affaires de Wickham sont loin d'être aussi dérangées que nous l'avions d'abord imaginé ; et je vois avec plaisir que lors même que toutes ses dettes seront payées, il restera encore quelque argent qu'on pourra placer au nom de ma nièce. Si, comme je le présume, vous m'envoyez plein pouvoir d'agir pour vous dans cette affaire, je donnerai sur-le-champ mes instructions à Haggerston pour le contrat, etc., etc. Votre présence ici ne m'est point nécessaire, ainsi restez tranquillement à Longbourn, et comptez sur mes soins et mon exactitude. Ne tardez pas à m'envoyer votre réponse, et surtout qu'elle soit nette et précise. Nous avons pensé qu'il serait plus convenable que ma nièce vînt demeurer avec nous jusqu'à son mariage ; j'espère qu'en cela vous nous approuverez. Nous l'attendons aujourd'hui ; dès qu'il y aura quelqu'autre chose de décidé, je vous en ferai part.

Votre, etc.

Edw. Gardener. »

– Est-il possible que Wickham consente à l'épouser ? s'écria Élisabeth en rendant la lettre à son père.

– Il n'est donc pas aussi dépravé que nous le pensions, dit Hélen : cher papa, je vous félicite.

– Et avez-vous répondu à mon oncle ? demanda Élisabeth.

– Non, mais je ne puis tarder à le faire. »

Avec quelle ardeur ne le pria-t-elle pas alors de ne point différer davantage !

« Oh, mon père ! rentrez, je vous en conjure ; pensez combien chaque instant est précieux dans une semblable circonstance.

– Si vous n'êtes pas en ce moment disposé à écrire, dit Hélen, laissez-moi le faire pour vous ?

– Je n'y suis guère disposé, mais enfin il faut que cela se fasse. »

Et alors retournant sur ses pas, il reprit avec ses filles le chemin de la maison.

« Oserai-je vous demander si……, dit Élisabeth ; mais je présume que les conditions doivent être acceptées ?

– Acceptées ! sans doute, je suis même confus qu'on m'en fasse d'aussi faciles !

– Leur mariage est donc indispensable ? cependant Wickham est un si mauvais sujet !

– Oui, oui leur mariage est indispensable ; le moyen de l'éviter ? Mais il y a deux choses que je désire fort savoir : la première, combien d'argent votre oncle a dépensé pour terminer cette affaire, et secondement comment je m'acquitterai envers lui.

– De l'argent ! mon oncle ! s'écria Hélen, que voulez-vous dire, papa ?

– Je veux dire qu'aucun homme, à moins qu'il n'ait perdu l'esprit, n'épouserait Lydia pour un si modique avantage que cent guinées de rente durant ma vie et cinquante après ma mort.

– Cela est vrai, dit Élisabeth, je n'y avais pas encore songé. Les dettes de Wickham seront payées, il lui restera encore quelqu'argent ! oh oui ! voilà sans doute l'ouvrage de mon oncle ; mais je crains qu'il ne se soit mis dans l'embarras, car une petite somme n'aurait pu suffire à tout cela.

– Non, dit son père, Wickham est un imbécile s'il la prend avec un liard de moins que dix mille livres sterling ; je serais vraiment fâché d'avoir une si pauvre idée de lui, maintenant qu'il va devenir mon gendre.

– Dix mille livres sterling ! le ciel nous en préserve ! Comment payer même la moitié de cette somme ? »

Monsieur Bennet ne répondit point, et tous trois, fort occupés de leurs réflexions, gagnèrent en silence le vestibule ; là ils se séparèrent, le père se rendit à son cabinet, les deux sœurs au salon.

– Quoi ! ils se marient ! cela est-il croyable ? s'écria Élisabeth, dès qu'elles furent seules, et nous devons en rendre grâces au ciel… Se peut-il qu'un mariage si imprudent et qui ne peut promettre aucun bonheur à ceux qui le contractent doive cependant être pour nous un sujet de joie, oh Lydia !

– Je me console en pensant, répondit Hélen, qu'il ne l'épouserait pas si vraiment il n'avait aucune estime pour elle, et bien qu'il me soit facile

de croire que notre bon oncle lui ait fait quelques avances pour l'aider à payer ses dettes, je ne pense pas cependant que la moitié, le quart même de dix mille livres sterling ait été nécessaire pour cela ; mon oncle a plusieurs enfants, il peut en avoir d'autres, comment aurait-il pu sacrifier une somme si considérable ? »

Mais en ce moment l'idée leur vint, que Mme Bennet pouvait bien ignorer encore ce qui venait d'arriver ; elles allèrent donc au cabinet de leur père lui demander s'il ne désirait pas que cette nouvelle fût communiquée à sa femme ; il écrivait, et sans même lever la tête, il leur répondit très froidement.

« Comme il vous plaira.

– Pouvons-nous prendre la lettre de mon oncle, pour la montrer à maman ?

– Prenez tout ce que vous voudrez, et laissez-moi en repos. »

Élisabeth ayant pris la lettre, se rendit avec sa sœur à l'appartement de Mme Bennet, où se trouvaient en ce moment Mary et Kitty. Après les avoir quelque peu préparées à une bonne nouvelle, la lettre fut lue à haute voix. Mme Bennet pouvait à peine se contenir ; dès qu'Hélen en vint à l'endroit où M. Gardener parlait du mariage de Lydia comme chose probable, sa joie se manifesta par les expressions les plus vives, et chaque phrase qui suivit ne fit qu'y ajouter encore ; toutes ses craintes, ses souffrances furent oubliées ; l'idée d'avoir dans peu une fille mariée l'absorbait tout entière, et aucun souvenir humiliant ne vint troubler cette joie.

« Ma chère, ma bien-aimée Lydia, s'écriait-elle, ceci est vraiment délicieux ! Quoi ! elle sera mariée !… Je la reverrai ! quel bonheur ! Le bon, l'aimable frère, comme je l'aime ! je savais bien qu'il terminerait cette affaire à ma satisfaction ; oh combien il me tarde de la revoir ! et ce cher Wickham !… Mais le trousseau, les bijoux, les habits de noces, il faut que j'écrive sur-le-champ à ma belle-sœur ; Lizzy, ma bonne, descendez demander à votre père combien il compte donner pour le trousseau de ma fille ; mais non, je lui parlerai moi-même. Kitty, sonne, je t'en prie, que Hills vienne m'habiller ; oh ! cette chère enfant, quel plaisir nous aurons à nous revoir ! »

La fille aînée s'efforça de calmer ces transports, en lui rappelant la conduite si généreuse de M. Gardener et les obligations que toute la famille lui avait. « Car nous ne pouvons, ajouta-t-elle, attribuer cet heureux dénouement qu'à ses soins officieux ; nous sommes persuadées qu'il a lui-même fourni à M. Wickham l'argent nécessaire pour acquitter ses dettes.

– Eh bien, cela est fort juste ; qui donc devait plus que lui chercher à conclure le mariage de sa propre nièce ? S'il n'avait point eu d'enfants, nous serions vous et moi ses héritiers, et c'est la première fois que nous ayons reçu

quelque chose de lui, excepté de petits cadeaux… Oh ! je suis si heureuse ! dans peu, j'aurai une fille mariée ! Mme Wickham ! quel joli nom ! et elle a à peine seize ans et demi ; ma chère Hélen, je suis si agitée que je ne puis écrire à votre tante, écrivez pour moi. Quant à l'argent, nous arrangerons cela plus tard avec mon mari, mais il faut que les habits de noces soient ordonnés sur-le-champ. »

Elle entrait alors dans les détails les plus minutieux de tout ce qui concerne la toilette d'une femme ; les broderies les dentelles surtout ne furent point oubliées, et elle eut bientôt dicté des ordres très considérables, si Hélen n'avait, mais non sans peine, réussi à lui persuader qu'il valait mieux attendre et consulter sur tout cela M. Bennet : « Un jour de retard, observa-t-elle, ne saurait être d'aucune conséquence ; » et sa mère joyeuse et satisfaite ne fut pas aussi entêtée que de coutume, d'ailleurs d'autres projets vinrent l'occuper.

« Dès que je serai habillée je veux aller à Meryton, dit-elle, conter cette heureuse nouvelle à ma sœur Philips. En revenant, je pourrai bien passer chez les Lucas et chez Mme Long ; Kitty, allez demander la voiture ! j'ai besoin de prendre l'air. Mes enfants, puis-je faire quelque chose pour vous à Meryton ? Oh, voilà Hills ; eh bien, Hills, savez-vous la bonne nouvelle ? miss Lydia va se marier, nous la verrons bientôt. »

Mistriss Hills en témoigna sa joie, Élisabeth à son tour reçut ses félicitations ; et fatiguée de ces scènes ridicules elle se réfugia dans sa chambre, où du moins elle pouvait sans contrainte se livrer à ses réflexions. La position de Lydia était toujours bien malheureuse, mais qu'elle ne fut pas pire, c'est de quoi il fallait rendre grâces au ciel ; car bien qu'Élisabeth ne pût espérer pour sa sœur ni un bonheur intérieur, et solide, ni les jouissances brillantes qu'offre la fortune, toutefois en se rappelant ce qu'ils avaient craint quelques heures auparavant, elle sentit tous les avantages de leur présente situation.

Chapitre L

Depuis longtemps, M. Bennet regrettait beaucoup de n'avoir point épargné sur ses revenus une somme annuelle, qui, placée prudemment, aurait assuré une existence indépendante à sa femme et à ses enfants ; maintenant il le regrettait bien plus encore ; si à cet égard il eût fait son devoir, Lydia ne serait point en ce moment redevable à son oncle du peu de considération et de bonheur qu'on pouvait désormais espérer pour elle ; la satisfaction d'engager un des plus mauvais sujets de la Grande-Bretagne à devenir son époux aurait du moins appartenu à celui qui de droit la devait obtenir.

Il était sincèrement affligé qu'une affaire si peu avantageuse pour aucun d'eux fût terminée par les soins et aux dépens de son beau-frère, et il résolut de faire tout ce qui dépendrait de lui pour découvrir le montant de ses avances, et acquitter cette dette sacrée, le plus tôt qu'il lui serait possible.

Dans les premières années du mariage de M. Bennet, toute économie avait été regardée comme chose parfaitement inutile, car naturellement, ils ne pouvaient manquer d'avoir un fils ; ce fils, dès qu'il serait majeur devait se joindre à son père pour annuler la substitution, et par ce moyen on ferait un sort à la veuve, et aux autres enfants. Cinq filles vinrent successivement au monde, cependant un fils était toujours attendu, et bien des années après la naissance de Lydia, Mme Bennet était sûre qu'il naîtrait enfin ; et lorsque tout espoir en fut perdu, il n'était plus temps de devenir économe ; Mme Bennet ne pouvait d'ailleurs s'y résoudre, et l'amour de son mari pour l'indépendance les avait seul empêchés d'excéder leur revenu.

Cinq mille livres sterling avaient été placées par contrat sur Mme Bennet et ses enfants ; mais comment cette somme devait-elle être partagée entre ceux-ci ? voilà ce qui dépendait entièrement de la volonté des parents. Ce point, quant à Lydia du moins, devait à cette heure être décidé, et M. Bennet ne pouvait hésiter à accepter les propositions alors sous ses yeux. Dans les termes de la plus douce reconnaissance, quoique brièvement exprimée, il confia au papier son approbation de tout ce qui avait été fait par M. Gardener, et sa promesse solennelle de remplir tous les engagements qu'on pourrait prendre en son nom ; jamais il n'avait espéré que, si même on réussissait à décider Wickham à épouser sa fille, cela se pût faire à des conditions aussi peu onéreuses que celles qu'on lui imposait aujourd'hui ; et ce qui lui plaisait peut-être le mieux dans cet arrangement, c'était le peu d'embarras que tout cela lui donnait ; car dès que les premiers transports d'indignation,

qui avaient causé tant d'activité dans ses démarches pour retrouver sa fille, furent passés, il retomba naturellement dans son apathie ordinaire ; sa lettre néanmoins fut bientôt expédiée, car quoique lent à entreprendre une affaire, il était prompt dans l'exécution. Il priait son frère de lui laisser connaître plus en détail, les obligations qu'il lui avait ; mais il était trop courroucé contre Lydia, pour lui envoyer le plus simple message.

Cette bonne nouvelle se répandit bientôt dans le voisinage, elle y fut reçue avec assez d'indifférence ; si Mlle Lydia Bennet avait été abandonnée sur le pavé de Londres, ou bien encore si ses parents l'eussent envoyée dans quelque ferme éloignée cacher sa honte et la leur, cela aurait fourni, il est vrai, plus de matière à la conversation ; mais enfin son mariage même offrait à la méchanceté force occasions de s'occuper, et les bons souhaits que formèrent pour sa prospérité toutes les charitables voisines de Meryton, ne perdirent que peu de sel à ce changement de circonstances, car avec un tel mari, son malheur était regardé comme certain.

Deux semaines s'étaient écoulées, depuis que Mme Bennet n'avait quitté son appartement ; mais ce beau jour la vit reprendre, et sa place à table, et ses occupations habituelles. Aucun sentiment de honte ne venait troubler sa joie ; le mariage d'une de ses filles qui, depuis qu'Hélen était entrée dans sa seizième année avait été l'objet de tous ses désirs, allait enfin être accompli ; le trousseau, les bijoux, occupaient seuls sa pensée ; elle cherchait avec empressement une maison dans le voisinage qui pût convenir à sa fille, et sans considérer ou même savoir quel pourrait être leur revenu, en rejetait beaucoup comme n'étant ni assez grandes ni assez bien situées.

« Hay-Park pourrait convenir, dit-elle, si les Goulding voulaient le quitter, ou la grande maison à Stoke, si le salon était plus grand. Asworth est trop loin ; je serais malheureuse si je ne pouvais la voir tous les jours ; et quant à Purailodge, les attiques sont affreux. »

Pendant que les domestiques étaient présents, son mari la laissa parler sans l'interrompre, mais dès qu'ils se furent retirés : « Madame Bennet, lui dit-il, avant que vous n'arrêtiez une de ces maisons, ou toutes même, pour votre fille et votre gendre, entendons-nous, je vous prie, il en est une dans le voisinage où ils ne seront jamais admis : je ne veux point paraître approuver leur imprudence, en les recevant à Longbourn. »

Une vive dispute suivit cette déclaration, mais M. Bennet fut inébranlable, ce qui donna bientôt lieu à une autre scène encore plus animée, car Mme Bennet vit avec horreur et étonnement que son mari ne voulait pas lui faire la moindre avance pour acheter les habits de noces de sa fille. Elle ne pouvait concevoir que son ressentiment fût poussé au point de refuser à Lydia un avantage sans lequel son mariage lui paraissait à peine valide ; et elle était bien plus vivement humiliée de l'inconvenance qu'il y avait pour sa

fille à se marier sans bijoux et chiffons que du souvenir de sa honteuse fuite et des quinze jours qu'elle avait passés avec Wickham avant leur mariage.

Élisabeth à cette heure regrettait amèrement d'avoir été entraînée par le premier mouvement d'effroi et de douleur à révéler à M. Darcy leur crainte concernant Lydia ; car son mariage devant bientôt donner à leur fuite une couleur moins défavorable, on pouvait espérer d'en cacher les funestes commencements à ceux qui n'étaient pas absolument sur les lieux.

Toutefois elle n'appréhendait pas que par lui cela se répandît plus loin ; il y avait peu de personnes à la discrétion desquelles elle se fût fiée avec plus de confiance, mais aussi n'en existait-il aucune à qui elle eût désiré davantage cacher la faiblesse d'une sœur, non qu'elle craignît que cette connaissance lui pût faire à elle-même aucun tort particulier, car de toute manière il semblait qu'une barrière insurmontable les séparait désormais. Si même le mariage de Lydia eût été conclu de la manière la plus honorable, il n'était pas à croire que M. Darcy voulût s'unir à une famille qui venait d'ajouter encore à tant d'autres inconvénients, une alliance la plus étroite, la plus intime avec l'homme qu'il méprisait si justement. Elle ne pouvait s'étonner qu'il eût horreur d'une semblable liaison ; et alors comment espérer même que le désir d'être estimé d'elle, qu'il lui avait si ouvertement montré dans Derbyshire, pût résister à une pareille épreuve ; elle était chagrine, humiliée ; elle se repentait sans trop savoir de quoi ; elle devenait jalouse de son estime, maintenant qu'elle ne pouvait plus en espérer aucun avantage ; elle désirait avoir de ses nouvelles, lorsqu'il était si peu probable qu'elle en reçût jamais ; et maintenant que, selon toutes les apparences, ils ne devaient plus se revoir, elle sentait qu'elle aurait pu être heureuse avec lui.

M. Gardener ne tarda pas à récrire à son frère ; aux remerciements de M. Bennet, il ne répondit que par l'assurance du plaisir qu'il aurait toujours à faire quelque chose qui lui pût être utile ou agréable, et finissait en le priant instamment de ne plus parler de cette affaire. Le principal but de sa lettre était de leur faire savoir que M. Wickham avait le projet de quitter la milice.

> « Je le désirais beaucoup dès que son mariage fut décidé, ajoutait-il, et je pense que vous sentirez comme moi combien ce déplacement est à désirer, non seulement pour lui, mais pour ma nièce. M. Wickham a l'intention d'entrer dans la troupe de ligne, et parmi ses anciens amis, il s'en trouve quelques-uns qui ont la volonté et les moyens de le servir dans ce projet ; on lui promet une sous-lieutenance dans le régiment du général ***, maintenant en garnison au nord de l'Angleterre : cet éloignement même nous offre quelque avantage. Wickham fait de belles promesses ; et j'espère que parmi des étrangers où ils auront tous deux une réputation à conserver, ils seront plus raisonnables. J'ai écrit au colonel Forster pour lui faire connaître nos arrangements, et le prier d'apaiser les créanciers de Wickham à Brighton, par la promesse d'un prompt paiement, dont je m'offre moi-même pour garant. Voulez-vous porter la même nouvelle à ses créanciers de Meryton ; je vous en joins ici la liste telle que Wickham

me l'a donnée ; j'espère que sur ce point, du moins, il ne nous trompe pas ? Haggerston a maintenant nos instructions, et je pense que dans huit jours tout sera conclu… ; ils se rendront alors à leur destination, à moins qu'ils ne soient auparavant invités à aller passer quelques jours à Longbourn ; et j'apprends par Mme Gardener que ma nièce désire fort vous voir tous avant son départ pour le nord. Elle se porte bien et me prie de vous offrir, ainsi qu'à sa mère, ses respectueux souvenirs.

Je suis, etc.

Edw. Gardener. »

M. Bennet et ses filles virent tout aussi bien que M. Gardener les avantages du déplacement de Wickham ; mais Mme Bennet n'en fut pas aussi satisfaite. Le départ de Lydia pour le nord, au moment où elle se promettait le plus de plaisir dans sa société (car elle n'avait nullement abandonné le projet de les fixer dans Herfordshire) fut pour elle une vive contrariété ; et d'ailleurs, n'était-il pas cruel d'éloigner Wickham d'un régiment où sa femme avait tant d'amis ?

« Elle aime tant Mme Forster, dit-elle, il est bien dur de l'en séparer ! Et puis les officiers dans le régiment de…… peuvent bien ne pas être aussi aimables que ceux du colonel Forster. »

La demande de Lydia d'être admise dans sa famille avant son départ, reçut d'abord de M. Bennet un refus absolu ; mais Hélen et Élisabeth, désirant toutes deux, pour la réputation de leur sœur, qu'elle fût accueillie par ses parents lors de son mariage, le prièrent avec tant de douceur, et toutefois si instamment, de la recevoir à Longbourn ainsi que son mari, qu'il se laissa enfin persuader qu'elles avaient raison, et se décida à faire ce qu'elles désiraient. Mme Bennet eut donc la satisfaction de savoir qu'elle pourrait montrer sa fille, nouvellement mariée, à tout le voisinage, avant qu'elle ne fût bannie à Newcastle. Lorsque M. Bennet répondit à son beau-frère, il donna son assentiment à leur voyage dans Herfordshire ; et il fut décidé qu'aussitôt après la cérémonie, ils se rendraient à Longbourn. Élisabeth cependant fut étonnée que Wickham consentît à ce plan ; et si elle n'eût consulté que ses propres sentiments, toute entrevue avec lui aurait été bien loin de ses désirs.

Chapitre LI

Le jour du mariage de leur sœur arriva, et Hélen et Élisabeth y pensaient avec plus d'inquiétude qu'elle n'en éprouvait probablement elle-même. La voiture fut envoyée à leur rencontre jusqu'à la ville de……, et ils devaient être à Longbourn vers l'heure du dîner. Leur arrivée était redoutée par les deux filles aînées, surtout par Hélen, qui, prêtant à Lydia les sentiments qui l'eussent pénétrée elle-même si elle avait été la coupable, souffrait extrêmement en pensant à la position embarrassante de sa sœur.

Ils arrivèrent ; la famille était réunie dans le salon pour les recevoir. Comme la voiture approchait, tous les traits de Mme Bennet exprimèrent la plus vive satisfaction ; son mari avait l'air extrêmement grave et sérieux, ses filles inquiètes, émues, agitées.

La voix de Lydia fut entendue dans le vestibule, la porte s'ouvrit, et elle s'élança au salon ; sa mère s'avançant vers elle, l'embrassa avec des transports de joie, donna la main à Wickham qui suivait sa jeune femme, et leur fit à tous deux son compliment avec un empressement, une allégresse qui ne montraient aucun doute sur leur bonheur.

La réception qu'ils reçurent de M. Bennet, vers lequel ils se tournèrent alors, ne fut pas tout à fait aussi cordiale ; son air même devint plus austère, et à peine leur dit-il deux mots. L'assurance, la gaieté des nouveaux époux étaient en effet bien propres à l'irriter. Élisabeth en fut outrée, et Mlle Bennet en demeura tout interdite. Lydia était toujours cette même Lydia si folle, si hardie, si inconsidérée, si bruyante. S'adressant tour à tour à chacune de ses sœurs, elle leur demandait leurs félicitations ; lorsqu'enfin ils furent tous assis, elle jeta les yeux autour de la chambre, remarqua quelques légers changements faits dans l'ameublement pendant son absence, et dit en riant qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'y était venue.

Wickham ne paraissait pas plus embarrassé qu'elle ; mais ses manières étaient si gracieuses que, si sa conduite eût toujours été celle d'un homme d'honneur, son aimable sourire, lorsqu'il sollicitait leur amitié, les aurait comblées de joie ; Élisabeth ne l'avait pas cru capable d'une pareille assurance, mais elle résolut de ne plus tracer désormais de limites à l'impudence d'un homme impudent. Elle rougissait, et Hélen rougissait aussi ; mais le front de ceux qui causaient leur embarras n'éprouva aucune altération.

La conversation ne languit point ; la mariée et la mère ne pouvaient discourir assez vite, et Wickham que le hasard avait placé près d'Élisabeth,

se mit à lui demander des nouvelles de toutes les personnes qu'il avait connues dans le voisinage, avec une aisance et une gaieté, qu'elle se sentait bien peu capable d'imiter ; ils paraissaient avoir tous deux la plus heureuse mémoire, aucun souvenir du passé ne leur semblait pénible, et Lydia les ramenait volontiers à des sujets auxquels ses sœurs n'eussent pas voulu, pour tout au monde, faire allusion.

« Se peut-il, s'écria-t-elle, que trois mois se soient écoulés, depuis mon départ pour Brighton ? En vérité, il me semble qu'il y a à peine huit jours que je vous ai quittés ; cependant bien des choses se sont passées depuis ! ciel ! qui aurait dit que je serais mariée avant mon retour ? je n'en avais nulle idée ; néanmoins, je pensais que si cela se pouvait faire, ce serait une chose bien singulière. »

Son père leva les yeux au ciel, Hélen était au supplice ; Élisabeth regarda Lydia d'une manière très expressive ; mais elle qui ne voyait et ne comprenait jamais ce qu'elle ne voulait point apercevoir, continua gaiement :

« Oh maman, nos voisins savent-ils que je me suis mariée aujourd'hui ? Je craignais qu'ils ne l'ignorassent ; aussi, dans la route, quand nous avons rencontré William Goulding en phaéton, j'ai baissé la glace de la voiture, et ayant ôté mon gant, je lui ai montré ma bague ; j'espère qu'il m'a comprise. »

Élisabeth n'en put écouter davantage, elle quitta le salon, et ne revint que lorsqu'elle les entendit passer dans la salle à manger ; mais alors, elle les joignit encore assez tôt pour voir Lydia se placer d'un air triomphant à la droite de Mme Bennet, et l'entendre dire à sa sœur aînée :

« Ah ! Hélen je prends votre place maintenant ; il faut que vous me cédiez vos droits, je suis une femme mariée. »

Il n'était pas à présumer que le temps pût donner à Lydia cet embarras, cette timidité qu'elle avait si peu éprouvée dès les premiers moments ; son aisance, sa belle humeur ne firent que croître au contraire ; elle mourait d'envie de voir Mme Philips, les Lucas, et tous leurs autres voisins ; de s'entendre appeler Mme Wickham par chacun d'eux, et en attendant, elle fut, aussitôt après le dîner, montrer sa bague et se vanter d'être mariée à mistriss Hills et aux deux femmes-de-chambre.

« Eh bien ! maman, dit-elle, lorsqu'elles furent toutes revenues au salon, que pensez-vous de mon mari ? n'est-il pas un charmant homme ? je suis sûre que mes sœurs me portent envie ; je leur souhaite seulement la moitié de ma bonne fortune ; mais il faut qu'elles aillent à Brighton, voilà vraiment l'endroit pour trouver des maris ; quel dommage, maman, que nous n'y soyons pas tous allés !

– Cela est vrai ! j'en avais bien le désir ; mais, ma bien aimée Lydia, je n'aime pas du tout à vous voir aller si loin ; ce voyage est-il vraiment indispensable ?

– Oh oui ! mais cela ne doit pas vous chagriner ; quant à moi, j'en suis très contente ; il faut que vous, papa et mes sœurs veniez me voir à Newcastle ; nous y passerons tout l'hiver ; on y donne sans doute beaucoup de bals, et j'aurai soin de choisir pour elles les plus agréables danseurs.

– Cela me ferait un plaisir extrême, dit sa mère.

– Et alors quand vous partirez vous pourrez me laisser une ou deux de mes sœurs, et je ne doute point que je ne leur trouve des maris avant la fin de l'hiver.

– Je vous remercie pour ma part de cette faveur, dit Élisabeth, mais je n'aime pas extrêmement votre manière de trouver des maris. »

Leurs hôtes ne devaient demeurer que dix jours à Longbourn ; M. Wickham ayant reçu son brevet avant de quitter Londres, se trouvait obligé de joindre son régiment à la fin de la quinzaine.

La seule Mme Bennet regrettait que leur séjour dans Herfordshire dût être si court, aussi voulut-elle le mettre à profit ; chaque jour elle sortait avec sa fille ou recevait du monde chez elle ; les assemblées offraient à tous quelques agréments ; car éviter un cercle de famille était même une chose encore plus désirable pour ceux qui réfléchissaient, que pour ceux qui ne le faisaient point.

L'attachement de Wickham pour Lydia était exactement ce qu'Élisabeth l'avait supposé, il n'égalait pas celui qu'avait Lydia pour lui. À peine eut-elle besoin de la plus légère observation pour être persuadée que la passion de Lydia, bien plus que celle de Wickham, avait été cause de leur fuite, et elle se fût demandé avec étonnement pourquoi, sans se soucier beaucoup d'elle, il s'était décidé à l'enlever si elle n'eût été assurée que ses dettes l'obligeaient à fuir ; et les choses étant ainsi, il n'était pas homme à résister à l'occasion d'avoir une compagne.

Lydia l'aimait éperdument, il était toujours son cher, son bien-aimé Wickham, on ne le pouvait comparer à qui que ce fût ; il excellait en tout, et elle était sûre qu'au premier septembre, il tuerait plus de gibier que le meilleur chasseur du pays.

Un matin, peu de jours après leur arrivée, comme elle travaillait avec ses deux sœurs aînées, elle dit à Élisabeth :

« Lizzy, je ne vous ai jamais donné aucun détail sur mon mariage ; vous n'étiez pas là lorsque j'ai tout raconté à maman, ne désirez-vous pas savoir comment cela s'est passé ?

– Non vraiment, répondit Élisabeth, je pense qu'on n'en saurait trop peu dire sur ce sujet.

– Oh ! que vous êtes singulière ! mais il faut absolument que je vous conte tout cela : nous nous sommes mariés, vous savez, à St.-Clément, parce que l'appartement de Wickham se trouvait dans cette paroisse ; il fut décidé que nous nous y rendrions à onze heures, mon oncle, ma tante et moi ; et les autres devaient nous rencontrer à l'église. Eh bien, le lundi matin arriva, et j'étais si agitée, si impatiente, je craignais que quelque évènement imprévu ne vînt différer la cérémonie ; oh ! j'en serais devenue folle de chagrin ! et puis, pendant que je m'habillais, ma tante n'est-elle pas venue me sermonner, avec un air si sérieux que j'ai vraiment cru qu'elle me lisait un sermon ; mais grâces au ciel, je n'en ai point entendu dix mots, car je pensais, comme vous pouvez le croire, à mon cher Wickham, je mourais d'envie de savoir, s'il se marierait avec son habit bleu.

Enfin nous déjeunâmes à dix heures, comme de coutume, et j'ai cru que nous n'aurions jamais fini, car à propos, il faut que vous sachiez que mon oncle et ma tante ont été bien désagréables tout le temps que j'étais chez eux : je n'ai pas sorti une seule fois ; cela est-il croyable ? j'y suis cependant restée quinze jours ; pas une pauvre soirée, ni assemblée d'aucune espèce ; il est vrai que Londres était bien désert ; mais enfin le petit spectacle de Hay-Market était ouvert, et ne voilà-t-il pas qu'au moment où nous allions monter en voiture, ce vilain M. Stone arrive et veut absolument parler d'affaires à mon oncle, et vous savez qu'une fois qu'ils sont ensemble, ils n'en finissent plus… Oh ! j'étais si contrariée, car mon oncle devait me servir de témoin, et si nous avions passé l'heure, nous n'aurions pas pu nous marier ce jour-là ; heureusement il revint bientôt et nous partîmes ; cependant je me suis rappelé depuis, que si même mon oncle n'avait pu venir, cela ne nous aurait point obligés à différer notre mariage, car M. Darcy pouvait fort bien le remplacer.

– M. Darcy, répéta Élisabeth avec la plus vive surprise.

– Mais oui ! il devait y venir avec Wickham, vous savez…… Oh ciel ! que viens-je de faire ; je n'en devais pas parler, je leur avais si formellement promis d'être discrète, que dira Wickham ? Cela devait être un si grand secret !

– Si cela devait être un secret, repartit Hélen, n'en parlons plus, soyez assurée que je ne chercherai pas à en savoir davantage.

– Oh certainement ! dit Élisabeth, quoique sa curiosité fût vivement excitée, nous ne vous ferons aucunes questions.

– Je vous remercie, car si vous m'en faisiez je vous dirais tout, et alors Wickham serait si fâché ! »

Pour ne pas profiter d'un tel encouragement à se satisfaire, Élisabeth se vit obligée d'en fuir l'occasion en quittant le salon.

Mais demeurer dans l'ignorance sur un tel point, était chose impossible, ou du moins il était impossible de ne pas chercher quelque éclaircissement. M. Darcy avait été au mariage de Lydia ! le moyen de comprendre une semblable démarche ? quel motif pouvait le conduire dans un pareil moment parmi des personnes, avec lesquelles, selon toutes les apparences, il avait si peu affaire, qu'il avait tant de répugnance à fréquenter ? Les conjectures les plus étranges, les plus diverses, se présentèrent en foule à son esprit ; mais aucune d'elles ne la put satisfaire ; celles qui lui plaisaient le mieux, comme plaçant la conduite de Darcy dans le jour le plus favorable, lui semblaient aussi les moins naturelles ; elle ne put longtemps demeurer dans cet état de doute et d'incertitude, et saisissant avec vivacité une feuille de papier, elle écrivit une courte lettre à sa tante, pour lui demander l'explication du peu de mots que Lydia avait laissé échapper, si toutefois cela était compatible avec le secret qu'on semblait vouloir garder.

« Vous pouvez facilement concevoir, ajoutait-elle, à quel point ma curiosité doit être excitée, en sachant qu'une personne, qui n'a nul rapport avec nous, et qui est pour ainsi dire, inconnue, étrangère à notre famille, se soit trouvée parmi vous dans un pareil moment ? je vous supplie de me répondre à la réception de la présente, et de m'expliquer cette énigme, à moins que des raisons bien graves ne vous obligent à garder sur ce point un silence inviolable, comme Lydia semble le croire ; alors, il me faudra demeurer satisfaite, s'il est possible, de mon ignorance. »

– Et voilà ce que je ne saurai faire, se dit-elle à elle-même en finissant la lettre, car ma chère tante, si vous ne me le dites pas franchement, je serai forcée d'user de finesse pour le découvrir. »

La délicate discrétion d'Hélen l'empêchait de parler en particulier à Élisabeth de ce qu'avait dit Lydia ; Élisabeth n'en fut pas fâchée. Jusqu'à ce qu'elle connût quel succès auraient ses recherches, elle aimait autant n'avoir point de confidente.

Chapitre LII

Élisabeth eut la satisfaction de recevoir, par le retour du courrier, une réponse à sa lettre. Dès qu'on la lui remit, elle courut s'enfoncer dans le petit bois, et, s'étant assise sur un des bancs, se prépara à être heureuse, car la longueur de la lettre lui disait assez quelle ne contenait pas un refus.

« De la rue de Grace-Church, ce 6 septembre.

Je reçois votre lettre à l'instant, ma chère nièce, et je consacre ma matinée à vous répondre, car je vois bien qu'une courte lettre ne saurait contenir tout ce que j'ai à vous communiquer. J'avoue que votre demande me cause une vive surprise, je ne m'attendais pas à en recevoir une semblable de vous ; ne croyez pas cependant qu'elle m'ait déplu, je veux seulement vous laisser savoir que je n'imaginais pas qu'une pareille prière pût venir de votre part : si vous ne voulez pas me comprendre, du moins excusez mon indiscrétion. Votre oncle est aussi étonné que je puis l'être moi-même. Rien au monde, que la ferme persuasion que vous étiez une personne intéressée dans cette affaire, n'aurait pu l'engager à agir comme il l'a fait : mais, si vraiment vous êtes dans l'ignorance, il faut que je m'explique plus clairement. Le jour même de mon retour ici, votre oncle reçut une visite bien inattendue. M. Darcy vint et demeura plusieurs heures avec lui ; tout était terminé avant mon retour : ainsi, ma curiosité ne fut pas aussi vivement excitée que la vôtre semble l'être. Il était venu dire à votre oncle qu'il avait découvert la retraite des deux fugitifs ; qu'il les avait vus l'un et l'autre ; qu'il leur avait parlé, à Wickham plusieurs fois, à Lydia une seule. D'après ce que j'ai pu entrevoir, il quitta Derbyshire seulement un jour après nous, et se rendit à Londres dans le dessein de les chercher. Son motif pour agir ainsi était, à son dire, la conviction du tort qu'il avait eu, en ne faisant pas connaître le caractère de Wickham de manière à ne plus laisser à aucune femme honnête la possibilité même de l'aimer ou de se fier en lui. Il a fort généreusement attribué son silence à un sot orgueil, avouant que jusqu'à ce moment il aurait cru blesser sa propre dignité en rendant le monde confident de sa conduite privée, et en se confiant à son caractère connu pour assurer sa réputation. Il croyait donc, disait-il, qu'il était de son devoir de se montrer dans cette circonstance, et de chercher à porter remède à un mal dont il était en quelque sorte la cause. S'il a un autre motif, je suis persuadée qu'il ne saurait être qu'honorable. Il demeura plusieurs jours en ville avant de pouvoir découvrir les fugitifs, mais il avait quelques indices qui pouvaient diriger ses recherches ; et voilà ce qui nous manquait. Il y a, à ce qu'il paraît, une certaine Mme Young, qui fut autrefois institutrice de Mlle Darcy, et qu'on avait renvoyée pour quelques motifs qu'il ne nous a point expliqués ; elle prit alors une belle maison dans la rue d'Édouard, et s'est depuis occupée à louer des appartements garnis. Cette dame Young était, il le savait, intimement liée avec M. Wickham : il se rendit donc chez elle dès son arrivée, mais cette démarche fut d'abord infructueuse ; il fallut, je présume, acheter son secret, car elle savait évidemment où trouver son ami. Il paraît même que Wickham, lors de leur arrivée à Londres, s'était rendu chez elle avec l'intention d'y demeurer ; mais elle n'avait pu leur donner un appartement. À la fin cependant notre ami obtint cette adresse tant désirée ; il vit Wickham et insista pour voir Lydia. Son

but, comme il nous l'a avoué depuis, était d'engager votre sœur à quitter sur-le-champ sa honteuse situation, et à retourner chez ses parents aussitôt qu'on pourrait les décider à la recevoir, offrant de la servir en tout ce qui dépendrait de lui ; mais il trouva Lydia fort peu disposée à écouter ses avis. Elle ne se souciait d'aucun de ses parents ; elle n'avait nul besoin de ses services, et ne voulait point surtout se séparer de Wickham ; elle était sûre qu'ils se marieraient un jour ou l'autre. Peu lui importait que cela se fît maintenant ou plus tard, puisque telle était sa confiance : il pensa qu'il ne restait plus d'autre ressource que de conclure promptement leur mariage. Dès sa première entrevue avec Wickham, il apprit facilement qu'il n'avait jamais eu la moindre intention de l'épouser ; des dettes d'honneur très pressantes l'avaient obligé, il l'avouait, à quitter le régiment, et il ne se faisait aucun scrupule d'attribuer à l'étourderie, à la vanité de Lydia toutes les suites fâcheuses que pouvait entraîner sa fuite. Il comptait donner sur-le-champ sa démission ; il n'avait point encore formé de plan pour sa conduite future : il fallait bien qu'il allât quelque part mais où ? voilà ce qu'il ignorait ; et de toute manière il se trouvait sans aucune ressource. M. Darcy lui demanda alors pourquoi il n'avait pas épousé votre sœur, car encore que M. Bennet ne fût pas réputé très riche, il aurait pu du moins faire quelque chose pour lui ; mais par la réponse de Wickham, M. Darcy vit qu'il chérissait encore l'espoir de faire quelque jour un mariage riche et brillant. Dans des circonstances aussi embarrassantes, il n'était cependant pas à supposer qu'il résistât longtemps à l'offre d'un secours immédiat. Ils se virent plusieurs fois, car il y avait force matière à discussion. M. Wickham, comme de raison, demandait beaucoup plus qu'on ne lui voulait donner, mais à la fin il se vit forcé d'être raisonnable. Tout étant décidé entre eux, M. Darcy voulut alors en instruire votre oncle, et il passa chez nous, pour la première fois, la veille de mon arrivée ; mais M. Gardener n'était pas visible, et M. Darcy apprit aussi que votre père était encore avec lui, et qu'il devait quitter Londres le lendemain matin. Pensant donc que dans une semblable affaire il était plus à propos de consulter votre oncle que votre père, il résolut d'attendre que ce dernier fût parti. Il ne laissa pas son nom, et, jusqu'au lendemain, on sut seulement qu'un Monsieur était passé pour affaires. Il revint ; votre père était parti, et votre oncle était à la maison : ils eurent, comme je vous l'ai déjà dit, une longue conférence ensemble. Ils se rencontrèrent le dimanche, et alors je le vis à mon tour. Tout fut terminé le lundi, et sur-le-champ on envoya un exprès à votre père ; mais notre ami fut (comment dirai-je ?) fort obstiné. Je crois, Lizzy, que l'obstination est son défaut véritable ; on lui en a plusieurs fois trouvé beaucoup d'autres, mais voilà celui vers lequel il a le plus de penchant. Démarches, recherches, dépenses, tout enfin a été fait par lui seul. Quoique je sois persuadée (et je ne le dis pas pour recevoir des remerciements, ainsi ne m'en faites point) que votre oncle eût avec plaisir terminé lui-même cette affaire, ce point a été longtemps et évidemment discuté entre eux ; c'était plus que ne méritaient ceux qui causaient cette discussion ; mais enfin votre oncle s'est vu forcé de céder, et au lieu d'être vraiment utile à sa nièce, il a été obligé de laisser présumer seulement qu'il l'avait été, ce qui le contrariait fort. Je suis donc persuadée que votre lettre de ce matin lui a causé un plaisir extrême, parce que, en exigeant une explication, elle lui ravit une gloire qui ne lui appartient pas, pour la porter sur celui à qui elle est due. Mais tout ceci ne doit pas aller plus loin que vous ou Hélen tout au plus : vous savez, je pense, à peu près ce qui a été fait pour ces jeunes époux ? Les dettes de Wickham, qui montaient à beaucoup plus que mille livres sterlings, ont été payées, son brevet acheté, et mille livres sterlings ajoutés à la dot de Lydia, et placées sur sa tête. Je vous ai dit plus haut pour quel motif tout ceci devait être fait par lui seul. « S'il avait, disait-il, fait connaître comme

il le devait, le caractère de Wickham, celui-ci n'aurait point reçu dans Herfordshire un accueil si favorable. » Ce raisonnement a peut-être quelque justesse ; mais je doute fort cependant que son silence, ou le silence de qui que ce soit, doive rendre responsable d'un pareil évènement ; mais en dépit de tous ces beaux discours, vous pouvez être assurée, chère Lizzy, que votre oncle n'eût jamais cédé, s'il n'avait cru que M. Darcy avait plus d'un motif pour en user ainsi. Quand tout fut décidé, il alla rejoindre ses amis qui étaient encore à Pemberley, et promit d'être de retour à Londres pour le jour du mariage, les affaires pécuniaires devant alors se terminer. Je crois maintenant vous avoir tout dit ; c'est un récit qui doit, me dites-vous, vous causer une vive surprise, j'espère du moins qu'il ne vous fera pas de peine. Lydia vint demeurer avec nous, et Wickham eut permission de la venir voir tous les jours. Quant à lui, je l'ai trouvé tel que je l'avais vu dans Herfordshire, mais je ne vous dirais pas combien j'ai été peu satisfaite des procédés de Lydia durant son séjour avec moi, si je n'avais entrevu par la dernière lettre d'Hélen, que sa conduite, à son arrivée chez ses parents, n'a pas été plus raisonnable ; par conséquent, ce que j'ai à ajouter ne saurait vous causer de nouveaux chagrins. Je lui ai parlé plusieurs fois de la manière la plus sérieuse, lui représentant le tourment, les angoisses, que sa coupable conduite avait causés à sa famille, la honte dont elle s'était elle-même couverte. Si elle m'a entendue, c'est vraiment un bonheur ; car je suis sûre que jamais elle ne m'a écoutée. Parfois j'en étais indignée, mais alors me rappelant ma chère Élisabeth, ma bonne Hélen, pour l'amour d'elle je prenais patience. M. Darcy revint au jour marqué, et assista, comme vous l'a dit Lydia, à leur mariage. Il dîna avec nous le jour suivant, et devait quitter Londres le mercredi ou le jeudi. M'en voudrez-vous, chère Lizzy, si je prends cette occasion de vous confier (ce que jamais je n'ai encore osé vous dire), combien il est noble et estimable. Sa conduite à notre égard, a été en tout point aussi aimable que lors de notre rencontre dans Derbyshire ; ses opinions, sa tournure d'esprit, sa conversation sont fort de mon goût, il ne lui manque qu'un peu d'enjouement et de vivacité ; et voilà, s'il se marie convenablement, ce que sa femme lui pourra donner. Je l'ai trouvé d'une prudence extrême ; car à peine a-t-il prononcé deux fois votre nom ; mais la prudence semble être à la mode. Je vous en prie, pardonnez-moi si mes conjectures vous déplaisent, ou du moins pour me punir, ne me défendez pas l'entrée de Pem… Je ne serai satisfaite que lorsque j'aurai fait le tour du parc dans une calèche basse, avec deux petits chevaux. Mais il faut que je vous quitte, voilà plus d'une heure que mes enfants me réclament.

Toute à vous, bien sincèrement.
M. Gardener. »

Le contenu de cette lettre fit éprouver à Élisabeth une bien vive émotion, mêlée à la fois de plaisir et de peine ; ses vagues soupçons sur ce que M. Darcy avait pu faire pour faciliter le mariage de Lydia, se trouvaient en tout réalisés ; il l'avait à dessein suivie jusqu'à Londres, il avait pris sur lui le tourment, et l'humiliation, suites naturelles d'une semblable recherche qui le forçaient non seulement à voir, mais à supplier une femme qu'il méprisait si justement ; et chez cette femme, il s'était soumis à rencontrer, à entretenir et finalement à gagner par la persuasion et l'appât de l'or, celui qu'il devait éviter, et dont le nom seul lui était pénible à entendre ; il avait fait tout cela, pour qui ?……

Le cœur d'Élisabeth lui disait bien tout bas qu'il l'avait fait pour elle, mais d'autres réflexions vinrent bientôt détruire cet espoir.

« Aimer encor, se disait-elle, une femme qui l'a refusé ! et l'aimer au point de vaincre pour elle un sentiment aussi juste que l'horreur que lui doit inspirer l'idée seule de devenir le beau-frère de Wickham ! oh ! non cela est impossible ».

La fierté, l'estime de soi-même, ne peuvent que le révolter à une semblable pensée. Il avait sans doute rendu à leur famille un service bien important ; plus elle y songeait, plus sa confusion augmentait ; mais la raison alléguée par lui pour en user ainsi, pouvait paraître naturelle ; il sentait évidemment le tort qu'il avait eu ; il était généreux et avait les moyens de l'être et, sans se placer comme son objet principal, elle pouvait peut-être croire qu'un reste d'attachement pour elle l'avait aussi quelque peu engagé à intervenir dans une affaire qui la devait si vivement intéresser. Il était pénible ! extrêmement pénible de penser que ses parents avaient, sans même le savoir, contracté une si grande obligation envers une personne qu'ils ne pourraient jamais obliger à leur tour. Sans lui que serait devenue la malheureuse Lydia ? Son déshonneur était certain. Oh combien ne se reprocha-t-elle pas alors, chaque parole, chaque pensée injuste ou méchante qu'elle s'était autrefois permise contre lui ! Ce retour sur elle-même l'humiliait ; mais aussi elle était fière de lui, fière de ce qu'il avait su sacrifier son ressentiment, ses préventions même, au désir d'être utile ; elle lut et relut plus d'une fois l'éloge fait de lui par Mme Gardener ; elle le trouvait trop modeste, cependant elle en était flattée ; elle éprouva même un certain plaisir, quoique mêlé de regrets, en voyant combien M. et Mme Gardener, étaient encore persuadés que cette douce confiance, fruit naturel d'un attachement sincère, existait entre elle et M. Darcy.

Quelqu'un s'approchant de ce côté, vint la tirer de ses réflexions, et avant qu'elle n'eût le temps de passer dans une autre allée, Wickham la joignit.

« J'interromps peut-être mal-à-propos, lui dit-il, votre promenade solitaire, ma chère sœur ?

– Vous l'interrompez, il est vrai, répondit-elle, en souriant ; mais il n'est pas dit pour cela que ce soit mal-à-propos.

– J'en serais vraiment désolé : nous avons toujours été bons amis, et maintenant nous devons l'être bien plus encore.

– Sans doute ; mes sœurs vont-elles sortir ?

– Je ne sais ; Mme Bennet et Lydia sont allées en voiture à Meryton. Il est donc vrai, ma chère sœur, comme me l'a assuré notre tante, que vous avez été à Pemberley ? »

Elle répondit affirmativement.

« C’est un plaisir que je vous envie, et cependant il serait pour moi trop mêlé d’épines, sans quoi j’y pourrais passer en me rendant à Newcastle ; et vous avez sans doute vu la bonne vieille femme de charge ? Pauvre Reynolds ! elle m’a toujours beaucoup aimé, mais naturellement elle n’a point prononcé mon nom devant vous ?

– Si vraiment !

– Et qu’a-t-elle dit de moi ?

– Que vous aviez pris la carrière militaire, mais qu’elle craignait fort que vous ne fussiez devenu un peu étourdi ; à une si grande distance, les choses, vous le savez, sont souvent singulièrement rapportées.

– Certainement », répondit-il en se mordant les lèvres.

Élisabeth espérait l’avoir réduit au silence ; mais bientôt il reprit :

« J’ai été fort surpris de voir M. Darcy à Londres, le mois dernier ; qu’est-ce qui peut l’y attirer maintenant ? Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois.

– Peut-être se prépare-t-il à conclure son mariage avec Mlle de Brough, répondit Élisabeth, il n’y a que des affaires bien importantes qui puissent l’y conduire dans cette saison.

– Sans doute ; l’avez-vous vu, durant votre séjour à Lambton ? je crois en avoir entendu dire quelque chose aux Gardener.

– Oui ! nous l’avons vu, il nous a présenté sa sœur.

– Et vous plaît-elle ?

– Oui, beaucoup !

– J’ai ouï dire, il est vrai, que depuis deux ans, elle avait infiniment changé en mieux ; lorsque je l’ai vue, la dernière fois, elle ne promettait pas beaucoup ; je suis vraiment aise qu’elle vous ait plu ; j’espère qu’elle donnera de la satisfaction à sa famille.

– Je le crois, elle a passé l’âge le plus critique.

– Êtes-vous passée par le village de Kympton ?

– Je ne m’en souviens pas.

– Je vous en parle, parce que c’est la cure que je devais avoir. D’ailleurs, c’est un site enchanteur, le presbytère est charmant, cela m’eût convenu sous tous les rapports.

– Comment ! vous auriez aimé à faire des sermons !

– Assurément ; je m’en serais occupé comme d’une partie de mes devoirs, et bientôt la peine m’eût paru légère. Enfin il ne faut pas se plaindre, et cependant une vie si douce, si tranquille, si retirée, aurait répondu à toutes mes idées de bonheur ; mais cela ne devait pas être. Avez-vous entendu Darcy parler de cette circonstance, lors de votre séjour dans Kent ?

– J’ai appris, et d’une personne qui m’a semblé tout aussi instruite que lui sur cette affaire, que cette cure ne vous avait été laissée que conditionnellement, et à la volonté du présent donataire.

– Mais oui ! c’est à peu près cela ; je vous l’avais dit autrefois, si vous vous rappelez ?

– J’ai appris aussi qu’il fut un temps où écrire des sermons ne vous paraissait pas une occupation aussi agréable qu’elle semble l’être maintenant ; que vous aviez même solennellement déclaré votre résolution de ne point prendre les ordres, et que cette affaire avait été terminée comme vous le désiriez ?

– Il y a quelque vérité dans tout cela ; vous pouvez vous rappeler ce que je vous dis à ce sujet la première fois que nous en parlâmes ? »

Ils approchaient maintenant de la maison, car Élisabeth désirant se séparer de lui, avait pressé le pas ; mais ne voulant point le fâcher par égard pour Lydia, elle lui répondit avec un sourire de bonté :

« Allons, M. Wickham, nous sommes frère et sœur, vous le savez, ne querellons donc pas sur le passé ; j’espère que dorénavant nous serons toujours d’accord. »

Elle lui tendit la main, qu’il baisa avec une affectueuse galanterie, bien qu’il sût à peine quelle contenance faire, et ils entrèrent dans la maison.

Chapitre LIII

C'en fut assez pour M. Wickham, il ne chagrina plus sa chère sœur Élisabeth, en abordant un sujet qui lui pouvait attirer quelques mortifications ; elle s'en réjouit, et se félicita de lui en avoir dit assez pour le réduire au silence.

Le jour fixé pour son départ et celui de Lydia, arriva bientôt, et Mme Bennet se vit forcée de se soumettre à une séparation qui pouvait bien durer au moins un an, car son mari ne semblait pas fort approuver son projet d'aller à Newcastle.

« Oh ! ma chère, ma bien-aimée Lydia, s'écria-t-elle, quand nous reverrons-nous ?

– Je ne sais, vraiment : dans deux ou trois ans, peut-être.

– Chère enfant ! écrivez-moi bien souvent.

– Aussi souvent que je le pourrai ; mais les femmes mariées n'ont jamais vous le savez, le temps de tenir de longues correspondances. Mes sœurs peuvent m'écrire, elles n'ont rien de mieux à faire. »

Les adieux de M. Wickham furent bien plus affectueux que ceux de sa femme ; il sourit, il avait l'air gracieux, et dit à tous un mot aimable.

« Il est vraiment bon garçon, dit M. Bennet, dès qu'ils eurent quitté la maison ; il nous sourit, nous fait à tous les yeux doux, et trouve toujours un compliment à nous faire ; j'en suis prodigieusement fier, je défie même sir William Lucas de montrer un gendre plus précieux. »

La perte de sa fille rendit Mme Bennet triste pendant plusieurs jours.

« Je pense souvent, disait-elle, qu'il n'y a rien d'aussi pénible que l'éloignement de ses amis, tout vous paraît sans eux si morne, si désert !

– Voilà ce que c'est, maman, que de marier ses enfants, repartit Élisabeth ; cela doit vous faire moins regretter, que les quatre autres ne le soient pas encore.

– Je ne crois pas cela du tout. Lydia ne me quitte pas, parce qu'elle est mariée, mais seulement parce que le régiment de son mari se trouve cantonné au loin ; s'il avait été plus proche de nous, elle ne m'eût pas quittée sitôt. »

Cependant une nouvelle qui commençait à se répandre dans le voisinage, vint bientôt dissiper sa tristesse et lui donner encore une fois les plus vives espérances. La femme de charge de Netherfield avait reçu l'ordre de tout préparer pour l'arrivée de son maître, qui devait y venir chasser pendant quelques semaines ; Mme Bennet était sur les épines. Elle regardait Hélen, souriait et pouvait à peine se soutenir.

« Ainsi donc, ma sœur, M. Bingley revient enfin dans Herfordshire (car ce fut Mme Philips qui lui en apporta la première nouvelle). Allons, tant mieux ; après tout, cependant, ce retour ne m'intéresse guère, il ne nous est rien, vous le savez, et je me soucie fort peu de le revoir ; il fait bien néanmoins de venir à Netherfield, si cela lui convient. Et qui sait ce qui peut arriver ? mais cela ne doit pas nous occuper. Vous savez, ma sœur, qu'il y a longtemps que nous nous sommes promis de n'en plus parler ? Cependant êtes-vous bien sûre qu'il doit arriver ?

– Vous pouvez y compter, reprit l'autre, car mistriss Nichols était hier soir à Meryton ; je la vis passer, et je sortis aussitôt pour lui parler moi-même…… Elle m'a assuré que son maître serait ici jeudi prochain, au plus tard, peut-être même mercredi ; elle allait de ce pas ordonner des provisions pour le mercredi. »

Mlle Bennet n'avait pu, sans rougir, entendre parler de ce retour. Bien des mois s'étaient écoulés, depuis que le nom du propriétaire de Netherfield n'avait été prononcé par elle ; mais, maintenant, dès qu'elle fut seule avec Élisabeth, elle lui dit :

« Je vous ai vue me regarder fixement ce matin, Lizzy, quand ma tante a parlé de la nouvelle du jour… Je sais que j'ai paru décontenancée ; mais ne vous imaginez pas qu'une sotte faiblesse soit la cause de ce moment d'embarras ! j'ai rougi, parce que je savais qu'on me regarderait ; je vous assure que ce retour ne me fait ni plaisir ni peine ; je suis aise qu'il vienne seul, parce que nous le verrons moins souvent ; ce n'est pas cependant que j'aie aucune crainte pour moi, mais je redoute les remarques des autres. »

Élisabeth ne savait trop qu'en penser. Si elle ne l'avait point vu dans Derbyshire elle aurait pu croire qu'il venait à Netherfield sans autre projet que celui qu'on lui supposait, mais elle le croyait toujours fort attaché à Hélen, et elle doutait encore, s'il était plus probable qu'il y vînt avec la permission de son ami, ou qu'il fût assez hardi pour faire sans le consulter une semblable démarche.

« Cependant, il est bien dur, pensait-elle quelquefois, que ce pauvre jeune homme ne puisse venir à une maison qu'il a louée, sans donner lieu à tant de conjectures. Allons ! allons ! il faut le laisser tranquille. »

Malgré les sentiments qu'Hélen professait et qu'elle croyait sincèrement éprouver, Élisabeth s'aperçut facilement qu'elle était plus pensive et beaucoup moins calme qu'elle ne l'avait encore vue.

Le sujet qui un an auparavant avait été si vivement discuté par leurs parents, le fut encore aujourd'hui, avec non moins de chaleur.

« Dès que M. Bingley sera ici, dit Mme Bennet, vous lui ferez sans doute une visite, mon cher ?

– Non, non ! vraiment, vous m'avez forcé à y aller l'année dernière, me promettant qu'il épouserait une de mes filles ; mais il n'en a rien été, et on ne m'attrape pas deux fois. »

Sa femme lui représenta combien il serait nécessaire, important même, que tous les voisins donnassent à M. Bingley dès son retour une semblable marque d'attention.

« C'est une étiquette que je méprise, répondit M. Bennet ; s'il désire me voir, qu'il me cherche, il connaît ma demeure ; je ne veux point passer mon temps à courir après mes voisins, chaque fois qu'il leur plaît de s'en aller, et de revenir.

– Eh bien, tout ce que je sais, c'est qu'en n'y allant point, vous lui ferez une incivilité ; enfin peu importe, cela ne m'empêchera pas de l'engager à dîner, nous devons un de ces jours avoir Mme Long et les Goulding avec notre famille, cela fera treize personnes ; ainsi il y aura justement à table une place pour lui. »

Consolée par cette résolution elle put supporter avec plus de résignation le manque de politesse de son mari, quoiqu'il fût très mortifiant de songer que tous ses voisins verraient avant elle M. Bingley.

Comme le jour de son arrivée approchait : « Je commence à être fâchée de son retour, dit Hélen à sa sœur ; pour moi seule, ce ne serait rien, je puis le revoir avec une parfaite indifférence ; mais ce m'est une chose bien pénible, d'entendre continuellement parler de lui ; ma mère a de bonnes intentions, je n'en doute point ; mais ni elle, ni personne au monde ne peut savoir, combien ce qu'elle dit me cause du chagrin. Oh ! que je serai heureuse, quand il aura pour toujours abandonné Netherfield !

– Je voudrais pouvoir vous donner quelque consolation, répondit Élisabeth ; mais cela m'est impossible, vous devez le sentir, et la ressource ordinaire de prêcher la patience à ceux qui souffrent, m'est ici refusée ; car vous en avez toujours plus que tout autre. »

M. Bingley arriva ; Mme Bennet par l'entremise des domestiques en fut des premières instruite ; elle comptait les jours qui devaient s'écouler, avant qu'elle pût envoyer son invitation, désespérant de le voir avant ; mais le troisième jour après son arrivée dans Herfordshire, comme elle travaillait dans le salon avec ses enfants, elle le vit entrer à la grille et s'avancer vers la maison.

Ses filles furent aussitôt appelées à partager sa joie ; Hélen resta à sa place, mais Élisabeth pour contenter sa mère s'approcha de la fenêtre ; elle regarda, elle vit M. Darcy avec lui, et se rassit sur-le-champ près de sa sœur.

« Il y a un monsieur avec lui, maman, dit Kitty : Qui peut-il être ?

– Quelqu'un de ses amis, je suppose, ma chère ; en vérité ; je ne le connais pas.

– Là ! là ! reprit Kitty, il ressemble à celui qui était avec lui l'an passé. M…… quel est son nom, à ce bel homme si fier ?

– M. Darcy ? c'est bien lui ! vous avez raison, tous les amis de M. Bingley seront toujours reçus par moi avec plaisir ; j'avoue, cependant, qu'il en est peu que je ne préfère à celui-ci. »

Hélen regarda Élisabeth avec étonnement. Elle ne savait que fort peu de choses de leur entrevue dans Derbyshire, et pensait combien sa sœur devait se trouver embarrassée, en le voyant presque pour la première fois, depuis qu'elle avait reçu la fameuse lettre justificative. Les deux sœurs n'étaient, il est vrai, nullement à leur aise, chacune d'elle souffrait pour l'autre, et naturellement pour elles-mêmes ; et leur mère continua à discourir sur M. Darcy, à parler de son antipathie pour lui et de son intention de ne le recevoir poliment, que par égard pour M. Bingley, sans être entendue de ses deux filles aînées. Mais Élisabeth avait une cause d'inquiétude qui ne pouvait être soupçonnée par Hélen, à qui elle n'avait point encore eu le courage de montrer la lettre de Mme Gardener, ou de confier le changement qui s'était opéré dans ses sentiments envers lui. Pour Hélen, il n'était que l'homme dont elle avait rejeté les vœux, et déprécié le mérite, mais pour elle, que n'était-il point ? elle voyait en lui une personne à qui toute sa famille devait un service des plus importants, et pour lequel elle sentait elle-même un intérêt, sinon aussi tendre, du moins aussi juste et aussi raisonnable, que celui qu'Hélen éprouvait pour Bingley ; sa surprise de le savoir à Netherfield, à Longbourn, de ce qu'il la recherchait encore, était au moins égale à celle qu'elle avait éprouvée dans Derbyshire, en remarquant pour la première fois le changement de son ton et de ses manières.

L'éclat de son teint, qu'avait terni le premier moment d'émotion, se ranima un instant, et un sourire de bonheur vint ajouter encore à l'expression de ses yeux, en pensant que les sentiments, les désirs de Darcy, pouvaient bien n'être point altérés ; toutefois elle ne voulut pas s'abandonner entièrement à cet espoir.

« Voyons d'abord comment il se conduira, se dit-elle, je pourrai alors plus sûrement former des conjectures. »

Elle reprit donc son ouvrage, s'efforçant de se calmer, et n'osant lever les yeux, jusqu'au moment, où une tendre curiosité les porta sur sa sœur ; comme le domestique approchait de la porte, Hélen était un peu plus pâle que de coutume, mais bien moins encore qu'Élisabeth ne l'aurait présumé. À l'approche de ces Messieurs son front se colora davantage. Cependant, elle les reçut d'un air assez aisé, et ses manières polies, sans être trop prévenantes, ne laissèrent cependant apercevoir aucune marque de ressentiment.

Élisabeth leur dit à l'un et l'autre aussi peu que la politesse le permît, et se remit à son ouvrage avec une assiduité que rarement elle y mettait. Une seule fois elle avait osé jeter les yeux sur Darcy ; il paraissait aussi sérieux que de coutume, et cet air aimable qu'elle lui avait vu à Pemberley semblait l'avoir abandonné, mais peut-être qu'en présence de Mme Bennet, il ne pouvait se montrer avec autant d'avantages qu'il l'avait fait devant M. et Mme Gardener ; cette conjecture quoique pénible était cependant assez probable.

Elle avait aussi observé Bingley pendant un instant, et dans ce court espace elle le vit content et embarrassé. Il fut reçu par Mme Bennet avec un degré de civilité, qui rendit ses filles toutes confuses, surtout lorsqu'elle la comparait au froid et cérémonieux accueil que M. Darcy reçut d'elle.

Élisabeth, particulièrement, qui savait que sa mère devait à ce dernier la réputation de sa fille bien-aimée, souffrait extrêmement d'une si maladroite distinction.

Darcy, après avoir demandé des nouvelles de M. et Mme Gardener, question à laquelle Élisabeth ne put répondre sans rougir, ne parla presque plus. Il ne se trouvait pas, il est vrai, placé près d'elle ; peut-être était-ce là la cause de son silence, mais dans Derbyshire il n'en avait point été ainsi : là, il parlait à ses parents, lorsqu'il ne lui pouvait parler à elle-même ; mais ici plusieurs minutes se passèrent avant qu'on entendît le son de sa voix ; et si parfois, ne pouvant vaincre sa curiosité, elle se hasardait à lever les yeux sur lui, elle le trouvait aussi souvent regardant Hélen qu'elle-même, et plus fréquemment encore ses regards semblaient ne s'arrêter sur rien. Plus de réserve et moins d'empressement à plaire que lors de leur dernière rencontre, cela était évident ! Elle en était contrariée, et se reprochait de l'être.

« Comment pouvais-je m'attendre à le trouver autrement ? se disait-elle ; et cependant pourquoi vient-il ici ? »

Elle n'était en humeur de causer avec nul autre que lui, et n'avait pourtant pas le courage de parler ; elle lui demanda néanmoins des nouvelles de sa sœur, mais ne put en dire davantage.

« Vous avez été bien longtemps absent, M. Bingley, dit Mme Bennet.

– Il est vrai, madame !

– Je commençais à craindre que vous ne revinssiez plus ; on disait même qu'à la S.-Michel vous abandonneriez entièrement le pays : j'espère que cela est faux ? Bien des choses se sont passées dans le voisinage depuis votre départ : Mlle Lucas est mariée, une de mes filles l'est aussi ; vous en avez, je présume, entendu parler ? Vous avez dû le voir, il est vrai, dans les journaux. C'était dans *le Times* et *le Courrier* ?

– Je le sais ; mais l'article était mal rédigé, il n'y avait que ces mots : Dernièrement Georges Wickham Ew. et miss Lydia Bennet, sans même mentionner son père ou le lieu de sa résidence.

– C'est cependant mon frère Gardener qui a envoyé la note au rédacteur, et je m'étonne vraiment qu'il s'en soit si mal acquitté : l'avez-vous remarqué ? »

Bingley répondit que oui, et il fit son compliment. Élisabeth n'osa lever les yeux ; elle ne put donc savoir quelle contenance avait M. Darcy.

« C'est vraiment un grand bonheur d'avoir une fille bien mariée, continua la mère ; mais en même temps, M. Bingley, il est bien pénible de s'en séparer ! Ils sont allés à Newcastle, qui, dit-on, est tout à fait au nord, et là ils doivent rester bien longtemps : le régiment de mon gendre est en garnison dans cette ville ; car vous avez sans doute appris qu'il a quitté la milice pour entrer dans la troupe de ligne ? Grâces au ciel, il a encore quelques amis, cependant pas autant qu'il le mérite. »

Élisabeth qui savait que tout cela s'adressait à M. Darcy, souffrait le martyre ; à peine pouvait-elle cacher son impatience, mais faisant un nouvel effort sur elle-même, elle chercha à rompre cette conversation, en demandant à Bingley s'il comptait rester quelque temps dans le pays.

« Quinze jours ou trois semaines, ce fut sa réponse.

– Quand vous aurez tué tout votre gibier, M. Bingley, lui dit Mme Bennet, j'espère que vous viendrez chasser tant qu'il vous plaira sur les terres de M. Bennet ; je suis sûre qu'il en sera très flatté. »

Une attention aussi inutile, aussi officieuse, accrut encore le tourment d'Élisabeth, et la persuada que si même les espérances flatteuses qui l'an passé les avaient tant séduits renaissaient de nouveau, elle aurait encore le chagrin de les voir se terminer de la même manière ; et en ce moment, elle pensait que des années de félicité ne pourraient dédommager ni Hélen, ni elle-même, de tant d'instants pénibles, et d'une si mortifiante confusion.

« Mon désir le plus sincère, se dit-elle, est de ne les jamais revoir : j'achète trop chèrement le faible plaisir que m'offre leur société ; puissé-je leur parler aujourd'hui à l'un et à l'autre pour la dernière fois. »

Cependant cet ennui si cruel, pour lequel des années de bonheur ne devaient offrir nulle compensation, reçut bientôt après un grand soulagement, lorsqu'elle remarqua combien la beauté de sa sœur avait ranimé l'admiration de Bingley. D'abord, il lui parla peu, mais chaque instant semblait l'attirer davantage vers elle : il la trouva aussi belle que le premier jour qu'il l'avait vue ; aussi naturelle, aussi aimable, mais un peu moins parlante. Hélen s'efforçait de ne laisser apercevoir en elle aucun changement ; elle croyait même discourir tout autant qu'autrefois ; mais avec un esprit si préoccupé, le moyen qu'elle s'aperçut toujours de son silence ?

Quand ces Messieurs se levèrent pour prendre congé, Mme Bennet n'oublia pas son projet d'invitation ; ils furent donc conviés à dîner pour le jeudi de la semaine suivante.

« Vous me devez en effet une visite, M. Bingley, ajouta-t-elle ; car l'hiver dernier, avant votre départ pour Londres, vous me promîtes qu'aussitôt après votre retour vous viendriez me demander le dîner de famille ; je ne l'ai point oublié, et je vous assure même que j'étais fort contrariée que vous ne vinssiez pas remplir vos engagements. »

Bingley parut un peu déconcerté à cette dernière réflexion, et dit quelque chose de son regret d'avoir été retenu par des affaires.

Mme Bennet avait été fort tentée de les engager ce jour même à dîner ; mais encore qu'elle tînt habituellement une très bonne table, elle ne pensa pas cependant qu'un repas d'un seul service pût satisfaire la vanité et l'appétit d'un homme qui possédait dix mille livres sterlings de rente, et encore bien moins être offert à celui sur lequel elle fondait de si grandes espérances.

Chapitre LIV

Dès qu'ils furent partis, Élisabeth chercha, par une promenade, à remettre ses esprits ; ou, pour mieux dire, voulut sans contrainte se livrer à des réflexions, qui ne pouvaient que les troubler davantage : la conduite de M. Darcy l'avait surprise et contrariée.

« Pourquoi venir ici, se disait-elle, s'il voulait être grave, silencieux et indifférent comme autrefois ? »

Elle ne put le définir d'aucune manière satisfaisante pour elle.

« Il pouvait encore être aimable, amical avec mon oncle et ma tante, lors de son dernier voyage à Londres, et pourquoi ne pas l'être avec moi ? …… S'il me craint, pourquoi me venir voir ? S'il n'a plus aucun sentiment pour moi, à quoi peut-on attribuer son silence ?…… Oh ! quel homme ! il m'impatiente, vraiment… ; je ne veux plus penser à lui. »

L'approche de sa sœur la força, pendant quelques instants, à garder sa résolution. Hélen la joignit d'un air riant, qui prouvait assez qu'elle était mieux qu'Élisabeth satisfaite de leur visite.

« À présent, dit-elle, que cette première entrevue est passée, je me sens tout à l'aise ; je connais mes forces et ne crains plus d'être embarrassée en le voyant ; je suis même contente qu'il vienne ici jeudi, alors tout le monde verra que nous nous rencontrons l'un et l'autre avec une parfaite indifférence.

– Oui, oui, vraiment, avec beaucoup d'indifférence, repartit Élisabeth en riant : oh ! Hélen, prenez garde.

– Ma chère Lizzy, vous ne pouvez me croire assez faible pour courir encore quelque danger.

– Je vous crois fort en danger de le rendre plus amoureux de vous que jamais. »

Elles ne revirent plus les hôtes de Netherfield jusqu'au jour du repas ; et durant cet intervalle, Mme Bennet se livrait avec joie à toutes les brillantes espérances que l'enjouement et la civilité de Bingley, dans une visite d'un quart d'heure, avaient déjà fait renaître.

Le jeudi une nombreuse société était réunie à Longbourn ; et les deux personnes qu'on désirait avec le plus d'impatience, à la gloire de leur réputation comme chasseurs, ne se firent point attendre. Lorsqu'ils passèrent dans la salle à manger. Élisabeth regarda avec inquiétude si Bingley prendrait la place, qui autrefois dans leurs parties lui avait toujours appartenu ; celle auprès d'Hélen. Sa prudente mère, occupée de la même

pensée, se garda bien de l'engager à se placer près d'elle. En entrant dans l'appartement, il parut hésiter ; mais il arriva qu'Hélen tourna les yeux de son côté, et, par hasard sourit, cela décida tout ; il s'assit auprès d'elle.

Élisabeth, d'un air satisfait, regarda Darcy ; mais, lui, supportait cette vue avec une noble indifférence ; et elle aurait pu imaginer que Bingley avait obtenu la permission d'être heureux, si elle n'avait remarqué ses regards également tournés vers son ami, avec une expression de plaisir mêlée d'inquiétude.

Sa conduite envers Hélen pendant le dîner, quoique plus retenue qu'autrefois, trahissait assez son attachement pour elle ; et Élisabeth demeura convaincue que, s'il n'était guidé que par ses propres désirs, le bonheur d'Hélen et le sien seraient bientôt assurés ; et encore qu'elle n'osât s'abandonner entièrement à cet espoir, elle en éprouva cependant quelque plaisir, et dut à cette pensée le peu d'enjouement qu'elle montra, car elle n'était vraiment pas en humeur d'être gaie. M. Darcy, placé aussi loin d'elle que la table le permettait, était de plus à la droite de Mme Bennet. Élisabeth savait combien ce voisinage était peu propre à les faire paraître l'un et l'autre avec avantage, et encore moins à leur offrir quelque plaisir. Trop éloignée d'eux pour entendre leur conversation, elle croyait assez cependant, par leur air froid et ennuyé, qu'elle n'était point fort animée. Ce manque de civilité de sa mère rendit plus pénible encore, pour elle, le souvenir des obligations qu'ils avaient à M. Darcy. Que n'eût-elle donné pour lui dire, que sa bonté, son noble désintéressement étaient du moins connus et appréciés par quelqu'un de la famille.

Elle avait l'espoir que la soirée leur fournirait quelqu'occasion de discourir un peu ensemble ; et, inquiète et impatiente, l'heure qui s'écoula au salon avant le retour de ces messieurs, fut pour elle bien pénible ; elle attendait le moment de leur entrée, comme le seul qui lui pût offrir quelque plaisir.

« S'il ne me joint pas alors, se disait-elle, je l'abandonne pour toujours. »

Les hommes revinrent ; elle vit aussitôt les regards de Darcy se tourner vers elle, et ne douta plus qu'il ne répondît à ses espérances ; mais, hélas ! les dames s'étaient pressées en foule autour de la table, où miss Bennet faisait le thé, et Élisabeth servant le café à côté de sa sœur, fut tellement entourée qu'on ne pouvait trouver place auprès d'elle ; et d'ailleurs, à l'approche de ces messieurs une des demoiselles, tirant sa chaise encore plus proche, lui dit à demi-voix :

« Les hommes ne nous sépareront pas, j'y suis décidée, nous n'avons nul besoin d'eux ; n'est-il pas vrai ? »

Darcy était déjà à un autre bout du salon ; elle le suivait des yeux, portait envie à tous ceux à qui il parlait, avait à peine assez de patience pour servir du café à qui que ce fût, et s'en voulait beaucoup d'être aussi préoccupée.

« Un homme qui a été une fois refusé ! Comment pouvais-je être assez simple pour espérer même lui inspirer de l'amour ? En est-il un seul au monde qui ne s'indignât à la seule pensée de demander deux fois la même femme ? »

Elle fut cependant un peu rassurée, en le voyant rapporter lui-même la tasse ; ne voulant pas perdre cette occasion, elle lui dit :

« Mademoiselle votre sœur est-elle encore à Pemberley ?

– Oui, elle doit y rester jusqu'à Noël.

– Et toute seule ? ses amies l'ont-elles quittée ?

– Mme Annesley est toujours avec elle ; mais il y a à peu près trois semaines que miss Bingley et sa sœur sont parties pour Scarborough. »

Elle ne put trouver autre chose à lui dire ; mais s'il désirait converser avec elle, peut-être aurait-il plus de succès. Il demeura cependant debout auprès d'elle pendant plusieurs minutes, sans proférer un seul mot ; et enfin, une des jeunes personnes ayant encore parlé à voix basse à Élisabeth, il se retira.

Quand le thé fut pris, et les tables à jeu placées, toutes les dames se levèrent. Élisabeth espérait alors qu'il ne tarderait pas à la venir joindre, mais son attente fut trompée, lorsqu'elle vit Mme Bennet s'emparer de lui pour en faire sa victime à une table de whist. Tout espoir de plaisir était maintenant perdu pour elle. Ils se trouvaient tous deux retenus pour le reste de la soirée à des parties différentes ; et tout ce qu'elle pouvait désirer, c'était que les regards de Darcy fussent assez souvent tournés vers elle, pour le faire jouer aussi malheureusement qu'elle-même.

Mme Bennet avait eu l'intention de retenir à souper les deux hôtes de Netherfield, mais leur voiture fut demandée avant celle d'aucune autre personne ; elle ne put donc exécuter son projet.

« Eh bien, mes enfants, dit-elle, dès que la société se fut retirée, que pensez-vous de cette journée ? je crois vraiment, que tout s'est bien passé. Le dîner était délicieux ; jamais je n'en ai vu un meilleur ; le quartier de venaison était-il assez beau, assez bien rôti ? Tout le monde m'en a fait compliment ; et la soupe ! celle que les Lucas nous ont donnée la semaine dernière, ne la valait pas de beaucoup ; et même M. Darcy a avoué que les perdrix étaient parfaitement accommodées, et il a, je présume, deux ou trois cuisiniers français. Et toi, ma chère Hélen, jamais je ne t'ai vue plus belle ; Mme Long me l'a dit aussi, car je lui ai demandé si elle ne te trouvait pas charmante aujourd'hui ; et que penses-tu qu'elle ait ajouté ? « Ah ! madame Bennet, nous la verrons à Netherfield ! après tout, elle me l'a dit ; je trouve vraiment que Mme Long est la meilleure créature que je connaisse ; ses

nièces aussi savent fort bien se conduire : elles ne sont pas jolies, mais je les aime extrêmement. »

Mme Bennet, en un mot, était en fort belle humeur : la conduite de Bingley à l'égard d'Hélen avait ranimé toutes ses espérances, et elle fut très désappointée en ne le voyant point venir le lendemain faire ses propositions.

« Cette journée s'est passée fort agréablement, dit Mlle Bennet à Élisabeth, la société était si choisie, si aimable ; j'espère que maman donnera souvent de semblables assemblées. »

Élisabeth sourit.

« Lizzy, je ne veux pas de ce sourire ; il ne faut pas avoir d'arrière-pensée, cela me mortifie. Je vous assure que j'ai maintenant appris à jouir de sa conversation, comme de celle d'un jeune homme aimable, instruit ; ma pensée ne va pas au-delà. La conduite qu'il a tenue aujourd'hui avec moi, m'a convaincue qu'il n'avait jamais eu le moindre désir de m'inspirer aucun sentiment particulier, mais seulement qu'il possède plus qu'aucun autre cette douce aménité, et ce désir général de plaire qui séduit si facilement.

– Vous êtes bien cruelle, dit sa sœur, vous ne voulez pas me permettre de sourire, et vos discours m'y provoquent à chaque instant. Ah ! qu'il est pénible, dans certains cas, d'être crue, et dans d'autres combien cela est difficile !

– Mais pourquoi me vouloir persuader que je sens plus que je n'avoue ?

– Voilà une question à laquelle je ne sais trop que répondre ; nous aimons tous à instruire, quoique nous ne puissions apprendre aux autres que ce qui ne vaut pas la peine d'être su. Pardonnez-moi, et, si vous persistez dans votre indifférence, ne me prenez pas pour confidente.

Chapitre LV

Quelques jours après, M. Bingley revint leur faire visite ; il était seul, son ami l'avait quitté la veille pour aller à Londres, où il devait rester une dizaine de jours. Il demeura avec eux plus d'une heure, et fut d'une gaieté remarquable. Mme Bennet voulut le retenir à dîner ; mais, avec regret, il avoua qu'il était engagé.

« J'espère qu'une autre fois nous serons plus heureux », lui dit-elle.

Il se trouverait toujours fort honoré, etc., etc., et choisirait une occasion prochaine, puisqu'elle le voulait bien permettre, de venir leur rendre ses devoirs.

Pouvez-vous venir demain ?

– Oui ! » Il n'avait aucun engagement pour le lendemain, et cette invitation fut acceptée avec joie.

Il vint, et de si bonne heure, que toutes ces dames étaient encore à leur toilette. Mme Bennet aussitôt de courir en robe de chambre, et les cheveux à moitié épars à l'appartement de sa fille, s'écriant d'un air empressé :

« Ma chère Hélen, hâtez-vous de descendre, il est venu ! M. Bingley est venu, je ne vous trompe pas… allons ! allons ! Dépêchez-vous, Sara, venez sur-le-champ ; passez la robe de miss Bennet, peu importe la coiffure de Mlle Lizzy.

– Nous descendrons aussitôt que possible, répondit Hélen, mais je crois bien que Kitty est prête, car elle s'est mise à sa toilette longtemps avant nous.

– Peste soit de Kitty ! ce n'est pas elle dont on a besoin. Ciel, que vous êtes lente ! Où est donc votre ceinture mon enfant ? »

Mais lorsque la mère fut partie, on ne put engager Hélen à descendre sans une de ses sœurs.

Dans le courant de la soirée cependant, leur désir de se trouver seuls ensemble, se laissait assez apercevoir. Après le thé, M. Bennet, selon sa coutume, se retira dans son cabinet et Mary à son piano ; pour Mme Bennet, c'étaient deux importuns de moins. Aussi fort impatiente, elle regardait Élisabeth et Catherine d'une manière très expressive, mais le tout inutilement. Élisabeth ne la voulait pas comprendre, et lorsqu'enfin Kitty l'aperçut, elle dit fort innocemment : « Que me voulez-vous, maman ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ; que dois-je faire ? »

– Rien, ma fille, je ne vous regardais pas. » Elle fut alors tranquille pendant quelques instants, mais bientôt, ne pouvant se résoudre à perdre une occasion aussi précieuse, elle se lève, et s'adressant à Kitty :

« Venez ici, mon enfant, j'ai quelque chose à vous dire ».

Hélen jeta un regard suppliant sur Élisabeth, qui exprimait assez son embarras ; quelques secondes après Mme Bennet, ouvrant à moitié la porte, s'écria :

« Lizzy, j'ai besoin de vous ici. »

Élisabeth se vit forcée de quitter le salon.

« Nous ferons aussi bien de les laisser seuls. »

Élisabeth n'essaya point de raisonner avec elle ; mais demeura tranquillement dans le vestibule, tandis que sa mère et Kitty montaient l'escalier ; puis elle revint au salon.

Tous les soins de Mme Bennet furent ce jour-là vainement prodigués ; Bingley était aimable, mais ne se montra point l'amant déclaré de sa fille. Son aisance, sa gaieté ajoutaient un grand charme à leur cercle de famille, et de plus il supportait l'officieuse civilité de Mme Bennet, ses ridicules remarques, avec une indulgence extrêmement agréable à sa fille.

À peine eut-il besoin d'une invitation pour rester au souper, et durant ce repas, une partie de chasse pour le lendemain fut formée entre lui et M. Bennet.

Depuis ce jour, Hélen ne parla plus de son indifférence, pas un mot concernant Bingley ne fut dit entre les deux sœurs : mais Élisabeth se coucha avec la douce persuasion que le bonheur de sa sœur serait bientôt assuré, à moins que M. Darcy ne revînt avant le jour marqué pour son retour ; elle était cependant presque convaincue que tout cela s'était fait avec l'approbation de cet ami.

Bingley fut exact à son engagement, et lui et M. Bennet passèrent, ainsi qu'on en était convenu, la matinée ensemble ; ce dernier fut beaucoup plus aimable que son compagnon ne l'avait espéré… Les manières de Bingley, si franches et si naturelles, ne pouvaient mériter son mépris, ou exciter son humeur satirique ; il fut donc plus communicatif et moins froid que l'autre ne l'avait encore vu. Bingley tout naturellement revint dîner avec lui ; et dans la soirée le génie inventif de Mme Bennet se mit encore à l'ouvrage pour éloigner tout le monde et le laisser seul avec sa fille. Élisabeth qui avait une lettre à écrire se retira dans sa chambre, dès que le thé fut pris, car les autres étant tous occupés au jeu, on ne pouvait avoir besoin d'elle pour prévenir les projets de sa mère.

Mais à son retour au salon, elle vit avec surprise, qu'il y avait tout lieu de craindre que sa mère n'eût été trop habile pour elle. En ouvrant la porte elle aperçut sa sœur et Bingley qui tous deux debout près la cheminée semblaient causer fort sérieusement ensemble ; et lors même que ceci n'eût fait naître aucun soupçon, leur rougeur, leur air confus comme ils s'éloignaient à la hâte l'un de l'autre, en auraient dit assez ; leur position était embarrassante

sans doute, mais la sienne l'était bien plus encore. Pas un mot ne fut prononcé, et Élisabeth allait se retirer de nouveau lorsque Bingley, qui à l'exemple de son amie s'était assis, se leva soudain, et lui ayant dit quelques mots à demi-voix sortit précipitamment.

Hélen ne pouvait avoir aucun secret pour Élisabeth, lorsqu'elle avait quelque chose d'agréable à lui confier, aussi se jetant à l'instant dans ses bras, elle lui avoua avec la plus vive émotion qu'elle était la plus heureuse des femmes.

« Mon bonheur est trop grand ! ajouta-t-elle, j'ose à peine y croire ; qu'ai-je fait pour le mériter ? Oh ! que n'êtes-vous toutes aussi heureuses que moi. »

Les félicitations d'Élisabeth furent exprimées avec une chaleur, une sincérité, une joie, que les mots ne sauraient rendre que faiblement ; chaque douce expression ajoutait encore au bonheur d'Hélen ; mais elle ne voulut point demeurer avec sa sœur, ni lui dire alors tout ce qu'elle avait à lui communiquer.

« Il faut que j'aille sur-le-champ trouver maman, s'écria-t-elle, je ne voudrais pas pour tout au monde me jouer un instant de sa tendre sollicitude, ou permettre qu'elle l'apprît par une autre que moi ; il est maintenant chez mon père. Oh ! Lizzy ! quel délice de penser à la joie que cette nouvelle va causer à toute ma bonne famille ! »

Alors elle se hâta d'aller joindre sa mère, qui avait à dessein rompu la partie et s'était retirée avec Kitty dans son cabinet.

Élisabeth étant demeurée seule, put se livrer à son aise aux plus douces réflexions, et sourit en songeant à la facilité avec laquelle s'était enfin terminée une affaire, qui naguère leur avait causé tant de regrets et d'inquiétude.

« Et voilà à quoi aboutit, après tout, la prudente circonspection de son amie, la fausseté, les artifices de ses sœurs ! » s'écria-t-elle.

Bientôt elle fut jointe par Bingley, dont la conférence avec M. Bennet avait été courte mais importante.

« Où est votre sœur ? dit-il en entrant.

– Avec maman ; mais je crois bien qu'elle ne tardera pas à descendre. »

Il ferma alors la porte, et s'avançant vers elle, de l'air le plus aimable, lui demanda son amitié et ses félicitations. Élisabeth l'assura de grand cœur qu'elle partageait vivement sa joie, et trouverait un vrai plaisir à le nommer son frère ; ils se donnèrent la main avec la plus douce cordialité ; et jusqu'au moment où sa sœur les vint joindre, ce fut à elle qu'il vanta sa félicité, les divines perfections d'Hélen ; et, tout amant qu'il était, ses espérances de bonheur cependant ne parurent pas déraisonnables à Élisabeth, parce qu'elles avaient pour base le caractère angélique d'Hélen, son esprit si

juste et si aimable, et cette grande similitude de goûts et de sentiments qui existaient entre elle et lui.

Cet évènement répandit la joie dans toute la famille, et cette soirée put être comptée parmi ces moments heureux dont on jouit encore longtemps après qu'ils sont passés. Une douce satisfaction peinte dans tous les traits de miss Bennet la rendait plus belle que jamais ; Kitty souriait, parlait bas à sa mère, et espérait sans doute que son tour viendrait bientôt.

Mme Bennet ne pouvait exprimer à son gré, sa satisfaction, bien que pendant plus d'une demi-heure, elle ne parlât à Bingley d'autre chose ; et lorsque M. Bennet les joignit au souper, sa voix, ses manières disaient assez combien il était heureux.

Pas un mot cependant qui pût faire allusion à ce qui causait sa joie, ne fut prononcé en présence de leur convive ; mais dès que celui-ci les eut quittés, se tournant vers sa fille :

« Hélen, lui dit-il, je vous félicite, votre bonheur me paraît assuré. »

Hélen alla sur-le-champ l'embrasser, et le remercier de sa bonté.

« Vous êtes une bien bonne enfant, ajouta-t-il, j'ai un grand plaisir à songer que je vous puis établir si convenablement ; car je ne doute point, que vous ne soyez fort heureux ensemble : vos caractères se ressemblent assez ; vous êtes l'un et l'autre si complaisants que vous ne pourrez jamais vous décider à rien, si faciles que tous vos domestiques vous tromperont, et si généreux que vous dépenserez toujours plus que votre revenu.

– J'espère que non, dit Hélen, il serait vraiment impardonnable à moi de manquer d'ordre, ou de prudence.

– Dépenser plus que leur revenu ! mon cher M. Bennet, s'écria sa femme, vous rêvez, je crois ; ne savez-vous pas qu'il a quatre ou cinq mille livres sterling de rente, et peut-être davantage ; alors, s'adressant à sa fille : oh, ma bien-aimée Hélen ! continua-t-elle, je suis si heureuse que je n'en dormirai pas de la nuit. Je savais bien que cela en viendrait là ; je l'ai toujours dit : il était impossible que tant de grâces et de beauté ne vous servissent à rien ; je me rappelle que la première fois que je le vis, l'idée me vint que vous étiez destinés l'un à l'autre, et je ne me suis pas trompée ! Oh ! c'est le plus bel homme qu'on ait jamais vu ! »

Wickham, Lydia furent entièrement oubliés, Hélen était sans comparaison sa fille favorite ; en ce moment aucune des autres ne pouvait mériter son attention. Les sœurs cadettes d'Hélen vinrent à leur tour solliciter des faveurs qu'à une époque future elle serait en droit de leur accorder.

Mary demandait le libre usage de la bibliothèque de Netherfield, et Kitty la priait avec instance de donner au moins trois ou quatre bals tous les hivers.

Bingley depuis ce jour fut un habitué de Longbourn ; il y venait souvent avant déjeuner, et se retirait toujours assez tard le soir, à moins que quelque barbare voisin, qu'on ne pouvait assez maudire, ne l'eût convié à un repas qu'il se croyait obligé d'accepter.

Élisabeth ne trouvait maintenant que peu d'instants pour causer avec sa sœur, car lorsque Bingley était présent Hélen ne pouvait s'occuper que de lui, mais aussi elle leur fut d'une grande utilité à tous deux dans ces moments de séparation, qu'on ne saurait toujours éviter ; en l'absence d'Hélen, le désir de parler d'elle rapprochait Bingley d'Élisabeth, et lorsqu'il était parti Hélen la recherchait à son tour, pour le même motif.

« Il m'a rendu si heureuse, dit-elle, un soir à sa sœur, en m'assurant qu'il ignorait absolument, le printemps dernier, que je fusse alors à Londres ! je ne croyais pas que cela pût être possible !

– Quant à moi, je l'avais toujours présumé, répondit Élisabeth ; mais comment vous a-t-il expliqué son ignorance ?

– C'était sans doute l'ouvrage de ses sœurs, elles ne se souciaient point certainement de le voir s'attacher à moi. Et le moyen de m'en étonner ? il pouvait faire un choix bien plus avantageux pour lui ; mais enfin lorsqu'elles verront, comme je l'espère, leur frère heureux avec moi, elles s'en consoleront ; et bien que notre liaison ait perdu son plus grand charme, du moins nous serons encore bien ensemble.

– Oh ! dit Élisabeth, si je vous vois encore la dupe des protestations d'amitié de Mlle Bingley, je vous en voudrai vraiment.

– Croiriez-vous, chère Lizzy, que lorsqu'il est parti pour Londres, au mois de novembre dernier, il m'aimait sincèrement, et que la seule persuasion de mon indifférence pour lui, l'a empêché de revenir ?

– Il s'abusait un peu, il est vrai ; mais enfin cela fait honneur à sa modestie. »

Cela naturellement amena Hélen à faire l'éloge de son ami et du peu de vanité qu'il tirait des qualités aimables dont l'avait doué la nature.

Élisabeth se réjouit en voyant qu'il n'avait point trahi la part que Darcy avait prise dans cette affaire ; car encore qu'Hélen possédât le cœur le plus noble, le plus indulgent, elle savait cependant que c'était une circonstance, qui aurait pu la prévenir contre lui.

« Peut-il exister dans l'univers une femme aussi heureuse que moi ? s'écria Hélen. Oh ! Lizzy, pourquoi suis-je ainsi choisie parmi toutes mes sœurs ? Si au moins je pouvais vous voir jouir d'un bonheur égal ; si seulement, il y avait dans le monde un autre homme comme lui, qui vous aimât comme il m'aime.

– Quand vous m'en donneriez cent encore meilleur que lui, je ne saurais être aussi heureuse que vous ! si je n'ai votre aimable candeur, votre bonté,

comment avoir votre bonheur ? Non, non, laissez-moi courir ma chance, et peut-être, si la fortune me traite en amie, trouverai-je avec le temps un autre M. Colins. »

L'évènement qui comblait de joie la famille de Longbourn, ne put être longtemps un secret : Mme Bennet obtint la permission de le confier à Mme Philips, et celle-ci se hasarda sans permission à user de la même confiance avec toutes ses bonnes voisines de Meryton.

Aussitôt, il fut décidé que les Bennet étaient les gens les plus heureux du monde, bien que peu de semaines auparavant, lors de la fuite de Lydia, il eût été généralement prouvé, que le malheur semblait les suivre en tout.

Chapitre LVI

Huit ou dix jours après que l'engagement entre Hélen et Bingley eut été formé, comme toute la famille était ensemble dans le petit salon, le bruit d'une voiture attira soudain l'attention, et une calèche à quatre chevaux entra par la grille ; ce n'était pas une heure à attendre des visites, et d'ailleurs, la voiture ne ressemblait nullement à celle d'aucun de leurs voisins. Elle paraissait même attelée de chevaux de poste, et la livrée des gens qui la précédaient leur était inconnue ; comme il était évident, néanmoins, que quelqu'un allait se présenter, Bingley engagea Mlle Bennet, pour éviter toute importunité, à venir avec lui faire un tour de jardin ; elle y consentit, et ils partirent ensemble, laissant les autres former, quoique sans succès, les conjectures les plus diverses ; elles finirent enfin, et la personne qui les faisait naître parut : c'était lady Catherine de Brough.

Ils s'attendaient assurément à être surpris, mais leur étonnement passa leur attente ; et quelque grande que fût la surprise de Mme Bennet et de Kitty à qui cette dame était entièrement inconnue, elle ne pouvait, cependant, égaler celle qu'éprouvait Élisabeth.

Lady Catherine entra d'un air fort peu aimable, ne répondit que par une simple inclination de tête au compliment d'Élisabeth, et s'assit sans proférer un seul mot ; Élisabeth en la voyant l'avait nommée à sa mère, quoiqu'elle n'eût en aucune manière demandé cette présentation.

Mme Bennet, fort surprise, était flattée cependant de recevoir une si grande dame, et l'accueillit avec la plus parfaite politesse. Après avoir été assise quelques instants en silence, elle dit froidement à Élisabeth :

« Votre santé me paraît bonne, Mlle Bennet ; cette dame, je présume, est votre mère ? »

Élisabeth répondit très brièvement, qu'elle l'était.

« Et celle-ci, sans doute, est une de vos sœurs ?

– Oui, madame, dit Mme Bennet, tout enchantée de parler à une lady, c'est une de mes filles cadettes ; la plus jeune s'est mariée dernièrement, et l'aînée se promène en ce moment avec un jeune homme qui, je crois, fera bientôt partie de notre famille.

– Votre parc me paraît bien petit, reprit lady Catherine après une courte pause.

– Il doit sans doute paraître tel, comparé à Rosings, milady ; mais je puis vous assurer qu'il est beaucoup plus grand que celui de sir William Lucas.

– Cette pièce-ci doit être bien désagréable dans les soirées d'été, elle est en plein couchant. »

Mme Bennet l'ayant assurée qu'ils ne s'y tenaient jamais après le dîner, ajouta :

« Oserai-je prendre la liberté de vous demander, milady, si vous avez laissé M. et Mme Colins en bonne santé ?

– Oui, ils se portent fort bien, je les ai vus avant-hier soir. »

Élisabeth s'attendait maintenant à la voir produire une lettre de Charlotte à son adresse, pensant que c'était le seul motif probable auquel on pût attribuer sa visite ; mais cette lettre ne parut point, et elle ne savait plus que penser.

Mme Bennet, avec une extrême civilité, offrit à lady Catherine quelques rafraîchissements ; celle-ci refusa d'une manière plus décidée que polie, et alors se levant dit à Élisabeth :

« Mlle Bennet, ce petit labyrinthe qui se trouve d'un côté de l'avenue m'a paru assez joli, je serais aise d'y faire un tour, si vous vouliez m'accompagner.

– Allez ma fille, s'écria la mère, montrez à milady les différentes allées, je crois que l'ermitage sera de son goût. »

Élisabeth obéit, et courant à sa chambre prendre son parasol, descendit avec lady Catherine ; comme elles passaient dans le vestibule, cette dame ouvrit la porte du salon et de la salle à manger, et avoua, après les avoir quelques instants examinées, que ces pièces étaient passables, et continua son chemin.

En passant près de la voiture, Élisabeth vit que la dame de compagnie y était restée. Toutes deux elles traversèrent, en silence, la grande allée qui conduisait au labyrinthe. Élisabeth était décidée à ne point chercher à lier conversation avec une personne qui toujours hautaine et fâcheuse l'était maintenant à un point intolérable.

« Comment ai-je jamais pu trouver qu'elle ressemblait à son neveu, se dit-elle en la regardant. »

Dès qu'elles furent dans le petit bois, lady Catherine rompit ainsi le silence :

« Vous pouvez facilement comprendre, Mlle Bennet, le sujet qui m'amène ici. Votre cœur, votre conscience doivent assez vous le dire. »

Une surprise vive et bien naturelle se peignit dans tous les traits d'Élisabeth.

« En vérité, madame, vous vous trompez ; je n'ai pu d'aucune manière m'expliquer l'honneur que vous nous faites aujourd'hui.

– Mlle Bennet, reprit lady Catherine d'un ton courroucé, vous deviez savoir qu'on ne se joue pas de moi, mais enfin qu'il vous convienne ou non

d'être sincère, je ne vous en ferai pas moins savoir mes sentiments ; mon caractère a toujours été admiré pour sa noble franchise, et dans une affaire aussi importante que celle-ci, je ne changerai certainement pas de principes. Un rapport des plus alarmants m'est parvenu il y a deux jours ; on m'a dit que non seulement votre sœur allait faire un mariage très brillant, mais que vous ! que Mlle Élisabeth Bennet serait, selon toutes les apparences, bientôt unie à mon neveu, mon propre neveu, M. Darcy ; bien que je sache que cela ne peut être qu'une fausseté scandaleuse, quoique je ne veuille pas lui faire l'injure de penser même qu'une semblable chose fût possible…… cependant je me suis décidée à me rendre sur-le-champ ici, afin de vous parler moi-même.

– Si ce rapport vous paraît si dénué de vérité, repartit Élisabeth, rouge d'étonnement et d'indignation, il me surprend, madame, que vous vous soyez donné la peine de venir si loin. Quel pouvait être votre but ?

– D'ordonner, d'enjoindre que ce bruit fût sur-le-champ contredit.

– Votre apparition à Longbourn, votre visite à ma famille, dit froidement Élisabeth, le confirmeraient plutôt si vraiment il existait.

– Si ! prétendriez-vous par hasard l'ignorer ? N'est-ce pas vous et vos parents, qui l'avez adroitement répandu ? ou du moins, ne savez-vous pas qu'il n'est question que de cela dans le voisinage ?

– Je n'en avais jamais ouï parler !

– Et pouvez-vous également affirmer que ce rapport est sans fondement ?

– Je n'ai pas la prétention, madame, d'imiter votre franchise, vous pouvez me faire des questions, auxquelles il ne me conviendra pas de répondre.

– Ceci n'est pas supportable ! Mlle Bennet, j'insiste pour savoir la vérité ! Vous a-t-il… Mon neveu vous a-t-il demandé en mariage ?

– Vous avez déclaré que cela était impossible ?

– Cela devrait l'être, s'il a encore un peu de sang dans les veines ; mais votre finesse, votre artificieuse coquetterie a pu le conduire, dans un moment de faiblesse, à oublier ce qu'il se devait à lui-même, vous l'avez peut-être séduit !

– S'il en est ainsi, pouvez-vous croire, madame, que je veuille l'avouer ?

– Mlle Bennet, me connaissez-vous ? Je n'ai pas été accoutumée à un pareil langage, je suis pour ainsi dire, la plus proche parente qu'il ait maintenant au monde, et j'ai le droit de connaître ses plus chers intérêts.

– Mais, vous n'avez nul droit de connaître les miens ! et une telle conduite n'est guère propre à gagner ma confiance.

– Écoutez-moi, je vous prie ; cette alliance à laquelle vous avez la présomption d'aspirer ne peut jamais avoir lieu, non jamais ! M. Darcy est promis à ma fille ; maintenant, qu'avez-vous à me répondre ?

– Un mot seulement, c'est que s'il en est ainsi, vous ne pouvez avoir aucune raison de supposer qu'il me fasse l'offre de sa main. »

Lady Catherine réfléchit quelques instants, puis elle reprit.

« Leur engagement est d'une nature toute particulière : dès leur enfance, ils ont été destinés l'un à l'autre ; la mère de M. Darcy désirait comme moi cette alliance : nos enfants étaient encore au berceau, lorsque nous en formâmes le projet, et maintenant que toutes nos espérances se pourraient réaliser par leur mariage, serais-je réduite à voir mon attente trompée ? Et pour qui ? pour une jeune personne sans naissance ni fortune, et parfaitement inconnue de notre famille : ne faites-vous aucun cas des désirs de ses parents, de cet engagement tacite avec Mlle de Brough ? Avez-vous perdu tout sentiment d'honneur et de délicatesse ; ne vous souvient-il plus de m'avoir entendu dire qu'il était destiné à sa cousine ?

– Si vraiment ! j'en avais même ouï parler auparavant, mais qu'est-ce que cela me peut faire, s'il n'y a aucun autre obstacle à mon mariage avec votre neveu ; la connaissance du désir qu'avait sa mère et sa tante de l'unir à Mlle de Brough ne saurait m'empêcher de le conclure ; vous avez toutes deux fait tout ce qui était en votre pouvoir en concertant cette alliance, son accomplissement dépendait d'autres que de vous. Si l'homme ou l'inclination ne lie pas M. Darcy à sa cousine, pourquoi lui serait-il défendu de faire un autre choix ? et si je suis la femme qu'il a choisie, pourquoi ne pourrais-je accepter sa main ?

– Parce que l'honneur, la bienséance, la prudence votre intérêt même le défendent. Oui, Mlle Bennet, votre intérêt ; car ne vous attendez pas à être reconnue par aucun de ses parents si vous agissez volontairement contre leur désir ! vous serez censurée, méprisée par tous ceux qui lui appartiennent ; votre alliance le couvrira de honte, et jamais votre nom ne sera même prononcé par aucun de nous.

– Ces malheurs sont grands, en vérité, répondit Élisabeth, mais la qualité d'épouse de M. Darcy doit par elle-même être une si grande source de bonheur, que celle qui en serait revêtue ne pourrait, après tout, avoir aucun sujet de se plaindre.

– Quel égoïsme ! quel entêtement ! j'en rougis pour vous ! est-ce là la reconnaissance que vous ont inspirée les attentions dont je vous ai comblée le printemps dernier ; ne me devez-vous rien de ce côté-là ?

Asseyons-nous ; il vous faut bien comprendre, Mlle Bennet, que je suis venue ici avec la ferme intention d'atteindre mon but, et rien ne saurait m'en dissuader ; je ne suis point femme à me soumettre au caprice de qui que ce soit, et je n'ai point été accoutumée à me voir contrariée d'aucune manière.

– Votre position, madame, n'en sera alors que plus pénible, mais une semblable considération ne peut avoir aucun effet sur moi.

– Je ne veux pas être interrompue, écoutez-moi en silence : Ma fille et mon neveu sont nés l'un pour l'autre, le même sang coule dans leurs veines ;

tous deux ils sont descendus, par leur mère, d'une illustre maison, et peuvent se vanter l'un et l'autre d'appartenir, du côté paternel, à une famille des plus anciennes, quoique sans titre : leurs fortunes à tous deux sont considérables, tous les membres de leur noble famille les destinèrent l'un à l'autre ; et qui donc peut les séparer ? les ambitieuses prétentions d'une femme sans nom, sans fortune ? cela n'est pas supportable ! on saura l'empêcher ! si vous connaissiez même votre propre avantage, vous ne chercheriez pas à sortir de la classe où vous êtes née.

– Et en épousant votre neveu, je ne croirai pas en sortir ; il est gentilhomme, je suis la fille d'un gentilhomme ; ainsi, sur ce point, nous sommes égaux.

– Il est vrai, vous êtes la fille d'un gentilhomme ; mais qui était votre mère ? quel état professent encore vos oncles ? croyez-vous que j'ignore ce qu'ils sont ?

– Quelles que soient mes liaisons, dit Élisabeth, si votre neveu n'y fait point d'objection, elles ne sauraient aucunement vous importer.

– Dites-moi une fois pour toutes, êtes-vous engagée avec M. Darcy ? »

Répondre à cette question dans la seule vue d'obliger lady Catherine, voilà ce qu'Élisabeth n'aurait point voulu faire ; cependant elle ne put s'empêcher de dire, après un moment de réflexion :

« Je ne le suis pas. »

Lady Catherine parut satisfaite.

« Et voulez-vous me promettre de ne jamais former avec lui aucun engagement de ce genre ?

– Je ne saurais vous faire une semblable promesse.

– Mlle Bennet, je suis surprise, choquée de votre conduite ; je m'attendais à trouver en vous une femme raisonnable ; mais ne vous flattez pas que je veuille me désister de ma demande ; je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez donné la promesse que j'exige.

– Vous ne l'obtiendrez jamais ; je ne suis point d'un caractère à me laisser dicter des lois si déraisonnables. Vous voulez, madame, que M. Darcy épouse votre fille ? mais si même je vous donnais cette promesse tant désirée, cela rendrait-il leur mariage plus probable ? supposez que votre neveu me soit attaché, qu'il m'offre sa main ! mon refus pourrait-il l'engager à la donner à sa cousine ? Permettez-moi de vous dire, lady Catherine, que les raisonnements avec lesquels vous avez soutenu cette extraordinaire démarche, m'ont paru aussi frivoles que la démarche était en elle-même peu sensée ; vous vous êtes vraiment abusée, si vous pensiez que de semblables arguments me pussent faire impression. Si votre neveu approuve ou non votre intervention dans ses affaires, voilà ce que j'ignore ; mais certainement

vous n'avez nul droit de vous mêler des miennes. Je vous supplierai donc de ne me point importuner davantage à ce sujet.

– Un peu moins de vivacité, je vous prie, il me reste plus d'un mot à vous dire. À toutes les objections déjà mentionnées par moi, j'en puis ajouter une bien plus fondée encore : la conduite, la fuite honteuse de votre sœur n'est pas ignorée par moi, j'en connais les moindres détails ; je sais tout ce qu'il en a coûté à votre père et à votre oncle pour conclure ce mariage. Et quoi ! se pourrait-il qu'une femme semblable devînt la sœur de mon neveu ! et son mari, qui est fils de l'intendant de feu M. Darcy, sera le beau-frère de celui qui fut jadis son maître ? Oh ciel ! y pensez-vous ? verrai-je à ce point profaner les ombrages de Pemberley ?

– Vous ne pouvez avoir autre chose à me dire, répondit-elle avec émotion, vous m'avez insultée de toutes les manières, il est temps que je rentre chez moi. »

Elle se leva en prononçant ces mots ; lady Catherine suivit cet exemple, et elles reprirent ensemble le chemin de la maison. L'indignation de cette dame était au comble.

« Vous n'avez donc aucun égard à l'honneur, à la réputation de mon neveu ? Fille insensible ! modèle parfait d'égoïsme ! ne savez-vous pas qu'une alliance avec vous le déshonorera pour jamais ?

– Lady Catherine, je n'ai plus rien à vous dire, vous connaissez mes sentiments.

– Vous êtes donc décidée à l'épouser ?

– Je n'ai point dit une pareille chose, je suis seulement décidée à agir de la manière qui pourra le mieux, selon moi, assurer mon bonheur, sans consulter ni vous, Madame, ni aucune autre personne étrangère à ma famille.

– Fort bien ; vous refusez donc de m'obliger ? vous refusez d'obéir à la voix de l'honneur, de la reconnaissance ? vous êtes résolue à lui faire perdre l'estime de ses amis ? vous voulez le rendre la risée du public ?

– Ni l'honneur, ni la reconnaissance, repartit Élisabeth, n'ont rien à m'imposer dans la présente circonstance ; en épousant M. Darcy, je ne croirais nullement violer aucuns de mes devoirs ; et quant à l'indignation de ses parents, si elle était réellement l'effet de son mariage avec moi, elle ne saurait me causer un moment de souci ; et le monde en général serait trop sensé pour partager leur opinion.

– Et voilà votre sentiment, votre dernière résolution, cela me suffit : je saurai maintenant comment agir ! mais ne vous imaginez pas, Mlle Bennet, voir jamais votre ambition satisfaite. J'étais venue vous éprouver, je m'attendais à vous trouver plus raisonnable ; mais soyez assurée que j'attendrai mon but. »

Ainsi parla lady Catherine, tout en se rendant à sa voiture ; et avant d'y monter, elle ajouta :

« Je ne prends pas congé de vous, miss Bennet, je ne vous charge d'aucun compliment pour votre mère ; vous ne méritez pas une telle faveur ; vous m'avez sérieusement offensée. »

Élisabeth ne fit aucune réponse, et sans chercher à engager cette dame à rentrer dans la maison, en prit elle-même tranquillement le chemin ; comme elle montait l'escalier, elle entendit partir la voiture ; sa mère d'un air fort empressé vint à sa rencontre, pour lui demander pourquoi lady Catherine n'était pas rentrée se reposer.

« Cela ne lui a pas convenu, dit sa fille, elle a voulu partir.

– Elle est bien belle femme vraiment ! sa visite est d'une honnêteté extrême ; car elle est venue, je présume, nous dire que les Colins se portent bien ; elle passait sans doute par Meryton et alors elle a pensé qu'elle ferait aussi bien de venir vous voir, j'imagine, Lizzy, qu'elle n'avait rien de particulier à vous dire ? »

Élisabeth se vit forcée de trahir ici quelque peu la vérité ; car avouer le sujet de leur conversation, était absolument impossible.

Chapitre LVII

L'émotion que cette extraordinaire visite avait causée à Élisabeth, ne put être facilement surmontée, et plusieurs heures se passèrent qu'elle y rêvait encore. Lady Catherine avait (tout le disait du moins) entrepris ce voyage, dans le seul but de rompre l'engagement qu'on supposait exister entre elle et M. Darcy ; ce plan était fort raisonnable, il est vrai ! mais d'où pouvait naître l'idée de cet engagement ? voilà ce qu'Élisabeth cherchait vainement à deviner lorsque soudain elle se rappelle que lui, étant l'ami intime de Bingley, et elle, la sœur d'Hélen, cela pouvait suffire dans un moment où l'attente d'une noce en faisait à chacun désirer une autre ; et ses voisins de Lucas-Lodge (car par eux et les Colins ce rapport était, selon toute apparence, parvenu jusqu'à lady Catherine) n'avaient, après tout, désigné comme chose prochaine et décidée, que ce qu'elle regardait elle-même comme pouvant se faire à quelque époque future.

Toutefois, en repassant dans sa mémoire les expressions de lady Catherine, elle éprouvait quelque inquiétude ; car la résolution d'empêcher leur mariage, si ouvertement manifestée par cette dame, lui donna lieu de présumer qu'elle avait dessein de s'adresser directement à son neveu, et quelle impression pouvait faire sur lui un semblable détail des inconvénients attachés à une union avec elle ; voilà ce qu'elle n'osait décider ; elle ne savait pas s'il portait à sa tante une affection bien sincère, s'il se fiait beaucoup à son jugement ; mais de toute manière il était naturel de supposer qu'il jugeait cette dame bien plus favorablement qu'elle ne le pouvait faire, et d'ailleurs comment ne se point rappeler qu'en lui représentant les ridicules auxquels il s'exposerait en s'alliant à une personne dont la famille n'était pas d'un rang égal au sien, sa tante le prendrait par son faible ; et alors le moyen de ne point craindre qu'il ne trouvât beaucoup de sens et de solidité dans les raisonnements qui lui avaient paru à elle si faibles et si ridicules !

S'il était encore indécis sur la conduite qu'il devait tenir, ce qui avait souvent semblé probable, les avis, les prières d'une si proche parente pourraient mettre fin à son incertitude, et le décider enfin à être aussi heureux que les jouissances de la vanité le pourraient rendre ; dans ce cas il ne reviendrait plus. Lady Catherine le pourrait voir à son passage à Londres, et la promesse donnée par lui à Bingley de revenir à Netherfield, serait naturellement rompue.

« Si donc dans quelques jours il s'excuse auprès de son ami, de ne pouvoir le venir joindre, ajouta-t-elle, j'en saurai comprendre le motif,

j'abandonnerai alors tout espoir, tout désir de le ramener à moi ; s'il se contente de me regretter lorsqu'il pourrait obtenir ma main et mon cœur, il ne mérite pas mes regrets. »

La surprise qu'éprouva le reste de la famille, en apprenant la visite qui leur avait été faite, fut grande sans doute, mais fort obligeamment ils demeurèrent satisfaits de la même supposition qui avait déjà apaisé la curiosité de Mme Bennet, et Élisabeth ne fut pas trop tourmentée à ce sujet.

Le lendemain matin, comme elle descendait au salon, son père la rencontra, il sortait de son cabinet et avait une lettre à la main.

« Lizzy, lui dit-il, j'allais vous chercher ; entrez ici avec moi. »

Elle obéit ; sa curiosité de savoir ce qu'il avait à lui dire, était d'autant plus vive, qu'elle présumait que cela devait avoir quelque rapport à la lettre qu'il tenait : l'idée lui vint même que lady Catherine pouvait en être l'auteur, et elle anticipait avec crainte sur l'explication qui en serait la suite.

Elle suivit son père jusqu'à la cheminée, et là, s'étant tous deux assis, il prit ainsi la parole :

« J'ai reçu ce matin une lettre qui m'a fort étonné ; comme son contenu vous concerne particulièrement, je dois vous la faire connaître : j'ignorais auparavant, que j'eusse deux filles sur le point d'être mariées ; laissez-moi vous féliciter d'une conquête aussi importante. »

La plus vive rougeur vint déceler l'embarras d'Élisabeth ; et comme elle pensait que ce devait être une lettre du neveu plutôt que de la tante, elle ne savait trop s'il fallait être satisfaite de le voir s'expliquer enfin, ou mécontente de ce que la lettre ne lui fût pas adressée à elle-même, lorsque son père continua :

« Vous rougissez, je crois ; les demoiselles ont sur de pareilles matières une extrême pénétration ; mais je puis, ce me semble, vous défier, quelque sagacité dont vous soyez douée, de deviner le nom de votre futur… Cette lettre est de M. Colins.

– De M. Colins ! que peut-il avoir à nous dire ?

– Sûrement quelque chose de fort à propos ! Il commence par me féliciter sur l'approche du mariage de ma fille aînée, qui lui a été communiqué, à ce qu'il paraît, par quelques-unes de nos bonnes voisines de Lucas-Lodge ; mais je ne veux point me faire un jeu de votre impatience, en vous lisant ce qu'il dit à ce sujet ; ce qui vous regarde est ainsi conçu : « Vous ayant maintenant offert nos sincères félicitations sur cet heureux évènement, permettez-moi ici de vous ajouter quelques mots au sujet d'une autre nouvelle qui nous est parvenue de la même manière. Votre fille Élisabeth, on le présume du moins, ne portera guère plus longtemps que sa sœur le nom de Bennet ; et celui auquel elle doit unir sa destinée, peut

raisonnablement être regardé comme l'un des personnages les plus illustres de l'Angleterre.

– Devinez-vous, Lizzy, qui cela peut être ? – Le ciel a été prodigue envers lui de tous les dons qui peuvent le mieux satisfaire le cœur de l'homme ; une grande fortune, une famille des plus nobles, et des attributions importantes ; cependant, malgré tous ces avantages, laissez-moi monsieur, par votre entremise, prévenir ma cousine Élisabeth des maux auxquels elle se pourrait exposer en se rendant trop facilement aux vœux de son noble ami, ce que naturellement elle sera très portée à faire. »

– Eh bien, Lizzy, qui donc est ce futur si fameux ; mais vous allez le savoir ?

Mon motif, pour vous donner cet avis est, que nous avons tout lieu de croire que sa tante, lady Catherine de Brough, ne voit pas ce mariage, d'un œil favorable. »

– M. Darcy, vous le voyez est cet illustre personnage : j'espère, Lizzy, vous avoir étonnée ; les Lucas pouvaient-ils choisir dans toute notre société, un homme dont le nom seul démentît plus formellement leur récit ? M. Darcy, qui ne regarde une femme que pour lui trouver un défaut, et qui probablement ne vous a jamais regardée de sa vie, c'est admirable ! »

Élisabeth s'efforçait de prendre part aux plaisanteries de son père ; cependant jamais sa gaieté n'avait été excitée par un motif si peu agréable pour elle.

– Cela ne vous réjouit-il pas ?

– Oh oui ! continuez, je vous en prie !

Lui ayant hier au soir parlé de cette union comme d'une chose probable, elle m'a aussitôt, avec sa grâce ordinaire, exprimé ses sentiments à ce sujet ; et il paraît que par suite de quelques circonstances désagréables relatives à la famille de ma cousine, elle ne pourra jamais donner son assentiment à une alliance qu'elle assure être des plus déshonorantes pour son neveu. J'ai donc pensé qu'il était de mon devoir de vous en donner sur-le-champ avis, afin que ma cousine et son noble adorateur fissent quelques réflexions, et ne se hâtassent pas trop de conclure un mariage qui n'a pas été sanctionné comme il convient. » M. Colins ajoute encore : « Je suis vraiment aise que la triste affaire de ma cousine Lydia ait été si bien étouffée ; il est fâcheux cependant que les détails de sa fuite soient si généralement connus. Je ne puis ici négliger les devoirs de mon état, et vous citer la vive surprise que j'ai éprouvée, en apprenant que vous aviez reçu dans votre maison les nouveaux époux aussitôt après leur mariage ; c'était encourager le vice, et si j'eusse été le pasteur de Longbourn, je m'y serais formellement opposé… Vous deviez sans doute leur pardonner comme chrétien, mais jamais ne les recevoir, et défendre même que leur nom fût prononcé devant vous. »

– Voilà ses idées de la charité chrétienne ! Dans le reste de la lettre, il n'est question que de sa chère Charlotte et de ses espérances à ce sujet. Mais, Lizzy, cela ne semble pas vous divertir ? Vous n'allez pas faire l'enfant, j'espère, et prétendre vous formaliser d'un conte pareil ? Pourquoi vivons-nous, si ce n'est pour donner à rire à nos voisins, et nous réjouir d'eux à notre tour ?

– Oh ! s'écria Élisabeth, ce rapport me divertit extrêmement ; mais il est si singulier !

– Sans doute, et voilà pourquoi je le trouve charmant : s'ils avaient fait choix de toute autre personne, cela n'aurait pas eu le même sel ; mais la parfaite indifférence de M. Darcy, et votre extrême antipathie pour lui rendent la chose si absurde, si plaisante ! D'ordinaire je hais les correspondances ; mais je ne voudrais pas pour tout au monde n'en point avoir une avec M. Colins. Certes, lorsque je lis une de ses lettres, je ne puis m'empêcher de le préférer, même à Wickham ; cependant je prise fort l'impudence et l'hypocrisie de mon gendre… Et que dit lady Catherine de cette nouvelle, Lizzy ? est-elle venue vous refuser son consentement ? »

À cette question, sa fille ne répondit que par un éclat de rire ; et comme elle lui fut adressée sans le moindre soupçon, elle n'eut pas le chagrin de l'entendre répéter. Jamais Élisabeth n'avait eu tant de peine à dissimuler ses sentiments ; il lui fallait prendre un air riant lorsque volontiers elle eût fondu en larmes. Ce que son père avait dit de l'indifférence de M. Darcy, la mortifiait cruellement, elle ne pouvait que s'étonner d'un tel manque de pénétration, ou craindre même que ses propres désirs ne l'eussent trompée, et que son père, loin d'en voir trop peu, ne lui eût dit, hélas ! que la juste vérité.

Chapitre LVIII

Bingley, au lieu de recevoir une lettre d'excuse de son ami, comme Élisabeth l'avait presque présumé, put au contraire, peu de jours après la visite de lady Catherine, l'amener avec lui à Longbourn. Les deux amis arrivèrent de bonne heure ; et avant que Mme Bennet n'eût le temps de dire à M. Darcy que sa tante était venue les voir, ce qu'Élisabeth redoutait extrêmement, Bingley qui désirait être seul avec Hélen, proposa une promenade : on y consentit. Mme Bennet n'avait pas coutume de marcher beaucoup, Mary ne pouvait jamais en trouver le temps ; mais les cinq autres partirent ensemble. Bingley et Hélen cependant se laissèrent bientôt devancer ; ils demeurèrent derrière, tandis qu'Élisabeth, Kitty et Darcy se devaient tous trois amuser de leur mieux. Leur conversation ne fut pas très animée. Kitty craignait trop son chevalier pour parler beaucoup ; Élisabeth formait en secret une sérieuse résolution ; et peut-être était-il occupé de la même manière.

Ils dirigèrent leurs pas vers Lucas-Lodge, Kitty ayant le désir de voir Maria ; et comme Élisabeth ne jugea pas qu'il fût nécessaire de rendre la visite générale, lorsque Kitty les eut quittés, elle continua hardiment son chemin seule avec lui. Le moment était venu d'exécuter sa résolution, et craignant que la moindre réflexion ne vînt détruire son courage, elle dit avec vivacité :

« M. Darcy, je suis une égoïste, et le désir de soulager mon cœur, me force peut-être à vous causer de la peine ; mais je ne saurais me taire davantage : oui ! il me faut vous remercier de votre bonté envers ma pauvre sœur ; dès que ce bienfait a été connu de moi, j'ai désiré sincèrement vous dire combien j'en suis reconnaissante ; s'il était également su du reste de ma famille, ma gratitude ne serait pas la seule que j'aurais à exprimer.

– Je suis fâché, extrêmement fâché, répondit Darcy d'un ton qui marquait et sa surprise et son émotion, que vous ayez été instruite d'une chose, qui, mal interprétée, pouvait vous causer de l'inquiétude : je ne pensais pas qu'on pût si peu se fier en Mme Gardener.

– Ne blâmez pas ma bonne tante ! Lydia m'a d'abord, inconsidérément, appris que vous aviez eu quelque part à cette affaire, et naturellement je n'ai pu avoir de repos que je n'en connusse tous les détails : laissez-moi au moins une fois vous remercier, au nom de toute ma famille, de cette généreuse compassion qui vous a fait prendre tant de peine et supporter de si vives mortifications pour découvrir leur retraite.

– Si vous voulez me remercier, répondit-il, que ce soit pour vous seule. Le désir de vous causer quelque joie a pu, je l'avoue, être un des motifs qui m'ont guidé dans cette circonstance ; mais vos parents ne me doivent rien ; encore que je les respecte sincèrement, je n'ai jamais songé qu'à vous. »

Élisabeth était si troublée, qu'elle ne put prononcer un seul mot. Après une courte pause, Darcy continua : « Vous êtes trop généreuse pour vous jouer de moi ; si vos sentiments sont encore ce qu'ils étaient au mois d'avril dernier, dites-le-moi franchement ; mes désirs, mes affections n'ont point changé, mais un mot de vous les forcera pour jamais au silence. »

Sentant tout ce qu'avait de pénible et d'embarrassant la position de Darcy, elle sut vaincre son émotion, et aussitôt, quoique avec hésitation, elle lui donna à entendre que depuis l'époque qu'il désignait, ses sentiments avaient éprouvé un changement suffisant, pour lui faire recevoir, avec reconnaissance et avec plaisir, les vœux qu'il lui adressait : réponse délicieuse ! qui le combla d'une joie telle, que sans doute il n'en avait jamais éprouvé de pareille : aussi l'exprima-t-il avec une chaleur, une sensibilité qui ne sauraient être bien comprises que par celui-là seul qui a sincèrement aimé. Si Élisabeth avait pu lever ses regards sur les siens, elle aurait vu combien cette douce expression de bonheur, répandue dans tous ses traits, en tempérait agréablement la dignité ; mais si elle ne put le regarder, du moins elle savait l'écouter ; et il l'entretenait de sentiments, qui, en prouvant combien elle lui était chère, rendaient à chaque instant son attachement plus précieux.

Ils marchèrent longtemps sans savoir dans quelle direction. Exprimer leur pensée, parler de leur félicité, était tout ce qui les pouvait occuper. Elle apprit bientôt de son ami, que leur bonne intelligence actuelle était due à lady Catherine, qui avait effectivement passé chez lui à son retour par Londres, et là, lui avait raconté son voyage à Longbourn, le motif qui l'y avait amenée, et le sujet de sa conversation avec Élisabeth ; s'arrêtant avec emphase à chaque expression de celle-ci, qui, selon cette noble dame, démontrait sa perverse opiniâtreté et ses hardies prétentions, dans l'idée qu'un tel récit devrait l'aider à obtenir, au moins de son neveu, cette promesse qu'elle avait en vain demandée à Élisabeth ; mais, par malheur pour elle, l'effet que produisit sa démarche fut tout contraire à celui qu'elle en attendait.

« Je lui ai l'obligation d'avoir fait renaître mes espérances, dit Darcy, car je connaissais assez votre caractère, pour être certain que si vous aviez été irrévocablement décidée contre moi, vous l'eussiez, avec franchise, déclaré à ma tante. »

Élisabeth rougit, et répondit en souriant : « Oh oui, vous devez assez connaître ma franchise pour m'en croire capable ; après toutes les injures que

je vous ai dites en face, je ne pouvais me faire scrupule de vous maltraiter auprès de vos parents.

– Qu'avez-vous dit de moi que je ne méritasse ? bien que vos accusations fussent mal fondées et produites par de fausses apparences, ma conduite envers vous, à cette époque, méritait les plus sévères reproches ; elle était impardonnable, je n'y puis songer sans indignation.

– Il ne serait pas facile de dire qui de nous a eu le plus ou le moins de torts durant cette soirée, notre conduite à l'un et à l'autre, si on l'examine sévèrement, ne peut être irréprochable ; mais depuis ce temps, nous sommes tous deux, je l'espère, devenus plus polis ?

– Je ne saurais me réconcilier si facilement avec ce souvenir ; mes expressions, ma conduite, mes manières dans cette fâcheuse entrevue, sont maintenant, et ont été depuis longtemps, le sujet de tous mes regrets : jamais je n'oublierai le reproche si juste que vous m'adressâtes : « si votre conduite avait été celle d'un homme bien élevé », ce sont vos propres paroles ! vous ne savez, vous ne pouvez concevoir combien elles m'ont tourmenté, bien que d'abord, je le confesse, je ne fusse pas assez raisonnable pour m'avouer leur vérité.

– J'étais bien loin de présumer qu'elles vous fissent une si forte impression.

– Je le crois ; vous pensiez alors, je suis sûr, que j'étais dépourvu de tous sentiments honnêtes : je n'oublierai de ma vie l'expression de votre regard, comme vous ajoutiez : « De quelque manière que vos vœux m'eussent été exprimés, jamais vous n'auriez pu m'engager à les recevoir. »

– Oh ! ne me rappelez pas le langage que je vous tins alors, je l'ai plus d'une fois sincèrement regretté, et ne puis y penser sans rougir. »

Darcy parla de sa lettre :

« Vous a-t-elle forcée à me juger moins sévèrement ? avez-vous, en la lisant, ajouté foi à son contenu ? »

Elle lui avoua l'impression que cette lecture avait faite sur elle, et combien ses anciennes préventions s'étaient peu à peu évanouies.

« Je savais, dit-il, que ces explications devaient vous causer de la peine ; mais elles étaient nécessaires. J'espère que vous avez brûlé ma lettre ? je ne voudrais pas pour tout au monde, qu'il vous fût possible de la relire ? je me rappelle plusieurs expressions qui pourraient, avec justice, m'attirer votre haine.

– La lettre sera sans doute brûlée, si vous pensez que cela soit nécessaire pour vous conserver mon estime ; mais encore que nous ayons l'un et l'autre raison de croire que mes sentiments ne sont pas absolument invariables, il serait malheureux vraiment qu'ils fussent aussi faciles à changer que cela semblerait le dire.

– Lorsque j’écrivis cette lettre, reprit Darcy, je me croyais parfaitement calme, mais depuis j’ai été convaincu que je l’avais écrite avec aigreur et emportement.

– Le commencement peut-être est sévère ; mais non la fin : l’adieu même n’est pas sans douceur ; mais ne pensons plus à la lettre ! les sentiments de la personne qui l’a écrite et de celle qui l’a reçue, sont maintenant si différents de ce qu’ils étaient alors, qu’il ne faut plus y songer. Apprenez un peu ma philosophie : ne penser au passé qu’autant que ses souvenirs nous offrent quelque plaisir.

– Je ne puis vous faire un mérite d’une semblable philosophie ; vos réflexions sur le passé doivent être si libres de tous remords, qu’elles ne sauraient vous causer que de la satisfaction, mais pour moi il n’en est pas de même, des souvenirs pénibles qu’on ne peut, qu’on ne doit pas repousser, viennent m’importuner : j’ai été toute ma vie un égoïste, non de cœur, mais par système. Dans mon enfance on m’a appris à connaître la vertu, mais non à la pratiquer ; j’ai reçu de bons principes, mais jamais on ne m’a appris à vaincre mon humeur. Étant malheureusement fils unique (et pendant bien des années le seul enfant), j’ai été gâté par mes parents, qui, quoique bons eux-mêmes (mon père surtout a été un modèle de vertu et de bonté), m’ont encouragé, je dirai presque m’ont enseigné à être égoïste et suffisant, à n’avoir d’estime et d’affection que pour ceux qui étaient de notre famille, à mépriser le reste des hommes, ou du moins à les juger bien inférieurs à moi. Tel j’ai été depuis l’âge de huit ans jusqu’à trente, et tel je serais sans doute encore sans vous, charmante Élisabeth ! Que ne vous dois-je pas ? Vous me donnâtes une leçon pénible, il est vrai, mais des plus avantageuses : par vous j’ai été justement humilié ; je suis venu à vous sans le moindre doute sur l’accueil que je recevrais, et vous m’avez montré combien toutes mes prétentions étaient insuffisantes pour plaire à une femme qui méritait réellement qu’on l’aimât.

– Vous vous étiez donc persuadé que j’accéderais à vos vœux ?

– Oui, vraiment ! Qu’allez-vous penser de ma vanité ? je vous croyais attendant, désirant même ma déclaration.

– Je vous ai alors trompé bien innocemment, je vous assure ; peut-être même que le peu de soins, le peu de désirs que je témoignais de vous plaire, a pu, mon caractère ne vous étant pas connu, servir à vous abuser. Oh ! combien vous avez dû me détester après cette entrevue !

– Vous détester ? J’étais peut-être courroucé, mais mon courroux a bientôt commencé à prendre une juste direction.

– J’ose à peine vous demander ce que vous pensâtes de moi, lors de notre rencontre à Pemberley ; vous me blâmiez d’y être venue ?

– Non, vraiment, mais ma surprise fut grande.

– Elle ne pouvait surpasser celle que j'éprouvai en me voyant si bien accueillie par vous. Ma conscience me disait que je ne méritais aucune attention particulière, et j'avoue que je ne m'attendais pas à en recevoir plus qu'on ne m'en devait.

– Mon but alors, répondit Darcy, était de vous prouver, par ma civilité, par mes soins, que je n'avais pas la faiblesse de conserver le ressentiment du passé ; j'espérais aussi obtenir mon pardon, rendre votre opinion de moi moins défavorable, en vous montrant que vos reproches avaient eu quelque effet sur moi ; d'autres désirs, je l'avoue, vinrent aussi bientôt m'occuper. »

Il lui parla alors du plaisir que Georgiana avait eu à la voir et de son chagrin en apprenant leur départ ; récit qui les ramena naturellement à la cause de ce départ ; et Élisabeth apprit qu'avant même de la quitter, il avait formé le dessein de partir sur-le-champ pour Londres à la recherche de Lydia, et que l'effort qu'il faisait sur lui-même en prenant une semblable résolution, avait seul été cause de cet air soucieux et chagrin, qui fut alors si différemment interprété par elle.

Elle lui exprima encore sa vive reconnaissance ; mais ce sujet leur offrait à tous deux de trop pénibles souvenirs, pour qu'ils pussent s'en occuper longtemps.

Après avoir fait plusieurs milles, sans même y songer, ils s'aperçurent enfin qu'il était l'heure d'être de retour.

« Où donc étaient M. Bingley et Hélen, ne nous suivaient-ils pas ? »

Ce fut une question qui amena la conversation sur leur compte. Darcy était enchanté de leur engagement ; son ami lui en avait déjà donné connaissance.

« Il faut absolument que je vous demande si cet évènement vous a surpris ? dit Élisabeth.

– Non ! lorsque je partis, je prévoyais sa conclusion prochaine.

– C'est-à-dire que vous y aviez donné votre assentiment ; je m'en suis doutée. »

Et bien qu'il se récriât beaucoup contre cette expression, elle vit cependant qu'elle ne l'avait pas si mal employée.

« Le soir, avant mon départ pour Londres, reprit Darcy, je lui fis un aveu, qui, je crois, aurait dû être fait depuis longtemps. Je lui dis toutes les circonstances qui avaient rendu mon intervention dans ses affaires aussi absurde qu'inconvenante. Son étonnement fut grand ; jamais il n'avait eu le moindre soupçon à ce sujet. J'ajoutai encore que je pensais m'être trompé, en supposant, comme je l'avais fait, que votre sœur le voyait avec indifférence, et que comme je m'apercevais facilement que son attachement pour elle avait résisté à une longue absence, je n'avais nul doute qu'ils ne fussent heureux ensemble. »

Élisabeth ne put s'empêcher de sourire à cette manière si tacite de diriger son ami.

« Lui parliez-vous d'après vos propres observations, lui dit-elle, lorsque vous l'assuriez qu'il était aimé de ma sœur, ou seulement d'après ce que je vous en ai dit le printemps dernier ?

– Mes remarques seules me dictaient ce langage ; j'avais attentivement observé votre sœur pendant mes deux dernières visites à votre famille, et j'étais persuadé de son attachement pour Bingley.

– Et l'assurance que vous lui donnâtes, je suppose, l'en a aussitôt convaincu ?

– Oui, Bingley est d'une modestie sans égale ; sa défiance de soi-même l'avait empêché de s'en rapporter à son propre jugement dans une affaire si intéressante ; mais voyant ses espérances confirmées par son ami, il s'y livra bientôt avec une assurance entière. Je fus obligé de lui avouer une chose qui, pour quelque temps et avec justice, l'irrita contre moi ; je ne pouvais me permettre de lui laisser ignorer davantage que votre sœur avait passé trois mois à Londres l'hiver dernier, que je l'avais vue, et le lui avais à dessein caché : il en fut très piqué ; mais son courroux ne dura qu'autant qu'il lui resta encore quelques doutes sur les sentiments de votre sœur, maintenant il m'a sincèrement pardonné. »

Élisabeth eut bien quelque envie de remarquer ici que M. Bingley avait été l'ami le plus commode du monde, si facile à conduire, à diriger, qu'il était d'un prix inestimable ; mais elle sut vaincre ce désir, se rappelant que Darcy n'avait pas encore appris à se prêter aux plaisanteries, et que ce serait peut-être l'essayer un peu promptement.

En parlant du bonheur de Bingley, qui ne pouvait être que l'égal du sien, Darcy continua la conversation jusqu'à leur arrivée à Longbourn.

Chapitre LIX

« Ma chère Lizzy, jusqu'où avez-vous donc été ? » fut une question qu'Élisabeth reçut d'Hélen à son entrée dans sa chambre, et que toute sa famille lui répéta lorsqu'on se mit à table. Pour toute réponse, elle ne put que leur dire qu'elle s'était trompée de route, et avait par là prolongé sa promenade. Elle rougissait en donnant cette explication, mais la rougeur ne fit pas soupçonner la vérité.

La soirée se passa tranquillement sans aucune circonstance remarquable : les amants reconnus parlaient et riaient ; ceux dont la passion était ignorée gardaient le silence. Darcy n'était point un homme que le bonheur pût rendre jovial ; et Élisabeth, agitée et confuse, savait plutôt qu'elle était heureuse qu'elle ne le sentait réellement. Elle pensait, avec trouble, à ce que diraient ses parents, lorsque sa position avec Darcy serait connue ; elle n'ignorait pas qu'Hélen était la seule qui eût quelque estime pour lui, et craignait que son rang et toute sa fortune ne pussent même détruire l'impression défavorable qu'il avait faite au reste de sa famille.

Le soir, étant seule avec Hélen, elle lui ouvrit son cœur ; bien que toute idée de défiance fût ordinairement loin du caractère de Mlle Bennet, en ce moment elle demeura incrédule.

« Vous plaisantez, Lizzy, ceci ne peut être ! Recherchée par M. Darcy ! non, non, vous ne m'abuserez pas, je sais que cela est impossible !

– Voici vraiment un triste commencement ; mon seul espoir était en vous, et qui donc me croira si vous ne me croyez pas ? cependant je vous parle sérieusement, je ne dis que la vérité, il m'aime encore, et nous sommes engagés. »

Hélen la regarda d'un air de doute :

« Oh Lizzy ! cela n'est pas croyable ; je sais quelle aversion vous avez toujours eue pour lui.

– Vous ne savez ce que vous dites ! d'ailleurs, le passé doit être oublié ; peut-être ne l'ai-je pas toujours aimé comme je l'aime maintenant ; mais dans un cas pareil trop de mémoire serait impardonnable : voici la dernière fois que je veux moi-même me le rappeler. »

Mademoiselle Bennet ne pouvait revenir de sa surprise ; Élisabeth l'assura de nouveau, et encore plus sérieusement qu'elle lui disait la vérité.

« N'est-ce pas un rêve ? cela peut-il être ! cependant, il faut bien vous croire, s'écria Hélen. Chère bonne Lizzy ! je voudrais, oui, je dois vous

féliciter, mais, êtes-vous certaine ?… pardonnez cette demande, êtes-vous certaine de pouvoir trouver votre bonheur avec lui ?

– Il est déjà décidé entre nous que nous serons les plus heureux époux qui existent dans l'univers. Mais, Hélen, êtes-vous contente ? Aimeriez-vous à le nommer votre frère ?

– Oui, ma chère, je vous assure ; rien ne saurait faire plus de plaisir à Bingley ; nous y avons souvent pensé, mais nous en parlions comme d'une chose impossible ; et l'aimez-vous vraiment assez pour l'épouser ? Oh, ma Lizzy ! surtout ne vous mariez pas sans inclination ! Êtes-vous bien sûre d'éprouver pour lui cette affection sincère qu'il a droit d'attendre de vous ? laissez-moi savoir tout ce qui a rapport à une affaire si intéressante ; dites-moi, je vous en prie, depuis quand vous l'aimez ?

– Mon attachement pour lui est venu si graduellement, que je sais à peine quand il a commencé… ; mais peut-être a-t-il pris naissance le jour où je vis, pour la première fois, les beaux bois de Pemberley. »

Sa sœur la priant avec instance de parler sérieusement, elle se rendit à ce désir, et l'eut bientôt satisfaite par une assurance solennelle et bien sincère de son attachement pour Darcy. Lorsque Mlle Bennet fut convaincue sur ce point, elle n'eut plus rien à désirer.

« Maintenant, dit-elle, mon bonheur est parfait, car vous serez aussi heureuse que moi ; j'ai toujours eu une haute opinion de lui, et l'attachement qu'il a eu pour vous, aurait seul suffi pour me le faire estimer ; mais à cette heure, qu'il est non seulement l'ami intime de Bingley, mais encore votre amant, qui donc, après Bingley et vous, peut m'être plus cher ? Mais, Lizzy, vous avez été bien discrète, bien réservée avec moi, à peine m'avez-vous dit un mot de ce qui s'est passé à Lambton et à Pemberley ; je dois tout ce que j'ai appris à un autre que vous. »

Élisabeth lui dit alors les motifs de son silence ; elle avait craint de prononcer le nom de Bingley, et ses propres sentiments étant si incertains, lui faisaient également éviter de parler de son ami ; mais maintenant elle ne voulait pas lui laisser ignorer davantage la conduite qu'il avait tenue à l'occasion du mariage de Lydia. Tout fut avoué, et la moitié de la nuit était déjà écoulée, qu'elles avaient encore bien des choses à se dire.

« Ô ciel ! s'écria Mme Bennet, comme elle regardait à la fenêtre le lendemain matin, ne voilà-t-il pas encore cet ennuyeux M. Darcy, avec notre cher Bingley ; Qu'est-ce qui peut donc l'engager à venir nous importuner si souvent ? j'espérais qu'il serait allé chasser quelque part et nous aurait au moins aujourd'hui laissé en repos. Que ferons-nous de lui ? Lizzy, il faut bien que vous alliez vous promener avec lui, afin qu'il ne soit pas sur le chemin de Bingley. »

Élisabeth sourit à une telle proposition ; cependant elle était vivement contrariée d'entendre sa mère donner toujours à Darcy une si fâcheuse épithète.

Dès qu'ils entrèrent, M. Bingley la regarda d'un air si expressif et lui prit la main avec tant d'amitié, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût instruit de tout ; et quelques instants après il dit à haute voix : « Monsieur Bennet n'avez-vous pas dans le voisinage quelque autres chemins de traverse où Lizzy puisse encore s'égarer aujourd'hui ?

– Je conseille à M. Darcy, à Élisabeth et à Kitty, dit Mme Bennet, d'aller ce matin à Oakham ; c'est une longue promenade, et, de la montagne, la vue est superbe : M. Darcy sans doute n'a jamais été de ce côté-là.

– Cette promenade peut fort bien convenir à Élisabeth et à Darcy, reprit Bingley, mais je suis sûr qu'elle serait trop longue pour Kitty ! N'est-il pas vrai, Kitty ? »

Catherine avoua qu'elle préférait rester à la maison. Darcy parut fort curieux d'admirer la vue de la montagne, et Élisabeth, par son silence, consentit à le suivre. Comme elle montait dans sa chambre pour s'habiller, sa mère la suivit.

« Je suis vraiment fâchée, Lizzy, lui dit-elle, que vous soyez obligée d'entretenir vous seule ce fâcheux personnage ; mais j'espère que cela ne vous contrarie pas extrêmement… C'est pour votre chère Hélen que vous le faites, elle vous en remerciera ; d'ailleurs, il n'est point nécessaire de lui parler beaucoup, dites-lui un mot seulement de temps à autre, ne vous gênez pas trop. »

Pendant leur promenade, il fut arrêté que le consentement de M. Bennet serait demandé dans le courant de la soirée. Élisabeth se réservant de faire elle-même la communication à sa mère ; elle ne savait trop comment elle prendrait la chose, et doutait parfois que toute la fortune de Darcy fût même suffisante pour vaincre l'extrême aversion qu'elle avait pour lui ; mais qu'elle approuvât ou non cette alliance, une chose cependant était certaine, c'est qu'elle ne pourrait jamais exprimer ses sentiments d'une manière qui fît honneur à son esprit ; et Élisabeth craignait autant que M. Darcy n'entendît les premiers transports de sa joie que ceux que lui pourrait dicter un sentiment tout opposé.

Le soir, lorsque M. Bennet se retira dans son cabinet, elle vit M. Darcy se lever et le suivre : cette vue lui causa une vive émotion ; elle ne craignait pas le refus de son père, mais on allait l'affliger ! et c'était elle ! elle, son enfant de prédilection, qui, par le choix qu'elle avait fait, allait le rendre malheureux, allait lui causer tant de craintes et d'inquiétudes en disposant d'elle ; réflexion pénible ! et jusqu'au moment où M. Darcy reparut, son agitation fut extrême ; mais alors levant les yeux sur lui, elle vit son sourire et

fut un peu soulagée. Quelques moments après il s'approcha de la table, près de laquelle elle était assise avec Kitty ; et feignant d'admirer son ouvrage, il lui dit à demi-voix : « Allez à votre père, il vous attend dans son cabinet. » Elle se leva sur-le-champ.

Son père se promenait dans sa chambre d'un air grave et soucieux : « Lizzy, dit-il, que faites-vous, vous rêvez, je crois, d'accepter cet homme, ne l'avez-vous pas toujours détesté ? »

Combien ne désira-t-elle pas alors que ses anciennes opinions eussent été plus raisonnables, ses expressions plus modérées ! cette prudente conduite lui aurait épargné des explications assez embarrassantes, mais qui maintenant étaient nécessaires ; et elle assura son père, non sans confusion, de son attachement pour M. Darcy.

« Ou, pour mieux dire, vous êtes décidée à l'épouser ? Il est riche sans doute, et vous pourrez avoir des parures plus brillantes, de plus beaux équipages qu'Hélen ; mais cela fera-t-il votre bonheur ?

– La persuasion de mon indifférence, dit Élisabeth, est-elle votre seule objection ?

– Oui, nous le connaissons tous pour être un homme fier et désagréable, mais ceci ne serait rien si vous l'aimiez réellement ?

– Oh oui, je l'aime, répondit-elle les yeux remplis de larmes ; je l'aime et bien sincèrement ! il n'a point, je vous assure, de fierté déplacée ; vous ne le connaissez pas ; aussi, je vous en conjure, ne m'affligez pas en me parlant ainsi de lui.

– Lizzy, lui dit son père, je lui ai donné mon consentement : il est un de ces hommes, il est vrai, auxquels il est difficile de refuser ce qu'ils condescendent à vous demander ; maintenant, je vous le donne, si vraiment vous êtes décidée à l'épouser ; mais laissez-moi vous conseiller d'y réfléchir encore ; je connais votre caractère, ma Lizzy, je sais que vous ne pourrez être heureuse, si vous n'avez pour votre mari une estime réelle, si vous ne le regardez comme un être qui vous est supérieur… Votre vivacité, votre imagination légère et brillante, vous exposeraient, dans un mariage disproportionné, aux plus grands dangers ; vous pourriez à peine éviter le déshonneur et tous les maux qui en sont la suite. Mon enfant, épargnez-moi la douleur de vous voir chercher vainement à respecter celui avec lequel vous devez passer toute votre vie ; vous n'y avez pas sérieusement pensé ? »

Élisabeth encore plus émue, l'assura de la manière la plus solennelle, que ses sentiments étaient tels qu'il les pouvait désirer ; et enfin lorsqu'elle eut expliqué comment ses anciennes préventions contre M. Darcy avaient graduellement fait place à une estime sincère, ajoutant qu'elle était certaine que son attachement pour elle, loin d'être l'ouvrage d'un jour, avait résisté à plusieurs mois d'incertitude et d'épreuves ; et détaillant aussi avec énergie

toutes ses bonnes qualités, elle sut vaincre l'incrédulité de son père, et le réconcilier avec ce mariage.

« Eh bien, ma fille, lui dit-il, dès qu'elle eut cessé de parler, s'il en est ainsi, il mérite vos affections ; il faut vraiment, ma Lizzy, qu'il soit tel que vous me le dites, pour me décider à me séparer de vous. »

Voulant ajouter à la bonne impression que ce récit avait fait sur son père, elle lui dit alors tout ce que M. Darcy avait volontairement fait pour Lydia. Son père l'écoutait avec étonnement.

« Voici vraiment une soirée de merveilles ! Ainsi donc Darcy a arrangé toute cette affaire ? le mariage a été fait, les dettes de Wickham acquittées, sa femme dotée, et son brevet obtenu, par lui seul ? Tant mieux ! cela m'épargnera bien de l'ennui et du tourment : si cet arrangement eût été l'ouvrage de votre oncle, mon devoir m'obligerait à rembourser ses dépenses, et je l'eusse fait… ; mais ces jeunes amants-là veulent tout faire à leur guise ; demain je lui proposerai de le payer : pour toute réponse, sans doute, il me fera quelque déclaration bien tendre de son amour pour vous, et ainsi se terminera mon affaire. »

Il se rappela alors l'embarras d'Élisabeth à la lecture de la lettre de M. Colins ; et, après s'en être un peu amusé, il lui permit enfin de se retirer, lui disant, comme elle quittait l'appartement : « Si quelques jeunes gens se présentent pour Mary et Kitty, envoyez-les-moi, j'ai tout le loisir de les écouter. »

Maintenant Élisabeth se trouvait délivrée d'une bien vive inquiétude, et après avoir restée une demi-heure dans sa chambre à réfléchir tranquillement, elle put rentrer au salon avec un esprit assez calme ; sa situation lui paraissait trop nouvelle pour qu'elle se livrât à sa gaieté ordinaire : cependant elle fut moins silencieuse que la veille, et la soirée se passa fort agréablement.

Lorsque sa mère se retira dans sa chambre, elle la suivit, et lui fit l'importante révélation. Son effet sur Mme Bennet fut des plus extraordinaires ; car d'abord elle demeura immobile, et ne put prononcer un seul mot ; plusieurs minutes même s'écoulèrent qu'elle ne pouvait encore comprendre ce qu'on lui disait, bien que de coutume, elle ajoutât facilement foi aux choses qui paraissaient avantageuses pour sa famille, surtout si l'amour y avait quelque part. Enfin, elle commença à se remettre, se leva, se rassit, et finalement s'écria :

« Oh ciel ! se peut-il ? M. Darcy ! qui aurait pu l'espérer, et cela est-il bien vrai… ? oh, ma bien-aimée Lizzy ! quelle grande dame vous allez être ! comme vous serez riche ! que d'argent, que de bijoux, que d'équipages vous allez avoir ! la fortune d'Hélen ne peut être comparée à la vôtre ! Oh ! non certainement ; je suis si contente, un si aimable homme, si grand, si beau !

Oh, ma chère Lizzy ! faites-lui mes excuses de ce que je l'ai si longtemps détesté ; j'espère qu'il me le pardonnera. Chère, chère Lizzy ! une maison en ville ! tout ce qu'on peut désirer de plus charmant ! trois filles mariées, dix mille livres sterling de rente ! oh ciel ! ma joie est trop grande, j'en deviendrai folle ! »

C'en était assurément assez pour prouver que son approbation n'était pas douteuse, et Élisabeth se réjouissant que de semblables effusions ne fussent entendues que par elle, se retira bientôt ; mais à peine avait-elle été quelques instants dans sa chambre, que sa mère vint l'y trouver.

« Ma chère enfant, dit-elle, je ne puis songer à autre chose, dix mille livres sterling de rente ! et sans doute davantage, tant de richesses équivaut au titre de Lady ! Il faut que vous soyez mariée par dispense spéciale ; certainement il le faut… Mais, ma toute belle, quel est le plat favori de M. Darcy, afin que je l'aie demain ? »

Ceci était un triste présage de la conduite que sa mère tiendrait envers lui ; et Élisabeth, bien qu'elle possédât les plus chères affections de celui qu'elle aimait, et qu'elle fût assurée du consentement de ses parents, avait encore néanmoins quelque chose à désirer. Le lendemain cependant se passa mieux qu'elle ne l'avait espéré, car Mme Bennet craignait tant son gendre futur, qu'elle n'osait lui parler, à moins qu'il ne dépendît d'elle de lui faire quelque civilité, ou de lui témoigner l'entière déférence qu'elle avait pour ses opinions.

Élisabeth eut la satisfaction de voir son père chercher à connaître vraiment M. Darcy, et bientôt il assura sa fille que son estime pour lui augmentait à chaque instant.

« J'estime beaucoup mes trois gendres, dit-il ; Wickham peut-être est celui que j'affectionne le plus, mais, je crois que j'aimerai votre mari tout autant que celui d'Hélen. »

Chapitre LX

Élisabeth, reprenant bientôt son enjouement naturel, voulut apprendre de M. Darcy comment il avait pu s'attacher à elle :

« Je comprends facilement que le premier pas fait, le reste vous était facile ; mais, qu'est-ce qui a pu vous faire faire ce premier pas ?

– En vérité, je ne saurais désigner le jour, le lieu, le moment qui virent naître ce sentiment en moi ; il était déjà bien puissant que je croyais l'ignorer encore.

– Vous aviez de bonne heure résisté à mes charmes ; et quant à mes manières, le moyen de les admirer ? ma conduite envers vous était pour ainsi dire incivile : je ne vous parlais jamais sans désirer plutôt vous offenser que vous plaire. Allons, soyez sincère, serait-ce mon impertinence qui vous aurait plu ?

– La vivacité de votre esprit m'a, je l'avoue, fort intéressé.

– Dites plutôt mon impertinence ; car ce n'était guères moins : le fait est que vous étiez las de civilités, d'attentions, de soins officieux ; vous étiez ennuyé de ces femmes qui ne pensaient, n'agissaient, ne parlaient que pour mériter votre seule approbation. Je vous ai occupé, intéressé même, parce que je leur ressemblais si peu ! si vous n'eussiez pas été réellement aimable, cela seul m'aurait attiré votre haine ; mais, malgré le soin que vous preniez de vous déguiser, vos sentiments ont toujours été nobles et justes ! Et dans votre âme vous méprisiez les personnes qui vous flattaient si servilement. Là, je vous ai épargné la peine de me l'expliquer ; et vraiment, tout considéré, je commence à penser que c'était assez naturel. Vous ne saviez, il est vrai, aucun bien réel de moi ; mais nul ne songe aux qualités sérieuses, lorsqu'il devient amoureux.

– Votre affectueuse conduite envers Hélen, lorsqu'elle fut malade à Netherfield, ne prouvait-elle pas la bonté de votre cœur ?

– Cette chère Hélen, qui pouvait faire moins pour elle ? mais, admirez-la, sans doute mes bonnes qualités sont sous sa protection, et vous devez les exagérer autant que possible ; en retour, il m'appartient de vous tourmenter aussi souvent que je le puis ; aussi dois-je débuter, dès à présent, et vous demander ce qui vous faisait tant différer d'en venir enfin à une explication ; ce qui vous rendait si réservé lors de votre première visite ici ? mais surtout, pourquoi, durant cette visite, vous aviez tout l'air de me voir avec indifférence ?

– C’est que vous étiez grave et silencieuse, et que vous ne me donniez aucun encouragement.

– Mais j’étais embarrassée.

– Et moi aussi.

– Vous auriez pu me parler davantage le jour que vous vîntes dîner ici ?

– Un homme moins occupé de vous l’aurait pu.

– N’est-il pas malheureux que vous ayez toujours une bonne réponse à me donner, et que je sois assez raisonnable pour m’en contenter ? mais je voudrais savoir combien de temps vous auriez gardé le silence, si on vous avait laissé à vous-même ? La résolution prise par moi de vous remercier pour Lydia, a eu un grand effet, trop peut-être ; car si notre bonheur naît d’un manque de foi, cela n’est pas bien moral, et l’on m’avait défendu de parler de cette affaire.

– Tranquillisez-vous, tout est dans l’ordre, je vous jure : lady Catherine, en voulant nous séparer, n’a réussi qu’à détruire tous mes doutes…… Je ne dois pas ma félicité actuelle à votre désir empressé de me témoigner votre reconnaissance ; je n’étais pas disposé à attendre aucun encouragement de vous ; le discours de ma tante m’avait appris à espérer, et j’étais décidé enfin à tout savoir.

– Lady Catherine nous a été très utile vraiment ; et cela doit la réjouir, car elle aime fort à se rendre utile. Mais, dites-moi, quel dessein vous a amené à Netherfield ? Était-ce uniquement pour vous promener jusqu’à Longbourn et paraître embarrassé, ou bien aviez-vous formé quelque projet plus sérieux ?

– Vous voir, chercher si je pouvais espérer de me faire aimer de vous était mon vrai motif ; observer votre sœur, et juger si elle était encore attachée à Bingley, voilà celui que je m’avouais.

– Aurez-vous jamais le courage d’annoncer à lady Catherine ce qui doit vous arriver ?

– Il est plus probable, Élisabeth, que je manque de temps que de courage, mais cela devrait être fait, et si vous voulez me donner une feuille de papier, je m’acquitterai sur-le-champ de ce devoir.

– Si je n’avais moi-même une lettre à écrire, je pourrais m’asseoir près de vous, et admirer l’égalité de vos lignes, comme le fit autrefois une autre demoiselle ; mais j’ai aussi une tante que je ne saurais plus longtemps négliger. »

Une certaine répugnance à avouer combien l’on avait exagéré sa liaison avec M. Darcy était cause que la longue lettre de Mme Gardener était demeurée si longtemps sans réponse ; mais Élisabeth, ayant maintenant à communiquer une nouvelle qui, elle le savait, serait des mieux accueillies, se reprochait, pour ainsi dire, d’avoir fait perdre à sa tante trois jours de bonheur. Elle lui écrivit donc ce qui suit :

« Je vous aurais remerciée plus tôt, chère tante, ainsi que je le devais, de votre longue, aimable et satisfaisante explication, des détails, etc., etc. ; mais, à dire vrai, j'étais de trop mauvaise humeur pour vous écrire. Vos suppositions avaient été trop loin ; mais à cette heure, supposez tout ce que vous voudrez, abandonnez votre imagination à tous les rêves que ce sujet vous peut offrir ; et, à moins que vous ne me croyiez décidément mariée, vous ne sauriez beaucoup vous abuser. Il vous faut me répondre au plus vite, et faire de lui un bien plus grand éloge que dans votre dernière. Je vous remercie mille et mille fois de ne m'avoir point menée aux lacs : pouvais-je être assez sotte pour le désirer ! Votre idée de la calèche basse est délicieuse ; nous ferons tous les jours le tour du parc. Je suis la plus heureuse des femmes, d'autres l'ont dit avant moi ; mais aucune avec autant de justice : je suis même plus heureuse qu'Hélen. Elle sourit seulement, moi je ris. M. Darcy voudrait bien vous dire mille et mille jolies choses ; mais le moyen pour lui de penser à d'autres qu'à moi ! Vous devez tous venir à Pemberley à Noël.

Votre, etc., etc. »

La lettre de M. Darcy à lady Catherine, était d'un style différent ; et bien différente aussi, fut celle adressée par M. Bennet à son cousin, en réponse à la dernière.

« Monsieur et ami,

Il me faut encore une fois vous demander des félicitations : Élisabeth sera dans peu la femme de M. Darcy. Consolez lady Catherine de votre mieux, mais si j'étais vous, je me tiendrais du côté du neveu, il a plus à donner……

Je suis, etc. »

Les félicitations de Mlle Bingley à son frère, au sujet de son mariage, furent tout ce qu'on pouvait dire de plus tendre et de moins sincère. Elle écrivit même à Hélen pour lui exprimer sa satisfaction, et répéter toutes ses anciennes assurances d'amitié. Hélen ne pouvait être de nouveau abusée, mais encore qu'elle sentît le peu de fond qu'on pourrait faire sur l'affection de miss Bingley, elle ne put s'empêcher de lui répondre d'une manière bien plus amicale qu'elle ne le méritait.

La joie exprimée par Mlle Darcy, en recevant une semblable nouvelle, fut aussi sincère que celle qu'éprouvait son frère à la lui apprendre. Les quatre côtés du papier suffirent à peine pour contenir l'expression de son bonheur, et son désir réel d'être aimée par sa sœur.

Avant qu'on pût recevoir une réponse de M. Colins, la famille de Longbourn apprit qu'il était arrivé avec sa femme à Lucas-Lodge. La cause d'un voyage si inattendu fut bientôt évidente. Lady Catherine avait été tellement irritée par la lettre de son neveu, que Charlotte, se réjouissant réellement de ce mariage, fut bien aise de s'éloigner un peu et d'attendre que

l'orage fût apaisé. Dans un moment pareil, l'arrivée de son amie était un vrai plaisir pour Élisabeth ; bien que parfois elle ne pût s'empêcher de penser que cette jouissance était chèrement achetée, lorsqu'elle voyait M. Darcy exposé à la servile et officieuse civilité de M. Colins ; toutefois M. Darcy la supportait avec une patience admirable. Il pouvait même, d'un air assez sérieux, écouter sir William le féliciter d'avoir obtenu la perle de la province, et exprimer son espoir qu'ils se verraient tous fréquemment à la cour ; s'il haussait les épaules, ce n'était que lorsque sir William ne le pouvait plus apercevoir.

Le langage trivial, les manières si communes de Mme Philips exercèrent peut-être davantage sa patience. Et bien que Mme Philips, à l'exemple de sa sœur, le regardât avec trop de respect pour lui parler avec cette familiarité que la gaieté de Bingley encourageait, cependant lorsqu'elle parlait, le moyen qu'elle le fît avec mesure ! et si toute sa crainte la rendait plus modérée, elle ne pouvait cependant la rendre plus aimable. Élisabeth cherchait, autant que possible, à lui épargner leurs trop fréquentes attentions, et s'efforçait de l'occuper d'elle seule, ou de ceux de sa famille avec lesquels il pouvait s'entretenir sans ennui. Si les sentiments pénibles attachés à un pareil soin vinrent mêler quelques épines à la douceur de leurs amours, ils ajoutèrent aux espérances qu'offrait une époque prochaine ; et elle pensait avec délice au temps où, éloignée d'une société si peu agréable à tous deux, ils jouiraient de tous les plaisirs qu'offrirait dans Pemberley leur cercle de famille.

Chapitre LXI

Heureux pour Mme Bennet fut le jour où elle se sépara de ses deux plus aimables filles : aucune inquiétude ne vint troubler sa joie ; les voir mariées était toute son envie ; sa sollicitude maternelle n'allait pas au-delà. Avec quelle satisfaction elle visitait ensuite Mme Bingley et parlait de Mme Darcy ! Et je voudrais, pour le bien de sa famille, qu'il me fût possible d'ajouter que l'établissement de ses enfants, en remplissant tous ses vœux, sut aussi la rendre, pour le reste de sa vie, une femme aimable, sensée et instruite.

M. Bennet regretta beaucoup sa seconde fille ; sa tendresse pour elle l'éloigna plus souvent de chez lui qu'aucune autre chose ne le pouvait faire. Il aimait extrêmement à aller à Pemberley, surtout lorsqu'il y était le moins attendu.

M. et Mme Bingley ne demeurèrent qu'un an à Netherfield : le voisinage de Longbourn et de Meryton lassa enfin, et le caractère facile du mari et le bon cœur d'Hélen. Les sœurs de Bingley virent alors leurs désirs accomplis, car leur frère fit l'acquisition d'une terre dans un comté voisin de Derbyshire ; et Hélen et Élisabeth ajoutèrent à tant d'autres sources de félicité, le bonheur de n'être qu'à trente milles l'une de l'autre.

Kitty, à son grand avantage, passa la plus grande partie de son temps avec ses deux sœurs aînées, dans une société bien supérieure à celle qu'elle avait jusqu'alors connue. Ses progrès furent grands ; elle n'était point d'un caractère aussi indomptable que Lydia ; et, recevant, au lieu des mauvais exemples de celle-ci, des conseils sages et utiles, elle devint, avec le temps, plus raisonnable et moins ignorante. On l'éloigna avec soin de la société de Lydia ; et bien que Mme Wickham l'invitât souvent à la venir voir, lui promettant et des bals et des danseurs choisis, son père ne voulut jamais consentir à la voir s'éloigner.

Mary était la seule qui restait maintenant à Longbourn, et nécessairement elle fut distraite de ses études par Mme Bennet, qui ne pouvait se passer de société. Mary se vit donc obligée d'aller plus souvent dans le monde ; mais elle pouvait encore faire des réflexions morales sur chaque visite du matin ; et comme elle n'était plus mortifiée par des comparaisons entre la beauté de ses sœurs et la sienne, son père eut quelque idée qu'elle se soumettait à ce changement sans beaucoup de répugnance.

Quant à Lydia et son mari, leurs caractères ne subirent aucune révolution par le mariage de leurs sœurs. Wickham supporta avec philosophie l'idée que sa fausseté et son ingratitude seraient désormais entièrement connues

d'Élisabeth, et malgré tout, peut-être, espérait-il encore qu'on pourrait décider Darcy à faire sa fortune. La lettre de félicitations qu'Élisabeth reçut de Lydia lui prouva que sa femme du moins formait cet espoir. Tel en était le contenu :

« Ma chère Lizzy,

Je vous félicite ! si vous aimez M. Darcy moitié autant que je chéris mon cher Wickham, vous devez être bien heureuse. C'est pour nous une grande consolation de vous savoir si riche ; et lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire, j'espère que vous penserez à nous. Je suis sûre que Wickham aimerait fort une place à la cour, et je crois que sans quelques secours, notre revenu ne saurait nous suffire : n'importe quelle place, pourvu qu'elle fût de trois ou quatre cents livres sterling de rente, elle ferait notre affaire ; mais cependant n'en parlez pas à M. Darcy si vous croyez ne le devoir pas faire.

Votre, etc. »

Comme il arriva qu'Élisabeth était persuadée qu'elle ne le devait point faire, elle chercha dans sa réponse à mettre fin à toutes demandes de ce genre, cependant souvent elle leur envoyait les secours que ses économies particulières lui permettaient de leur offrir. Elle avait toujours présumé qu'une fortune comme la leur, gérée par deux personnes si peu réglées dans leurs dépenses, et si insouciantes de l'avenir, ne pouvait être que très insuffisante : elle ne se trompait point, car chaque fois qu'ils changeaient de garnison, ou Hélen, ou elle-même, recevait la prière de les aider quelque peu à acquitter les mémoires qu'ils devaient. Leur manière de vivre, même lorsque la paix leur permit de choisir une demeure, fut des plus irrégulières ; ils étaient sans cesse, se déplaçant d'une ville à une autre, sans trop savoir pourquoi, et dépensaient toujours plus qu'ils ne pouvaient. L'affection de Wickham pour Lydia se changea bientôt en indifférence ; celle qu'elle avait pour lui dura un peu plus longtemps ; et malgré sa grande jeunesse et son étourderie, elle conserva tous les droits à une bonne réputation que son mariage lui avait donnés. Encore que Darcy ne pût jamais recevoir Wickham à Pemberley ; cependant, par égard pour Élisabeth, il l'aida dans la carrière qu'il suivait. De temps à autre sa femme les venait voir, pendant que lui s'allait divertir à Bath ou à Londres ; mais souvent ils demeuraient tous deux si longtemps avec leur autre beau-frère, que sa patience en fut épuisée ; et il alla même jusqu'à parler du désir qu'il avait de leur faire entendre qu'il était temps qu'ils partissent.

Mlle Bingley fut extrêmement mortifiée du mariage de Darcy ; mais jugeant qu'il était convenable de conserver le droit de venir à Pemberley, elle oublia son ressentiment, eut plus d'affection pour Georgiana que jamais ; fut presque aussi attentive envers Darcy qu'autrefois, et ne négligea rien pour faire oublier à Élisabeth ses anciennes incivilités.

Pemberley fut désormais la résidence de Georgiana et l'attachement des deux sœurs répondait à tous les désirs de Darcy ; elles purent s'aimer l'une et l'autre, au moins aussi tendrement qu'elles se l'étaient promis. Georgiana avait la plus haute opinion d'Élisabeth, quoique d'abord elle écoutât, avec un étonnement presque voisin de la crainte, le langage gai et léger qu'elle tenait à son frère. Lui qui avait su faire naître en elle un respect si grand qu'il surpassait même sa tendresse, était maintenant, et devant elle, l'objet des plaisanteries les plus familières ; comment n'en être pas surprise ? mais bientôt elle commença à comprendre qu'une femme peut prendre avec son mari certaines libertés, qu'un frère ne permet pas toujours à une sœur qui a plus de dix ans de moins que lui.

L'indignation de lady Catherine, en apprenant le mariage de son neveu, fut extrême ; et comme elle s'abandonna à toute la franchise de son caractère, sa réponse à la lettre qui annonçait cette décision, était conçue en des termes si outrageants, surtout pour Élisabeth, que tous rapports entre eux furent pour quelque temps rompus ; mais enfin, à la persuasion d'Élisabeth, Darcy fit des démarches pour une réconciliation avec sa tante ; et, après quelques nouvelles résistances, son ressentiment céda, soit à son attachement pour lui, soit à sa curiosité de voir comment Mme Darcy se conduisait. Elle voulut bien condescendre à venir les visiter à Pemberley, malgré la profanation qu'avaient reçue ses antiques ombrages, non seulement de la présence d'une semblable maîtresse, mais encore des visites de ses parents de la cité.

Les deux époux furent toujours intimement liés avec les Gardener. Darcy ne leur était pas moins attaché qu'Élisabeth, et ils éprouvaient l'un et l'autre la plus vive reconnaissance envers ceux qui, en la conduisant dans Derbyshire, avaient, involontairement, formé leur union.

vousnousils.fr

L'EMAG DE L'ÉDUCATION

dédié aux enseignants
et à toute la communauté éducative.

Avec le soutien de :

casden
BANQUE POPULAIRE

© Sercib-Ligaran 2021